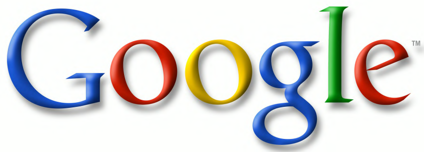


[redacted]

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXV.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROIS.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE I.

Discours prononcés à l'Académie Françoise le Jeudi 11 Mars 1785, à la réception de M. Target, *Avocat au Parlement. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes. Prix 1 liv. 4 s.*

VOUS connoissez, Monsieur, le mot plaisant de ce Doge de Venise, qui, après avoir considéré les merveilles de la Cour & du Palais de *Louis XIV*, lorsqu'on lui demanda ce

qu'il trouvoit de plus étonnant à Versailles, répondit : *c'est de m'y voir*. M. *Target* ressemble beaucoup à ce Doge ; après avoir *contemplé avec respect*, dans la salle de l'Académie Françoise, l'assemblage des talens dont il est environné ; après y avoir admiré *en un mot toutes les richesses littéraires*, il est fort surpris de se *voir assis au milieu* de tant de merveilles.

La modestie est suspecte quand elle est outrée. C'est une vertu d'étiquette un jour de réception ; comme on ne lui accorde guères que ce moment pour briller, elle en use sans discrétion. Assurément un Avocat estimé au barreau ne doit point être étonné de se voir à l'Académie ; il y est bien moins déplacé qu'un Géomètre : s'il y avoit eu une académie à Rome, *Cicéron* auroit pu, sans témérité, désirer d'y être admis. Je ne compare point M. *Target* à *Cicéron*, & je sais la différence qu'il faut faire entre le barreau de Paris & celui de Rome. Mais si parmi nous un Avocat a moins d'occasions de développer tous ses talens, les seules qualités que demandent les

causes ordinaires suffisent pour lui ouvrir le sanctuaire de l'éloquence. *Une discussion lumineuse & précise, des raisonnemens clairs & solides, un sensibilité qui ne s'épanche qu'après que la raison est éclairée, & dans le style je ne sçais quoi de sévère qui répande sur le discours moins de lustre que de dignité & qui assure à la cause plus d'attention qu'à l'Orateur*.

On n'attend que cela de nos Avocats, dit M. *Target*; c'est selon lui leur *pis aller*. Pour moi je pense que celui qui réuniroit ces qualités de rebut, seroit aujourd'hui un homme rare dans la littérature, & un homme très-nécessaire à l'Académie françoise.

Que M. *Target* revienne donc de sa surprise; qu'il sçache s'apprécier: en promenant autour de lui un œil plus attentif, il verra que le défenseur des citoyens, illustré par de longs travaux & comblé de gloire au barreau, vaut bien un *faiseur* de contes.

Je ne concevrai jamais comment des Philosophes ne se font aucun scrupule de déshonorer des discours pu-

blics par ce jargon faux & frivole, que la politesse a établi dans la société & qui n'est innocent que parce qu'il ne trompe personne. Si M. *Target* se croyoit sincérement indigne de l'Académie françoise ; *l'espoir imprévu de ses suffrages* qui *est venu briller dans sa retraite*, n'a pas dû l'aveugler sur son mérite, au point de le déterminer à faire les visites d'usage. Il considère que depuis près d'un siècle, aucun Avocat n'a été admis à l'Académie ; & ne sçait comment expliquer la distinction dont il est honoré ; du moins l'explication qu'il en donne me paroît-elle très-peu juste ; *le temps est venu*, dit-il, *où les récompenses préparées pour les lettres doivent entrer dans tous les états qui ne leur sont pas étrangers.* Il y a long-temps que ce temps est venu : *les récompenses préparées pour les lettres entrent* même *dans les états* qui leur sont le plus étrangers ; car il y a plusieurs Militaires à l'Académie. Que veut donc dire M. *Target*? Les récompenses littérraires sont faites pour les gens de lettres, quelque soit

leur état, & tous les Avocats devroient être gens de lettres.

Il eſt temps que le nouvel Académicien diſe enfin quelque choſe. Juſqu'ici il ne nous a donné que des mots. Son tableau de l'éloquence eſt bien uſé, & on peut l'en croire lorſqu'il dit qu'il ne fait que *répéter les leçons de ſes maîtres*. Je connois des portraits de *Démosthène* plus vigoureux & plus chauds de couleur que celui-ci.

» Quel fut donc ce *Démosthène* qui » parvint à *contenter les délicateſſes*, & » à gouverner l'eſprit d'un tel peuple, » qui *ne perdit pas l'effet d'une ſeule* » *de ſes paroles* ſur des cenſeurs ſi » difficiles, & qui, ſans les flater, » ſans les ſéduire, prodigue de repro» ches & de vérités dures, marchant » à ſon but ſans détour, égal à ſon » ſujet ſans jamais aller au-delà; les » accabla des forces de ſa raiſon, les » entraîna par la véhémence de ſes » mouvemens, & vécut enfin l'objet » de leur admiration & l'arbitre de » leurs conſeils «. . . . *Contenter les délicateſſes* eſt une expreſſion qui déplaira peut-être à des lecteurs déli-

cats. *Ne perdit pas l'effet d'une ſeule &c.* eſt une hyperbole puérile. *Marchant à ſon but ſans détour* n'eſt pas juſte, car *Démosthène* prépare & adoucit, avec un art infini, les vérités trop dures. *Vecut enfin l'objet de leur admiration*; autre défaut d'exactitude; *Démosthène* fut condamné par l'Aréopage pour s'être laiſſé corrompre par l'or d'*Harpalus*. Je n'aime pas que M. *Target* diſe que l'éloquence de *Cicéron* remplit l'idée qu'on ſe forme de la perfection même. Je préfère le jugement de *Fénélon* qui trouve que la ſimplicité & la préciſion lui manquent preſque toujours. L'éloquence ſe ſoutint à Rome avec un ſuccès aſſez brillant juſqu'au ſiècle de *Trajan*; Il ne falloit donc pas avancer qu'elle diſparut de la terre quand Rome obéit à des maîtres deſpotiques; car c'eſt comprendre dans cette aſſertion vague le ſiècle même d'*Auguſte*.

M. *Target* peint avec autant de nobleſſe que de vérité le deſtin de l'Avocat parmi nous. » C'eſt pour » lui que ſont faits les plaiſirs ſi doux » de l'homme de bien. La conſidéra- » tion & l'eſtime, voilà ſes vraies

» récompenses. La louange n'est pas » digne de lui plaire ; il doit savoir » que ses travaux occuperont peu la » renommée ; il n'a presque confié sa » gloire qu'à des paroles fugitives, » que rien ne rappellera peut-être à » la mémoire des hommes, parce » qu'elles n'étoient pas attachées aux » grands intérêts du genre humain.

On peut appliquer à *Bossuet* ce que *Salluste* disoit de Carthage ; il vaut mieux n'en rien dire que d'en parler foiblement ; & de reproduire en style vuide & boursoufflé des idées déjà exprimées avec plus de force par d'autres écrivains. » Que j'aime à me » représenter le moment où des hommes éclairés & sensibles, rassemblés » par la religion dans l'intérieur du » temple & préparés par la pompe » d'une cérémonie lugubre, virent, » pour la première fois, *Bossuet* pa- » roître au milieu d'eux *s'élever* du » néant de la terre *dans la grandeur* » de Dieu, & *en descendre armé des* » *foudres de la parole*. Comme il ajoute » à la langue des hommes tout ce » qui lui manque pour monter à la

» hauteur de ses conceptions ! comme » avec des mots anciens il se fait » une élocution nouvelle ; comme en » les plaçant il les crée. Toujours sa » simplicité étonne, & sa familiarité » est sublime. De la plénitude de son » ame, *il verse, il prodigue* sur tous » les sujets qu'il traite, *l'inépuisable* » *variété du sentiment & de la pensée*, » *sans atteindre jamais les bornes, ni* » *de son génie, ni du langage.*

S'élever dans la grandeur, expression fausse & impropre : l'image pèche aussi contre la justesse : en effet, quand *Bossuet s'éleve dans la grandeur de Dieu*, c'est alors qu'il est *armé des foudres de la parole*; lorsqu'il en *descend* son éloquence s'affoiblit, & bien loin d'être alors *armé de la foudre*, il devient froid & rampant. *Verser la variété du sentiment & de la pensée*; voilà un tour bien guindé. *Bossuet* tombe souvent de la plus grande hauteur ; il *atteint* alors *les bornes de son génie ;* pour ce qui est du langage, je crois qu'il n'a point d'autres bornes que celles du génie, & tout homme capable d'enfanter une

idée ſublime trouve toujours aiſément, dans toutes les langues, des termes pour l'exprimer, & s'il n'en trouve pas, il ſçait en créer; il n'*atteint les bornes du langage* que pour les reculer; c'eſt ce qu'a fait ſouvent *Boſſuet* avec ſuccès. Toute cette phraſe de M. *Target* reſſemble beaucoup à du galimathias.

Juſqu'ici nous avons trouvé des réfléxions trop communes ou peu exactes, de l'amphigouri, de l'enflure; voici maintenant des dogmes erronés, des héréſies littéraires; en un mot, voici cette doctrine ſingulière, ſi rebattue de nos jours, & qui tend à perſuader que ce ſiècle de déraiſon & de fauſſe philoſophie eſt ſupérieur au ſiècle du génie & du goût. Liſez, Monſieur avec attention le paſſage ſuivant.

Après le ſiècle de l'imagination, du goût & des prodiges des arts, le progrès des idées donne une autre forme aux opérations de l'eſprit. Il pénètre plus avant dans l'intérieur des ſujets; la méditation déchire le voile qui couvroit des vérités importantes; les ſecrets de la na-

ture, ceux de l'ordre moral & politique se révèlent à l'analyse. On demande alors aux écrivains plus que de la justesse; on veut de la profondeur. L'éloquence, sans changer de principes, s'occupe d'objets nouveaux; s'exerce sur des idées moins générales, & devient plus instructive. La raison inéxorable soumet l'imagination à ses ordres, & lui retranche de sa liberté tout ce qui pourroit nuire à la force, à la précision, à la dignité de la pensée. Ainsi les Magistrats de Sparte, pour maintenir l'austérité des mœurs, coupèrent autrefois une des cordes de la lyre de Timothée.

Il est difficile de réunir en moins de lignes un plus grand nombre d'erreurs, de sophismes & de contradictions. Pour bien saisir le vice radical de tout ce raisonnement, il faut d'abord distinguer avec soin les sciences exactes fondées sur les faits, les observations, l'expérience, & que le temps perfectionne nécessairement, d'avec les connoissances morales & littéraires, qui sont du ressort de l'esprit. Cette distinction une fois établie, toutes les assertions de M. *Target* sont

aiſément détruites par l'évidence & par le ſpectacle qui tous les jours nous frappe les yeux.

Il repugne qu'aprés le ſiècle du goût il y ait un vrai progrès dans les idées : l'art de bien écrire n'eſt-il pas fondé ſur l'art de bien penſer, ſuivant la maxime inconteſtable d'*Horace ?* Le goût ne conſiſte-t-il pas dans la juſteſſe de l'eſprit ? Quand le goût ſe perd, les eſprits néceſſairement deviennent faux, & dès-lors il n'y a point de progrès, il y a dégradation dans les idées. Quelle autre *forme* peuvent avoir *les opérations de l'eſprit*, que celle qui leur eſt preſcrite par le goût ? Si après le ſiècle du goût les opérations de l'eſprit changent de forme, c'eſt donc pour en prendre une mauvaiſe, & par conſéquent ſe détériorer. Quelles ſont *ces vérités importantes* dévoilées à notre ſiècle, & qui avoient échappé aux *Paſcal*, aux *Boſſuet*, aux *Nicole*, aux *Fenelon*, aux *la Bruyere*, &c. &c. Je cherche dans les écrits de nos philoſophes modernes, je ne trouve chez eux aucune découverte ; ſi ce n'eſt qu'il n'y a

point de Dieu, que la religion eſt une chimère ; la morale une pure convention, & que tout périt avec nous. Voilà, ſans doute, des vérités bien importantes, & ſur-tout bien utiles à l'humanité. Ne ſommes nous pas bien heureux, Monſieur, avec notre *analyſe* qui nous a revelé les ſecrets de l'ordre moral & politique : on ne ſçavoit rien ſous *Louis XIV* en morale & en politique ; tous les grands hommes qui ont rendu ce ſiècle à jamais mémorable, n'avoient pas le ſens commun, & l'analyſe ne leur avoit encore rien revelé. Ce qui me déſole c'eſt que ces enthouſiaſtes de notre ſiècle s'en tiennent toujours à des déclamations générales ; on a beau les preſſer d'articuler une de ces vétités importantes, un de ces ſecrets de l'ordre moral & politique découverts de nos jours, ils s'en donnent bien de garde. *On demande alors aux écrivains plus que de la juſteſſe.* Hélas ! on les en diſpenſe tout-à-fait, pourvu qu'ils montrent de l'eſprit. *On veut de la profondeur ;* on ne veut au contraire que des ſuperficies brillantes,

que des abſurdités neuves & hardies. Point de profondeur ſans juſteſſe & ſans vérité. *L'eloquence, ſans changer de principes, s'occupe d'objets nouveaux.* Il ſuffit de lire nos orateurs modernes pour voir combien l'éloquence a changé de principes, mais les objets ſur leſquels elle s'exerce ſont toujours les mêmes & ne peuvent jamais changer; la religion, la morale, les loix, l'adminiſtration, voilà quels ont été & quels ſeront toujours les objets de l'éloquence, elle n'en peut avoir d'autres. *La raiſon inéxorable &c.* On diroit que M. *Target* s'eſt arrangé pour nier l'évidence & contredire à chaque ligne ce que nous voyons tous les jours. En effet, qu'eſt-ce qui manque à nos productions modernes, n'eſt-ce pas le goût, le jugement & *la raiſon*; qu'eſt-ce qui les rend ſi ridicules & ſi fatigantes, n'eſt-ce pas la profuſion des ornemens frivoles, l'abus de l'eſprit, & l'efferveſcence d'une imagination déréglée?

M. *Target* a probablement adopté ſans réfléxion ces principes, ſur l'auto-

rité d'un Académicien célèbre * qui les a exposés avec beaucoup de hardiesse & d'enthousiasme ; s'il eut suivi ses propres idées, nous croyons qu'il eut pensé d'une manière plus saine & plus judicieuse.

Il faut excuser en faveur de la circonstance ce qui se trouve d'exagéré dans l'éloge de l'Abbé *Arnaud* ; qu'il soit permis au nouvel Académicien de louer les mémoires de son prédécesseur sur la prose grecque, quoique l'imagination y domine aux dépens de l'érudition & de l'exactitude. Pardonnons lui même d'avoir dit que l'Abbé *Arnaud* avoit *replacé Homère sur le trône de la poësie*, quoiqu'*Homère* n'ait jamais cessé d'occuper ce trône ; mais je ne lui passerai point la remarque qu'il fait sur la prétendue régularité de l'Abbé *Arnaud*.

» Quelquefois, dit-il, dans ces » compositions animées, M. l'Abbé » *Arnaud* paroît vouloir secouer le » joug des règles ; mais presque tou» jours il les respecte. Me trompai-je

* Voyez le discours de réception de M. de Condorcet.

» en jugeant que ſon oreille étoit le
» frein de ſon imagination. Le tour
» nombreux de ſa phraſe arrêtoit
» l'eſſor de ſes idées ; ce qu'il avoit
» dans l'eſprit d'audace & d'impa-
» tience, reſtoit comme enchaîné
» dans la meſure de ſes périodes, &
» le ſentiment de l'harmonie qui gou-
» vernoit ſon ſtyle, le ſoumettoit à
» des principes qu'il obſervoit ſans
» les aimer «. C'eſt bien inutilement que M. *Target* tourmente ſon imagination pour tourner & retourner une explication chimérique des opérations les plus ſecrettes du cerveau de ſon héros. Ce n'eſt pas faire ſon éloge que de prétendre qu'il n'aimoit pas les principes fondés ſur la nature & les règles établies par le goût ; mais vouloir nous faire accroire qu'il les obſervoit malgré lui, par ſenſibilité pour l'harmonie ; c'eſt ſacrifier la raiſon à de vaines ſubtilités : car le mauvais goût & les périodes quarrées s'accordent très-bien enſemble ; on peut dire les plus grandes ſottiſes en phraſes nombreuſes & ronflantes ; rien n'eſt plus arrondi, plus harmonieux, mais en même temps rien n'eſt plus bur-

lefque, plus guindé, plus contraire au vrai goût que les métaphores & les hyperboles de *Balzac.*

Si l'Orateur ne raifonne pas toujours jufte, il fent vivement ce qui eft beau & honnête, & fon cœur répare les torts de fon efprit. Les ames fenfibles lui fçauront gré d'avoir revelé le premier un fait inconnu qui fait plus d'honneur à la mémoire de fon prédéceffeur que les *variétés littéraires* & le *Journal étranger.* » Un » Curé lui demande le paiement d'une » portion congrue. L'Abbé de Grand- » champ veut fe défendre. Le Curé » vient lui expofer fon indigence, » & n'a pas de peine à l'émouvoir. » M. l'Abbé *Arnaud* foulagera le Curé » pendant fa vie. Il s'y engagea & » tint parole. Mais il n'a point de loi » à prefcrire après fa mort. Que fera- » t-il donc ? Il peut défirer de perdre » fa caufe, & il le défire. Il peut » chercher des titres contre lui-même, » & il en cherche : il eft affez heu- » reux pour en trouver ; il en arme » fon adverfaire, & à force de foins » il parvient à être condamné.

C'est dommage qu'après un trait si attendrissant & si noble, M. *Target* revienne encore à son paradoxe favori sur la prééminence & la supériorité de notre siècle. Il prétend que dans toute autre époque l'Abbé *Arnaud*, par la vivacité de son esprit, auroit été *incapable du succès* qu'il a obtenu dans *le genre de l'analyse*. En voulant louer notre siècle, il en fait la critique : c'est dans ces jours d'ignorance & de frivolité qu'un bel esprit, à la faveur de quelques compilations superficielles, peut passer pour sçavant; & que des dissertations littéraires, écrites d'un style emphatique, peuvent en imposer : dans un siècle de goût & de lumières on veut que chaque genre ait la couleur qui lui est propre; on méprise le littérateur charlatan qui veut être Poëte mal-à-propos, & qui fait des phrases au lieu de nous donner des notions exactes. Au reste, l'Abbé *Arnaud*, de notre temps même, n'a obtenu aucun succès dans *le genre de l'analyse* qu'il a très-peu cultivé. Ses mémoires sur la prose grecque sont presque le seul ouvrage de cette nature qu'il ait pu-

blié, & ils ne font pas eſtimés ; ſes jugemens ſur divers Ecrivains étrangers ne ſont point du reſſort de *l'analyſe*. Ils admettoient toute la pompe du ſtyle, toutes les graces de l'imagination.

Je ne ſuis pas auſſi ſatiſfait que le nouvel Académicien de voir *les lettres s'emparer de la ſcience, la magie du ſtyle s'unir aux myſtères de la Phyſique, l'art de la parole pénétrer dans les doctrines les plus arides*. Il réſulte de ce mélange indiſcret que les Orateurs & les Poëtes deviennent durs & ſecs, & que les ſçavans ſont frivoles & ſuperficiels.

Gardons-nous, dit l'Orateur, *de refuſer les préſens que nous fait le génie*. Je crois l'avis très inutile, & quand on ne nous donne rien, nous n'avons pas la peine de refuſer. *L'eſprit marche toujours en avant, jamais il n'a ſçu revenir ſur ſes pas*. J'en appelle à l'expérience. N'a-t-on pas vu après le ſiécle d'*Auguſte* l'ignorance & la barbarie ſuccéder inſenſiblement aux ſciences & aux arts ; l'eſprit n'eſt-il pas retombé dans les mêmes ténèbres

d'où il étoit sorti. Je m'imagine que sous *Marc-Aurele*, lorsque la décadence s'annonçoit déjà comme aujourd'hui par des signes sensibles, il y avoit de beaux esprits & des philosophes qui parloient très-lestement du siecle d'*Auguste*, & qui soutenoient que *l'esprit marchoit toujours en avant.* Un auteur fêté dans son siècle doit toujours, soit par reconnoissance, soit par amour propre, le mettre au-dessus de tous les autres.

» Si quelques esprits prévenus con-
» tre toute pensée nouvelle vouloient
» depuis trente ans n'appercevoir que
» des erreurs où l'on annonce des
» vérités; s'ils ne prévoyoient que
» des abus toutes les fois qu'on nous
» fait espérer des reformes; si dans
» chaque préjugé qui s'affoiblit, ils
» regrettoient toujours une institution
» avantageuse, j'éviterois encore de
» les affliger par la contradiction;
» j'essayerois de les consoler au lieu
» de les combattre; & ne pourrais-je
» pas leur dire? Les haines nationales
» s'éteignent insensiblement de jour
» en jour. On croira bientôt que la

» prospérité d'un peuple n'est pas le
» malheur des nations voisines ; la fu-
» reur de la guerre n'est plus un hé-
» roïsme ; l'administration un mystère ;
» la politique une énigme. Honorée
» dans l'opinion, l'agriculture étend
» ses conquêtes ; tout persuade que
» la population s'est accrue. L'indi-
» gence séparée du crime & exempte
» des soupçons, n'a plus du moins à
» rougir de sa captivité. L'infirmité du
» pauvre commence à être accueillie
» dans des asyles plus *salutaires*, & ob-
» tient des soins plus dignes de l'hu-
» manité. Les fêtes de la nation sont
» consacrées par la bienfaisance, &
» l'allegresse publique devient le si-
» gnal des consolations pour les mal-
» heureux. &c. &c.

J'avoue, Monsieur, que ce tableau, quelque brilllant, quelque flateur qu'il soit, ne me *console* point. J'aimerois mieux que M. *Target*, au lieu de me *consoler* comme un enfant par ces vaines apparences, me combattit avec des raisons solides : car vous voyez bien, Monsieur, que je suis un de *ces esprits qui depuis trente ans n'apperçoi-*

vent que des erreurs, où l'on prétend *annoncer des vérités.* Je voudrois bien que l'Orateur n'eût pas des mœurs si douces, & que sans craindre de *m'affliger par la contradiction*, de m'écraser même par des argumens sans replique, il me fit voir impitoyablement quelles sont ces *vérités qu'on annonce, ces réformes qui s'établissent, ces préjugés qui s'affoiblissent;* quelles sont, en un mot, depuis 30 ans, les innovations vraiment utiles dans l'ordre civil & moral; car j'en vois, moi, de bien nuisibles, & je les cite hardiment: les progrès effrayans du luxe qui rend l'esprit faux & ôte à l'ame tous son ressort; l'oubli de tous les principes décoré du nom de sagesse; une douceur funeste dans les mœurs, qui afflige la vertu par l'indifférence & encourage le vice par l'impunité; l'égoïsme qui désunit & appauvrit les familles, & isole l'homme au milieu de la société; l'éducation de la jeunesse & l'espoir de la postérité sacrifiés à des systêmes absurdes; le fanatisme philosophique; la multitude des cotteries littéraires; le charlatanisme des sçavans; l'engouement

& la crédulité des gens du monde &c.

Si *les haines nationales s'éteignent*, c'eſt avec l'amour de la patrie. Mais il n'eſt pas même vrai qu'elles s'éteignent; elles reſtent aſſoupies, ſoit par le défaut d'occaſion, ſoit par l'épuiſement & la foibleſſe des nations rivales. Qu'on ouvre le *Télémaque*, on verra ſi c'eſt depuis trente ans que la fureur de la guerre n'eſt plus regardée, par les bons eſprits, comme un héroïſme. au reſte, s'il faut choiſir entre deux maux, peut-être ſeroit-il à ſouhaiter que les ames françoiſes fuſſent encore exaltées par le déſir exceſſif de la gloire & par l'enthouſiaſme guerrier, plutôt que d'être abatardies par un vil intérêt perſonnel & concentrées dans le ſentiment de leur exiſtence. *Henri IV* & *Sully* ne faiſoient point de l'administration un myſtère, ni de la politique une *énigme*, & il ne faut pas attribuer excluſivement au temps préſent ce qui fut toujours la marque des bons gouvernemens. *L'agriculture eſt honorée dans l'opinion*, mais fort peu dans la pratique; car les poſſeſſeurs de

terres

terres en mangent le revenu à Paris ; la plupart même cherchent à aliéner les domaines de leurs ayeux pour grossir leur capital, & ne trouvent point d'acheteurs. Si l'agriculture étend ses conquêtes, c'est dans les Journaux & dans les sçavans traités des économistes : ce qui fait vraiment fleurir l'agriculture, ce ne sont point des sociétés de spéculatifs qui n'ont pas un pouce de terre ; c'est l'aisance du laboureur, c'est la consommation des denrées sur le lieu qui les a produites, c'est la division des domaines ruraux en plusieurs petites cultures. On fait sonner bien haut quelques sommes legères que la vanité enregistre dans le Journal de Paris : cet éclat même prouve combien la bienfaisance est rare, puisque ses moindres actes sont annoncés avec tant de fracas. Il n'y avoit point, il y a 30 ans, de trompette publique pour publier dans toute la ville combien un particulier avoit donné d'écus & même de sols à des mères nourrices &c. La vraie générosité ne se trouve jamais avec

le luxe & l'égoïſme, & pour quelques malheureux qu'on ſoulage avec faſte, les mœurs publiques en font tous les jours des milliers qui périſſent ſans ſecours. En général, ce diſcours n'eſt pas fort de choſes; l'Orateur ne penſe pas aſſez d'après lui-même; mais il a de la chaleur & de la ſenſibilité; ſon ſtyle eſt ingénieux & brillant, on y trouve même du nerf; mais on déſireroit plus de pureté & de naturel.

M. le Duc de *Nivernois*, à ſa politeſſe, à ſes graces ordinaires, paroît avoir voulu joindre plus de force & d'élévation, comme pour montrer qu'il ſçait être orateur quand il lui plaît. Nous ne craindrons point de citer de préférence le morceau ſur les Journaliſtes.

» Dans un temps où le progrès » des connoiſſances inſpire à tout le » monde le goût & l'émulation du » ſçavoir, mais où tout le monde n'a » pas le temps, ou n'a pas la patience » d'étudier, les Journaux ſont utiles, » peut être même néceſſaires, & l'em» ploi de Journaliſte eſt digne d'être » exercé par les meilleurs eſprits; il

» est même intéressant qu'il ne tombe
» jamais en d'autres mains. Il importe
» souverainement aux lettres & aux
» mœurs que le Journaliste réunisse
» des qualités dont l'assemblage n'est
» pas commun, la pureté du goût &
» les trésors du savoir ; le mérite du
» style, & sur-tout autant de justice
» dans le cœur que de justesse dans
» l'esprit. Oui, le Journaliste exerce
» une sorte de ministère public &
» légal ; c'est un rapporteur, qui,
» après avoir fait le dépouillement
» des matériaux dont il extrait la
» substance, ne peut, sans préven-
» tion, rien déguiser, rien exagérer,
» ni rien omettre ; ses fonctions sont
» de rigueur, il doit être impassible
» comme la loi. Il est coupable si
» l'esprit de satyre ou celui de par-
» tialité lui font pallier ou aggraver
» des fautes ; s'il s'attache maligne-
» ment à relever des défauts, ou si,
» entraîné par quelque affection par-
» ticulière, il ne s'occupe qu'à faire
» valoir les beautés. Mais celui qui,
» ne perdant jamais de vue ses de-
» voirs & la dignité de son emploi,

» n'offre au lecteur que des analyses
» exactes & précises, des résultats
» clairs & légitimes, des conclusions
» judicieuses & impartiales, celui-là
» mérite la reconnoissance des Au-
» teurs, des Lecteurs & de la Répu-
» blique des letres.

Voilà, Monsieur, une doctrine & une manière de penser tout-à-fait nouvelle à l'Académie. L'on ne parloit jadis des critiques que dans un style très-peu philosophique; c'étoient des insectes qu'il falloit écraser, des monstres qu'il falloit étouffer, &c. Toutes les injures, tous les sarcasmes que la haine & la rage peuvent inspirer à l'orgueil humilié, venoient se placer naturellement sous la plume du défunt Sécrétaire de l'Académie, & d'autres philosophes de la suite de *Voltaire*; cette horreur même de la critique, qui les faisoit entrer en crise au seul nom de Journaliste, étoit devenue très-ridicule, parce qu'on l'attribuoit à la peur qu'ils en avoient. M. le Duc de *Nivernois* n'a pas les mêmes raisons d'abhorrer les écrivains périodiques. Il peut, sans craindre

les conséquences, admettre l'utilité des Journaux, puisqu'il est la preuve de leur justice.

Je suis, &c.

LETTRE II.

La Femme Jalouse, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Desforges, *représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 15 Février 1785; & à Versailles, le 11 Mars suivant, devant Leurs Majestés. Le prix est de trente sols. A Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité.*

L'estimable Auteur de *Tom-Jones à Londres*, poursuit toujours, Monsieur, sa carrière dramatique, & cette nouvelle production tient tout ce

que *Tom-Jones* avoit promis. Cette fois il a travaillé d'après lui-même, au lieu qu'il avoit eu de grandes obligations à *Fielding*. Il est vrai qu'on a imprimé qu'il avoit encore puisé le sujet de la *Femme jalouse*, dans une pièce angloise de ce nom, & dans un cannevas italien : mais M. *D*. s'en défend très-nettement dans sa préface, & offre à ceux qui voudront passer chez lui, de confronter tous ces ouvrages avec le sien. Il déclare aussi très-précisément qu'il est faux que sa pièce ait été lue & réfusée aux François ; il ajoute même qu'elle n'a pas dû y être lue, & *que les raisons qui l'attachent au théâtre Italien sont connues, & faites pour être approuvées de tout le monde* ; & il saisit cette occasion de témoigner sa reconnoissance aux Acteurs de ce Théâtre. Le reste de sa préface est consacré à répondre à quelques objections relatives au fond de la pièce.

Dorsan a épousé en secondes nôces une femme qui depuis seize ans le tourmente, à force de l'aimer. Sa jalousie s'annonce fort bien par le pre-

mier vers du monologue qui commence la pièce :

> Il eſt entré fort tard, — aſſurément pour
> cauſe.

Elle voit un ſecrétaire ouvert ; *cela lui donne envie*. Elle y fait des recherches, & n'y trouve rien : mais un double fond s'ouvre, & réveille tous ſes ſoupçons. Elle trouve une boëte d'or, qui lui donne occaſion de dire :

> Et la boîte à coup ſûr, cachant quelque
> myſtère,
> Aura ſon double fond comme le ſecrétaire.

En effet, elle ne peut ouvrir la boëte, & en eſt furieuſe. *Blaiſot*, valet de M. *Dorſan*, vient rendre compte à *Juſtine*, & à *Gervais* ſon père, vieux domeſtique retiré, d'une double commiſſion qui lui a été donnée. M. *Dorſan* veut voir le bon *Gervais*, & M. *Daranville* ſon ami. Ce *Blaiſot* eſt un valet très-familier, qui ſe mêle de tout, devine tout ; voilà comme je voudrois qu'ils fuſſent preſque tous :

autrement ils ſont très-déplacés, quand ils ſont les confidens des Maîtres, ou les intrigans de la pièce. M. *Dorſan*, ſeul avec *Gervais*, lui fait part de ſon projet; il attend une jeune perſonne de Tours, & lui deſtine un logement chez *Gervais* même. Celui-ci reçoit de bien bon cœur cette préférence, & ſort pour acheter un meuble, & pour tout préparer. *Eugénie* vient ſouhaiter le bon jour à ſon papa: cette *Eugénie* eſt bien la jeune perſonne de quinze ans, la plus intéreſſante, la plus naïve... peut-être trop. Elle répand ſur toute la pièce une teinte de douceur & d'aménité.... elle ouvre ſon cœur à ſon papa, & lui dit qu'elle aime *Ferval*, qu'elle le lui a dit d'hier ſeulement. Son père l'approuve, & *Eugénie* dit à ſa bonne:

Là, là ne gronde plus, ma petite Juſtine.
J'aime -- c'eſt un bonheur que j'ai de
plus que toi.
Tu l'auras, ſi tu veux, -- c'eſt un grand
bien, crois moi.

Comme *Dorſan* félicite *Juſtine* de

l'heureux succès des soins qu'elle a donnés à *Eugénie*, celle-ci le presse d'embrasser sa bonne. Il l'embrasse, & Madame *Dorsan* paroît : cela n'est-il pas malheureux !.. Franchement, je n'aime point cet incident, cette surprise, & encore moins l'exclamation de la femme :

O ciel quelle infamie !

Il n'est pas vraisemblable que *Dorsan* embrasse la gouvernante de sa fille, & c'est de toute manière une situation déplacée sur le Théâtre. Malheureusement, il va être question long-temps de ce baiser-là. Madame *Dorsan* veut chasser *Justine* : celle-ci y consent. L'époux veut qu'elle reste. Tout cela ressemble un peu à certaine scène des *Femmes savantes*, & si la cause est différente, l'effet est à-peu-près le même. Madame *Dorsan* sort furieuse. *Daranville* arrive : *Daranville* est le tuteur de la femme, & l'ami du mari, un peu brusque, un peu dur, mais franc, mais bon & loyal : il donne du ton à la pièce, & en fait le dénouement. Seul avec son ami, il lui reproche sa

foiblesse, & l'exhorte à être le maître chez lui. Autre imitation des *Femmes savantes*. Mais, il faut le dire, si le rôle de *Chrisale* est mieux caractérisé que celui de M. *Dorsan*, le rôle d'*Ariste* est bien moins vigoureux que celui de *Daranville*. *Dorsan* lui fait confidence de la jeune personne qui lui vient de Tours : c'est une jeune fille de dix-huit ans, fruit de son premier hymen, hymen secret. Il avoit juré à sa mère mourante, de cacher sa fille à sa seconde femme, si jamais il se remarioit. C'est ce qu'il a fait; il a tenu *Clemence* éloignée, & s'est contenté de veiller sur elle de loin. Celle qui lui tenoit lieu de mère n'étant plus, on lui renvoye l'orpheline; il l'attend aujourd'hui même : il prie donc son ami d'aller la recevoir à la descente des voitures, & de la conduire chez *Gervais*, où elle doit loger en attendant. L'ami n'approuve point ces détours, & voudroit que *Dorsan* présentât *Clemence* à sa femme, & lui dît, *c'est ma fille*. Je serois assez de son avis, ce seroit sans doute s'épargner bien des tourmens; mais il ne

faut pas pousser trop loin la sévérité : le serment de *Dorsan*, la jalousie de sa femme suffisent, peut-être à la rigueur, pour motiver ses craintes & sa discrétion : au reste, l'autorité sur laquelle l'auteur appuie cette espèce d'invraisemblance, n'a pas dû lui en imposer.

» Qu'*Amenaïde* dise que c'est à » *Tancrede*, & non à *Solamir* qu'elle » a écrit ; que *Zaïre* nomme *Nerestan* » son frère ; que *Nanine* déclare que » c'est à son père qu'elle envoye les » présens du Comte, que deviendront » ces trois sublimes Ouvrages ? »

M. *Desforges* est trop prodigue de l'épithète sublime : ce ne sont pas les défauts de *Voltaire* qu'il faut imiter, & l'intrigue de ces trois pièces prétendues sublimes, est foible & mesquine.

Daranville va donc recevoir la jeune personne, & *Dorsan* qui, par parenthese, a cherché sa boëte pour comparer la fille & la mère, sort très-piqué de l'indiscrétion de sa femme, qu'il croit seule capable de ce trait. Ici finit le premier acte.

Eugenie & *Ferval* ouvrent le second.

Elle craint de l'épouser, de peur d'être jalouse comme sa maman.

. . . .

Enfin, je suis sa fille ;
Qui sait ! la jalousie est un mal de famille.

. . . .

Ferval essaie de la rassurer, & prie M. *Dorsan* de l'aider. Ce bon père dissimule ses propres chagrins pour tranquilliser sa fille. Madame *Dorsan* paroît, la boëte à la main. Elle a vu mille Marchands ; aucun n'en sçait le secret. Elle presse son mari de la lui ouvrir. Il y met une condition, qu'elle unira *Eugenie* & *Ferval*. Elle refuse, & craint un piège : il refuse à son tour. L'épouse, hors d'elle, veut irriter sa fille contre tous les hommes, mais ne peut la persuader. Il lui vient une idée, c'est de faire de *Ferval* un espion, & de lui promettre *Eugenie* à ce prix. Il s'en défend avec fermeté : elle eût dû s'y attendre ; & l'Auteur n'y a pas assez réfléchi. En ce moment, il fait faire une bassesse à Madame *Dorsan*, qu'il a voulu rendre intéressante. *Gervais* ramène sa fille pour avoir une explication. C'est le retour de *Marine*

dans les *Femmes savantes* ; c'est l'inquiétude de *Philippe - Hombert* dans *Nanine* ; & d'ailleurs c'est trop revenir sur une circonstance ignoble. Cela amène pourtant une réconciliation très - touchante. Dieu sçait combien elle durera ! Un trait assez plaisant, c'est que *Daranville* entre au moment où les époux s'embrassent.

Ah ! l'on s'embrasse ici ? Parbleu ! c'est
du nouveau.

Madame *Dorsan* rentre. *Daranville* apprend à son ami que *Clémence* est arrivée d'hier, qu'il ne sçait pas où elle est, & qu'elle descendra probablement chez M. *Dorsan*. Ils sortent tous pour l'aller découvrir, & la pauvre *Eugenie* reste seule, très - piquée de ce qu'ils ont emmené *Ferval*... Mais, dit - elle,

Allons à mon piano. Je ne crains plus
l'ennui,
Et je chanterai bien, la chanson est de lui.

Au troisième acte Madame *Dorsan*

veut tenter *Blaiſe* & le faire jaſer ſur ſon mari, tentation bien plus plaiſante que celle de tantôt : le valet répond en galant homme, & finit par un trait fort piquant & très-moral.

Tandis que j'épierai le mari de Madame,
Il faudra que Madame épie auſſi ma femme.

Mais voici la criſe qui va commencer. Un voiturier apporte à Madame *Dorſan* ſon livre, elle y lit qu'une jeune perſonne eſt adreſſée de Tours à ſon mari. La voilà aux champs. Elle ſort avec le voiturier. Pendant ce temps là la jeune perſonne arrive & ne trouve qu'*Eugenie*. Délicieuſe entrevue ! Je voudrois vous tranſcrire la ſcène toute entière. Je vais du moins vous reciter quelque choſe.

EUGENIE.

Je ſens, en vous voyant, une joie infinie,
Mademoiſelle, — vrai.

CLEMENCE.

C'eſt un grand bien pour moi.

EUGENIE.

Ah ! tant mieux. (*à part.*)

Mon cœur bat, je ne ſais pas pourquoi.
Eh ! quelle eſt donc cette jeune étrangère
Qui depuis un inſtant ?... (*Haut.*)
Raſſurez-vous ma chère.

. . . .

Tenez, embraſſons-nous, car je m'en meurs d'envie.

CLEMENCE.

Ah ! d'un ſi doux accueil que mon ame eſt ravie !
Je ſens couler mes pleurs.

EUGENIE.

Je vais pleurer auſſi,
C'eſt ſingulier ! qui peut nous attendrir ainſi.

CLEMENCE.

Vous, c'eſt la pitié : moi, c'eſt la reconnoiſſance.

EUGENIE.

Vous ne m'en devez pas. — Je cède à la puiſſance

D'un sentiment bien doux, qui n'est point la pitié,
Et je croirois plutôt que c'est de l'amitié.

. . . .

EUGENIE.

Si vous restez ici, nous serons les deux sœurs.

CLEMENCE.

Ah! par quel doux penchant je me sens entraînée.

EUGENIE.

Vous avez dix-huit ans?

CLEMENCE.

Oui.

EUGENIE.

Vous serez l'aînée :
Moi, je n'en ai que quinze.

Dorsan arrive, embrasse sa fille, sans se faire connoître à elle que comme bienfaiteur. *Ferval* accourt, *voici Madame.* Tout fuit; *Dorsan* reste. Scène très-chaude entr'eux, & le mot *séparons-nous* échappe de la bouche de

Dorsan. Je trouve que c'est trop tôt. Il falloit réserver cette menace pour la fin : c'étoit à *Daranville* seul à frapper ce coup, & il sera moins d'effet ayant déjà été porté. Quoi qu'il en soit, la réponse de la femme a quelque chose de fort naturel & de plaisant malgré la situation.

Tu veux ta liberté mais tu ne l'auras pas.
Je vais dans ce moment m'attacher à tes pas:
Je te suivrai par-tout, je veux être ton ombre.

Dorsan parle d'un ton ferme, sa femme s'évanouit, revient à elle, & entraîne malgré lui *Ferval* chez *Daranville* pour y chercher l'étrangère. C'est la fin du troisième acte.

Tous sont réunis chez *Gervais* : le bon homme promène sa nouvelle hôtesse & sa compagnie dans la maison. Cependant *Dorsan* & *Daranville* restent seuls. Le dernier veut amener son ami à menacer sa femme d'un divorce. Vous sentez, Monsieur, que ce trait n'est plus de la même force. Le mari y consent après de

longs combats. *Ferval* vient rendre compte à *Daranville* de la recherche & du dégât que Madame *Dorſan* a fait chez lui, & annonce ſa prochaine viſite; elle arrive en effet & apperçoit *Clemence*. Quel ſpectacle ! Elle rappelle à ſon mari ce qu'il lui avoit dit au ſujet du portrait.

» Né de l'idée & de la fantaiſie,
» Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalouſie;
» Je me voue à jamais au ſort le plus fatal,
» Si l'univers entier a ſon original «.

Je ſuis prêt à avouer, Monſieur, que les apparences ſont très-fortes, & que bien des femmes ſeroient jalouſes à la place de Madame *Dorſan*. Mais je penſe avec l'auteur qu'il vaut mieux, pour qu'elle intéreſſe, qu'elle ait des ſujets de jalouſie, que ſi elle n'en avoit point du tout; que d'ailleurs ſon caractère de jalouſie eſt bien établi, que l'ouverture du ſecrétaire, les inquiétudes ſur la boîte, l'ombrage pour une jeune fille de Tours ſont

bien autant de traits de jalousie mal fondée. Mais poursuivons. Madame *Dorsan* interroge *Clemence*. Cette scène & en général le personnage de cette petite fille de Tours est presque une copie d'un incident très-connu, sur lequel est fondée une partie de l'intrigue de l'*Ecole des Mères*, de *Lachaussée*: de pareilles imitations sont de véritables larcins. La femme furieuse éclatte, le mari menace, & finit par ce trait plein de force.

Un ami vous restoit, -- & c'étoit votre
époux ;
Mais qui dans l'univers n'eût pitié de
personne,
Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'espoir de retour, il vous est in-
terdit,
Et vous vous souviendrez que je vous l'ai
prédit.

Après ce discours il emmene tout le monde, elle reste avec les domestiques & sort sans dire un mot, silence plus éloquent que tous les discours dans une pareille situation.

Le 5ème. acte se passe chez *Daranville* ; & ces changemens de scène si fréquens sont un véritable défaut. Cette pièce estimable le seroit encore plus, si l'Auteur y avoit joint le mérite des difficultés vaincues. Dira-t-il que cette unité étoit impraticable ? Je répondrai d'abord que c'est un sujet vicieux que celui qui exclut l'unité. Mais j'irai plus loin, & je soutiendrai qu'en y réfléchissant davantage il étoit très-possible de maintenir toujours la scène chez Madame *Dorsan*. *Clemence* pouvoit, au quatrième acte, y être surprise comme chez *Gervais* ; & *Daranville* pouvoit au cinquième venir annoncer lui-même à sa pupille la résolution de *Dorsan*.

Daranville détermine enfin son ami à consentir qu'il écrive à sa femme pour lui annoncer la séparation. *Gervais* porte la lettre. En attendant la réponse, l'Auteur a placé une scène touchante encore, mais d'une teinte plus douce. *Clemence*, pour mettre fin à ces orages, prie M. *Dorsan* de la placer dans un couvent. Il ne peut y consentir, Il la serre contre son sein,

& lui déclare qu'elle est sa fille; reconnoissance sans doute très-usée, & qui rappelle celle du *Glorieux*, & tant d'autres, mais qui fait encore pleurer. *Dorsan* lui parle d'un époux, & *Daranville*, qui déjà avoit instruit le public de ce penchant, achève de se peindre tout en parlant d'un autre: *Clemence* répond avec beaucoup d'esprit & de modestie.

Monsieur, en sa faveur ce portrait me dispose;
Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,
De mon père, je crois, c'est le meilleur ami.

On annonce Madame *Dorsan*; *Daranville* fait [illegible]trer tout le monde dans un cabinet voisin & l'attend de pied ferme, elle arrive, désolée, toute en pleurs, & vient demander l'explication de sa lettre. Il la lui donne, & se plaint d'abord de son outrageante inquisition. Enfin il la pousse à bout, & en paroît presque dur. Mais elle montre tant de repentir & d'amour

pour un recueil où il entre très-peu du ſien. C'eſt une bonne foi rare dans le ſiècle où nous vivons. Il eſt vrai que les traits réunis dans cet ouvrage étoient épars çà & là, qu'ils étoient ailleurs à côté d'anecdotes ſcandaleuſes ou de réfléxions dangereuſes; c'eſt avoir rendu à la jeuneſſe un ſervice eſſentiel que d'avoir composé de tous ces faits & dits mémorables & inſtructifs, un ſeul corps d'ouvrage; d'avoir préſenté des exemples de vertu ſans le mélange du vice, & de former tout à la fois ſon ſtyle & ſon cœur. J'oſe dire, M., que ce recueil n'eſt pas bon ſeulement pour les jeunes élèves & les écoliers, mais auſſi pour les hommes faits. Ils ſont tous un peu enfans. La morale toute sèche les rebute, & ils ne lui ſont grace qu'en faveur de l'action, de l'intérêt ou de l'agrément. Ces qualités ſont réunies dans l'ouvrage que je vous annonce. D'autres l'euſſent diviſé par chapitres & auroient claſſé les diverſes vertus; d'autres, tels que M. *Filaſſier*, dans un ouvrage récent, auroient préſenté cette morale ſous la forme alphabé-

tique.

tique. M. *B.* a préféré de jetter çà & là tous ces faits, sans s'assujettir à aucun ordre. Il s'est flaté de répandre par-là plus de variété dans son recueil. Pour moi, je ne goûterois ni la forme alphabétique, qui admet les plus choquantes disparates dans la même page, ni celle que notre auteur a suivie & qui enfante une assez grande confusion. Je n'aime pas à passer de l'anecdote du *Lion & de l'Epagneul* à *l'éloquence de Massillon*; & de l'histoire d'un *bon Religieux* à *la vengeance d'un jeune soldat*, que suit une *anecdote philosophique.* Mais au fond c'est un inconvénient fort léger, ce seroit tout au plus un défaut de forme, racheté d'ailleurs par une grande abondance de faits presque tous bien choisis, & respirant la plûpart une morale saine & pure. Le suicide & le duel y sont combattus par les deux traits suivans.

» Il y a plus de courage à supporter » la vie qu'à se l'ôter. Cette vérité » est confirmée par plusieurs exem» ples & notamment par celui d'un » homme dont il est parlé dans un

» livre italien, imprimé depuis peu.
» Après avoir rendu compte à son
» ami, des revers terribles qu'il ve-
» noit d'essuyer : *eh bien*, ajouta-t-il,
» *qu'auriez-vous fait à ma place dans*
» *de telles extrémités ? Qui, moi*, ré-
» pondit le confident ? *Je me serois*
» *donné la mort.* — J'ai *plus fait*,
» reprit l'autre froidement, j'ai vécu.

Voici l'anecdote pour le duel, elle a pour titre : *la bravoure bien entendue.*

» *Lamothe - Gondrin* & d'*Aussun*
» étoient deux Officiers très-braves,
» dont les noms se trouvent cités
» avec honneur dans les relations de
» nos guerres d'Italie du sixième siècle.
» Le courage, ou plutôt une bravoure
» mal-entendue avoit fait naître en-
» tr'eux une espèce d'émulation qui
» leur mettoit sans cesse les armes à
» la main l'un contre l'autre. Un jour
» qu'ils étoient en présence de l'en-
» nemi, ils prirent querelle selon leur
» coutume ; on s'échauffoit, le sang
» alloit couler. *Que faisons-nous, dit*
» *alors Lamothe-Gondrin à d'Aussun ?*
» *Tous les deux nous nous piquons de*
» *bravoure ; employons-la contre les*

» *ennemis de l'Etat, & cessons de donner*
» *à nos soldats un exemple dangereux :*
» *le vrai courage est de bien servir le Roi.*

» A ces mots, il baisse la visière » de son casque, & met sa lance » en arrêt. Les éclairs sont moins » prompts ; il fond avec impétuosité » sur un des quartiers des ennemis ; » d'*Aussun* le suit, l'un & l'autre don» nèrent des marques incroyables de » valeur «.

Ce recueil est rempli de traits d'humanité, de bienfaisance. *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, &c. y jouent tous un grand rôle. Les traits de dévouement des religieux, & l'intrépidité des guerriers y trouvent également place, & il est aisé de voir que l'éditeur de cette *morale en action* est un chrétien. Sa préface annonce le dessein de parer encore la morale par les préceptes sublimes de la sagesse évangélique, & il tient bien sa promesse dans le cours de l'ouvrage. Cependant il y sème de temps en temps des anecdotes qui ne sont que plaisantes. Il travaille pour la jeunesse, cela est bien naturel. On peut même

à tout âge s'amuser du trait suivant.

» Un Officier gascon ayant obtenu
» de *Louis XIV*, en 1680, une gra-
» tification de quinze cens livres,
» alla trouver M. *Colbert* pour qu'il
» lui fît compter cette somme. Ce
» Ministre étoit à dîner avec trois ou
» quatre Seigneurs. Le gascon, sans
» se faire annoncer, entre dans la cham-
» bre où l'on mangeoit, avec la har-
» diesse qu'inspire l'air de la Guyenne
» & avec un accent qui ne démentoit
» point son pays, il s'approche de la
» table & dit tout haut : Messieurs,
» avec votre permission, lequel de
» vous autres est *Colbert* ? C'est moi,
» Monsieur, dit M. *Colbert*. Qu'y a-
» t-il pour votre service ? Là, pas
» grand chose, dit l'autre, un petit
» ordre du Roi pour me compter
» 500 écus.

» M. *Colbert* qui étoit d'humeur de
» se divertir, pria le gascon de se
» mettre à table, lui fit donner
» un couvert, & lui promit de le
» faire expédier après le dîner. Le
» Gascon accepta l'offre sans faire
» de façon, mangea comme quatre ;

» après quoi M. *Colbert* fit venir un » de ses commis qui mena M. l'Officier au bureau, où on lui compta » cent pistoles. Comme il dit qu'il » en devoit toucher 150, le commis » lui répondit, il est vrai, mais on en » retient 50 pour votre dîner. *Cadédis*, » s'écria le Gascon, *50 pistoles pour* » *un dîner! je ne donne que vingt sols* » *à mon auberge*. Je le crois, dit le » commis; mais vous ne mangez pas » avec M. *Colbert*; & c'est cet hon» neur là qu'on vous fait payer: *hé* » *bien*, répondit le Gascon, *puisque* » *cela est ainsi, gardez tout, ce n'est pas* » *la peine que je prenne cent pistoles;* » *j'amenerai demain un de mes amis* » *dîner ici, & cela sera fini*.

» On rapporta ce discours à M. » *Colbert* qui admira cette gasconnade, » & fit compter les 500 écus à ce » pauvre Officier qui n'avoit peut» être pour lors que cela pour tout » bien, & lui rendit mille bons of» fices dans la suite. On en fit l'his» toire à *Louis XIV*, qui en rit » beaucoup «.

En un mot, Monsieur, ce recueil

eſt l'ouvrage d'une belle ame & d'un eſprit orné : & je finis par ſouhaiter, comme l'Auteur, que les Profeſſeurs l'adoptent & en faſſent un livre claſſique, qui, lu journellement, ſurtout dans les hautes claſſes, inſpireroit de bonne heure le goût des actions vertueuſes & le deſir de les imiter.

Le nom de M. *Barentin* qui eſt à la tête de cet ouvrage eſt bien propre à lui donner un nouveau relief, & honore également la Magiſtrature & les lettres.

Je ſuis, &c.



LETTRE IV.

Œuvres choisies de l'Abbé Prevost, *avec figures ; tom.* 36 — 40 ; *dernière livraison, contenant l'histoire de* Ciceron, *tirée de ses écrits & des monumens de son siècle, avec les preuves & des éclaircissemens, traduits de l'anglois, par l'Abbé* Prevost. 4 *vol. A Amsterdam, & se trouve à Paris, rue & hôtel Serpente.* 1784.

VOICI enfin, Monsieur, la dernière livraison des Œuvres choisies de l'Abbé *Prevost*. Les quatre volumes qui la terminent, & que je vous annonce contiennent la vie de *Ciceron* ; & ce n'étoit pas l'ouvrage de l'Abbé *Prevost* le plus connu : les autres, il suffisoit presque de les nommer. Celui-ci, il ne sera pas inutile de vous en dire quelque chose. Il le faut

avouer, l'Abbé *Prevost* a réuni deux mérites qui s'allient rarement ; celui d'enfanter des ouvrages pleins d'imagination ; & celui d'enrichir notre langue de plusieurs productions étrangères très-estimables.

A la tête de cette traduction, l'Abbé *Prevost* a mis une préface où il éclaircit quelques doutes, relève quelques erreurs, supplée quelques omissions. Une autre préface suit, & c'est celle de l'auteur anglois, de M. *Midleton* ; elle est bien propre à faire naître au lecteur le desir de connoître l'histoire de *Ciceron* ; elle indique le plan que l'auteur a suivi, les recherches qu'il a faites, l'esprit dans lequel il a écrit, & promet beaucoup de modération & d'impartialité. M. *M.* finit par donner une idée de la forme du gouvernement des Romains, afin de mettre ses lecteurs plus à portée de le suivre dans ses recits. En général, tout ce qu'il promet dans sa préface, il l'exécute dans son histoire; ce qui est assez rare aujourd'hui.

C'est une histoire intéressante sans doute que celle de *Ciceron*. Ce nom

ſeul élève l'ame, &c. c'eſt avec un religieux reſpect qu'on commence cette lecture. Car enfin, nul homme ne joua un auſſi beau rôle dans la République romaine que *Ciceron*. Bien des gens n'en ſont peut-être pas aſſez convaincus. On ſe repréſente *Ciceron* comme un orateur éloquent, & c'eſt à peu près tout. Quelques uns le regardent encore comme un excellent écrivain philoſophique. Du reſte, on le traite d'homme vain, foible, lâche, puſillanime; telle eſt à à peu près l'idée qu'on ſe forme de *Ciceron*. On ne réfléchit pas au double perſonnage que *Ciceron* a joué dans l'état; celui d'Orateur & celui de Conſul, celui de ſçavant écrivain, & celui de citoyen important & de ſage politique. Cela ſeul mériteroit un peu plus d'attention, c'eſt peut-être la ſeule fois que l'on a vu l'éloquence élever un citoyen aux premières charges de l'état; & un ſeul homme, tour à tour, tonner du haut de la tribune; raſſurer en plein Senat la République alarmée; & diſſiper une affreuſe conjuration; gouverner

ſagement les provinces ; mériter même à la guerre les honneurs du triomphe : ſans armes, tenir preſque la balance entre deux puiſſans citoyens ; conſacrer aux Muſes & à la ſageſſe le loiſir que lui laiſſe une autre adminiſtration, & finir glorieuſement une ſi belle vie, victime d'un attentat odieux, qui met tout la Republique en deuil. Tel a été *Ciceron*, & c'eſt ſous ce point de vue qu'il faut le conſidérer. Malgré l'éloquence & le ſçavoir ſon ame ne fut pas toujours exempte de vanité ni de foibleſſe. Mais jamais vanité ne fut plus naturelle, ni foibleſſe plus excuſable. Le défenſeur des citoyens opprimés, le ſauveur de la République put ſe croire un grand homme ; & un citoyen reſpectable ſeulement par ſon mérite & par une conſidération juſtement acquiſe, dût en effet ſe trouver aſſez embarraſſé entre deux Généraux placés chacun à la tête d'une armée, & varier plus d'une fois, au ſein de tant d'agitations & de cataſtrophes. Mais ſi ces taches legères ont quel-

quefois obſcurci ſa gloire, elle reprend tout ſon éclat au moment de ſa mort; & c'eſt un impoſant & douloureux ſpectacle, que de voir *Ciceron*, à l'approche de ſes aſſaſſins, ſortir de ſa litière, arrêter ſes eſclaves qui veulent le défendre, s'avancer ſeul vers les meurtriers, &, comme un autre *Coligny*, tendre la gorge au coup mortel.

Ce grand homme a trouvé un hiſtorien digne de lui. M. *M.* décrit, avec beaucoup d'intérêt, les études de *Ciceron*, ſes voyages bien différens de ceux d'aujourd'hui, ſes premiers ſuccès. Le plus beau moment de ſa vie, ſans doute, eſt celui où il délivra Rome de ſon plus dangereux ennemi, de *Catilina*; Mais le plus touchant peut-être eſt celui où, rappellé d'avance de ſon exil par l'Italie entière, il fut rendu enfin aux vœux de ſes concitoyens; & ſi notre héros fut un peu enclin à la vanité, elle eut lieu d'être bien flatée. Il faut convenir que la ſeconde moitié de ſa vie n'offre pas autant de traits intéreſſants. Le pacifique *Ciceron* ne joue

plus qu'un rôle ſubalterne, dès qu'une fois *Ceſar* paroît, & qu'après lui, les Triumvirs ſe partagent l'état. Il eût été à ſouhaiter que cette partie eût été un peu plus reſſerrée, & malheureuſement elle occupe deux volumes comme la première. Il eſt vrai que la moitié du quatrième eſt conſacrée au portrait de *Ciceron* & au détail de ſes ouvrages. C'eſt un excellent réſumé de toute la vie de cet illuſtre Romain; ſon caractère y eſt tracé avec vérité & avec impartialité; ſes ouvrages y ſont appréciés avec ſagacité & diſcernement; & l'on ne ſortira point de cette lecture ſans ſe ſentir pénétré d'admiration pour la perſonne & pour les productions oratoires & philoſophiques de *Ciceron*. Cette traduction mérite les mêmes éloges que toutes les autres de l'abbé *Prevoſt*; même fidélité, même aiſance même élégance & pureté dans le ſtyle; & cet eſtimable ouvrage étoit bien digne de couronner l'intéreſſante collection de l'un de nos plus ingénieux & de nos plus féconds écrivains.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

Il existe auprès de Rocroi, dans le Diocèse de Reims, un phénomène littéraire qui fixe tous les regards. un jeune bucheron qui a passé toute sa vie au milieu des bois & avec des hommes agrestes, donne chaque jour des preuves d'un talent bien précieux, & se distingue dans la carrière poëtique. A quatorze ans il ne sçavoit encore ni lire, ni écrire, sa mère n'ayant pour subsister que le secours de son bras; mais en peu de temps il a corrigé l'iniquité des circonstances. Le premier livre qui lui est tombé sous la main a été un volume de *Racine*. Le Peintre du cœur & des passions l'a vivement ému.... Son imagination s'est échauffée par dégrés. Sensible aux beautés touchantes qui immortalisent à jamais l'Auteur

d'*Athalie*, il s'eſt plu à l'apprendre de mémoire. Quelques perſonnes inſtruites de ce goût ſingulier dans un habitant des bois, lui ont prêté pluſieurs ouvrages, tous marqués au coin de la plus brillante littérature. Les connoiſſances ont été bientôt multipliées. La lecture a mûri ſon talent précoce. Après avoir appris les loix de la verſification françoiſe, ſans autre mérite que ſon génie, il a compoſé un Poëme ſur la bataille de Rocroi. M. le Prince de *Condé*, qui cultive & protège les lettres, l'a honoré de ſon ſuffrage, & a recompenſé le chantre des Ardennes. Celui-ci dédaignant la richeſſe, a donné à ſa mère la ſomme dont il avoit été gratifié, a repris ſa coignée, & ſuit, avec une nouvelle ardeur ſes inclinations & ſon goût. On trouve dans la production de ce jeune homme des inexactitudes & des négligences, on pourroit même l'accuſer de plagiat ; mais ces défauts ſont rachetés par des beautés dignes de *Boileau* & de nos meilleurs modèles. Que ſon pinceau eſt ſéduiſant,

lorſqu'il nous préſente le tableau des plaiſirs innocens qu'on goûte à la campagne ! Qu'il connoît bien la nature & tous ſes charmes ! J'oſe croire, Meſſieurs, que vos lecteurs verront, avec intérêt, la pièce que j'ai l'honneur de vous adreſſer & qui a été dérobée à la modeſtie de notre bucheron & j'eſpère que vous en rendrez un compte favorable. J'en ai pour garant la ſageſſe de vos principes & l'impartialité ſevère dont vous vous faites une loi. Elle pourra ſervir de leçon à nos jeunes Poëtes qui promènent de boudoir en boudoir leur muſe libertine, & croyent que nos Phrynés ſont les diſpenſatrices du talent. Elle leur apprendra qu'on devient Poëte à l'école de la nature, qu'elle ſeule donne le génie, & que le travail le perfectionne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé BONNEVIE.

A Rheims.

EPITRE

A M. Renard, *Avocat à Berlin, pour servir de réponse à une Lettre dans laquelle il m'exhortoit à quitter l'obscurité pour la fortune.*

TOI qui par les ressorts d'un aimable langage,
Réveillant ma tendresse, affermis mon courage ;
Toi de qui les accens attisent dans mon cœur
Le feu, le noble feu de ma sincère ardeur,
Pardonne, cher Renard, si toujours inflexible,
Aux charmes des grandeurs je demeure insensible,
Et si de mes foyers obstinement épris,
Je dédaigne l'éclat des superbes lambris ;
Oui, je me plais au sein de mon obscur asyle.

Eh ! pourquoi quitterais-je un séjour si
tranquille ,
Pour aller m'engager dans ces lieux de
tracas ,
Où règne le démon du trouble & du fracas ;
Où, dans un froid loisir, l'indolente paresse
Coule des jours oisifs filés par la mollesse ;
Où, souvent, trop souvent l'altière impiété
Insulte avec audace à la Divinité ?
Ciel ! pour une fortune accablante &
nuisible
Pourrai-je déserter ma retraite paisible !
Moi ! quitter à ce prix mon foyer paternel !
Pour être plus heureux me rendre criminel
Ah ! bien loin de mon cœur cet insigne
folie.
Mes yeux ont mesuré le trajet de la vie ;
Faut-il pour un instant qu'on séjourne
ici bas
D'un cahos de soucis embrasser l'embarras !
Que nous importe hélas ! quand la mort
nous moissonne
D'avoir guidé le soc ou porté la couronne ?
La tombe, où des humains l'orgueil va
se plonger ,
Décore également le Prince & le berger.

Je sçais bien qu'un mortel, sans cesser d'être sage,
Peut de fleurs, de plaisirs parsemer son passage :
Et que lorsque ce Dieu si vanté des humains,
Du temple du bonheur nous ouvre les chemins,
Nous pourrions, sans blesser les loix de l'innocence,
Embrasser les douceurs d'une honnête abondance.
Le bonheur à mes yeux ne se montre-t-il pas?
En tous lieux, cher Renard, le bonheur suit mes pas,
Il règne dans les champs bien plutôt qu'à la ville ;
Et le sage par-tout vit heureux & tranquille ;
Vois sous l'or & l'azur ce spectre fainéant,
De la pompe mondaine adorer le néant ?
Vois ce fat orgueilleux de sa vaine richesse,
Par le luxe opprimé languir dans la mollesse,
Sur des fleurs endormi, sous le faste rampant
Des simples végétaux à peine différent ;
Sa vie est un sommeil funeste & déplorable
Qu'interrompt trop souvent un reveil effroyable ;

Mais vois cet habitant des champêtres hameaux
Endurci dans l'enfance aux plus rudes travaux,
Satisfait des talens qu'il tient de la nature,
A l'abri des revers couler sa vie obscure;
Il chérit le travail, source du vrai plaisir,
Et ne craint que l'ennui compagnon du loisir.
Tu le verras le soir siffler un air bacchique
Et couronner le jour par un hymne rustique.
Vois cet humble berger, sur ce riant côteau,
Respirer la fraîcheur à l'ombre d'un ormeau,
Essayer sur sa flûte, auprès de sa bergere,
Un air tendre & nouveau composé pour lui plaire;
Dans le sein de la paix il coule ses beaux jours,
En chantant sa maîtresse, en chantant ses amours.
Le bonheur, cher Renard, le suit & l'accompagne.
On le cherche à la ville, il règne à la campagne.
Mais je pourrai, dis-tu, fuyant l'obscurité,
Partager les honneurs de la célébrité;

Et par d'heureux travaux m'illuſtrant dans le monde
De l'immenſe avenir percer la nuit profonde.
Dis auſſi qu'un eſſain de pâles envieux
M'accableroient bientôt de leurs traits odieux,
Et ſçauroient ſe venger en m'accablant d'outrages,
D'avoir été forcé d'admirer mes ouvrages.
Que le Dieu du Parnaſſe entrouvrant ſes tréſors,
D'un mortel qu'il chérit couronne les efforts,
Soudain mille rivaux ardens à le détruire,
Font hurler contre lui les chiens de la ſatyre.
Je vois parmi les flots d'un poiſon infernal
Voler de cent brocards le déluge fatal.
J'entends frémir au loin la ſombre jalouſie,
Et ſiffler les ſerpens de la ſtupide Envie.
Quoi! c'eſt là le tribut que l'on paye aux talens.

Que la gloire à ce prix flate peu ma pareſſe!
Tranquille obſcurité! retraite enchantereſſe!

Mon cœur peut-il former de plus heureux dessein
Que celui d'achever ma carrière en ton sein?
Dans ces lieux consacrés au triomphe de Flore,
J'ai vu de mon printemps les premiers jours éclorre.
Là, depuis vingt hyvers mes regards étonnés
Admirent les beautés dont les champs sont ornés;
L'opulence à grands frais compose sa parure,
La mienne je la dois à la simple nature;
Le luxe veut croupir sous des lambris dorés,
J'aime à fouler l'émail qui décore nos prés,
Satisfait d'un repas & frugal & champêtre
Ma table est sur des fleurs, je dîne sous le hêtre;
Là, je viens respirer, lassé de mes travaux,
Et je dors sous son ombre au doux chant des oiseaux.
Quelquefois transporté par le Dieu du génie
De la sphère céleste admirant l'harmonie,
Mon esprit fend les cieux, il plane dans les airs,

Et souvent d'un coup d'œil embrasse l'univers.
J'entends tonner la foudre au milieu des nuages,
Et je médite au bruit des vents & des orages.
O tranquille séjour, ô vallons, ô bosquets!
Combien vous surpassez le faste des palais?
Tout l'éclat des cités, toute leur opulence
Vaut-elle de nos champs la paisible innocence?
A ce simple réduit où m'ont caché les cieux,
A ce toît paternel je dois borner mes vœux.
Puisse l'aimable paix, me prodiguant ses charmes,
Ecarter loin de moi les soucis, les allarmes!
Et quand la pâle mort viendra fondre sur moi,
J'aurai vécu sans crime & mourrai sans effroi.

FIACRE BOUILLON.



Impromptu d'un Chrétien & d'un François.

Pâques devient pour nous double réjouissance:
Le fils de Dieu sort vainqueur du tombeau;
Le Ciel à notre Roi, par un bienfait nouveau,
D'un second fils accorde la naissance.

ALLÉGORIE.

O bienfaisant Louis, quelle nouvelle fête!
Par deux Divinités vos jours sont embellis;
De l'olive Minerve ombrage votre tête,
Et Venus vous présente une rose & deux lys.

Par M. DE SANCY, Garde des livres du Cabinet du Roi.



LIVRES NOUVEAUX.

RAOUL, *premier Duc de Normandie, ou la conquête de la Neustrie par les Scandinaves*, par M. le Canut, *A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez* Mérigot le jeune, *Quay des Augustins, au coin de la rue Pavée. Prix 48 sols les deux volumes avec figures.*

Elémens de Minéralogie, traduits de l'anglois, de M. Kirvan, *Membre de la Société Médicale de Londres. A Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente.*

Des Maladies des Filles, par M. Chambon-de-Montaux, *Médecin de la Faculté de Paris, de la Société Royale de Médecine, pour servir de suite aux maladies des femmes du même Auteur. Tome premier & second; prix 5 livres broché, & 6 liv. relié. A Paris, rue & hôtel Serpente.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE V.

IL semble, Monsieur, que l'air de la Capitale soit contagieux pour la raison. Comment se fait-il que des Ecrivains qui affichentla philosophie, ne nous offrent que des idées fausses & des jugemens hasardés ? pourquoi des hommes qui crient sans cesse contre les préjugés, se laissent-ils séduire eux-mêmes par des motifs secrets qu'ils n'osent avouer. Ce n'est presque plus que dans la province qu'on trouve encore des esprits droits, judicieux & solides qui méditent & qui réfléchissent pour trouver la vérité, & non pour colo-

rer des sophismes. Tel est un Ecclésiastique qui vit ignoré dans une petite ville très-éloignée de Paris, & dont nous venons de recevoir une lettre qui nous a paru pleine de sens. Elle roule sur un objet important que la multitude de nos occupations nous avoit empêché d'approfondir autant qu'il le mérite. Nous nous empressons de faire part au public de cette lettre, persuadés qu'elle doit intéresser tous les citoyens honnêtes, & tous ceux qui sont encore attachés aux bons principes.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

J'ai lu, Monsieur, avec le plus vif intérêt le compte que vous avez rendu du discours de réception de M. l'Abbé *Mauri* & particulièrement l'apologie que vous y faites de la conduite de M. de *Pompignan* à l'égard de l'Académie françoise. Je tiens aux anciens principes & j'ai été surpris, je vous l'avoue, qu'on représentât comme

un *écart* & comme une *erreur inexcusable*, le zèle courageux d'un bon citoyen qui plaide dans une compagnie respectable la cause de la religion & des mœurs. Je ne concevois pas même comment un Ministre qui annonce avec tant de zèle & de succès les vérités de l'évangile, avoit pu se résoudre à blâmer un procédé qui me paroissoit si noble & si héroïque : enfin, pour excuser en quelque sorte M. l'Abbé *Mauri*, je m'imaginois que M. *le Franc* s'étoit peut-être laissé emporter trop loin par son amour pour le bien public, & qu'il lui étoit échappé quelques traits un peu trop vifs. Les raisons que vous alléguez en sa faveur justifient parfaitement le fond de sa conduite; mais il pouvoit avoir tort dans la forme. J'aurois bien désiré que, pour confondre pleinement ses censeurs, vous eussiez cité les endroits de son discours que l'on traite d'*écarts* & d'*erreurs inexcusables*. Impatient d'éclaircir mes doutes sur un objet aussi important, je me suis pro-

curé ce fameux discours ; & quelle a été ma surprise lorsque j'y ai trouvé autant de prudence & de modération que de courage & de zèle. La gloire de M. de *Pompignan*, ou plutôt celle de la religion & des mœurs exige qu'on remette sous les yeux du public ce monument respectable de la noble liberté d'un homme de lettres. Hé quoi ! lorsqu'autrefois *Caton* ou *Ciceron*, dans le Sénat de Rome, déploroient les maux de la patrie & s'élevoient contre les manœuvres des mauvais citoyens, par qui leur conduite fut-elle blâmée ? par les *Clodius*, les *Catilina*, les *Verrès*, par des débauchés & des séditieux, l'opprobre de leur compagnie & les fléaux de l'état ; & de nos jours parce qu'un Ecrivain, aussi distingué par sa piété que par ses talens, a osé, au milieu de notre Sénat littéraire, déplorer les abus les plus funestes pour la République des lettres, des hommes, qui par état devroient applaudir à son zèle, le condamnent publiquement & trahissent la cause qu'il leur appartenoit surtout de défendre.

Je ne parlerois pas, Monſieur, ſi hardiment, ſi je n'avois la preuve en main ; le diſcours de M. de *Pompignan* va mettre le public en état de juger ſi un Orateur chrétien eſt excuſable de lui avoir reproché des *écarts* de zèle, & des *erreurs inexcuſables*. Il ne s'agit point ici de conjectures, de raiſonnemens, de vaines déclamations ; il s'agit d'un fait très-aiſé à éclaircir. Que tout homme impartial liſe & décide.

Voici, Monſieur, le début de ce Diſcours. » Quelque goût qu'on ait
» aujourd'hui pour la littérature &
» pour la philoſophie, les hommes
» vraiment lettrés, les vrais philo-
» ſophes ſont auſſi rares que jamais.
» Des prétentions ne ſont pas des
» titres ; c'eſt par le fruit des études
» qu'il faut juger de leur ſuccès.
» On n'eſt pas préciſément homme
» de lettres parce qu'on a beaucoup
» lu & beaucoup écrit, qu'on poſsède
» les langues, qu'on a fouillé les
» ruines de l'antiquité, parce qu'enfin
» on eſt Orateur, Poëte, ou Hiſtorien.
» On n'eſt pas toujours Philoſophe

» pour avoir fait des traités de mo-
» rale, sondé les profondeurs de la
» métaphysique, atteint les hauteurs
» de la plus sublime géométrie, re-
» velé les secrets de l'histoire natu-
» relle, deviné le système de l'uni-
» vers. Le sçavant instruit & rendu
» meilleur par ses livres; voilà l'homme
» de lettres; le sage vertueux & chré-
» tien, voilà le philosophe. Ce n'est
» donc pas la profession des lettres
» & des sciences qui en fait la gloire
» & l'utilité; s'il étoit vrai que dans
» le siècle où nous vivons, dans ce
» siècle enivré de l'esprit philosophi-
» que & de l'amour des arts, l'abus
» des talens, le mépris de la religion
» & la haine de l'autorité fussent le
» caractère dominant de nos produc-
» tions, n'en doutons pas Messieurs,
» la postérité, ce juge impartial de
» tous les siécles, prononceroit sou-
» verainement que nous n'avons eu
» qu'une fausse littérature & qu'une
» vaine philosophie: & quel exemple
» en effet, quelles instructions don-
» neroient au genre humain des gens
» de lettres présomptueux qui nous

» enſeigneroient à mépriſer les plus » grands modèles, de prétendus » philoſophes qui voudroient nous » ôter juſqu'aux premières notions » de la vertu, les uns les autres » ſe déchirant ſans ceſſe entr'eux, » ſe pourſuivant avec fureur juſ- » qu'au tombeau; décriant reſpective- » ment leur eſprit, leur ame, leurs » mœurs; s'élevant avec une liberté » cynique contre ce que la naiſſance & » les dignités ont de plus éminent; » faiſant tout retentir de leurs cabales, » de leurs jalouſies, de leurs animo- » ſités, & forçant enfin le public à » regarder comme un problême, ſi » les lettres, les ſciences & les arts » ont plus contribué à épurer les » mœurs qu'à les corrompre «.

Ici le prudent Académicien ſe hâte de prévenir le ſoupçon qui pourroit s'élever dans l'eſprit de ſes auditeurs. Il déclare hautement qu'il eſt bien éloigné d'adopter le paradoxe de *Jean-Jacques Rousseau* ſur les ſciences & les arts; paradoxe qui lui paroît *faux dans le principe & pernicieux dans les conſéquences*; mais qui cependant,

appliqué ſpécialement à la littérature de notre ſiècle, ſe trouve *vrai dans l'exception.*

» Malheur, dit-il, au ſiècle que » cette humiliante exception déſigneroit; en vain ſe vanteroit-il lui-même » d'être un ſiècle de lumières, de raiſon & de goût, ſes propres monumens ſerviroient bientôt à le confondre. Les bibliothèques, les cabinets des curieux, ces dépôts durables de la ſageſſe & du délire de l'eſprit humain ne juſtifieroient que » trop l'accuſation & le jugement; » ici ce ſeroit une ſuite immenſe de » libelles ſcandaleux, de vers inſolens, d'écrits frivoles ou licencieux. » Là, dans la claſſe des Philoſophes » ſe verroit un long étalage d'opinions haſardées, de ſyſtêmes ouvertement impies, ou d'alluſions » indirectes contre la religion. Ailleurs, l'hiſtoire nous repréſenteroit » des faits malignement déguiſés, » des anecdotes imaginaires, des traits » ſatyriques contre les choſes les plus » ſaintes & contre les maximes les » plus ſaines du gouvernement; tout

» en un mot, dans ces livres multi-
» pliés à l'infini, porteroit l'empreinte
» d'une littérature dépravée, d'une
» morale corrompue & d'une philo-
» sophie altière qui sappe également
» le trône & l'autel «.

J'ai maintenant deux questions très-simples à faire à M. l'Abbé *Mauri*. Je lui demanderai d'abord, ce tableau de notre littérature est-il conforme à la vérité; M. *le Franc* a-t-il calomnié son siécle, & n'avons-nous pas vu, dans ces temps de désordre, une foule d'écrivains licencieux & de prétendus philosophes abuser de leurs talens pour corrompre le goût, la religion & les mœurs? Ce qu'on appelle esprit philosophique n'est-il pas un esprit d'audace, d'indépendance & d'impiété qui affiche un souverain mépris pour tout ce que les hommes ont respecté jusqu'ici, & qui a la fureur de tout détruire pour ne rien mettre à la place.

La réponse de M. l'Abbé *Mauri*, à cette première question, ne peut être douteuse, & s'il vouloit nier,

il se verroit investi de toutes parts, & terrassé par l'évidence.

Je lui demanderai ensuite : un homme de lettres, honoré des suffrages de l'Académie, ne pouvoit-il pas, sans se rendre coupable d'un *écart* & d'une *erreur inexcusable*, déplorer, dans le sanctuaire des talens, l'abus trop fréquent qu'on en fait ? ne pouvoit-il pas, sans indiscrétion & sans orgueil, étaler aux yeux de nos Senateurs littéraires, les plaies honteuses dont la république des lettres est frappée, & leur en demander le remède. Les plaintes de M. de *Pompignan* blessent-elles en particulier l'honneur de quelque citoyen ; si même le hasard a voulu qu'il se trouvât alors, parmi les Académiciens, quelqu'un coupable des excès dont l'Orateur gémit, est-il responsable des applications qu'on peut faire, quand il se renferme dans des accusations générales ; n'est-ce pas assez ménager les corrupteurs publics que de ne pas les nommer ; & si leur conscience les trahit, ne peut-on pas leur dire avec le fabuliste latin :

Stultæ nudabunt animi conſcientiam.

Mais, obſervera peut-être M. l'Abbé *Mauri*, un jour de réception où le nouvel Académicien doit faire éclater ſa modeſtie & ſa reconnoiſſance, & ne dire que des choſes agréables à la Compagnie qui l'adopte, il y a de la préſomption, de la dureté & de l'aigreur à ſe répandre en déclamations impérieuſes & ſatyriques : on ne doit pas fronder quand il s'agit de remercier, ni propoſer une réforme au moment qu'on reçoit une grace.

Je réponds que la modeſtie & le courage s'allient fort bien enſemble; qu'un Ecrivain peut, ſans orgueil, le jour même de ſa réception, témoigner du zèle pour l'honneur des lettres & pour celui du corps où il eſt reçu, ſur-tout quand il eſt appellé à l'Académie par ſon merite & par la voix publique, plus encore que par les ſuffrages des Académiciens; alors ſon élection n'eſt pas une grace qu'on lui fait, mais une juſtice qu'on lui rend : il peut & doit prendre un ton ferme & noble; il doit s'honorer.

en disant des choses utiles, & non pas se borner à de fades complimens ou à des éloges rebattus; il doit parler en philosophe, & non pas en flateur; en homme de lettres, & non pas en esclave.

M. de *Pompignan* pouvoit-il mieux témoigner sa reconnoissance à l'Académie, qu'en faisant éclater à ses yeux les sentimens d'un honnnête homme, d'un bon citoyen, d'un Ecrivain religieux; & que peut-il y avoir de plus agréable pour l'Académie que le langage de la vertu? Quoi de plus honorable pour ce corps littéraire que d'être regardé comme la seule digue capable d'arrêter les débordemens du mauvais goût & de l'impiété? Non, j'en suis persuadé que l'intention de M. l'Abbé *Mauri* n'a pas été d'insinuer que l'Académie favorisoit secrettement les novateurs & les séditieux qui troubloient l'empire des lettres, qu'elle s'est tenue pour offensée d'un discours qui n'attaquoit que les Ecrivains licencieux & impies, comme si elle eut fait avec eux cause commune; qu'elle a regardé le zèle d'un de ses membres, pour les inté-

rêts de l'état & de la religion, comme une déclaration de guerre, comme l'étendard du schisme; en un mot, comme un *écart* & une *erreur inexcusable*.

M. *le Franc* avoit vu, dix ans auparavant, l'Académie proposer pour prix d'éloquence des sujets pieux, & même couronner plusieurs fois des Jésuites. Il avoit vu, en 1755, l'Académie applaudir à la définition de l'esprit philosophique donnée par le Père *Guenard*, Jésuite; * pouvoit-il croire qu'en 1760, c'est-à-dire cinq ans après, l'Académie fût assez changée pour que des marques publiques d'attachement aux bons principes lui parussent un crime irrémissible? Il est vrai, comme l'a fort bien dit M. *Target*, que depuis trente ans l'*analyse* a découvert bien des vérités,

(*) L'Académie proposa pour sujet du prix d'éloquence, en 1755, d'examiner *en quoi consiste l'esprit philosophique*; & ce prix fut remporté par le Père Guenard, Jesuite.

détruit bien des préjugés, ſait bien des réformes, revelé bien des ſecrets ; mais M. *le Franc* qui n'avoit pas de foi aux miracles de l'analyſe, parloit alors & penſoit d'après les anciennes maximes, & il marquoit ſon reſpect & ſon eſtime pour l'Académie de la manière la plus éclatante lorſqu'il lui diſoit :

» Quelle digue oppoſer à ce tor-
» rent ? Un corps littéraire où les
» principes qui perpétuent la tradi-
» tion du goût, des bonnes mœurs
» & du reſpect pour la religion ne
» varient jamais ; un corps de qui
» l'on puiſſe publier qu'il eſt tel au-
» jourd'hui qu'il fut dans ſon origine,
» & qu'il ſera juſqu'aux derniers
» temps ; un corps toujours animé
» de l'ame de *Corneille* & de *Boſſuet* ;
» pour tout dire enfin, la compagnie
» célèbre dans laquelle, appellé,
» Meſſieurs, par vos ſuffrages, j'ai
» l'honneur d'être admis aujourd'hui.

Cela n'eſt-il pas cent fois plus expreſſif, plus décent & plus noble que ce pitoyable jargon dans lequel s'égarent la plûpart des recipiendaires,

& qui fait croire que l'honneur qu'ils reçoivent leur a tourné la tête.

M. *le Franc* succédoit à l'Académie à M. de *Maupertuis* ; il avoit à faire l'éloge d'un philosophe, mais d'un philosophe chrétien. M. l'Abbé *Mauri* doit être édifié que l'Orateur ait insisté sur les vertus religieuses de son prédécesseur encore plus que sur ses talens littéraires, & qu'à l'occasion des qualités qu'il loue dans M. de *Maupertuis* il s'éleve contre les vices contraires. Un Ministre de paix ne peut qu'applaudir aux réfléxions de de M. *le Franc* sur les querelles & les haines qui déshonorent les gens de lettres.

» Quelle estime aura le public, » s'écrie notre Orateur, pour des » hommes qui se méprisent ou qui » feignent du moins de se mépriser » mutuellement ? la haine les aveugle » & les perd : imprudens qui, pour la » satisfaction cruelle de décrier un » livre, ou de diffamer un rival, se » privent eux-mêmes des fruits ines- » timables de leur art, ils pouvoient » s'immortaliser par leurs travaux,

» ils n'immortaliferont peut-être que
» l'opprobre affreux dont ils couvrent
» la profeffion d'homme de lettres, &
» que le trifte emploi de leurs talens.

Je me rappelle que M. de *Voltaire* prêche auffi la paix & l'union aux gens de lettres dans plufieurs endroits de fes ouvrages ; perfonne ne lui en a fait un crime : M. *le Franc* feroit-il plus coupable pour avoir fait entendre cette doctrine dans l'Académie françoife.

M. l'Abbé *Mauri* a fouvent eu occafion de parler des confolations que la religion donne aux mourans, du vuide & de l'infuffifance d'une philofophie profane dans ce moment terrible ; les mêmes idées expofées par M. de *Pompignan* pourroient-elles lui déplaire ? Je ne connois rien de plus éloquent, de plus énergique, de plus propre à raffermir les ames chancelantes dans la pratique de la vertu, & à diffiper les vains preftiges d'une fauffe fageffe ; après nous avoir montré M. de *Maupertuis* accablé de difgraces de toute efpèce & menacé d'une mort prochaine :

» La philoſophie, dit-il, le ſou-
» tint dans l'infortune & dans les
» douleurs; répandit le calme dans
» ſon eſprit; lui tint lieu de tout ce
» qu'il alloit perdre, de ſes biens;
» de ſes emplois, & de l'unique objet
» qui l'attachoit à la vie. Mais à quelle
» philoſophie eut-il recours? Implo-
» ra-t-il, comme tant d'autres, cette
» ſageſſe purement humaine, qui pré-
» tend tirer de ſon propre fonds ſes
» reſſources & ſes vertus; qui ne veut
» rien devoir à la religion, qui la
» proſcrit même; qui ravit à l'homme
» la ſpiritualité de ſon ame, pour ne
» lui laiſſer que des paſſions groſſières
» & qui le dégrade & l'avilit ſous
» prétexte de le rendre heureux?
» Cette philoſophie trompeuſe, qui
» dément ſes maximes par ſes actions,
» qui déclame tout haut contre les
» richeſſes & porte envie ſecrettement
» aux riches; qui montre du mépris
» pour les dignités & deſire de les
» obtenir; qui commande aux hom-
» mes la ſociabilité, & cherche à
» perdre ſes rivaux; qui ſe dit l'or-
» gane de la vérite & ſert d'inſtru-

» ment à la calomnie ; qui vante sa
» modestie & sa modération & se
» nourrit d'emportement & d'orgueil ;
» cette philosophie dont les sectateurs,
» fiers & hardis la plume à la main,
» sont bas & rampans dans la con-
» duite, qui n'ont rien d'assuré dans les
» principes, rien de consolant dans
» la morale, point de règle pour le
» présent, point d'objet pour l'ave-
» nir ; qui se jouent de leurs opinions,
» les soutiennent, les abandonnent
» suivant leur crainte ou leurs besoins,
» & dont les exemples sont aussi dan-
» gereux que les leçons.

» Avec de tels guides vainement
» courons-nous après le bonheur. Ce
» phantôme s'évanouit dans le tour-
» billon d'idées confuses où l'on
» croyoit le fixer. Il ne nous en reste
» que de l'inquiétude, de l'agitation
» & un vuide immense qui s'aggrandit
» toujours devant nos desirs.

» Peut-être, Messieurs, que cette
» philosophie qui n'a point l'art de
» nous procurer une vie heureuse,
» a du moins le secret de nous ap-
» prendre à mourir. Mais c'est où

» l'insuffisance & la foiblesse de son » appui se démontrent plus que ja» mais. Qu'offre-t-elle dans leurs » derniers momens aux infortunés » qu'elle a séduits? quel soulagement » apporte-t-elle aux douleurs du » corps, aux troubles de l'esprit? » Que nous fait-elle envisager? La » matérialité de l'ame & l'espérance » de sa destruction. Je dis l'espérance; » car aucun des partisans de cette » monstrueuse philosophie n'a osé par» ler de certitude à cet égard; d'où » il arrive qu'aux approches de la » mort la plûpart des incrédules mal » affermis dans leur doctrine passent » de l'incertitude au désespoir, & que » les plus courageux sont ceux qui » tombent alors dans un étourdisse» ment stupide ou dans une morne » insensibilité «.

Je vous le demande encore une fois, Monsieur, ce ton mâle & vigoureux, cette éloquence noble & ferme, qui pare la raison sans la défigurer, n'est-elle pas mille fois préférable aux tournures amphigouriques, aux énigmes, aux galimathias & à la

métaphyſique guindée que tant de nouveaux Académiciens étalent avec complaiſance dans leurs diſcours de réception ; comme s'il étoit très-intéreſſant pour eux, & fort honorable pour l'académie de prouver, ce jour-là, au public, qu'ils ont aſſez d'eſprit pour dédaigner le bon goût & le ſens commun.

Peut-être quelques philoſophes auront ils trouvé mauvais que M. *le Franc* levât le maſque dont ſe couvroient certains ennemis ſecrets de la religion ; mais très-ſûrement M. l'Abbé *Mauri* rendra juſtice aux intentions de l'Orateur, qui a cru rendre un ſervice eſſentiel en dévoilant cette dangereuſe manœuvre.

» Perſonne n'a été plus jaloux, » que M. de *Maupertuis*, de la réputation de chrétien ſincere & décidé. » Des Ecrivains très-ſuſpects d'ailleurs » dans leur croyance, ayant voulu » ſans doute, pour ſe prévaloir de » l'autorité de ſes ſuffrages, trouver » dans ſes écrits des principes con- » traires à la religion, ou en tirer

» des conséquences dangereuses ; il se
» plaignit hautement de cette injus-
» tice, & dissipa jusqu'aux plus légers
» soupçons qui auroient pu s'élever
» contre lui.

» Observons ici, Messieurs, & *je*
» *me flate que vous me sçaurez gré*
» *d'une remarque trop importante pour*
» *la laisser échapper* ; observons que
» ses justifications sur cette matière
» n'étoient point vagues ni captieuses,
» & qu'on n'y déméloit pas cet or-
» gueil secret qui s'irrite plus du re-
» proche, qu'il ne cherche à s'en dis-
» culper. Il ne s'enveloppoit pas dans
» des subterfuges, dans des protesta-
» tions générales de respect & de vé-
» nération pour les livres saints &
» pour la morale de l'évangile, toutes
» choses que l'idolâtre, le musulman,
» le déiste même pourroient dire &
» penser comme le chrétien ; ses asser-
» tions sur ce point n'étoient pas
» équivoques. Nous avons dans plu-
» sieurs de ses ouvrages des garants
» incontestables de sa foi ; il adoroit &
» croyoit la doctrine du christianisme,

» myſtères, la révélation. Que ceux » qu'on ſoupçonneroit d'incrédulité » prononcent ce mot : toute autre » apologie eſt ſuperflue ; qui croit » la religion revelée, croit tout.

Voilà, Monſieur, tous les endroits du diſcours de M. de *Pompignan* qui ont quelque rapport à la religion & à la philoſophie à la mode. Voilà les pièces du procès ſous les yeux du public, il peut juger maintenant ſi, dans tout ce que j'ai cité, l'Orateur paroît s'être livré à la fougue d'un zèle indiſcret & peu éclairé ; s'il a mêlé à des vérités utiles, une morgue inſultante ou des perſonnalités odieuſes, s'il a deshonoré une ſi belle cauſe par l'amertume & la ſatyre : pour moi, j'ai beau relire ces divers paſſages avec des yeux ſeveres, je n'y trouve que l'expreſſion des ſentimens d'un honnête homme & d'un philoſophe chrétien. Je n'y rencontre point *d'écart*, point *d'erreur ixexcuſable.*

Vous avez voulu, Monſieur, juſtifier M. l'Abbé *Mauri*, en diſant que *les bienſéances ne lui permettoient*

pas de parler autrement ; mais excuſez ma franchiſe provinciale ; il me ſemble que vous vous êtes trompé ; & que les *bienſéances*, au contraire, lui défendoient abſolument de blâmer la conduite de M. de *Pompignan*. Un Prédicateur chargé par état de s'élever contre les progrès de l'incrédulité, a-t-il pu avec *bienſéance* déſapprouver un homme de lettres, pour avoir parlé en faveur de la religion. Un Académicien a-t-il pu avec *bienſéance* donner lieu de ſoupçonner que les principes de M. de *Pompignan* n'étoient pas ceux de l'Académie, & qu'on encouroit ſa diſgrace par un zèle marqué pour l'honnêteté & pour la vertu. Ce n'eſt pas là l'idée qu'on doit ſe former de la plus illuſtre compagnie littéraire de l'Europe. Il importe plus qu'on ne penſe au bien de l'état que l'Académie françoiſe, qui compte dans ſon ſein un grand nombre de Prélats & d'Eccléſiaſtiques diſtingués, ſe montre invariablement attachée aux vrais principes ; il ſeroit très-dangereux qu'on

la fin de sa lettre sur la Musique françoise. *Les François*, dit-il, *n'ont point de Musique, ils ne peuvent en avoir, & si jamais ils en ont, ce sera tant pis pour eux*. Cette dernière menace fut regardée alors comme une de ces boutades chagrines qui échappoient au citoyen de Génève, soit par l'effet d'une misanthropie réelle, soit par esprit de singularité. Mais on est forcé de convenir aujourd'hui que cet accès de mauvaise humeur cachoit une philosophie profonde. Convaincu de l'influence que la Musique a sur les mœurs, *Rousseau* prévoyoit sans doute que les françois ne pouvoient changer leur Musique sans dénaturer absolument leur caractère national : & les progrès étonnans que le luxe a faits depuis la révolution de la Musique, l'excès de corruption & d'insensibilité où nous sommes parvenus, depuis cette époque fatale, semble être un accomplissement de l'oracle génevois.

Une infinité d'exemples prouvent que les anciens, s'ils n'étoient pas si sçavans que nous dans la physique &

les mathématiques, nous surpassoient beaucoup en bon sens & en prudence. Ils étoient persuadés que ce n'est ni le commerce, ni l'argent, mais que ce sont les mœurs qui rendent un peuple heureux & florissant : d'après ces principes dont nos grands philosophes ne paroissent pas même se douter, ils veilloient avec une extrême attention sur les mœurs, ils leur donnoient la plus grande importance dans l'administration, tandis qu'il semble qu'on les compte pour rien dans les législations modernes : ils dirigeoient vers un but moral les plaisirs mêmes & les amusemens publics, qu'on abandonne aujourd'hui au caprice & à l'industrie des particuliers, en retranchant seulement ce qui choqueroit trop ouvertement la décence, la religion & le gouvernement : ils croyoient que la perfection même des arts devoit être surbordonnée à l'utilité publique ; la meilleure Musique pour eux étoit celle qui inspiroit la modestie, le courage & la vertu, & non pas celle qui excitoit des passions honteuses, & qui

amolliſſoit les cœurs par des ſons efféminés : ils regardoient donc la Muſique comme une affaire d'état ; c'étoit le Sénat qui donnoit le ton aux Muſiciens, & les règles établies pour la Muſique étoient des loix ſévères, auxquelles le génie même étoit aſtreint. *Platon* veut qu'on puniſſe, comme coupable d'un grand crime, celui qui oſeroit faire le moindre changement dans la Muſique nationale. Quel barbare que ce *Platon !* ne manqueront pas de s'écrier les *Glukiſtes*, les *Picciniſtes*, les *Sacchiniſtes*, &c. On ne placera ſûrement pas ſon buſte à l'opéra.

Lacédemone ſur-tout n'entendoit point raillerie ſur l'article de la Muſique : elle étoit attachée à ſon mode *dorien*, celui de tous dont les intonations étoient les plus baſſes & la modulation la plus ſimple, la plus convenable à des hommes graves, courageux & temperans. La lyre n'avoit que ſept cordes, ce qui la rendoit extrêmement bornée ; mais le gouvernement avoit expreſſément défendu qu'on en

augmentât le nombre. *Phrynis* voulut en ajouter deux; on réprima sa témérité. *Timothée de Milet*, grand musicien, ayant l'audace du génie, en ajoute quatre tout d'un coup. Aussitôt l'indignation s'empare des Magistrats; le Sénat s'assemble à la hâte, on délibère, & on prononce un jugement conçu en ces termes :

» Puisque *Timothée de Milet*, venu » dans notre ville y a fait outrage » à l'ancienne Musique, que » rebutant la lyre à sept cordes & y » glissant un plus grand nombre de » sons, il a blessé les oreilles de la » jeunesse; que par la pluralité des » cordes & l'innovation des airs, au » lieu d'une Musique simple & soutenue, » il en a fardé une énervée & » bigarrée; qu'invité aux jeux de » *Cérès d'Eleusis*, il a affecté des ornemens » de poësie qui la déparent, » & qu'il a joué les couches de *Semelé* » d'une manière scandaleuse pour » les jeunes gens, on a jugé à propos » que les Rois missent l'affaire en » délibération, & que les Ephores » blâmassent *Timothée* & l'obligeassent

» à retrancher de ſa lyre à onze cor-
» des, celles qui ſont de trop, n'y
» en laiſſant que ſept, afin que cha-
» cun, témoin de la ſevère police de
» la ville, ſe garde d'introduire dans
» Sparte rien d'oppoſé aux bonnes
» mœurs, & que la célébrité des
» jeux ne ſoit point troublée «.

Nos petits maîtres littéraires, nos penſeurs à la mode, dont les idées ne s'étendent pas au-delà du petit cercle qui les environne, feront de bons calembourgs ſur ces quatre cordes; & je ne perdrai pas le temps à leur faire comprendre que quatre cordes ajoutées à un inſtrument pouvoient changer la face de la Grèce.

Peut-être la Muſique de *Lulli*, ſimple, naturelle, plus gracieuſe que vive, plus noble que pathétique, convenoit-elle aux mœurs & au caractère des françois : c'eſt du moins un grand préjugé en faveur de cette Muſique, que le ſiècle où elle a été en vogue ait été le plus glorieux pour la France, le plus fecond en grands hommes; en un mot, qu'elle ait fait les délices du ſiècle de *Louis XIV*.

Quand *Rameau* nous apporta une harmonie plus ſçavante & plus compliquée, peut-être le bien public exigeoit-il qu'on le congédiât, comme *Platon* vouloit que l'on congédiât *Homère* avec beaucoup d'honneur & de complimens. L'innovation de *Rameau* étoit cependant légère, elle ne touchoit point à la mélodie, & c'eſt la mélodie ſur-tout qui agit ſur les ames. Mais lorſque des bouffons étrangers paſsèrent les monts pour venir nous faire entendre une Muſique plus animée & plus brillante, des chants plus mélodieux & plus expreſſifs, il falloit promptement les renvoyer dans leur pays : lorſqu'ils partirent, le mal étoit fait.

Le Prophête *J.-J.* s'eſt trompé quand il a prédit hardiment que la langue françoiſe ne s'allieroit jamais avec la Muſique italienne, & que ce mélange monſtrueux ne pouvoit être admis. Avec toute ſa pénétration, il n'a pas vu que ſi une nouvelle Muſique s'introduiſoit ſur nos théâtres, cette Muſique ne ſeroit point une production de notre terroir, que nous l'a-

cheterions bien cher des étrangers comme une denrée exotique, & que par une ſuite du préjugé des françois en faveur de ce qui vient de loin, ils méconnoîtroient les talens de leurs Muſiciens.

La Muſique eſt aujourd'hui l'art le plus cultivé, le plus favoriſé, le plus lucratif; il s'éleve ſur les ruines de la poëſie & de la peinture; le plus petit bourgeois fait aujourd'hui une muſicienne de ſa fille dont il auroit dû faire une bonne ménagère; & dans les claſſes mêmes plus relevées, où cet amuſement ſemble plus convenable, il cauſe de grands déſordres, en introduiſant dans les maiſons, ſous le prétexte des concerts, une foule de Muſiciens, qui ne ſont pas toujours très-bonne compagnie.

Comme la poëſie conſiſte eſſentiellement à créer des objets qui imitent la nature, tous les artiſtes qui, dans leurs travaux ſe propoſent ce but & y parviennent, ſont également poëtes; ils ne different que par les moyens d'imitation. Le Peintre imite avec des couleurs, le Poëte avec des mots,

le Muſicien avec des ſons, le Pantomime avec des geſtes. La poëtique d'un art n'eſt donc autre choſe que le recueil des préceptes qui apprennent à l'artiſte à donner de la vérité & de l'énergie à ſon imitation. Malheureuſement l'obſervation de ces préceptes eſt le ſecret du génie.

Dites à un Poëte tragique : que vos caractères ſoient naturels, nobles & intéreſſans ; que vos ſituations, toujours vraiſemblables, ſoient terribles & pathétiques ; que le trouble croiſſe de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, &c. S'il n'a point de talent, vous lui donnez des préceptes impoſſibles à pratiquer ; s'il a du talent, il n'a pas même beſoin de vos leçons, il ſçaura, ſans le ſecours de votre poëtique, émouvoir, étonner, ravir ſes ſpectateurs.

Il y a dans tous les arts certaines règles communes qui s'apprennent facilement & ſont à la portée des eſprits les plus médiocres : il y a certains procédés de convention établis dans la Muſique, par le moyen deſquels tout compoſiteur peut aſſem-

bler des modulations régulières, & remplir des partitions. Ce ne sont pas ces règles que M. de *la Cepède* se propose d'enseigner : ce sont les secrets du goût ; ce sont les opérations du génie qu'il révele ; les hommes de talent pourront seuls entendre & profiter de ses avis ; son livre sera très-utile pour cultiver & diriger les dons de la nature dans les jeunes Musiciens, pour leur donner ce goût fin & sûr ce tact délicat qui n'accompagne que rarement les talens les plus heureux. Ils pourront, dans cet ouvrage, étudier les différentes nuances des sentimens, les divers caractères des passions, étudier, en un mot, la nature qu'ils doivent toujours avoir sous les yeux. Enfin, les amateurs, les gens du monde qui ne sont pas musiciens apprendront dans cette poëtique à distinguer & à sentir la bonne, la véritable Musique.

Vous concevez, Monsieur, qu'un ouvrage de cette nature n'est point susceptible d'analyse. L'Auteur parle d'abord en général de l'origine de la musique, de sa nature & de ses

effets : il nous montre, dans les différentes ſituations où ſe trouvèrent les premiers hommes, la ſource des différens genres de Muſique. L'homme heureux avec ſa compagne exprima ſa joye par des danſes qu'il accompagna de ſons cadencés ; voilà la chanſon. Privé de ſa compagne, il exhala ſa douleur par des accens plaintifs ; & voilà le chant pathétique, la véritable Muſique, qui ſelon l'auteur eſt faite pour attendrir & non pour égayer, pour favoriſer & non pour diſſiper la mélancolie. L'homme a retrouvé ſa compagne, le bonheur de la revoir joint à la crainte de la perdre encore, fait naître dans ſon ame un ſentiment doux & tendre qu'il communique à celle qu'il aime avec une expreſſion paſſionnée ; ſa compagne, également affectée, lui répond, & ſa voix plus haute s'élève naturellement à l'octave de la voix de ſon époux ; voilà le duo. Effrayés par un orage qui ravageoit la campagne, les hommes ſe ſont réunis pour implorer le ſecours céleſte ; voilà le premier chœur pathétique. Après l'orage, ils ont

également célébré le retour du calme & de la sérénité ; voilà le premier chœur joyeux.

Quelle est la différence du son au bruit ? le son est ce qui frappe l'organe de l'ouie, de manière qu'il soit toujours aisé de chanter à l'unisson ou à l'octave de ce que l'on entend ; mais le bruit agit sur ce même organe de manière qu'on ne peut jamais en saisir l'unisson ni aucune octave. La Musique est un langage plus touchant, plus énergique que le langage ordinaire, & dans lequel on a recueilli tous les sons que la nature fait entendre, les différens cris des passions, tous les tons enfin qui accompagnent & caractérisent les sentimens de l'ame dans les situations diverses.

Les effets de la Musique dépendent beaucoup de la sensibilité des Auditeurs ; nous avons bien de la peine à croire aujourd'hui les prodiges opérés par la Musique des anciens, beaucoup moins sçavante, moins compliquée que la nôtre. Le même air qui transportera un italien, ne produira qu'une émotion très-legère dans un françois.

Quoique la Musique en général agisse plus puissamment sur l'ame que la poësie & la peinture ; elle est bien plus bornée que ces deux arts dans ses moyens d'imitation : & rien ne montre plus sa foiblesse que le besoin qu'elle a des paroles pour produire son effet ; elle est admirable pour embellir & renforcer les situations indiquées par la poësie ; mais abandonnée à elle-même ; ses signes sont trop vagues & trop uniformes. Les plus belles symphonies, la mélodie la plus riche & la plus brillante ennuyent bientôt quand l'esprit n'y attache aucune idée précise & déterminée. Nous voyons même que la meilleure Musique ne sauve pas un opéra du naufrage, quand le poëme est mauvais & dénué d'intérêt.

L'Auteur, après avoir établi des notions générales, entre dans le détail; il traite à fond les différens genres de Musique dramatique, la tragédie, la comédie, la pastorale; il parle ensuite de la Musique religieuse, des motets, des hiérodrames; delà, il passe à la musique vocale de concert & de

chambre & finit par des réfléxions sur la Musique instrumentale. On eût désiré qu'en parlant de la Musique dramatique il eût quelquefois choisi des exemples, non pas dans les opéras des italiens modernes, qui étouffent l'expression sous un amas d'ornemens frivoles, & corrompent la noble simplicité de l'art, mais dans les anciens compositeurs dont le temps a consacré la réputation, & dont les ouvrages forment le beau siècle de la Musique, dans *Pergolèse*, dans *Durante*, dans *Jomelli*, dans *Galuppi*, &c. On dit que l'Auteur a composé plusieurs opéra qui doivent être exposés sur notre scène lyrique; s'il a exécuté ce qu'il recommande aux autres, on peut lui répondre d'avance du plus brillant succès.

Il faut, avant de terminer cet article, vous donner une idée du style qui n'est ni pedantesque, ni didactique, mais étincelant des plus vives couleurs de la poësie.

» Quelle nouvelle scène de douleur se présente à nos yeux !
» Ah ! les tristes pressentimens qui

» sont venus porter le trouble dans
» le cœur de l'homme, n'étoient que
» trop fondés. Quel malheur affreux
» va l'arracher à sa chère compagne!
» Ils ne sont plus seuls dans cette con-
» trée heureuse où ils devoient vivre
» fortunés & contens. Des hommes
» cruels & féroces y ont pénétré; les
» vallons ont de loin retenti de leurs
» cris; ils s'approchent : couple mal-
» heureux, fuyez; dérobez vous à
» leur troupe cruelle.... Mais les bar-
» bares paroissent; hélas! il n'est plus
» temps. On les saisit; on les sépare;
» on les entraîne. Ils s'échappent des
» mains de leurs féroces ravisseurs;
» il révolent l'un vers l'autre : on les
» arrache de nouveau à leurs mutuels
» embrassemens. Ils poussent des cris
» de désespoir; ils font retentir les
» bois de leur douleur forcenée. Ega-
» rés, hors d'eux-mêmes, les cheveux
» dressés d'horreur, ils ne peuvent ni
» parler, ni répandre des larmes; la
» parole ne peut suffire à leur situation
» cruelle; les accens de la douleur
» & des passions ardentes, voilà leur
» langue : ils la connoissent déja,

» cette langue ſublime : des ſons en-
» trecoupés, des cris aigus qui par-
» tent d'un cœur qui ſe déchire, le
» frémiſſement de la rage impuiſſante,
» les ſons profonds & terribles de la
» fureur qui les tranſporte, voilà
» leurs mots & leurs triſtes adieux. Le
» premier duo pathétique eſt formé.
» Tantôt les yeux fixés l'un ſur l'autre,
» pendant que des mains féroces & ſan-
» guinaires les traînent ſur le ſable,
» pour les arracher à la force puiſſante
» qui tend à les réunir, ils ſe répon-
» dent par d'affreux gémiſſemens : tan-
» tôt ne ſe poſſédant plus ; agités de
» mouvemens convulſifs, ſe roidiſſant
» avec effort contre les chaînes dont
« on les charge, ils exhalent leur fu-
» reur par des cris effroyables ; ils
» mordent la terre dont on veut les
» arracher, les liens avec leſquels on
» veut les retenir : bientôt ils ne peu-
» vent plus ſe voir ; ils s'entendent
» encore : leur déſeſpoir redouble, &
» leurs cris ſont changés en hurle-
» mens. Ainſi le premier duo terrible
» a été formé. Ainſi il a ceſſé avant
» la fin de cette affreuſe cataſtrophe,

» au moment où toute eſpèce de ſon a » été anéantie, pour ne faire place » qu'à des bruits horribles & féroces.

Vous ſerez peut-être étonné, M. quand je vous dirai que l'ouvrage, preſque en entier, eſt écrit de ce ſtyle; cette poëtique, comme vous voyez, eſt elle-même un poëme plein d'imagination, de chaleur & d'harmonie; quelques longueurs, quelques répétitions, de la confuſion & du vague dans certains détails, n'empêchent pas qu'on n'y reconnoiſſe à la fois le Muſicien profond dans la connoiſſance de la nature & du cœur humain, l'homme ſenſible & le grand Poëte: mais comme chaque genre doit conſerver la couleur qui lui eſt propre, il faut convenir que cet ouvrage eſt trop poëtique pour un traité didactique, & trop didactique pour un poëme.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Eloge de M. Prost-de-Royer, *ancien Echevin & Lieutenant - Général de Police de la Ville de Lyon, &c. prononcé à l'ouverture des Audiences de la Sénéchaussée de Lyon, le 30 Novembre 1784, par M.* Barou-du-Soleil, *Procureur-général-honoraire de la Cour des Monnoies de Lyon, Procureur du Roi en la Sénéchaussée, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, &c.* 1785.

MONSIEUR *Prost-de-Royer*, objet de cet éloge, peut être regardé, M. comme un des hommes les plus distingués de son temps par l'étendue de ses connoissances & sur-tout par son zèle pour le bien public. Né à Lyon, d'un Père attaché au barreau,

il fut destiné dès son enfance à remplir la noble & intéressante fonction d'Avocat. Son génie avide de gloire le porta à venir dans la capitale, se former sous les grands maîtres qui éclairoient alors la carrière du barreau; les *Cochin*, les *le Normant* & les *Aubri*. Plein de leurs sublimes leçons, il retourna dans sa patrie, à qui il crut devoir consacrer ses talens & le fruit de ses travaux. L'éclat de son mérite frappa bientôt tous les yeux. M. *Prost-de-Royer* n'avoit pas encore vingt ans qu'on le regardoit déjà comme devant être un jour l'ornement du barreau & un profond interprête du droit public. La suite n'a point démenti d'aussi flateuses espérances, & il n'a dû qu'à lui même les premieres places de la municipalité auxquelles il a été élevé. Dans toutes il a montré un zèle infatigable, & la ville de Lyon lui est redevable de plusieurs établissemens qui font autant d'honneur à son génie actif qu'à son cœur tendre & compatissant. Rendu à ses premieres fonctions, il profita de son loisir pour se livrer tout entier à un travail

immense qui suppose un grand courage & une vaste érudition. Il entreprit de donner, sous le nom de dictionnaire de *Brillon*, un recueil tout nouveau de Jurisprudence, où *en disant ce qui fut, ce qui est, il a cru pouvoir dire ce qui devoit être*. Secondé de M. *Riolz* son confrère, il continuoit ce grand ouvrage avec le plus heureux succès, lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de ses savantes & profondes recherches.

M. *Barou-du-Soleil* s'est rendu à l'ouverture des audiences de la Sénéchaussée de Lyon, l'organe & l'interprête de la douleur ainsi que de l'admiration publique, & cet éloquent Magistrat a cru pouvoir s'écarter de la loi générale, en faveur d'un citoyen dont la ville de Lyon avoit long-temps admiré les talens & les vertus. Le discours de rentrée est ordinairement consacré à la censure; par une exception aussi honorable pour le panégyriste que pour le citoyen qu'il loue, M. *Barou* l'a consacré à un éloge; mais peut-être en cela même a-

t-il rempli plus exactement qu'il ne pense, le devoir que la loi lui impose. Quelle censure, en effet plus salutaire pour le lâche ou le prévaricateur, que le portrait d'une ame grande & d'un cœur vertueux?

Rien ne manque à celui que M. *Barou* a tracé des talens & des excellentes qualités de son illustre compatriote; le sentiment dirige par-tout son pinceau, & ne l'égare jamais; & son imagination brillante ne fait qu'embellir les couleurs que lui prête l'austere vérité.

Il considère M. *de Royer*, dans les trois principales époques de sa vie; son entrée au barreau, & son service dans les administrations; l'exercice de cette magistrature si importante, si distinguée & si nécessaire dans la capitale, & qui peut être d'une si grande utilité dans la seconde ville du royaume, la police, ses travaux enfin dans la composition du plus grand monument que la philosophie ait élevé à la Jurisprudence, & dont le plan & les cinq premiers volumes suffiront toujours à la gloire de leur

auteur, quelle que soit la destinée de l'ouvrage.

Ce plan sage & ingénieux est parfaitement rempli par le Magistrat orateur, & semé de détails intéressans & de beaucoup de traits d'une noble & véritable éloquence.

M. *Barou* ne se borne pas à des louanges stériles; il a l'art d'entremêler à son sujet des réflexions pleines de goût, & d'excellentes leçons. Tel est, par exemple, ce morceau aussi purement écrit que sagement pensé, sur le danger d'une réputation précoce: les jeunes gens de nos jours ne sauroient trop le méditer.

» Les premiers succès d'un jeune » homme enivrent aisément sa tête; » les éloges prodigués à ses heureuses » dispositions, lui paroissent un hom- » mage rendu à ses talens; le bonheur » de cet âge est dans la confiance, la » louange est si séduisante; il est si doux » de la croire méritée: la modestie » du jeune orateur cède facilement à » l'opinion avantageuse dont il reçoit » les témoignages; il se croit bien su- » périeur à la loi commune, qui donne

» au temps seul le droit de fixer la
» célébrité, & d'imprimer le sceau de
» la véritable gloire aux efforts du
» génie. Son cœur est loin de soup-
» çonner que la jalousie des autres,
» veut se faire de son amour-propre,
» une arme pour attaquer ceux dont
» le mérite les blesse depuis long-
» temps, & que pour en effacer l'é-
» clat, ils sont toujours prêts à exa-
» gérer le mérite naissant, aux dé-
» pens du mérite reconnu ».

La peinture du genre d'éloquence de M. *de Royer*, ne vous fera pas moins de plaisir; « Bientôt il se dis-
» tingua par une élocution noble &
» soutenue, un ton de dignité, de dé-
» cence & d'intérêt, une chaleur tou-
» jours sentie & jamais affectée; l'art
» précieux & nouveau de lier à la
» cause publique l'intérêt particulier
» qu'il défendoit; son éloquence enfin
» avoit une marche imposante qui
» commandoit l'attention, entraînoit
» les suffrages, excitoit la surprise
» & l'admiration. Les applaudissemens
» donnés à l'orateur décidoient pres-
» que toujours le triomphe du client.

» Mais en rappellant ici les princi-
» paux traits qui caractèrisent le talent
» de M. *de Royer*, dans la plaidoirie,
» j'oterois à son éloge le prix que la
» vérité seule peut lui donner, si je
» taisois le reproche qu'il mérita
» quelquefois; semblable à ces acteurs
» dont la taille s'aggrandit & prend des
» formes gigantesques sur un théatre
» trop resseré, M. *de Royer* parut
» peut être oublier quelquefois que
» l'orateur doit toujours mesurer ses
» expressions à la grandeur de la scene
» qu'il occupe, à l'importance de la
» cause qu'il défend, au rang des per-
» sonnes dont il est l'organe. L'habi-
» tude qu'il contracta de bonne heure
» de voir tout en grand, *Demosthenes*,
» *Cicéron* & *Cochin* toujours présens
» à sa pensée, le portoit dans toutes
» les occasions à s'élever à la hauteur
» de ses modéles. Ce défaut, qui
» n'est au fond que l'excès d'une qua-
» lité rare, n'étoit aussi frappant que
» par son contraste avec la familiarité
» peu décente, la négligence trop
» ordinaire, la *dicacité* fastidieuse qu'é-
» vitent difficilement les Avocats qui
» n'attachent

» n'attachent pas assez de prix à l'art
» oratoire, & qui sont plus jaloux
» d'étaler une stérile abondance, que
» de montrer un goût épuré ».

C'est à regret que l'orateur voit M. *de Royer* quitter la carriere du barreau pour passer à l'administration municipale; plutôt cependant pour l'intérêt de son ami, que pour celui de la ville de Lyon, à laquelle il a rendu les services les plus importans. Ses travaux, son génie actif, son désintéressement sont peints des plus vives couleurs.

Le projet de M. *de Royer* étoit de créer à Lyon une police conforme à celle de Paris. « On a demandé, dit
» à ce sujet M. *Barou*, si dans cette
» ville la police étoit bien suscepti-
» ble de l'importance qu'on vouloit
» lui donner, & si son établissement
» sur les principes de celle de Paris, ne
» seroit pas une sorte de luxe plus
» honorable au Magistrat qui l'exer-
» ceroit, qu'utile aux citoyens qui
» paroissoient en être l'objet, mais
» qui n'en seroient que le prétexte;
» la population de la ville, son com-

» merce, ſa ſituation qui la rend le » centre des Provinces du nord au » midi de la France, ſes rapports » intimes avec la capitale; les faci- » lités que ſon étendue & ſa poſition » locale préſentent à cette foule de » gens ſuſpects ou coupables qui de » la métropole refluent dans les pro- » vinces, tout démontre la néceſſité » d'une police qui ſeconde à cet égard » celle de Paris, & qui prévienne » dans l'enceinte de nos murs tous les » dangers de l'inſalubrité, des mau- » vaiſes mœurs, de la miſère & de » l'oiſiveté, ſource de tant de crimes ».

Un des abus ſur lequel M. *de Royer* avoit le plus gémi, & contre lequel il s'étoit le plus fortement élevé, étoit l'allaitement des enfans du peuple qu'il n'étoit que trop ordinaire à Lyon, d'abandonner à d'avides mercenaires qui, ſouvent ſans maris & ſans mœurs, font de l'état de nourrice un horrible trafic. Ce mal eſt enfin réparé par un inſtitut ſage & patriotique; ici l'éloquence de M. *Barou* prend un nouveau caractère de grandeur & d'élévation, & je ne

doute pas que ce morceau n'ait produit à Lyon la plus vive ſenſation, lorſqu'il a été prononcé ; « ſon ame » profondément ſenſible étoit déchi» rée par le ſpectacle continuel & » déſeſpérant d'enfans infirmes, eſ» tropiés, pâles & ſouffrans, que leurs » mères éplorées apportoient tous les » jours à ſes pieds, en criant juſtice » contre les nourrices coupables : elles » l'obtenoient ſans doute, mais le dé» ſordre n'étoit pas réparé ..... Ne » trouvant point dans ſon autorité de » reſſource aſſez puiſſante pour arrê» ter cet infâme commerce, & pré» venir des pertes auſſi funeſtes à » l'état & à l'humanité, M. *de Royer* » chercha des moyens dans ſon élo» quence ; il écrivit ce mémoire, » dont la lecture publique fit verſer » tant de larmes, & dont les tableaux » touchans & les vues utiles réveil» lerent l'attention du Gouvernement.

» Il ſeroit ſans doute à deſirer, dit» il, que les femmes de notre peuple » allaitaſſent leurs enfans ; mais com» ment les ramener à cette premiere » loi de la nature, au milieu de la

» corruption des villes, avec l'em-
» barras des manufactures, la cherté
» des loyers, le rétréciſſement & l'in-
» fection des domiciles du pauvre?
» Comment une femme chargée de
» vêtir, d'approviſionner & de nour-
» rir une famille déjà nombreuſe, &
» travaillant elle-même pour ſubſiſter,
» pourra-t-elle encore allaiter ſon en-
» fant?... Hé bien, ô mon ami! ſi
» dans la tombe où tu repoſes, ma
» voix peut encore ſe faire entendre
» à ton cœur, écoutes-là, tes vœux
» ſont accomplis. L'épouſe du pau-
» vre ne craindra plus d'être mère;
» elle ne gémira plus de l'alternative
» cruelle, ou d'arracher de ſon ſein
» l'enfant qui lui ſourit, ou de trem-
» bler pour ſes jours, n'ayant à lui
» donner qu'un lait rare & corrompu
» par les horreurs de la miſere; un
» nouveau monument de bienfaiſance
» s'éléve dans ta patrie. L'illuſtre
» Prélat, dont tu admires ſi ſouvent
» avec moi la ſage tolérance, les
» hautes vertus, les grands talens,
» la ſublime éloquence, vient d'en
» être le fondateur; c'eſt dans ſon

» Palais, c'eſt ſous ſes yeux que ſe
» forme cette aſſociation inſpirée par
» la nature & l'humanité ; c'eſt là
» que, rendant hommage à tes prin-
» cipes, à tes vues, à tes ſouhaits,
» & ſur l'allaitement, & ſur l'admi-
» niſtration des femmes, on verra des
» meres tendres, de chaſtes épou-
» ſes, des citoyennes vertueuſes,
» poſer ſur ton buſte une double
» couronne, prendre place à côté du
» ſage adminiſtrateur, l'eclairer par
» leur expérience, & joindre au zèle
» de la charité tous les ſoins délicats
» de leur ſexe ſenſible..... Douce
» illuſion ! je crois le voir encore, je
» lui parle.... & j'oublie que mes
» mains défaillantes l'on enſeveli dans
» la tombe ».

M. *de Royer* a reçu pendant ſa vie le plus glorieux témoignage d'eſtime de la part des Princes & des royaumes étrangers, & il a joui de toute ſa célébrité avant de mourir : quoique ſon grand ouvrage ne fût point achevé, on peut dire, remarque fort ingénieuſement M. *Barou*, qu'il en reçut le prix avant d'avoir achevé de

le mériter, par les hommages empressés que les étrangers les plus illustres lui ont rendus dans les dernières années de sa vie. « Ils sembloient tous
» à l'envi vouloir le venger de l'espèce
» d'oubli dont il auroit pu se plaindre
« à sa patrie. Tous les états du nord,
» l'Empire, la Russie, la Suéde, la
» Pologne, la Prusse, l'Angleterre,
» la Hollande connoissent son nom &
» l'honorent. Souverains, Princes,
» Héros, Hommes d'Etat, Auteurs
» célébres, Voyageurs distingués, tous
» l'ont recherché dans leur passage
» en cette ville : plusieurs y ont pro-
» longé leur séjour pour jouir plus
» long-temps du plaisir qu'ils éprou-
» voient à l'entendre parler sur les
» grands objets dont il s'occupoit,
» & ne se consoloient en le quittant,
» que par l'espoir de le retrouver
» dans ses écrits ... O sage Henri!
» vous que la France vient d'accueil-
» lir avec transport, & à qui Lyon
» s'enorgueillit d'avoir rendu les pre-
» miers hommages? Puis-je, sans
» offenser ma patrie & l'ombre de mon
» ami, vous confondre dans la foule

» des étrangers illuſtres qui l'hono-
» rèrent de leur eſtime ?....

» Prince généreux & ſenſible ; vos
» regrèts, vos bienfaits ſuffiroient
» ſeuls pour juſtifier l'éloge que je
» viens conſacrer à l'homme de bien
» que vous daignâtes diſtinguer ; ſon
» mérite ne vous a point échappé ;
» ſa franchiſe a parlé à votre cœur ;
» vous l'avez connu, vous l'avez eſ-
» timé, j'oſe dire plus, vous l'avez
» aimé. Quand je cherche à raſſembler
» tous les titres qui doivent honorer
» la mémoire de M. *de Royer* & ſa
» poſtérité, que ne m'eſt-il permis,
« O, Henri ! de faire connoître à
» mes concitoyens celui de tous qui
» pourroit le plus ajouter à ſa gloire ;
» cette lettre aimable & affectueuſe
» dont ſon œil mourant ne put lire
» les caractères, mais dont les expreſ-
» ſions touchantes parurent un inſtant
» ranimer ſes forces & le rendre à la
» vie ».

Tous ces morceaux, pleins d'une vive & douce éloquence, font autant d'honneur au génie qu'au cœur de M. *Barou* ; on y trouve l'expreſſion du

ſentiment, jointe à la force & à la grace du ſtyle, & s'il eſt glorieux pour M. *de Royer* d'avoir mérité un tel éloge, il ne l'eſt pas moins pour l'orateur de le lui avoir décerné. En parlant de l'éloquence du barreau, M. *Barou* a obſervé au commencement de ce diſcours, qu'elle avoit été la plus lente à ſe perfectionner, & que ce n'eſt guères que dans ce ſiecle qu'elle eſt ſortie de l'état de barbarie où elle avoit été ſi long-temps plongée : ne pouvons nous pas dire maintenant avec autant de juſteſſe, que le barreau eſt maintenant preſque le ſeul aſyle où l'éloquence conſerve ſa nobleſſe & ſa dignité ? Par-tout ailleurs, dans la chaire, dans les académies, elle penche vers ſa ruine, le faux goût, le bel eſprit, ou une morgue philoſophique déparent la beauté de ſes traits. C'eſt ſous les pinceaux des *Seguier*, des *Servan*, qu'elle paroît dans tout l'éclat de ſes couleurs, & l'appareil de Sa Majeſté; vous joindrez ſans doute, Monſieur à ces illuſtres noms celui de M. *Barou-du-Soleil*, & vous ferez des vœux pour que le ſanctuaire de

la justice puisse être toujours comme il l'est maintenant, celui de la saine & véritable éloquence.

Je suis, &c.

CONCERT SPIRITUEL.

Le sieur Legros ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la satisfaction du public; il n'épargne ni soins ni dépense, pour rendre son Concert piquant, & y répandre de l'intérêt; il y apelle les talens les plus distingués de l'Europe; il fait venir à grands frais les plus célèbres virtuoses. Cette année, il nous a fait entendre pendant la quinzaine le sieur *David*, un des premiers Chanteurs de l'Italie, & cette nouveauté a rendu les assemblées très-brillantes, par la prodigieuse affluence des Auditeurs.

Les Italiens parlent une langue si différente de la notre, pour l'accent, que leurs Chanteurs ont toujours quelque chose d'étranger & même de

choquant pour nos oreilles : des hommes qui chantent, même en prononçant, doivent avoir en chantant des inflexions qui nous paroiſſent peu naturelles, & qui provoquent le rire. J'ai remarqué que certaines modulations du ſieur *David* produiſoient cet effet ſur un grand nombre d'Auditeurs peu familiariſés avec la manière des Italiens: mais, lui reprocher de chanter dans ce goût, ce ſeroit lui reprocher de parler ſa langue : préférer notre goût de chant, ce ſeroit l'effet d'un préjugé national très-aveugle.

On pourroit peut être obſerver avec plus de juſtice, qu'il n'eſt pas naturel que le goſier humain réuniſſe les différens genres de voix ; que ce prodige eſt plus étonnant qu'agréable ; & que ſi le ſieur *David* ſe bornoit au genre de voix que lui a donné la nature, en excitant moins d'admiration, il feroit peut-être plus de plaiſir : en effet, il a mieux réuſſi dans les *Cantabilés* & dans les morceaux d'expreſſion, que dans les ariettes de bravoure, où le paſſage ſubit & imprévu

des sons les plus graves aux sons les plus aigus, ne pouvoit que faire admirer son extrême adresse & le prodigieux travail qui l'avoit accoutumé à vaincre de pareilles difficultés.

Tous les Connoisseurs out été enchantés de la légéreté, de la précision, de la douceur & du fini précieux de son chant : il peut à cet égard être proposé pour modèle à nos Chanteurs françois, qui avec une très-belle voix, négligent quelquefois trop de préparer & de moduler les sons ; parce qu'ils ont affaire à des Auditeurs qui préfèrent le bruit à la mélodie.

L'enthousiasme qu'a excité le sieur *David* n'a pas empêché la plus saine partie du publc, de rendre justice aux talens du sieur *Laïs*, un de nos Artistes françois les plus distingués par le goût & la propreté du chant. La manière dont il a rendu sur-tout le verset *Vidit suum dulcem natum* du *Stabat* de *Hayden*, a été applaudie avec autant de transport que les points d'orgue de l'Orphée Italien : Enfin, en entendant M. *Cheron*, on a senti

que les dons de la nature l'emportent ſur les preſtiges de l'art.

La Demoiſelle *Windling* n'a pas rempli toutes les eſpérances que le ſieur *Legros* en avoit conçues, lorſqu'il l'a fait venir d'Allemagne. Lui-même a rendu le public très-difficile, par l'attention qu'il a toujours eue de ne lui offrir que d'excellens ſujets dans tous les genres; mais malgré ſon zèle & ſes recherches il ne peut connoître les virtuoſes étrangers que ſur la foi de leur réputation, qui peut être trompeuſe: & quand les amateurs ne ſont pas ſatisfaits, ils ſeroient bien injuſtes de s'en prendre au Directeur, dont l'intérêt eſt toujours lié avec les plaiſirs du public.

Si MM. *Danner* & *Juliano*, le premier ſur-tout, n'ont pas produit une ſenſation auſſi vive qu'on avoit lieu de l'attendre de leur talent, ils ne doivent en accuſer que cette manie commune à la plûpart des virtuoſes d'exécuter des difficultés, qui n'ont de prix que pour ceux qui connoiſſent l'inſtrument, mais qui ſont, pour le plus grand nombre des audi-

teurs, désagréables & fastidieuses. L'un & l'autre semblent avoir dédaigné *l'Adagio*, si propre cependant à développer le génie & la sensibilité de l'artiste; ils se sont particulièrement attachés à surprendre par des tours de force & une rapidité d'exécution qui devient puérile, quand elle est poussée à l'excès. Que tous ceux qui courent la même carrière apprennent donc par leur exemple qu'il faut, pour réunir les suffrages, joindre toujours l'agrément à la difficulté; qu'ils se mettent bien dans l'esprit que ceux dont ils recherchent les applaudissemens, les dispensent de tirer auprès du chevalet des sons criards & très-souvent faux; que cette ambition d'étendre le manche du violon au-delà de ses bornes naturelles, flate plus la vanité des musiciens que les oreilles des auditeurs, & ne peut même qu'être nuisible à l'art; car le temps que l'on perd à ces niaiseries difficiles seroit mieux employé à augmenter la pureté & la beauté du son, & à fortifier l'expression de l'instrument.

On ne peut qu'exhorter le sieur

Gervais à conserver les excellens principes & la grande manière qui lui ont jusqu'ici mérité un succès si brillant; il est bien flateur pour ce jeune virtuose de se voir, dans un âge où l'on est encore écolier, placé au-dessus des maîtres par la voix unanime du public. Que ce triomphe prématuré soit pour lui un puissant aiguillon pour de nouvelles conquétes; & qu'il sache que les applaudissemens qu'on lui prodigue, lui imposent la nécessité de tendre à la perfection, & de tenir tout ce qu'il promet.

On a exécuté comme à l'ordinaire le *Stabat* de *Pergolèse* & celui de *Hayden*; ce dernier même a occupé plusieurs concerts dans la plus brillante semaine, & l'on a relegué le premier au vendredi d'après Pâques. Quelque soit le mérite & la réputation du Musicien allemand, l'italien est pour lui un facheux voisin, & les amateurs conviennent, que si *Pergolèse* a une facture moins brillante, il est bien supérieur pour l'expression. Il n'a pas également réussi dans tous les versets; car les grands génies sont ceux qui

ont le plus d'inégalités; mais l'ouverture, le premier verset & l'*emisit spiritum* sont des chef-d'œuvres; c'est ce qu'on peut appeller le sublime de la douleur; il semble que le génie ne puisse aller plus loin: *Hayden* lui-même n'a pu faire autre chose que de broder *l'emisit spiritum* & de copier *Pergolèse* presque sans le sçavoir. Depuis ce compositeur immortel, la Musique n'a réellement rien acquis que de vains ornemens qui la surchargent au lieu de l'embellir. Il est triste qu'on regarde aujourd'hui comme surannés, les compositeurs italiens, contemporains de *Pergolèse*, & qu'on ne nous fasse entendre que des ouvrages modernes: nous n'y gagnons pas assurément, c'est comme si on bannissoit du théâtre françois *Corneille & Racine*, &c. pour leur substituer *Voltaire & du Belloy*, &c. Malheureusement la Musique est de tous les arts celui sur lequel la mode a le plus d'empire; seroit-ce parce qu'il est le plus frivole?

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Traduction en vers latins de l'Epitre de M. Royou *à son Fils, insérée dans l'Almanach des Muses, & dans* l'Année Littéraire, N°. 2, *par MM. les Ecoliers de Rhétorique du Collège Royal d'Orleans. A Orleans, de l'Imprimerie de* Couret-de-Villeneuve, *Imprimeur du Roi.*

VOUS n'avez pas oublié sans doute, Monsieur, les réfléxions que nous avons faites sur cette Epitre de M. *Royou* qui rappelle la poësie à sa plus noble fonction, & la rend l'interprète de la sagesse & de la vertu; c'est un petit code de la plus saine morale, où la mesure & la rime ne sont employées que pour égayer l'austérité des préceptes & les faire entrer plus aisément dans la mémoire. M. *Berenger*, Pro-

fesseur de Rhétorique au Collège d'Orleans, persuadé avec raison qu'un maître doit encore plus s'attacher à former le cœur de ses élèves, qu'à orner leur esprit, leur a proposé de rendre en vers latins les conseils que M. *Royou* avoit exprimés en françois avec tant de précision & d'élégance; non pas qu'il espérât que ces muses novices pussent lutter, avec succès, contre leur modèle; mais afin que le travail de la traduction gravât plus profondément dans leur ame des leçons si utiles, & que, par un avantage bien rare, leur talent s'exerçât au profit de leurs mœurs. MM. les Rhétoriciens ont secondé les intentions de leur maître avec un zèle & une ardeur qui sembloient répondre du succès. Pendant un mois ils ont constamment employé à cette traduction tous les momens que la règle accorde au délassement & au plaisir. Aussi ont-ils surpassé les espérances de M. *Berenger* : indépendamment de l'utilité morale d'une pareille composition, les jeunes traducteurs ont ac-

quis beaucoup de gloire par la pureté & le goût qu'on remarque dans leur ſtyle ; pluſieurs même ont réuſſi dans certains endroits, au point de faire ſoupçonner que le maître ne s'étoit pas contenté de donner l'idée, & qu'il avoit un peu veillé ſur l'exécution.

Le bureau chargé de l'adminiſtration du Collège, a montré dans cette circonſtance combien il eſt diſpoſé à favoriſer tout ce qui peut contribuer à la perfection des études. Pour récompenſer les travaux eſtimables de MM. les Rhétoriciens & donner aux autres étudians un objet d'émulation ; il a fait imprimer ce recueil de traductions, & indiqué d'avance à la renommée les noms de ces jeunes Poëtes, qui, d'après un pareil eſſai, ſemblent deſtinés à jouer un rôle dans l'état & dans la littérature. Je m'abſtiens de toucher à l'éloge de leur maître ; M. *Royou* ne m'a rien laiſſé à dire ; & vous trouverez, Monſieur, dans les vers ſuivans, l'expreſſion la plus vive de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance pour M. *Berenger*.

A MM. les Rhétoriciens d'Orleans.

Vous me gravez trop bien. Des estampes si belles
Font trop vîte oublier & pâlir leurs modèles.
On ne peut me souffrir privé de vos couleurs ;
Et vous m'avez enfin étouffé sous des fleurs.
Le seul choix du sujet vous plaît & vous enflamme.
Cette fois votre goût fut séduit par votre ame.
Vos éloges flateurs m'ont en foule assailli
Au nom d'humanité vous avez tressailli,
Comme un noble coursier, qui, dressant la crinière,
Bondit au premier son qui lui promet la guerre.
Mais laissez-là mes vers, & lisez Berenger.
C'est lui qu'il faut traduire & qu'il faut imiter.
L'attrayante vertu qui ravit vos hommages
Ainsi que dans son cœur respire en ses ouvrages.
Auprès de ses tableaux mes essais ne sont rien.
Et s'il est votre maître il est aussi le mien.

Puissai-je encor fouler les doux bords de la Loire,
Témoins de ses succès & brillans de sa gloire!
Y voir faire à mon fils un cours de probité,
d'éloquence, de mœurs, d'aimable urbanité.
Petit-fils de Freron & neveu de Malherbe,
Mais débile arbrisseau rampant encor sous l'herbe,
S'il entend, comme vous, s'il pratique aussi bien,
Les leçons d'un Socrate & d'un Quintilien,
Sa tige avec éclat peut un jour reparoître.
Un grand homme est souvent l'ouvrage d'un grand maître.
Vous méritiez le vôtre, élèves fortunés,
Vos cœurs sont vertueux, vos esprits sont ornés.
Elégans traducteurs, faits pour servir d'exemple, (1)
Tous mes vœux sont comblés si mon fils vous ressemble.

ROYOU, Avocat-Procureur-Fiscal, à Quimper, en Bretagne.

---

(1) *Exemple* & *ressemble* ne riment pas, c'est une distraction de l'Auteur.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, 17 Février 1785.

COMME vous avez, Monſieur, le noble courage de ne pas encenſer *l'Idole du jour*, cet enfant monſtrueux du mauvais goût & de la dépravation des mœurs, je me flate que vous voudrez bien inſérer, le plutôt poſſible, dans votre journal la bagatelle ci-jointe.

Je n'ignore pas, Monſieur, que *l'Année Littéraire* eſt deſtinée à des objets plus graves que ne peut l'être une *Enigme-Charade*, mais j'eſpère que vous aurez quelque indulgence pour celle que je vous adreſſe, lorſque vous aurez enviſagé ſon but moral, qui eſt d'aggraver le ridicule que vous avez déjà répandu ſur l'*Imbroglio* en queſtion.

. . . . Ridiculum acri,

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Horace. Satyr.

Je ſuis avec eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, D. S. L.

ENIGME-CHARADE.

» Depuis douze ans j'ai l'avantage,
» (Si c'en eſt un,) d'être connu
» Pour un comique perſonnage,
» D'un caractère ſaugrenu.

» Dans ce ſiècle, où l'on ne s'avance
» Que de l'eſprit & de la main,
» Pour être d'obſcure naiſſance,
» J'ai fait aſſez bien mon chemin.

» Je ne ſais à qui je reſſemble,
» Mais il n'eſt pas un connoiſſeur,
» Qui ne trouve, dans mon enſemble,
» Beaucoup plus d'eſprit que d'honneur.

» Par mon intrigant verbiage,
» Je sais mener l'amour à bien;
» Et si jamais un mariage
» Fit beaucoup de bruit, c'est le mien.

» Si, pour me faire reconnoître,
» Ce prélude est insuffisant,
» Dans une *Charade*, peut-être,
» Mon nom paroîtra plus frappant.

» *Mon premier*, bien loin d'être un lustre,
» est un petit mot de dédain : —
» *Mon second* est le nom du rustre
» Qui perdit jadis son latin, —
» En voulant que le fruit du chêne
» Eût été bien mieux..... Il suffit;
» Tout le monde a lu Lafontaine.
» *Mon tout*.... Je vous l'ai déjà dit.



LIVRES NOUVEAUX.

L'art de connoître & d'employer les Médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain, par M. de Fourcroy, *Docteur en Médecine, Censeur Royal, Professeur de Chymie au Jardin du Roi. Tome premier, contenant les généralités sur la matière médicale. A Paris, rue & hôtel Serpente. Prix 5 liv. broché, 6 liv. relié.*

Manuel des Champs, ou recueil amusant & instructif, concernant tout ce qui est le plus nécessaire & le plus utile, pour vivre à la campagne avec aisance & agrément; quatrième édition, revue, corrigée & augmentée. Prix relié, 3 l. A Paris, chez Delalain le jeune, *Libraire, rue Saint Jacques.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE IX.

Vie de l'Infant Dom Henri *de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes ; ouvrage traduit du portugais par M. l'Abbé de* Cournand. *A Lisbonne, & se trouve à Paris, chez P.-M.* Nyon le jeune, *Libraire, Place des Quatre-Nations, à Ste. Monique ; & chez* Poinçot, *Libraire, rue Dauphine. 2 vol.* in-12 *d'environ 250 pag. chacun. Prix 3 liv. broché les deux volumes*

On ne peut qu'applaudir, sans doute, Monsieur, au desir qu'a eu

M. l'Abbé de *Cournand* de nous faire connoître un Prince à qui la postérité doit les découvertes importantes qui ont été faites dans les Indes. Mais peut-être eût-il dû suivre une toute autre voie que celle qu'il a prise. Au lieu de s'attacher servilement à traduire la vie de *l'Infant Dom Henri*, que ne s'est-il contenté de prendre l'auteur portugais pour son guide, sans vouloir nous rendre tous ses traits ? Avec le goût que l'on peut supposer au traducteur, il nous eût épargné des longueurs mortelles, des réfléxions inutiles, & sur-tout un ensemble de narration très fastidieux. Son style eût eu une marche plus vive, plus naturelle, & n'eût point été gâté par je ne sais quel ton étranger qui ne convient ni à nos mœurs, ni à notre langue.

Quel étoit le but d'un pareil ouvrage? N'étoit-ce pas de nous montrer dans l'Infant Dom *Henri* un génie supérieur à son siècle, capable de concevoir des idées profondes, & d'exécuter de grands desseins dans un temps où toute l'Europe étoit cou-

verte des épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie? La preuve de cet éloge; ce n'est point l'expédition de Ceuta ni de Tanger, mais c'est la pénétration qui fit soupçonner à l'*Infant* qu'il devoit y avoir le long de la côte occidentale de l'Afrique, des terres inconnues, & au-delà des isles & des contrées où l'on pouvoit pénétrer; c'est la constance avec laquelle il suivit ce vaste projet; c'est le courage avec lequel il sçut triompher des obstacles qui pouvoient en arrêter l'exécution. Seul, pour ainsi dire, & simple particulier, il trouve le moyen de fournir aux dépenses qu'exigeoient de telles entreprises; il équipe des vaisseaux, & les envoye à la recherche d'un nouveau monde. L'évènement justifie la hardiesse de ses vues. Déjà les isles de Porto-Santo, de Saint-Laurent, de Madère, les Açores sont découvertes & augmentent la gloire & les richesses du Portugal. C'étoit donc à peu près là le seul objet sur lequel l'Auteur devoit fixer l'attention de son lecteur; & encore eût-il fallu y mettre plus

de rapidité que n'a fait le Biographe portugais, qui s'occupe de circonſtances trop minutieuſes & de détails fort peu importans.

Mais quel intérêt peut nous inſpirer cette expédition de Ceuta & de Tanger, où l'*Infant* nous eſt préſenté plutôt comme une eſpèce de *Dom-Quichotte*, que comme un véritable guerrier; où l'Auteur, en entaſſant merveilles ſur merveilles, manque abſolument le premier but que doit ſe propoſer tout hiſtorien, celui de faire naître la confiance? M. l'Abbé de *Cournand* paroît l'avoir ſenti lui-même, & il trouve que ces deux expéditions ſont beaucoup trop longuement narrées. Ce qu'il avoit donc de mieux à faire, c'étoit d'en ſupprimer une grande partie, & de réduire cette vie à ſa juſte meſure. Il nous eût épargné des harangues mortelles & de hauts faits d'armes qu'il faut renvoyer aux fables de l'Arioſte, & ſon hèros n'y eût certainement rien perdu. Voulez-vous avoir une idée du ton qui règne dans cette hiſtoire; liſez le morceau ſuivant. Il s'agit du ſiège

de Ceuta, ville forte & très-peuplée, dont la prise ne coûta que deux ou trois hommes aux Portugais, quoiqu'on nous assure que les Maures *combattoient avec tout l'acharnement de gens qui ne veulent point être les tristes témoins de la ruine de leur patrie.*

» L'*Infant* resté seul avec dix-sept » soldats serra les Maures de plus » près, les poursuivit jusqu'aux murs » du château, *marquant de leur sang* » *tous les pas qu'il gagnoit sur eux.* » *Comme* le terrein étoit avantageux » aux ennemis, il leur vint du châ- » teau même un nombreux secours, » & *comme* il étoit composé de vieilles » troupes, il s'engagea un furieux » combat, où nous vîmes bien que » nous avions à faire à des soldats » plus aguerris. *Il n'y avoit point*, » pour ainsi dire, *de coup qui ne* » *portât*, & ils en déchargèrent un » sur la tête de Fernand *Chamorro*, » Ecuyer de l'Infant, qui le renversa » par terre sans connoissance. On le » crut mort; les ennemis firent tous » leurs efforts *pour* se rendre maîtres » de son corps, sans doute *pour* réjouir

» les yeux de leur Gouverneur par » ce ſpectacle. Mais l'Infant les fruſtra » de leurs eſpérances ; placé devant » le corps, non ſeulement il ſe dé- » fendit avec courage, mais encore, » il obligea enfin les Maures qui reve- » noient ſouvent à la charge, de fuir » vers un village attenant au château, » près de la porte de Fez.

» L'Infant entra avec les ennemis, » *ſe faiſant jour à coups de lance.* » Il n'avoit plus avec lui que *quatre* » *ſoldats ;* les autres n'ayant pu réſiſ- » ter à la fatigue du combat qu'ils » venoient de livrer, l'épuiſement de » leurs forces rendoit leur courage » inutile. *Le péril fut grand* dans ce » village, il étoit muré & bien pourvu » d'armes & de ſoldats. Mais ce qui » ſauva l'Infant, *ce furent les ennemis* » *mêmes qu'il avoit à combattre.* Comme » ils étoient un très-grand nombre » contre cinq des nôtres, *ils crai-* » *gnirent que chaque coup qu'ils tire-* » *roient ne coûta la vie à pluſieurs* » *d'entr'eux, par l'impoſſibilité où ils* » *étoient de viſer juſte dans une ſi grande* » *multitude.* Ce combat dura deux

» heures, & il s'en écoula deux autres
» à se disputer une porte qui donnoit
» entrée dans le château. Avouons la
» vérité ; nous n'avons point d'ex-
» pressions pour peindre la gloire que
» ce Prince s'acquit dans cette fa-
» meuse journée. Mais consolons-nous
» par la pensée qu'un écrivain plus
» habile se trouveroit dans le même
» embarras «.

Il faut compter singulièrement sur la bonhomie de ses lecteurs, pour leur faire de pareils recits. N'admirez-vous pas ces *combats furieux* où les Maures ne tuent pas un seul homme ; ces endroits où *le péril fut grand*, tandis que les ennemis ne tiroient pas un seul coup, *de peur qu'il n'en coutât la vie à plusieurs d'entr'eux, par l'impossibilité où ils étoient de viser juste* ; ces cinq hommes enfin contre lesquels des milliers n'osoient se défendre ? Je ne sais comment la plume n'est pas tombée cent fois des mains de M. l'Abbé de *Cournand*, en écrivant de pareilles aventures.

Il en est de même de tous les

autres combats, où les Portugais font toujours un carnage affreux, sans qu'ils perdent une seule goutte de sang Il falloit que ces Maures si furieux, si acharnés se battissent avec des bales de coton, pour donner ainsi tant de coups & ne jamais tuer personne.

C'est sur-tout au siège de Tanger que le merveilleux croît & se déploie de plus en plus. L'Auteur convient que cette entreprise étoit imprudente; mais l'Infant, malgré ses malheureux succès, n'en paroît que plus grand. *Hercule*, *Achille*, & tous les héros de l'antiquité ne sont que des Pygmées à côté de ce Prince. Avec une poignée d'hommes il combat, il met en fuite une armée d'un million d'hommes au moins. *Le sang coule à chaque coup qu'il porte; la foudre seule eût pu égaler la rapidité de ses coups; quelques-uns de ses soldats eurent la lâcheté de l'abandonner à la fureur des Maures, comme pour laisser un champ plus libre à son courage, &c. &c.*

Ce qui pourra vous paroître surprenant, c'est que l'historien s'arrête

à chaque inſtant pour communiquer la crainte qu'il a qu'on ne s'imagine qu'il exagère. C'eſt être en vérité bien ſcrupuleux. Il ne fait, dit-il, que ſuivre les écrivains & les mémoires anciens. Quelle critique plus judicieuſe !

L'infant au reſte n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit diſtingué dans ces expéditions. Cette gloire appartient à tous les Portugais. » L'ancienne Rome eût » élevé une ſtatue à chacun d'eux. . . » L'hiſtoire remarque par-deſſus tous » le fameux Evêque d'Evora, Dom » Alvaro d'*Abreu*. Sa gloire ſera im» mortelle dans les faſtes de ſon égliſe. » Car, outre qu'il exerça les fonc» tions de paſteur avec un zèle ex» trême, confeſſant, exhortant les » troupes, il fut encore celui de tous » nos guerriers qui fit périr plus d'en» nemis, *laiſſant à ſes compatriotes de* » *juger s'il ſçavoit mieux ſe ſervir de* » *la croſſe que de l'épée.*

Que l'amour de la patrie ait aveuglé le Révérend Père *Freire*, de l'Oratoire de Portugal, au point de lui faire adopter, comme certains, tous

ces faits merveilleux & apocryphes; je n'en ſuis nullement ſurpris, il prouve au moins que s'il n'eſt point écrivain très-judicieux, il eſt plein de zèle & d'enthouſiaſme pour la gloire de ſon pays. Mais je ne vois pas quel a pu être le motif de M. l'Abbé de *Cournand*, en les recueillant & en les faiſant paſſer dans notre langue. Il répondra ſans doute qu'il n'a prétendu que faire connoître les ſervices importans que l'Infant Dom *Henri* a rendus à l'Europe en lui frayant le chemin des Indes. Il devoit alors ſe borner à cet objet qui remplit le ſecond volume & nous faire grace du premier. Il devoit enfin, comme je l'ai déjà dit, compoſer lui-même la vie de ce Prince ſur les matériaux que lui fourniſſoit le Révérend Père *Freire*, & ne point traduire cet écrivain. Je me ſens d'autant plus autoriſé à faire cette obſervation à M. l'Abbé de *Cournand*, que le diſcours préliminaire qu'il a mis à la tête de cette vie, n'eſt pas ſans mérite, qu'il eſt écrit d'un ſtyle noble & élevé, & qu'il renferme des vues auſſi utiles

que judicieuſes ; une page de ce diſcours en apprend plus & vaut mieux que toute l'hiſtoire de l'Infant.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Almanach Littéraire, ou *Etrennes d'Apollon*, *par M. d'*Aquin de Château-Lyon. *A Paris*, *chez tous les Libraires.* 1785.

LES *Etrennes d'Apollon* ſont un mélange de vers, de proſe & d'anecdotes. Le Dieu du goût donne par fois des Etrennes un peu meſquines. Ce n'eſt pas un tort qu'on puiſſe reprocher excluſivèment à M. d'*Aquin*; il ne faut en accuſer que la diſette des talens. Tout le monde rime, tout le monde écrit, & quand cette démangeaiſon devient univerſelle il eſt impoſſible que, dans la multi-

tude des compoſitions, la médiocrité ne tienne pas le premier rang. M. d'*Aquin* ne crée point les génies, & s'il ne fait pas une meilleure récolte, c'eſt que les eſprits du ſiècle ſont d'un rapport difficile.

Un fragment du diſcours de M. le Marquis de *Condorcet* ſur la mort de M. d'*Alembert*, offre ce que la partialité & la flaterie ont de plus outré. Jamais, dit le Panégyriſte, la nature ne forma un homme auſſi extraordinaire, un phénomène auſſi ſurprenant. Aux dons les plus ſublimes du génie, il uniſſoit la bienfaiſance, l'amour des hommes, les qualités les plus précieuſes de l'âme. » Il eut des enne» mis, dit M. de *Condorcet*, pour que » rien ne manquât à ſa gloire; & l'on » doit compter parmi les honneurs » qu'il a reçus, l'acharnement avec » lequel il a été pourſuivi par ces » hommes dont la haine ſe plaît à » choiſir pour ſes victimes, le génie » & la vertu.

Parce que des Académiciens & des Philoſophes honorent M. d'*Alembert* du titre de *grand homme*, faut-il que

l'Europe entière, esclave docile de leurs arrêts, soit condamnée à confirmer une aussi extravagante adulation? Que signifient ces cris répétés de *bienfaisance*, de *vertu*, d'*humanité*? Ces Messieurs, si humains dans leurs écrits, ne sont-ils point las d'étourdir le public d'un fanatisme de vertu auquel on a raison de ne pas croire? Moins de grands mots, moins d'obstentation, & dans les actions une honnêteté franche, une morale moins équivoque, c'est ce qu'on leur demande. La haine n'a point poursuivi M. d'*Alembert*; c'est le goût, c'est la raison qui l'ont condamné avec justice. Lui refuse-t-on quelques connoissances en littérature, un profond savoir en géométrie, & sera-t-on son ennemi parce qu'on ne lui érigera pas des autels, & qu'on ne voudra point encenser un siècle dont il fut un des principaux Chefs? Voilà la tolérance de nos philosophes. Quand on ne voit point, quand on ne pense point comme eux, on est des *ennemis acharnés*.

M. de *Voltaire* ne figure pas glorieusement dans cet Almanach ; au reste, il y tient peu de place ; ce qu'on a recueilli de lui n'a rien de piquant ni de remarquable. C'est encore un des torts des compilateurs de s'emparer avidement de tout ce qui échappe à un homme célèbre.

Presque toutes les anecdotes de ce recueil sont connues. Je ne prétends pas, Monsieur, vous engager par-là à ne point les lire. Il en est plusieurs qu'on retrouve avec plaisir, & qui, dans tous les temps, auront l'agrément de la nouveauté. Vous ne me saurez pas mauvais gré de vous en rappeller quelques-unes. Il faut bien suivre la variété de cet almanach, & je vous promets d'ailleurs d'être sobre en citations. Je commence par un trait de générosité ; car toutes les facéties de l'esprit doivent céder le pas aux choses qui tiennent à la noblesse de l'ame.

Un Officier jouoit avec son Colonel ; celui-ci perdoit dans une nuit toute sa fortune qui pouvoit se monter

à un million : il ne lui restoit plus que le fond de huit cens livres de rente. Le Capitaine lui proposa de jouer, à pair ou non, tout ce qu'il venoit de lui gagner contre les huit cens liv. Le Colonel accepte. L'Officier tire de sa poche des pièces de monnoie : » Pair ou non, dit il « ? » Non, dit le Colonel «. — » Vous » avez gagné, répond l'Officier, en » remettant dans sa poche, sans les » montrer, les pièces de monnoie » qui étoient en nombre pair «.

C'est là une action de grandeur, une action qui ne sauroit manquer de plaire aux cœurs vraiment élevés ; mais quand les sophistes du jour font retentir, pendant des mois entiers, toutes les feuilles publiques de leurs libéralités étroites, de leurs misérables bienfaits, n'est-on pas en droit de rire ou de gémir ?

Le Roi de Prusse n'étant encore que Prince Royal, combloit de présens magnifiques une célèbre actrice. Dès qu'il fut Roi, il cessa de prodiguer l'or, & la récompensa avec

plus d'économie. Elle osa se plaindre à lui-même de ce changement. *Frédéric* lui répondit : » autrefois je donnois mon argent, aujourd'hui je » donne celui de mes sujets «.

Une demoiselle jolie & spirituelle, Mariée depuis très-peu de temps, bailloit toujours avec son mari. Celui-ci lui ayant demandé si elle s'ennuyoit avec lui. » Non, Monsieur, dit elle, » mais vous & moi nous ne faisons » qu'un, & je m'ennuie quand je suis » seule «.

Je tiens parole, & je ne veux pas étendre davantage la liste des saillies que présentent les *Etrennes d'Apollon*. Il en est de fort agréables, comme je vous l'ai déjà dit : mais ce qui les dépare, c'est qu'elles ont le malheur d'être noyées dans une foule de réparties vulgaires, sans sel & sans grace. La complaisance trop facile de M. d'*Aquin* a adopté un grand nombre de *bons mots*, qu'il auroit dû sagement laisser à leurs auteurs pour en faire leur profit.

Je vous ai annoncé que M. de *Vol-*

taire ne brilloit pas dans ces *Etrennes*. Le morceau suivant ne démentira point l'idée que je vous ai donnée du foible rôle qu'il y joue. Voici des vers de sa façon sur les troupes du Roi de Prusse.

D'un regard étonné, j'ai vu sur les remparts
Des géans *court vêtus*, Automates de Mars,
Ces mouvemens si prompts, ces démarches si fières,
Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retroussés, *montrant de gros derrières*
Que l'ennemi ne vit jamais.

Cette plaisanterie est du plus mauvais ton. Cette inscription sur un cadran solaire n'est pas moins triviale.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien? tenez-vous y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

Voulez-vous encore un impromptu délicieux ? Lisez & admirez. *Voltaire* étant à table avec le lord *Littleton*, lui fit sur le champ ce distique, où respire tout le feu d'une verve hardie & enjouée.

Fier & bisarre anglois qui, des mêmes couteaux,
Coupez la tête aux Rois & la queue aux chevaux.

Comment ose-t-on rendre publiques de pareilles platitudes ? quand on appelle un Ecrivain à chaque page & avec une sorte d'affectation, *le grand homme*, on devroit au moins avoir la prudence de ne pas le rapetisser, en imprimant, à sa honte, des lambeaux de la plus excessive médiocrité. Mais telle est la manie de tous les adorateurs de *Voltaire* ; ils croiroient déshériter la postérité, s'ils ne tiroient pas de l'oubli jusqu'aux bribes & aux ordures du Dieu qu'ils encensent.

M. d'*Aquin de Château-Lyon*, occupe aussi un petit coin dans son

Almanach. Ses vers à M. de *Maisonneuve*, Auteur de deux tragédies très-estimables, dont le public ne tardera pas à voir les représentations, sont un tribut de l'amitié qu'il seroit injuste de peser dans une balance trop sevère. Sa poësie est certainement bien négligée; mais quand c'est un ami qui parle, on n'y regarde pas de si près, & l'on est toujours disposé à l'indulgence.

Entre plusieurs pièces de vers que je pourrois offrir à votre curiosité & qui ne lui déplairoient pas, j'ai choisi cette chanson de M. *Raté*. La touche en est facile, les idées m'en ont paru douces & gracieuses.

A ZELIE qui se dispose à faire un long voyage.

Air : *Bon soir, ma jeune & belle amie.*

Aux rigueurs d'une longue absence,
Quoi ! tu réduirois mon amour,
Si j'admire l'astre du jour,
C'est qu'il vient m'offrir ta présence ;

Hélas! loin de toi,
Il ne brilleroit plus pour moi.

Le matin, si la douce aurore
M'arrache des bras du sommeil,
C'est toi qui viens à son reveil,
Sourire à l'amant qui t'adore.
Hélas! loin de toi,
Elle n'offriroit rien pour moi.

De son haleine bienfaisante
Si Zéphir caresse une fleur,
Je sens s'épanouir mon cœur
Sous les baisers de mon amante!
Hélas! loin de toi,
Que de plaisirs perdus pour moi?

Autour de l'orme qui l'attire,
Si je vois le lière attaché,
A toi, qui seule m'as touché,
Je pense alors & je soupire.
Hélas! loin de toi,
Le bonheur est perdu pour moi.

Les plaisirs, les jeux du village
Sont embellis par tes attraits:
En vain je les y chercherois;

Qui pourroit m'offrir ton image ?
Hélas ! loin de toi,
Rien n'exileroit plus pour moi.

A mon ſort tu donnes des larmes ;
Elles répondent de ton cœur.
Ah ! quelle que ſoit ma douleur,
Je ſerai du moins ſans alarmes ;
Et ſûr de ta foi,
Tu ſeras encor tout pour moi.

On regrette que M. *Imbert* n'ait fourni que très-peu de choſes à cet Almanach : on ſçait quel ingénieux coloris ce poëte ſçait répandre ſur tous les ſujets qu'il traite. Nous voudrions pouvoir citer de jolis couplets de M. *Knapen*, des fables de M. *Fallet*, agréablement narrées, &c. M. d'*Aquin* ne néglige rien pour donner à ſon recueil ce dégré de perfection qui doit le rendre un jour intéreſſant; mais peut-être s'empreſſe-t-il trop d'accueillir tout ce qu'on lui préſente. Delà, du rempliſſage, une fatiguante prolixité, des croquis d'une très-mince valeur. Les no-

tices qui terminent cette bigarrure littéraire ſont un éloge continu de tous les ouvrages de l'année. On a déjà reproché pluſieurs fois à M. d'*Aquin* un ton de flaterie, qui rend ſuſpects ſes jugemens. Les réclamations du goût & de l'impartialité n'ont pu vaincre ſa complaiſance ; il a ſans doute ſes raiſons pour agir de la ſorte, & vraiſemblablement le Public aura auſſi les ſiennes pour n'être pas toujours de ſon avis.

Je ſuis, &c.



---

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous faire quelques observations sur une nouvelle description des curiosités de Paris, par M. *Dulaure*, qui paroît depuis le commencement de l'année, & dont vous n'avez pas encore rendu compte au public. Vous serez content de cet ouvrage pour ce qui concerne les arts. L'Auteur en parle avec connoissance; il a sçu rassembler dans deux petits volumes tout ce que Paris a de plus curieux. Mais cet ouvrage n'auroit pas eu moins de mérite, si l'Auteur en avoit retranché un grand nombre d'anecdotes & de plaisanteries. Il semble qu'un livre ne peut faire fortune dans le temps où nous sommes, qu'en amusant le lecteur aux dépens de la religion & de ses ministres.

Pourquoi à l'article des Cordeliers diviser leur histoire en trois points comme un sermon? *Cordeliers guerriers*, parce qu'il y eut chez eux, au commencement du quatorzième siècle, une querelle assez vive au sujet d'une écurie. *Cordeliers protecteurs*, parce que *Gilles Dauphin*, leur Général, permit au Parlement, au Prévôt des Marchands & aux Echevins de Paris de se faire enterrer en habit de Cordelier. C'étoit l'usage de ces vieux temps. Les grands Seigneurs se faisoient ensevelir avec l'habit de l'Ordre qu'ils protégeoient. L'Infortuné Duc d'*Orleans*, victime de la haine barbare du Duc de Bourgogne, fut inhumé en habit de Celestin. Si cette mode des morts nous paroît extraordinaire, il en est de nos jours parmi les vivans de plus ridicule. Enfin, *Cordeliers galans*, parce qu'une jeune fille, sous *Henri III*, s'introduisit en habit d'homme chez eux & servit ces religieux pendant dix ou douze ans. Il n'est point de communauté à l'abri de cette surprise. Au moins l'*Etoile* de qui l'Auteur tient cette anecdote, assure-

t-il

t-il que que cette fille demeura chez eux *sans jamais avoir été intéressée en son honneur*. L'Auteur auroit bien mieux fait de supprimer ses trois divisions historiques, & d'employer les trois pages qui les contiennent, à donner plus d'étendue à des articles intéressans. Mais l'objet de l'Auteur étoit d'amuser les lecteurs au milieu d'un froid détail de peintures, de sculpture & d'architecture.

Le même désir de piquer leur curiosité par des traits satyriques contre l'état religieux, se fait encore appercevoir dans ce même article des Cordeliers. Ce ne sont pas les ris que l'on veut exciter, mais un mouvement de haine. Ici l'Auteur tombe dans une forte méprise. Il n'est pas de bonne foi, ou bien il ignore absolument le costume des différens ordres religieux & celui des nations. Il s'agit d'un tableau que l'on voit dans une chapelle derrière le chœur de ces Religieux. C'est un combat. *A la tête de l'armée*, dit l'Auteur, *est un Moine énergumène, qui, le Crucifix à la main, semble dire à ceux de son parti* : » mes

» frères, tuez, maſſacrez, c'eſt Dieu » qui l'ordonne par ma bouche, faites » couler le ſang de vos frères chré» tiens, parce qu'ils ne ſont pas d'ac» cord avec vous ſur quelques points » de théologie «.

C'eſt ainſi que nos anciens peintres, qui vouloient rendre ſenſibles les penſées des figures qu'ils peignoient, faiſoient ſortir de leur bouche des phraſes à l'aide d'un rouleau. *Ce Moine*; continue l'Auteur, *m'a l'air de Saint Dominique, qui, à la tête des troupes de Simon de Montfort, le crucifix à la main, parvint à faire maſſacrer plus de vingt mille Albigeois.*

J'ai eu, Monſieur, la curioſité de voir *ce Moine énergumène qui a l'air de Saint Dominique.* Quelle a été ma ſurpriſe de trouver dans ce tableau un Cordelier au lieu d'un Dominicain, & des Turcs avec leurs turbans à la place des Albigeois qui n'en portoient pas. Ce Cordelier eſt le célèbre Jean de *Capiſtran*, poſtérieur environ de trois ſiècles à *Saint-Dominique*, à la tête d'une armée hongroiſe, commandée par le grand *Huniade*, le bou-

levard de l'Europe, que *Mahomet II* menaçoit de son joug. C'est la levée du siège de Belgrade. Le Religieux partagea avec le héros la gloire de cette action. Quand on veut donner les jeux de son imagination pour des faits, il faut en prévenir les lecteurs & leur dire avec franchise : Messieurs, si vous me le permettez, je m'en vais vous faire un conte. Reste à sçavoir si les lecteurs aiment à trouver des contes dans une description des curiosités de Paris.

Que l'Auteur s'éleve contre les richesses des Religieux, il se conforme au goût & à l'opinion du siècle. Mais pourquoi doubler ces richesses, & par ce moyen exciter plus sûrement les clameurs de l'envie ? Il tombe dans cette faute, en parlant des bâtimens élevés par les PP. Feuillans de la rue Saint Honoré ; il leur donne d'un trait de plume & fort généreusement soixante mille écus de revenus en loyers. On peut certainement beaucoup diminuer cette somme ; si l'Auteur ensuite, un peu moins libéral ou moins prompt dans ses cal-

culs, en eut défalqué les impoſitions, les emprunts, les engagemens avec l'architecte & l'entrepreneur, les non valeurs des loyers, les réparations à venir, il feroit très-étonné du net de la ſomme reſtante aux PP. Feuillans.

Les Religieux ſont très-embarraſſés; quelque parti qu'ils prennent, ils ne peuvent éviter les traits de leurs ennemis. S'ils conſtruiſent ſur leur terrein des bâtimens qui améliorent leurs fonds & ſervent d'ornement à la ville, l'envieuſe avidité leur reproche amèrement l'augmentation de leurs biens; s'ils laiſſent leur terrein en culture, comme les Chartreux, nouveau ſujet de plaintes & de vœux pour leur éloignement de la ville. » Environ, dit » l'Auteur, ſoixante mille quatre cent » cinquante toiſes quarrées ſont occu- » pées par quarante ou cinquante » Moines; tout près de là douze toiſes » quarrées ſuffiſent à cent individus » utiles à la ſociété «. Je ne connois pas l'étendue du terrein des Chartreux; mais ne peut-on pas ſe méfier de l'exactitude du calcul des toiſes, comme

de celui des revenus des PP. Feuillans.

Nos bons & ſimples obſervateurs politiques croyent que ces ſoixante mille quatre cents cinquante toiſes quarrées en culture, ſont un avantage pour Paris. Ils ſe rappellent les défenſes de *Louis XIV*, d'aggrandir la Capitale, parce que, diſoit ce Prince dans ſon Edit, il eſt à craindre que cette ville, parvenue à cette exceſſive grandeur, n'ait le même ſort que les plus floriſſantes villes de l'antiquité, qui ont trouvé en elles-mêmes le principe de leur ruine. Ils ſont perſuadés que ces 60450 toiſes quarrées & tous les terreins occupés par des maiſons religieuſes, que l'on déſireroit voir chargés de maiſons, ſervent encore d'obſtacle à l'irruption générale des Provinces dans la Capitale. Ils penſent que des nouvelles & ſpacieuſes conſtructions faciliteroient la tranſmigration de pluſieurs milliers d'hommes conduits par la cupidité & la misère; que ces recrues nombreuſes accroîtroient l'inquiétude déjà conſidérable des Magiſtrats ſurveillans à la police & à l'approviſionnement de

cette ville, qu'elles en augmenteroient la population au grand détriment de celle des campagnes ; car de l'or qui s'accumule à Paris & des hommes qui s'y entassent, que retourne-t-il en Province ? laissons donc, ajoutent ces politiques du vieux temps, les Chartreux avec les 60450 toises quarrées que leur donne l'Auteur, ils ne sont pas si inutiles à la société qu'on voudroit nous le faire accroire, puisqu'ils distribuent, dit-on, par semaine, huit à neuf cens livres de pain. Vraisemblablement les nouveaux habitans câsés sur leur terrein, ne seroient pas si charitables.

Vous seriez-vous attendu, Monsieur, à voir figurer dans une description des curiosités de Paris, la cuisine des Pères Théatins ? On n'y voit pas cependant cette marmitte des Cordeliers qui étoit en réputation par sa grandeur, & le fameux gril monté sur quatre roues, capable, dit *Sauval*, de tenir une mannequinée de harengs. On a remarqué, dit l'Auteur, que la Providence ne les (les Théâtins) abandonne jamais ; car, à voir leur

cuiſine & leur table, on les croiroit fondés ſur de gros revenus. Je ne connois par expérience ni l'une ni l'autre, mais j'ai des raiſons pour croire que l'une & l'autre offrent la plus ſimple frugalité. Peut-être l'Auteur les a-t-il viſitées un jour de S. *Gaetan*, alors il auroit pu placer également dans ſon livre la cuiſine & la table des pères Capucins, un peu moins mauvaiſes, le jour de S. *François*, que dans le courant de l'année.

Ce que l'Auteur dit des Urſulines & des Viſitandines eſt un peu plus grave & n'eſt pas plus vrai. » La » bienheureuſe *Angèle* aſſembla, en » 1537, à Breſſe en Lombardie, des » filles & des femmes vertueuſes, les » occupa à inſtruire les jeunes filles, » à viſiter les malades & à conſoler » les affligés dans les priſons & dans » les hôpitaux. . . . Depuis on les » cloîtra. On changea le but de la » première inſtitution, &, en devenant » contemplatives, elles ceſſerent d'être » utiles à la ſociété «. Voilà pour les Urſulines. » S. *François de Sales* eſt » l'inſtituteur des Filles de la Viſita-

» tion, ainsi appellées, parce qu'elles
» s'occupoient à visiter les malades
» & les pauvres. . . . Elles étoient
» utiles à la société par leurs bonnes
» œuvres. Un Archevêque de Lyon,
» M. *Denis de Marquemont*, plus
» pieux que philosophe, priva les
» malheureux du secours de ces offi-
» cieuses filles, il les enferma dans un
» cloître, & elles ne furent plus utiles
» qu'à elles-mêmes «.

A ces gémissemens philosophiques sur le sort des malheureux privés de la visite & des secours de l'un & de l'autre institut, voici, je crois, ce qu'on peut répondre. Les Ursulines n'ont point abandonné la totalité des obligations que leur imposa la bienheureuse *Angele*; elle les occupa à instruire de jeunes filles; elles persévèrent encore dans cette occupation. L'Auteur en convient, puisqu'il a mis à la fin de l'article *Ursulines*, le prix de la pension. Elles ne sont pas, par cette raison, entièrement contemplatives, car il est difficile de l'être quand on répond, comme celles

de Paris, de ſoixante ou quatre-vingt penſionnaires. Elles n'ont donc pas ceſſé d'être utiles à la ſociété, dont le bonheur dépend de la meilleure éducation ; vérité qui alarme pour notre poſtérité. La même réponſe ſert pour les Viſitandines. M. de *Marquemont*, auſſi pieux qu'éclairé, étoit perſuadé, comme on l'eſt généralement, que la viſite des malheureux n'eſt pas la ſeule bonne œuvre que l'on peut faire ; il crut en devoir décharger les Religieuſes de la Viſitation, quand il les vit remplacées par les filles de charité de l'inſtitution de S. *Vincent-de-Paule*, dont le premier & le principal devoir eſt la viſite & le ſoulagement des malades. Les Viſitandines furent cloîtrées, mais elles ſe conſacrèrent à l'éducation de la jeuneſſe, & l'Auteur en eſt ſi perſuadé, qu'il n'a pas oublié de mettre le prix de la penſion. Elles ne ſont donc pas *utiles ſeulement* à elles-mêmes, mais aux pères, aux mères & à la patrie. Dans l'état actuel de nos mœurs, les malheureux trouvent plus de reſſources

dans leur misère, que les enfans pour leur éducation.

L'Empereur a cru ces maisons si nécessaires, que dans la suppression qu'il a faite des Monastères, il a excepté ceux où l'on élevoit la jeunesse. Je suis fâché que l'Auteur ne pense pas comme Sa Majesté impériale.

Beaucoup d'autres articles exigeroient des réponses. Nous terminerons ici nos observations. On ne peut cependant pas finir sans faire remarquer à l'Auteur, qu'emporté sans doute par les saillies de sa gaieté, il s'est permis des satyres contre quelques corps & des personnalités, exclues par elles-mêmes de tout ouvrage utile & honnête, & sur-tout de celui dont les arts sont le principal objet. On en voit un exemple à l'article des Ecoles de droit; il emploie huit à neuf lignes pour la description du monument, ce qui suffisoit, & une page à ridiculiser *Barthole* & les professeurs actuels, ce qui étoit de trop. Mais personne, il me semble, n'a plus

à se plaindre de lui que le Recteur de l'Université. Voici comment il en parle. » Autrefois rien ne résistoit à » la volonté du Recteur; il est souvent » arrivé qu'il a soumis les Rois à son » autorité suprême. Aujourd'hui ce » despote est d'une humeur plus trai- « table, & à l'arrogance & à la cou- » leur près, il n'est plus le même «. Une manière de penser insultante & fausse sur ce corps composé de gens de mérite, & sur le chef qui est toujours de ce nombre, a fait de grands progrès dans une certaine classe d'écrivains. Vous en faisiez la réflexion en rendant compte de l'estimable traduction de quelques fragments de *Pline*, par M. *Gueroult*. Heureusement, comme ce ne sont pas les meilleurs écrivains qui portent ce jugement, il faut espérer que l'Université de Paris conservera toujours la gloire d'être une des plus éclairées de l'Europe, malgré la prétendue *arrogance de son chef & sa couleur*.

Si l'Auteur fait une nouvelle édition de son livre, il doit retrancher

les hiſtoriettes, les anecdotes, les plaiſanteries, les ſatyres, les perſonnalités, ſans liaiſon avec l'ouvrage, & ſouvent mal-adroitement amenées. Il ſuppléera à ce vuide en donnant de nouveaux articles & plus d'étendue aux anciens. Alors cet ouvrage ſera eſtimable, commode & utile; il corrigera quelques fautes; il ne mettra pas au nombre des hôpitaux la maiſon de l'Enfant Jeſus, qu'il appelle dans un autre endroit Filles du Curé de Saint-Sulpice; on n'y reçoit pas de malades, mais, comme il le dit lui-même, trente jeunes Demoiſelles de condition. Il s'eſt trompé quand il dit, page 94, qu'en 1756 on rebâtit entièrement l'égliſe des Capucines. Il ſe trompe également quand il attribue, page 541, à *Philippe le long* la deſtruction des Templiers, c'eſt ſous *Philippe le bel* que cet ordre a été éteint.

Ces obſervations, Monſieur, ſont conformes à l'eſprit & aux principes des Co-opérateurs de *l'Année Littéraire*, qui ſe diſent avec vérité,

les défenseurs de la religion & des mœurs, & qui le prouvent en s'élevant avec courage contre les nouveautés dangereuses en tout genre. J'ai donc l'espérance que vous voudrez bien leur accorder une place dans l'une de vos feuilles.

Je suis avec estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, P. C. D. F.



LETTRE XI.

Lettres Grecques par le Rhéteur Alciphron, ou *Anecdotes sur les mœurs & les usages de la Grèce, traduites pour la première fois en françois, avec des notes historiques & critiques. 3 vol. dont le premier contient les* Courtisanes, *le second les* Parasites, *le troisième* les mœurs des Peuples de la Grèce. *Les 3 vol. reliés 3 l. 10 s. A Amsterdam; & se trouvent à Paris, chez* Nyon l'aîné, *Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.* 1784.

Le Rhéteur *Alciphron* vous est peut-être peu connu, Monsieur, n'ayant jamais été traduit dans notre langue. La traduction latine de *Bergler*, quoique la plus correcte, étoit

peu propre à faire goûter l'Auteur, par l'aspérité & la rudesse qui y règnent & qui se ressentent de celle du traducteur. Qui pouvoit reconnoître dans ce ton, dur & maussade, la naïve simplicité *d'Alciphron*, moins plaisant peut-être & moins original que *Lucien*, à qui il a servi plus d'une fois de modèle, mais toujours plus sage & plus pur ?

Jusqu'ici nous ne connoissions de la Grèce que le gouvernement & les mœurs publiques, ni des grecs que les Généraux & les Ministres d'état ; & ce n'étoit pas bien connoître la Grèce ni les Grecs. Le peuple & la multitude ne nous étoient connus que par l'influence qu'ils avoient sur l'administration. Le Rhéteur *Alciphron* paroît avoir pour but de nous faire connoître les mœurs privées de la Grèce, les Grecs en particulier, non pas tous les Grecs, mais particulièrement trois classes, savoir ; les *Courtisanes*, les *Parasites*, & enfin *les Pêcheurs & les habitans de la campagne*. C'est sous la forme de lettres qu'il nous présente ces diverses correspon-

dances. Peut-être eût-il été plus naturel & plus vraisemblable d'adopter la forme des dialogues, comme a fait *Lucien ;* attendu que les Courtisanes écrivent peu, encore moins les Parasites, & jamais les pêcheurs ni les villageois. On pourroit encore ajouter que le dialogue eût donné plus de vivacité & d'intérêt à l'ouvrage; que l'alternative des discours & des réparties nous eût fait mieux connoître tous ces divers personnages que des lettres qui, le plus souvent, ne sont pas suivies de réponses. Quoi qu'il en soit, pour suivre l'ordre que le traducteur a adopté, nous parlerons d'abord des *Courtisanes* qui composent le premier volume.

On peut dire que le *Discours préliminaire*, qui est à la tête, est plus instructif que toutes les lettres; il est tiré du docte *Athenée*, & ne laisse rien à désirer sur tous les details relatifs à ce sujet. On y voit l'influence que les Courtisanes avoient dans l'état, les connoissances dont le plus souvent elles étoient douées, l'ascendant qu'elles avoient

ſur les principaux Généraux & les plus auſters Philoſophes, l'antipathie néanmoins qui régnoit entr'elles & les philoſophes; mais ce qu'on y voit ſur-tout, c'eſt le point de corruption, de molleſſe & d'aviliſſement où étoient arrivés les Grecs, ſur-tout les citoyens d'Athènes & de Corinthe ; corruption & aviliſſement tels qu'on élevoit des ſtatues & des temples à ces Courtiſanes & qu'on ſçavoit mettre à profit leur réputation pour obtenir, par le moyen de leurs charmes, les ſecours des Rois de Perſe & autres Rois voiſins. En un mot, ce *Diſcours préliminaire* fait connoître en grand détail les Courtiſanes les plus célèbres, leur beauté, leur eſprit & leur caractère. Viennent enſuite les lettres que ces Courtiſanes ſont cenſées s'écrire l'une à l'autre : celle de *Menandre*, célèbre Poëte comique, à *Glycère*, & la réponſe de *Glycère* ſont les plus intéreſſantes. *Menandre* l'inſtruit du ſacrifice qu'il lui a fait des offres brillantes du Roi d'Egypte. *Glycère* exprime ſa joie, ſa reconnoiſſance & ſon amour.

Elles ne ſont pas toutes ſi tendres ni ſi gracieuſes. Pluſieurs reſpirent un tout autre ton ; ce ſont, tantôt les plaintes, les importunités des amans ; tantôt les dédains & les réponſes avides & intéreſſées des Courtiſanes. Bien des perſonnes, une fois inſtruites par le *Diſcours préliminaire*, ſeront peu flatées de lire cette correſpondance érotique & mercenaire. Au moins, ſçauront-elles gré au traducteur d'avoir ſupprimé tout ce qui pouvoit bleſſer la pudeur & la modeſtie ; c'étoit un point aſſez délicat dans un pareil ſujet.

Venons aux *Paraſites* qui compoſent le ſecond volume. Il commence de même par un *Diſcours préliminaire*, également inſtructif. Ce mot de *Paraſites*, depuis ſi décrié parmi les Grecs, plus encore qu'il ne l'eſt parmi nous, n'exprimoit pas dans les anciens temps une choſe honteuſe. C'étoit le nom qu'on donnoit aux perſonnes nommées pour repréſenter le peuple aux repas ſolemnels. Suivant les loix de *Solon*, tous les citoyens étoient obligés d'aſſiſter de tems en tems

aux repas de l'Hôte-de-ville, ce qui s'appelloit *Parasites*; & il étoit aussi condamnable de s'y trouver trop rarement que d'y être trop assidu. Mais ce qui fut long-temps un honneur ou un devoir devint dans la suite un sujet de dérision, & enfin le nom de *Parasite* emporta avec lui l'idée d'un importun, d'un gourmand & d'un lâche & vil adulateur; c'est ce qui paroît clairement dans les lettres auxquelles ce discours sert d'introduction. Elles contiennent pour la plûpart les plaintes des *Parasites* bafoués, bernés, souvent maltraités dans les répas. Je dirai même que ces répétitions sont fatiguantes, d'autant plus qu'elles roulent sur des sujets assez dégoûtans par eux-mêmes. L'un s'applaudit d'avoir échappé à ceux qui vouloient le plonger dans une chaudière d'eau bouillante; l'autre regrette le savon & le nitre qu'il lui en a coûté pour dégraisser son habit inondé exprès d'un plat de sauce gluante; un autre maudit le barbier qui, en l'écorchant, a affecté de ne le raser qu'à demi, ce qui l'a ex-

posé à la huée de tous les convives. Je vous fais grace d'une infinité d'autres récits du même genre ; & je finis par vous rendre compte de la troisième partie.

Les Pêcheurs l'occuppent presque tout entière. La plûpart sont mécontens de leur état & durs dans leurs plaintes ; l'un d'eux expose, d'une manière assez naïve, la mollesse d'un jeune Athénien qu'il avoit conduit dans sa chaloupe.

» Le bois de mon bateau lui a » semblé d'une dureté insupportable, » & ne pouvant se coucher comme » les autres sur le tillac, trouvant » sans doute la planche aussi dure que » la pierre, il l'a fait couvrir de tapis » étrangers & de coussins. Il a de- » mandé que nous tendissions une » voile au-dessus pour le mettre » à l'ombre, parce qu'il se préten- » doit incommodé par les rayons du » soleil. Quelle différence de ces hom- » mes voluptueux à nous autres Pê- » cheurs que la superfluité des ri- » chesses n'habitue point à ces raffi- » nemens «.

L'insatiable cupidité des usuriers, & les bruyans & éternels récits des militaires trouvent place dans quelques-unes de ces lettres. D'autres sont écrites par des laboureurs & gens de campagne; il y en a d'assez intéressantes, comme de voisins qui s'invitent familièrement l'un l'autre. Je ne puis résister à l'envie de vous en citer une extrêmement piquante & tout à fait sur le ton d'*Aristophane*.

» J'avois envoyé mon fils à la ville
» pour y vendre du bois & de l'orge.
» Il devoit revenir le même jour &
» me rapporter le prix de ce qu'il
» auroit vendu. Mais je ne sais quelle
» Divinité dans sa colère l'a tout d'un
» coup inspiré, l'a totalement changé,
» l'a rendu fou. Ayant rencontré, par
» aventure, un de ces insensés que
» leur conduite enragée fait appeller
» chiens (cyniques) il a bientôt
» surpassé son modèle par ses extra-
» vagances. Il ne se présente plus
» que sous l'aspect le plus rebutant
» & le plus horrible. On le voit sans
» cesse agitant sa chevelure sale &
» hérissée: son regard est atroce; à

» peine couvert d'un mauvais manteau pour tout vêtement, affublé » d'une besace, tenant à la main une » espèce de massue plutôt qu'un bâton » de poirier sauvage, pieds nuds, » d'une mal-propreté rebutante, enfin » intraitable. Voilà ce qu'est devenu » mon fils : Il ne connoît plus ses » parens; il les renie : la nature, dit-» il, a tout fait; la génération est » un mélange des élémens, les parens » n'y peuvent rien. Il a le plus grand » mépris pour les aisances de la vie, » & une aversion décidée pour l'a-» griculture. Les loix de la pudeur » & de l'honnêteté ne lui semblent » plus que de ridicules préjugés, il » a perdu toute honte. O bonne & » respectable agriculture! il ne tient » pas à cette secte de fous & d'en-» ragés que vous ne tombiez dans » le plus grand mépris, & que l'on » abandonne tout-à-fait vos utiles » travaux «.

Toutes ces lettres, Monsieur, j'entens aussi celles des volumes précédens, sont accompagnées de notes très instructives sur toutes sortes de

ſujets, même étrangers aux Courtiſanes & aux Paraſites; en général cet ouvrage eſt plein d'érudition, ſuppoſe de vaſtes connoiſſances, & peut être regardé comme une excellente hiſtoire particulière & privée de la Grèce.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Les quatre Saiſons littéraires. Printems. A Paris, chez le Redacteur, rue S. Benoît, N°. 16; *& chez* Clouſier, *Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne,* 1785. *Avec approbation & privilège du Roi.*

VOICI encore, Monſieur, un nouveau recueil ouvert aux petits vers & à la proſe légère de nos jeunes auteurs. Vous me direz que nous en avions déjà pluſieurs; *l'Almanach*

des Muses, l'aîné de tous les almanachs, avoit déjà bien des cadets, *Etrennes du Parnasse*, *Etrennes lyriques*, *Almanach littéraire*; cette année a encore vu éclorre un *Almanach des Graces & des Etrennes de Polymnie*. Mais on fait tant de vers, tant de chansons; il y a tant de petits auteurs, de poëtes érotiques &c. chaque jour leur nombre augmente, il faut bien que celui des recueils s'accroisse à mesure aussi; & puis celui que je vous annonce a je ne sçai quoi de neuf, & vous sçavez, Monsieur, combien la nouveauté plaît. Il paroîtra quatre fois par an. Chaque saison aura le sien; & c'est le printems que je vous présente. Le printems commence par des chansons dont plusieurs n'étoient pas connues. Vous distinguerez entre elles *l'ambassade* de M. le Chevalier de *B.*, piquante par sa gaieté originale. Je ne vous dis rien de la chanson de M. *Perès-Duxo* sur *Vulcain*; elle étoit déjà connue.

Après les *Chansons*, viennent les *Poësies diverses*. *Voltaire* en fait d'abord les honneurs; mais toutes les

pièces

pièces qu'on cite de lui ne lui sont pas beaucoup d'honneur ; elles sont très-médiocres. En revanche, vous serez très-satisfait, Monsieur, de plusieurs opuscules très-piquants de feu M. *Delille*, qui vraiment méritoient d'être mieux connus. Il y a dans ses fables une naïveté, une gaieté franche qui approche beaucoup de la manière du bon *Lafontaine*. Vous en pourrez juger par celle-ci.

LE SINGE. *FABLE*.

Jacquot, singe le plus bouffon,
Qu'ait jamais produit le Potose,
De son maître étoit l'espion,
Et le vrai singe en toute chose.
A prendre ses façons il s'étoit attaché,
Si bien, que qui voyoit le drôle,
Hors le pourpoint & la parole,
Voyoit son maître tout craché.
Par malheur pour sa singerie
L'animal vit un jour notre homme se raser,
Ce fut assez pour s'aviser
D'en passer aussi son envie.
Il se croyoit en droit, ayant barbe au menton,

De la couper tout comme un autre.
L'homme à peine est sorti, que notre
bon apôtre,
D'un grand linge affublé, barbouillé de
savon,
Ayant fait mainte simagrée,
D'une main qu'il croit assurée,
Appliquant le rasoir, se coupe le sifflet
Tout net.
Mon singe tombe, il agonise,
Et périt dans son sang qui s'échappe à
grands flots :
Le monde rit de sa sottise :
Ce monde là pourtant fourmille de jacquots;
J'en connois à la cour, j'en ai vu dans
l'armée,
Le Parnasse en est plein, la ville en est
semée,
Aucuns ont réussi, mais il en est beaucoup
Qui tout comme le mien se sont coupés
le cou.

Je regrette de ne pouvoir vous citer encore *la Source & la Prairie*, autre fable du même auteur, & deux fables aussi très-jolies & très-naturelles de M. *Hoffman*. Vous verrez,

M., des bouts rimés très-bisarres, remplis d'une manière piquante & heureuse par M. le Marquis de *Mont...* d'agréables romances de M. le Chevalier de *Florian*; un mot plaisamment tourné par M. *Pons-de-verdun*: *les Remontrances du fidele Berger confesseur*, par M. le Marquis de *Thiard*, & quelques autres pièces rendent ce recueil assez intéressant. La prose a son tour aussi. Feu M. l'abbé *Arnauld*, cette fois, en fait tous les honneurs par deux morceaux sur *Jules-Cesar* & sur *Homère*, écrits avec la chaleur & la sensibilité dont il étoit doué.

Le recueil est terminé par une liste des principaux ouvrages qui ont paru depuis le premier Janvier de cette année. Ce recueil aura son agrément & son utilité. *L'Almanach des Muses* sera toujours le premier; mais le françois, avide de nouveautés, peut suffire à tant d'almanachs.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Petite Bibliothèque des Théâtres, contenant un recueil des meilleures pièces du Théâtre françois, tragique, comique, lyrique, bouffon, depuis l'origine des spectacles en france jusqu'à nos jours. Numéros 1, 2 & 3 *de l'année* 1785. *A Paris, au Bureau, rue des Moulins, Butte Saint Roch*, N°. 11, *où l'on souscrit.*

LE premier Numéro contient 1°. la vie de Pierre *Corneille*, par *Fontenelle* son neveu, avec plusieurs autres traits & particularités concernant la personne de cet illustre fondateur de notre théatre. 2o. Un catalogue complet & raisonné de tous ses ouvrages. 3o. Le *Cid*, la plus ancienne des tragédies restées au théatre, précédée de divers Jugemens & anecdotes sur cette pièce.

Les observations de *Scudery* sur le *Cid*, avec la réponse de *Corneille*. 50. Les sentimens de l'Académie françoise sur le *Cid*.

Dans la persécution suscitée à *Corneille*, par le prodigieux succès du Cid, *Balzac* fut presque le seul qui se déclara en faveur du génie outragé. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à *Scudery*, un des plus violents adversaires du *Cid*, il y a des idées singulieres & très propres à consoler de la critique les auteurs auxquels on reproche un succès peu mérité. « S'il est vrai que » la satisfaction des spectateurs, soit » la fin que se proposent les spectacles; » le Cid ayant plu, ne seroit-il point » vrai qu'il a obtenu la fin de la repré- » sentation, & qu'il est arrivé à son » but, encore que ce ne soit pas par » le chemin d'*Aristote* ni par les adres- » ses de sa pratique. Vous dites, Mon- » sieur, qu'il a ébloui les yeux de tout » le monde, & vous l'accusez d'en- » chantement; je connois beaucoup » de gens qui feroient vanité d'une » telle accusation, & vous me con- » fesserez vous même que si la magie

» étoit une chose permise, ce seroit » une chose excellente; ce seroit à vrai » dire une belle chose de pouvoir » faire des prodiges innocemment, de » faire voir le soleil quand il est nuit, » d'apprêter des festins sans viande ni » officiers, de changer en pistoles les » feuilles de chêne & le verre en dia- » mans; c'est ce que vous reprochez » à l'auteur du Cid, qui vous avouant » qu'il a violé les règles de l'art, vous » oblige de lui avouer qu'il a un secret » qui a mieux réussi que l'art même, » & ne vous niant pas qu'il a trompé » toute la Cour & tout le peuple, ne » vous laisse conclure delà, sinon, » qu'il est plus fin que toute la Cour » & tout le peuple, & que la tromperie » qui s'étend à un si grand nombre de » personnes, est moins une fraude » qu'une conquête ».

Le zèle du bon *Balzac* pour la défense de *Corneille*, est assurément très louable; mais il abuse de son esprit pour colorer des sophismes puériles, & il plaide une excellente cause avec de mauvais moyens: si tout ouvrage qui plaît avoit atteint son but, il s'en-

ſuivroit non-ſeulement que les myſtères & moralités des *confrères de la paſſion*, mais encore que les pièces de *Jodele*, de *Garnier*, de *Hardy*, étoient de bons ouvrages, car il avoient plu dans leur temps. Il ne faut pas être grand ſorcier pour enlever les ſuffrages des ignorants dont le nombre eſt toujours fort grand, & ce n'eſt pas faire beaucoup d'honneur à *Corneille* que de le comparer à un eſcamoteur ; il n'eſt pas vrai que l'homme adroit qui en impoſe par des tours de de gibeciere, ſoit plus fin que ceux qu'il trompe, & tromper des ſots n'eſt pas une conquête très glorieuſe.

Balzac appuye cet amas de faux raiſonnements de l'autorité du grave *Seneque* qui a toujours ſacrifié la vérité à l'antithèſe, & le bon ſens à des jeux de mots ; en voici un exemple frappant. *Illud multum eſt primo aſpectu oculos occupaſſe etiam ſi contemplatio diligens inventura eſt quod arguat: ſi me interrogas major ille eſt qui judicium abſtulit, quam qui meruit* ; ce qui ſignifie à la lettre : c'eſt beaucoup d'éblouir au premier coup d'œil,

quoiqu'enſuite un examen attentif trouve des défauts à reprendre : ſi vous me demandez mon avis, celui qui a ſurpris notre admiration, eſt plus grand que celui qui l'a méritée.

Voilà bien l'eſprit de *Seneque* ; il compte pour rien une abſurdité, pourvu qu'elle ſoit tournée d'une maniere piquante ; ajoutons, voilà l'eſprit de notre ſiècle, l'eſprit de nos philoſophes, qui ont bien leurs raiſons pour prôner *Seneque* : ainſi l'avis de *Seneque* eſt, qu'un impoſteur qui nous ſéduit au premier abord, vaut mieux que l'homme de mérite pour lequel nous avons une eſtime fondée & réfléchie ; il n'y eut jamais d'extravagance plus complette.

Il eſt certain que toute pièce qui réuſſit, a quelque agrément ; mais ſouvent cet agrément tient au temps, aux mœurs, au jeu du théâtre, à la nouveauté, à une foule de circonſtances indépendantes de l'art & du mérite réel de l'auteur ; il n'eſt pas moins vrai que le grand ſuccès d'une pièce irréguliere ne prouve rien contre les règles ; & pour ne pas ſortir de

l'exemple en question, ce qui plait dans le *Cid* est très conforme aux règles; ce qui est irrégulier ne plait pas; il est donc faux de dire que *Corneille* est parvenu à son but par un autre chemin que celui qu'*Aristote* enseigne dans sa poëtique: car toutes les fois qu'il abandonne ce chemin, il s'égare & manque son but; mais les grandes beautés du *Cid* l'emportent sur les irrégularités, & les excusent sans les autoriser. Qui doute que le *Cid* n'eût plu bien davantage s'il eut été moins défectueux & plus conforme aux principes d'*Aristote*: on peut donner pour maxime générale que ce n'est jamais par les défauts que l'on réussit, mais qu'on peut réussir souvent malgré les défauts.

Michel *Boyron* ou *Baron*, père du fameux acteur de ce nom, jouant dans le *Cid* le rôle de *Dom Diegue*, poussa avec le pied son épée que le Comte de *Gormas* lui avoit fait tomber, & rencontra malheureusement la pointe qui le blessa; il négligea cette petite blessure, & au bout de quelque temps la gangrène s'y mit; on lui fit entendre

qu'il falloit lui couper la jambe ; mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir que de souffrir cette opération, ajoutant qu'un roi de théâtre se feroit huer avec une jambe de bois.

Le célébre *Baron*, fils du précédent, après une retraite de vingt-neuf ans, reparut au théatre, dans le rôle de *Rodrigue*, âgé de près de quatrevingt ans ; lorsqu'il récita ces deux vers.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Le peu de convenance qu'il y avoit entre sa physionomie & ces vers, & le ton nazillard avec lequel il les déclama, exciterent un éclat de rire général ; il s'interrompit un instant & recommença lorsque ce mouvement fut cessé ; mais on se reprit à rire sur nouveaux frais ; alors n'y pouvant plus tenir, il s'avance sur le bord de la scène, & s'adressant au parterre, il dit, Messieurs, je m'en vais recommencer pour la troisième fois, mais je vous avertis que si l'on rit encore

Je quitte le théatre & je n'y remonte de ma vie : cette menace auſſi burleſque qu'impertinente, étoit bien faite pour augmenter encore les éclats de rire ; la perte d'un amoureux de quatre-vingt ans, n'étoit pas fort à redouter pour la ſcène ; mais le parterre qui ſouvent eſt foible & dupe, en fut épouvanté, & eut la bonhommie d'écouter en ſilence l'hiſtrion octogénaire. On dit que ce *Rodrigue ſuranné*, ſe jettoit encore aſſez leſtement aux genoux de *Chimene* ; mais l'ordre exprès de ſa maîtreſſe n'avoit pas aſſez de force pour le faire relever ; il lui falloit encore le ſecours de deux garçons de théâtre.

On trouve dans le numéro 2, le *Menteur*, la plus ancienne des Comédies reſtées au théâtre ; c'eſt encore une obligation que nous avons aux Eſpagnols, qui ont la gloire d'avoir contribué à la réforme de notre théâtre tragique & comique.

Le Menteur eſt ſuivi de *Dom Sanche d'Arragon*, Comédie héroïque d'un genre nouveau : elle fut d'abord très-froidement reçue ; diſgrace que *Corneille*

attribue au malheur qu'elle eut de déplaire au Prince de Condé. Il auroit dû plutôt l'imputer à l'invraisemblance du sujet, & au défaut d'intérêt; la beauté du caractère de *Dom Sanche* a cependant depuis relevé la pièce qui est restée au théâtre; mais elle y paroît très-rarement.

Le numéro 3 offre trois comédies d'*Autreau*, jouées au nouveau théâtre italien; l'*Amante romanesque* ou *la Capricieuse*, qui n'eut point de succès en cinq actes, & n'en eut pas davantage réduit en trois; *les Amans ignorans*, charmante imitation du Roman de *Daphnis & Chloé*, & qui plut infiniment au public. *La Fille inquiéte* ou *le Besoin d'aimer*, pièce trop métaphysique, dont le dénouement est froid & trainant: l'auteur se vangea de la chute de cet ouvrage en le faisant imprimer; & l'édition fut enlevée en très-peu de temps; c'est de toutes les vengeance de cette espèce, la seule peut-être qui ait réussi.

On souscrit aussi pour la petite bibliothèque des théâtres, chez *Belin* rue Saint-Jacques, & *Brunet* rue de Ma-

rivaux : le prix de la souscription est de 33 livres pour Paris, & 36 livres pour la province.

Je suis, &c.

Réponse à la Lettre de M. Ferlet, *Chanoine de S. Louis du Louvre.*

A Paris, ce 23 Décembre 1784.

C'EST à mon Juge, Monsieur, comme partie du public, que j'adresse avec respect les observations suivantes.

L'éloquent Auteur de l'Oraison funèbre de feu M. de *Beaumont*, Archevêque de Paris, connoît trop la marche du cœur humain pour ignorer qu'il est dans la nature des passions, & sur-tout de l'amour, d'identifier tout notre être avec l'objet aimé. C'est ce qu'*Andromaque* exprime si noblement, lorsqu'elle voit dans le seul *Hector* les objets qui lui furent les plus chers : » *Hector !* tu es mon père, » ma respectable mère, mon frère;

» car tu es mon époux «. Subſtituez à cette expreſſion de la nature, ces phraſes : *Hector* tu me tiens lieu de » père, &c. « ou » *Hector* tu es pour » moi un père, &c. « ; elles ſeront plus exactes, mais ce ne ſera plus le langage de la paſſion.

Vous avez trop de connoiſſance de la langue grecque, Monſieur, pour ignorer que le ſens ſeul détermine l'interrogation dans cette langue, que non ſeulement les points interrogans y ſont inconnus, mais que les anciens manuſcrits ne contiennent ni points, ni eſprits, ni accens, invention de beaucoup poſtérieure à *Homère*.

Ma traduction de ces mots du troiſième chant ȣ νεμεσις, par cette phraſe : *n'eſt-ce pas un ſujet d'indignation*, eſt donc auſſi littérale que la vôtre, Monſieur, & celle de MM. les Auteurs de *l'Année Littéraire* : *ce n'eſt pas un ſujet d'indignation.*

Voyons maintenant à laquelle des deux l'enſemble du diſcours doit nous fixer.

Selon vous, Monſieur, le diſcours des vieillards *qui environnent Priam*

οι αμφι Πριαμον est celui de *Priam* lui-même.

Vous oubliez qu'*Homère* prend soin de nommer ces vieillards; *Panthée*, *Limetès*, *Lampus*, *Clitius*, &c. Qu'ils sont d'avis de renvoyer *Hélène*. Qu'elle » parte, & cesse de causer notre ruine » & celle de nos enfans «. (Nous ne sommes pas en dispute sur cette partie du discours). Que *Priam* au contraire, dont le caractère est la douceur, accueille *Hélène*.

» Approche, ma chère fille, tu » n'es pas la cause des maux que » nous souffrons; mais les Dieux, &c.

En voilà assez, Monsieur, sur cette observation qui vous a paru si importante qu'elle vous fait oublier votre caractère de Juge, jusqu'à vous permettre de soupçonner, sans examen, pour cette seule diversité d'opinions, tout l'ensemble de ma traduction.

Je n'en suis pas moins avec les sentimens qui vous sont dûs,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, GIN, Conseiller au Grand Conseil.

Reponse du Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je réponds, M. à la première observation qu'il ne faut pas être effectivement bien profond dans la connoissance du cœur humain pour sçavoir que l'amour *identifie tout notre être avec l'objet aimé;* mais ce n'est pas de cette maxime triviale dont il est question; il s'agit de goût & de style. Toute la métaphysique des passions prouvera difficilement qu'il soit élégant & naturel qu'*Andromaque* dise à son époux: *tu es mon père, ma respectable mère, mon frère &c.* Le sentiment & l'usage plus forts que tous les raisonnemens, décident que ce tour est sans grâce: Si *Mithridate*, au lieu de dire à *Monime*,

Mais vous me tenez lieu d'empire & de couronné,

Lui disoit, *mais vous etes mon empire, vous êtes ma couronne.* L'idée seroit la même, mais l'expression feroit sourire les spectateurs.

La seconde observation est aussi étrangère à la question. Car on n'ignore

pas que c'eſt le ſens & non le point qui détermine l'interrogation : mais pouvez-vous en conclure, M. que votre traduction du diſcours des vieillards à la vue d'*Hélène* ſoit auſſi exacte que celle qu'on adopte dans *l'Année Littéraire* : ne vous reſte-t-il pas à prouver que le ſens de la phraſe exige une interrogation ? Nous avons déjà démontré que bien loin d'en exiger, il ſembloit l'exclure abſolument. Ce n'eſt pas à tort qu'on attache beaucoup d'importance à cette dernière critique ; car votre traduction de cet endroit d'*Homère* me paroît dénaturer une des plus belles idées, un des traits les plus heureux du Poëte Grec, & par conſéquent elle n'eſt pas faite pour donner une opinion très-avantageuſe du reſte de l'ouvrage. Ce n'eſt donc point oublier le caractère de juge ; c'eſt tout au plus abréger la procédure, que de ne pas bien augurer du mérite de *tout l'enſemble* d'après ce ſeul endroit, comme d'après une pièce déciſive.

Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens qui vous ſont dûs,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

GRAVURE.

Figures de l'Histoire Romaine accompagnées d'un précis historique au bas de chaque Estampe.

DEUXIEME LIVRAISON.

Je ne répéterai point, Monsieur, les éloges que j'ai faits de cet intéressant ouvrage en vous annonçant la première livraison. Les Gravures sont exécutées avec les mêmes soins d'après les dessins de M. *Mirys* ; elles offrent le même discernement dans le choix des sujets, & le même goût relativement à leur goût pittoresque. Les explications qui sont écrites au bas, n'ont point la séchéresse trop ordinaire aux abrégés ; elles contiennent, non seulement l'explication des tableaux qui sont représentés, mais encore des détails suffisans pour faire connoître les principaux faits de l'his-

toire Romaine, ſi fertile en grands évènemens dans tous les genres.

Cette ſeconde livraiſon renferme, comme la première, douze eſtampes dont voici les ſujets, *Tullie* fait paſſer ſes chevaux ſur le corps de ſon père; *Tarquin* le ſuperbe achète, par le conſeil des Augures, les oracles des Sybilles; *Brutus* & *Collatin* jurent de venger la mort de *Lucrèce*; inſtitution des Conſuls; *Brutus* condamne ſes fils à la mort; combat ſingulier de *Brutus* & d'*Aruns*; belle action de *Valère*; dédicace du Capitole; *Horatius Coclès* défend le paſſage d'un pont contre l'armée de *Porſenna*; courage héroïque de *Mucius Scevola*; *Clelie* paſſe le Tibre à la nage; origine de la Dictature.

On continue de ſouſcrire pour les *Figures de l'Hiſtoire Romaine* chez M. *Mirys*, Secrétaire des commandemens de S. A. S. Monſeigneur le Duc de *Montpenſier*, au Palais Royal, paſſage de Richelieu.

Je ſuis, &c.

LA MOUCHE ET LE TAUREAU.

Fable imitée de Locman.

APRÈS avoir évité maint naufrage
Sur l'océan d'un pot au lait,
Tâté de maint sirop, & grugé maint
fromage,
Sur la corne d'un bœuf enfin se reposoit
Une mouche orgueilleuse encor plus que
volage.
Elle s'admire quelque temps ;
Puis elle dit : mais réfléxion faite,
Je me trouve bien indiscrète
De fatiguer ainsi les gens.
Grace au Ciel je suis humaine :
Ecoutez Monsieur le Taureau,
Si vous souffrez de ce fardeau,
Tenez. . . avouez-le sans peine.
Le bœuf indigné de ces mots :
» Affecte, lui dit-il, un peu moins
d'importance,
» Sans tes ridicules propos

» J'ignorerois ton exiſtence «

Par M. MOREL, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au Collège Royal de Bourbon-d'Aix.

PROSPECTUS.

Douzième Livraiſon de l'Encyclopédie par ordre de Matières.

LA douzième Livraiſon de l'Encyclopédie eſt actuellement en vente. Cette douzième Livraiſon eſt compoſée du Tome troiſième, deuxième Partie des Arts & Métiers, du Tome quatrième, deuxième Partie de la Juriſprudence & du Tome quatrième des Planches. Ce volume contient 210 Planches ſimples in-4°., & 47 doubles de ce format, leſquelles en totalité équivalent à 304.

Le Tome premier des Planches de la nouvelle édition de l'Encyclopédie par ordre de matières, comprend plus

de 300 Planches de la première édition de l'Encyclopédi in-fol. le Tome II en contient 325; le Tome III, 340; & le Tome IV, qu'on livre aujourd'hui, en contient 304. Ainsi, ces quatre volumes in-4°. de Planches comprennent 1269 in-fol.

Dans cette réduction, sans exemple, des Planches contenues dans ces quatre volumes, on a déjà employé plus de 300 Vignettes anciennes & intéressantes. On sait que ces Vignettes représentent les Atteliers des différens Arts.

Nous croyons devoir observer que ces 1269 Planches in-fol. de l'ancienne édition, renfermées dans ces quatre volumes in 4°., on coûté plus de 300 liv. aux Souscripteurs l'in-fol., & ne reviennent à nos Souscripteurs qu'à 96 liv., quoique la réduction, la gravure, l'impression & le papier soient aujourd'hui beaucoup plus chers qu'autrefois.

Nous pourrions dire des volumes de Discours ce que nous disons ici des Planches. Chacun des volumes de Discours renferme la matière de cinq

volumes in-4°. ordinaire; de forte que les cinquante-trois volumes de Difcours de l'Encyclopédie méthodique équivalent à plus de deux cens cinquante volumes in-4°. Cette Encyclopédie contiendra enfin plus du double de l'édition in-fol. en y comprenant les Suplémens, & elle ne vaut cependant qu'un peu plus du tiers du prix de cette édition in-fol., qui s'eft vendue jufqu'à 1800 liv.

Nous fommes forcés d'entrer dans ces détails, pour répondre aux plaintes de quelques perfonnes qui voudroient un plus gros caractère & un plus beau papier que celui qu'on emploie; mais le caractère & le papier font conformes & femblables à celui du Profpectus qui fait loi entre les foufcripteurs & l'entrepreneur. Si nous euffions employé un plus gros caractère & un plus beau papier, l'édition auroit eu le double de volumes, & elle auroit coûté le double du prix auquel elle eft eft établie. Nous pourrions citer d'ailleurs d'autres grandes entreprifes en librairies, qui font im-

primés avec le même caractère & sur le même papier.

Nous prions nos souscripteurs d'avoir la bonté de recourir aux avertissemens qui sont à la tête des précédens volumes de Planches.

Le prix de cette douzième livraison est de 36 liv. 10 s. broché, & de 35 liv. en feuilles.

Paiemens faits par les souscripteurs jusqu'à ce jour.

La souscription	36 liv.
Les onze premières livraisons comprennent vingt-deux volumes.	319
La douzième livraison	35
en feuilles	388 liv.

Le mot de l'Enigme-Charade du Numéro précédent est *Figaro*; où l'on trouve *Fi! Garo*.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

La Folle Journée, ou *le Mariage de* Figaro, *Comédie en cinq actes, en prose, par M. de* Beaumarchais, *représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784. Au Palais Royal, chez* Ruault, *près le Théâtre*, N°. 216.

IL faut avouer, Monsieur, que M. de *Beaumarchais* est un auteur trop difficile à contenter, & si on peut le dire, trop scrupuleux. Le plus éton-

nant ſuccès dont on ait conſervé la mémoire au théâtre ne lui ſuffit pas ; ſon *Figaro* a bloqué la ſcène comique pendant plus de ſix mois, & fait pâlir tous les aſpirans aux faveurs de *Thalie*; il a enrichi les Comédiens & les Marchandes de modes ; il a peuplé la foire & les boulevards de petits *Figaros* qui ne reſſemblent pas mal à leur père ; la voix rauque des chanteurs publics a fait retentir ſon vaudeville dans toutes les rues ; il a partagé, avec le magnétiſme & les ballons, la trompette de la renommée & des journaux; en un mot, cet enfant trouvé, comme le dit un vieux proverbe, a fait une plus grande fortune que bien des enfans légitimes ; que faut-il de plus à M. de *Beaumarchais* ? Que veut-il ? Il veut avoir fait une œuvre utile, inſtructive & morale ; ſon *Figaro* qui n'eſt qu'un bouffon aſſez plaiſant, il prétend l'ériger en philoſophe profond, en prédicateur ſevère, en réformateur des mœurs publiques.

La prétention eſt auſſi par trop forte, & tout l'eſprit du monde ne peut rendre probable un ſi étrange paradoxe.

Je n'aurois pas conseillé à M. de *Beaumarchais* d'abuser jusques-là de la complaisance du public; s'il a eu la bonté de rire constamment de ses plaisanteries, tant bonnes que mauvaises, il est à craindre qu'il ne bâille à ses réfléxions morales. Raisonner & persiffler sont deux choses fort différentes; & ceux même qui ont applaudi au persifflage de la comédie, pourroient bien siffler les raisonnemens de la préface.

Une dissertation sur la décence théâtrale à la tête de *Figaro!* c'est un coup de théâtre: mais tous les coups de théâtre ne sont pas heureux. Cependant ne nous prévenons point; oublions la pièce, pour écouter les raisons de l'auteur; on peut parier du moins qu'elles seront adroites & ingénieuses.

Toute son apologie porte sur un principe qui n'est pas incontestable; sçavoir, que la Comédie qui peint les mœurs peut aussi les corriger, & que son badinage est susceptible d'une utilité morale. Les Philosophes les plus judicieux soutiennent, & ce qui vaut mieux, ils prouvent, que la vraie co-

médie, la comédie qui nous divertit par le tableau de la ſociété, (on voit que j'excepte les drames) n'eſt qu'un amuſement fin & délicat, qui peut faire tomber quelques ridicules, mais jamais réformer le cœur. Pour détruire les vices il faut détruire l'idée de bonheur que l'homme corrompu y attache; il faut lui offrir des motifs ſupérieurs qui puiſſent contrebalancer & vaincre l'effort des paſſions; cette inſtruction & ces motifs ne ſont pas du reſſort de la comédie.

Les avares ne vont point à la comédie; ſuppoſons cependant qu'un homme de ce caractère aſſiſte à l'*Avare* de *Moliere*, qu'apprendra-t-il? tout au plus à ſe défier de ſes enfans, à mieux garder ſa caſſette; les traits d'avarice qui paroiſſent ſi plaiſans à ceux qui ne ſont point avares, lui paroîtront à lui des traits de prudence; il y verra, pour ſurcroit de profit, qu'on peut marier ſes enfans ſans dot: mais rien ne lui perſuadera que le bonheur n'eſt pas dans la poſſeſſion de l'or, quand ſa paſſion le lui fait ſentir à chaque inſtant.

L'hypocrite rira au théâtre de l'imbécillité de *Tartuffe* qui tend ses filets dans une maison où il y a des enfans à marier; qui se laisse duper par une femme, * &c. : il y apprendra à mieux jouer son jeu ; & la punition de *Tartuffe*, si peu naturelle, si extraordinaire, ne balancera pas un instant dans son ame le plaisir & l'avantage qu'il trouve à tromper les hommes sous le masque de la religion, & à joindre les agrémens du vice aux honneurs de la vertu. Les fourbes de toute espèce apprennent à la comédie que le métier est excellent, pourvu qu'on ne soit pas découvert.

Quelle leçon la comédie de *Regnard* offre-t-elle au joueur ? Celle que l'auteur lui-même a placée à la fin de la pièce ; que les gains du jeu peuvent dédommager des pertes de l'amour; voilà un joueur bien corrigé. La crainte

* Voyez la critique du Tartuffe, par la Bruyere ; critique qui ne prouve rien contre le mérite de la pièce, mais qui en démontre l'inutilité morale.

de manquer un mariage avantageux, & sur-tout par un hasard aussi singulier, que celui d'un portrait mis en gage, est un sentiment bien foible, auprès de ces émotions vives & fortes qui donnent à l'ame du joueur des secousses continuelles, & lui rendent insupportable la tranquillité d'un état, où il n'y a rien à espérer ni à craindre. Je choisis exprès les comédies les plus morales, pour montrer que la peinture des vices peut bien les faire paroître odieux ou ridicules à ceux qui ne les ont pas, mais nullement corriger ceux qui les ont; par la raison qu'*un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte.* *

---

* Cet article m'a donné occasion de relirela lettre sur les spectacles, de Jean-Jacques Rousseau, où la raison s'allie avec l'éloquence. J'ai jetté les yeux sur la froide réponse de M. d'Alembert, & je suis tombé sur une bevue un peu lourde qui ne fait pas d'honneur à son érudition. *Les Grecs*, dit-il, *considéroient Esopus, par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle:*

S'il eſt donc vrai que les peintures de la comédie ne corrigent pas même ces vices naturellement odieux & généralement mépriſés, ces vices de rebut en quelque ſorte dans la ſociété, tels que l'hypocriſie, l'avarice, la miſanthropie, la jalouſie, la lâcheté, la trahiſon, la baſſe flaterie, &c.; quelle ſera donc l'influence de cette prétendue réformatrice des mœurs, ſur des vices brillans & accrédités par la mode; ſur des vices qui ſemblent tenir au caractère national & que tout l'art du poëte ne peut rendre odieux ni ridicules? Quel courtiſan françois, en dépit de toutes les comédies faites & à faire, rougira jamais d'être un aimable libertin, un homme à bonnes fortunes? Tous les pinceaux de *Thalie* pourroient-ils jamais nous préſenter, ſous des traits hideux & ignobles, ce faſte impoſant, cette noble prodigalité d'un ſeigneur qui ſe ruine en ruinant les autres.

M. d'Alembert a pris bonnement Eſopus, pour un comédien grec; c'étoit un comédien romain, contemporain de Ciceron.

La scène comique n'a point de traits contre l'excès du luxe & de la mollesse, contre l'infidélité conjugale, contre l'ambition, &c. On peut moraliser infructueusement sur les vices de cette espèce, mais on ne peut les ridiculiser ; ils sont sous la protection du public : en offrir une image fidelle ce n'est pas les corriger, c'est les renforcer, c'est les rendre plus séduisans & plus contagieux.

M. de *Beaumarchais*, avec l'apparence de la profondeur, paroît à peine effleurer la matière ; & jamais un philosophe qui aura un peu réfléchi sur les effets de la scène & sur le cœur humain, ne dira : *Ce n'est donc ni le vice, ni les incidens qu'il amène qui font l'indécence théâtrale, mais le défaut de leçons & de moralités.* En vérité, les *leçons* & les *moralités* sont bien froides auprès de la peinture d'une passion aimable & qui nous fait une si douce violence : tel est ce penchant naturel d'un sexe pour l'autre : si on veut en prévenir les désordres & en régler la fougue, il faut bien se garder de présenter les images propres à l'exciter :

la vue de l'objet nous diſpoſe mal à profiter des *leçons & des moralités*; M. de *Beaumarchais* voudroit-il choiſir pour prêcher un libertin, le moment où une jolie femme lui donne un rendèz-vous. C'eſt donc la nature du vice qu'on expoſe ſur le théâtre & l'eſpèce d'incidens qu'il amène, qui fait l'indécence théâtrale, indépendamment de toutes *leçons* & *moralités*.

D'après ce principe on eſt convenu de bannir de la ſcène, & de regarder comme indécent, tout amour qui ne paroît pas avoir un but honnête & légitime; & quelque licencieux que ſoit notre ancien théâtre comique, je ne vois guères d'exception bien ſenſible à cette règle que dans le *Tartuffe*; mais l'importance du ſujet, le caractère du perſonnage; le ridicule & l'odieux de ſa paſſion ſembloient excuſer cette liberté.

L'image de la débauche ne peut jamais être bonne & utile à montrer ſur la ſcène: & quand un auteur nous préſente un ſeigneur dégoûté de ſa femme, qui s'occupe à ſéduire une jeune & charmante ſoubrette, & qui

fait avec elle un marché très peu délicat ; on est fondé à lui reprocher de l'indécence : mais si ce même auteur méprise assez ses lecteurs pour essayer de leur persuader qu'il y a dans cette intrigue indécente une *moralité profonde*, on peut avec justice lui faire un reproche encore plus grave. Il faut cependant louer le zèle ardent de M. de *Beaumarchais*, pour la réformation des mœurs : son projet est de rétablir en honneur la fidélité conjugale, de fixer les seigneurs auprès de leurs femmes, de les dégoûter absolument des grisettes, & de proscrire la galanterie en France : vous voyez qu'il compte beaucoup sur ses talens & sur le pouvoir de son art : & par quels moyens encore prétend-il opérer ces prodiges ? Par la petite humiliation qu'éprouve un seigneur trompé par une soubrette : voilà ce qui s'appelle les grands évènemens par les petites causes.

M. de *Beaumarchais* ne connoît donc pas le monde ; car les grands & les riches sont habituellement trompés par les coquettes, & beaucoup plus adroitement que le Comte *Almaviva*

ne l'eſt par *Suſanne ;* & cela ne les corrige pas : pour rendre la leçon un peu plus efficace, il falloit que le Comte *Almaviva* fut un peu moins imbécille. D'ailleurs, cette *Suſanne*, inacceſſible à l'or, eſt un perſonnage qui n'eſt pas commun dans la ſociété. Il y a bien peu de ſeigneurs qui rencontrent en leur chemin des *Suſannes*, ſur-tout parmi les ſoubrettes ; & le malheur du Comte *Almaviva* n'a rien d'effrayant pour ceux qui courent la même carrière. Ainſi la *profonde moralité* de la *Folle Journée* ſe réduit à avertir les ſeigneurs libertins de prendre mieux leurs meſures, d'éviter les rendez-vous aſſez obſcurs pour empêcher qu'on ne diſtingue les objets, & ſur-tout de ne ſe deſſaiſir qu'à bonnes enſeignes de l'or & des bijoux. . . .

Tel eſt, pour le dire en paſſant, le défaut de la plûpart des dénouemens de nos comédies ; voilà ce qui détruit abſolument cette prétendue moralité qu'on leur attribue. Le vicieux eſt puni le plus ſouvent, il eſt vrai ; mais la punition eſt ſi légere ; elle arrive par des moyens ſi biſarres, ſi extraor-

dinaires, qu'il n'y a perſonne, qui, avec un peu de bon ſens & d'adreſſe, ne ſe flate avec raiſon de s'y dérober.

La Comteſſe *Almaviva*, dans les principes de M. de *Beaumarchais*, eſt *un modèle de vertu, l'exemple de ſon ſexe, & l'amour du notre.* Les idées de l'Auteur ſur la vertu des femmes ſont donc bien particulières. J'avoue qu'à mes yeux la Comteſſe *Almaviva* ne reſſemble nullement à *une femme vertueuſe. Une femme vertueuſe* ne préſide point à la toilette d'un jeune page qu'on deshabille pour le traveſtir en femme; elle n'examine point curieuſement la blancheur de ſon bras; elle ne répare point le déſordre de ſa parure pour paroître avec plus d'avantage aux yeux de ce jeune homme; elle ne ſe montre point ſenſible aux traits d'une paſſion extravagante qui échappent à cet étourdi; elle ne garde point avec une folle tendreſſe le ruban qui lui a ſerré le bras. *Une femme vertueuſe* ne ſoutient point une fauſſeté avec un front d'airain; elle n'emploie pas, même pour ramener ſon époux, des ruſes indignes d'elle; elle ne s'entend

point avec des valets pour le berner; elle ne lui fait point un myſtère d'une plaiſanterie quand elle la croit innocente, & que ſon cœur ne lui reproche rien.

Dans tout le rôle de Suſanne, dit M. de Beaumarchais, *il n'y a pas une phraſe, un mot qui ne reſpire la ſageſſe :* & moi je penſe qu'une fille honnête & ſage ne fait pas même ſemblant d'accepter des propoſitions honteuſes ; que ſa délicateſſe ſe refuſe à un pareil badinage ; & que la feinte même en pareil cas eſt indécente dans le monde comme ſur la ſcène. Une fille honnête & ſage ne dit point en habile connoiſſeuſe, à la vue des graces & de la legéreté du petit page, *ſi celui-là manque de femmes*... La réfléxion eſt d'une *laïs* & non d'une *Suſanne*.

Eſt-ce mon page enfin qui vous ſcandaliſe.... *O cenſeurs délicats ! beaux eſprits ſans fatigue, inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réfléxions de cinq années ?* Oui, M. *Beaumarchais*, c'eſt votre page qui me ſcandaliſe; & il vous faudroit encore dix ans de réfléxion pour me

perſuader qu'il eſt honnête & décent d'expoſer ſur la ſcène les premières efferveſcences de l'amour, les premières éruptions d'un tempéramment tout de feu; il n'y a ni *leçons*, ni *moralités* dans les mouvemens phyſiques & aveugles d'un jeune étourdi qui ſe jette avidement ſur toutes les femmes qui ſe rencontrent dans ſon chemin, qui leur découvre naïvement les beſoins & les tourmens de ſon cœur. Belle inſtruction en vérité pour la foule des jeunes gens, que des pères & des mères imprudentes amenent au ſpectacle, comme à une école de bonnes mœurs.

M. de *Beaumarchais* a beau calculer l'âge de ſon Page; les ſpectateurs oublient le nombre de ſes années, pour ne s'occuper que de la nature des ſentimens qui l'agitent. S'il eſt en effet d'un âge ſans conſéquence, pourquoi le Comte *Almaviva* en eſt-il ſi ridiculement jaloux? Et que M. de *Beaumarchais* ne diſe pas qu'il en eſt plus importuné que jaloux; car le Page lui donne réellement de la jalouſie par rapport à ſa maîtreſſe & à ſa femme.

Enfin, si le page est si peu redoutable, pourquoi le profond *Bazile* appréhende-t-il qu'il ne cause des chagrins à *Fanchette*? Que signifie enfin ce fameux *Coq-à-l'âne: tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit.*

Il nous reste un mot à dire de *Marcelline:* M. de *Beaumarchais* est forcé de convenir que cette duègne n'offre aucun but moral. Il devoit ajouter qu'elle est inexcusable de s'être laissée séduire par un sot tel que *Bartholo*. Il faut que sa défense n'ait pas été bien vigoureuse. Y a-t-il rien de plus dégoûtant que cette vieille gouvernante qui rappelle à son vieux docteur leurs premières amours, qui s'offre à lui pour femme, & qui en est grossièrement refusée? M. de *Beaumarchais* prétend qu'il avoit corrigé cette indécence par une scène que les Comédiens ont retranchée, & qu'il a rétablie à l'impression. Le goût des Comédiens me paroît en cela plus sûr que celui de M. de *Beaumarchais*: car rien n'est moins intéressant ni moins théâtral qu'une vieille fille abusée, qui rejette sa faute sur la misère, sur

l'inexpérience, ſur les artifices des ſéducteurs. Ces plaintes triviales & rebattues ne ſont bonnes qu'à fournir des prétextes & des excuſes aux jeunes filles, à qui la vertu paroît un fardeau trop peſant.

M. de *Beaumarchais* dit nettement lui-même : *la faute d'une fille ſéduite eſt celle des hommes & non la ſienne ;* ainſi, grace à ſa moralité compâtiſſante, voilà les jeunes filles bien à leur aiſe. Indulgent pour les jeunes filles, il eſt terriblement ſévère pour les Magiſtrats, qui, (fait-il dire à *Marcelline*) *par leur coupable négligence laiſſent enlever aux filles tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles? Elles avoient un droit naturel à la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.* Ce ne ſont pas les Magiſtrats qu'il faut acccuſer, ce ſont les femmes elles-mêmes, qui préfèrent les ouvriers aux ouvrières. C'eſt ainſi que leur caprice a enlevé aux malheureux individus de leur ſexe l'avantage, aujourd'hui très-conſidérable, qu'ils auroient pu retirer de la coëffure des femmes. Elles ſe

ſont toutes accordées à choiſir pour cet office la main des hommes. M. de *Beaumarchais*, dans ſon enthouſiaſme pour les filles abuſées, ne conſidère pas que la plûpart des filles qui languiſſent à Paris dans la misère, y ſont venues de Province pour cacher les ſuites d'une foibleſſe; que cette innombrable multitude de refugiées, augmente prodigieuſement, pour les filles, la difficulté de ſubſiſter de leur travail; que ſi toutes les filles reſtoient dans leur pays & dans leur famille, la néceſſité de ſubſiſter ne les forceroit preſque jamais au ſacrifice de l'honneur; & qu'il eſt généralement vrai de dire, que toute fille qui ſe vend s'eſt déjà donnée; maxime qui détruit la meilleure raiſon de M. de *Beaumarchais*, & réduit à rien ſon apologie des filles abuſées.

Que l'Auteur de *Figaro*, content d'avoir fait rire le public, n'aſpire donc point à la gloire d'avoir été utile aux mœurs : cette prétention ſcandaliſeroit les honnêtes gens beaucoup plus que ſa comédie. Le monologue de *Figaro* & ſes réfléxions politiques ſur la liberté d'imprimer *des ſot-*

tises demanderoient une longue discussion; mais je craindrois de trouver dans M. de *Beaumarchais* plus d'esprit que de philosophie; & peut-être ne m'entendroit-il pas. Ce qui me le fait soupçonner, c'est que son argument le plus fort, en faveur de la liberté de la presse, est l'exemple de l'Angleterre. Un philosophe peut il ignorer que les loix d'une nation doivent être appropriées à la forme de son gouvernement, à son caractère, à ses mœurs, à sa religion. Que cette liberté de la presse, dont les inconvéniens ne sont peut-être pas considérables, chez un peuple républicain, grave, penseur, divisé en une foule de sectes différentes, seroit une source de désordres affreux chez un peuple gouverné par un seul maître, soumis à une seule religion, naturellement étourdi, frivole & léger.

A Londres, le bon sens, la réfléxion & l'ordre se montrent jusques dans les assemblées les plus tumultueuses; là, point de gardes armés pour maintenir la tranquillité publique; une foule immense se fait la police à elle-même, défile lente-

ment & de ſang froid par des paſſages étroits, où les françois ſe précipiteroient les uns les autres, & s'étoufferoient pour paſſer plus vîte. Je ſuis bien ſurpris qu'aucun anglomane n'ait encore propoſé de ſupprimer à Paris, dans les fêtes, dans les cérémonies, dans toutes les aſſemblées extrêmement nombreuſes, les ſentinelles qui veillent à la ſûreté commune; cela ne ſeroit pas plus abſurde que de propoſer, d'établir en France comme en Angleterre, la liberté de la preſſe; mais le danger en ſeroit bien plus ſenſible pour *le grand commun* des politiques.

Il n'en faut pas douter; dans un royaume, tel que la France, le gouvernement ne ſçauroit employer trop de précautions pour prévenir les déſordres que certains écrits peuvent occaſionner dans des têtes peu réfléchies. Oui, dans un pays monarchique & catholique, la liberté de la preſſe ſeroit de la plus dangereuſe conſéquence. Si la religion de l'état, eſſentiellement liée au gouvernement, tombe dans le mépris; s'il n'y a plus de

mœurs, même parmi le peuple ; si l'on ne connoît plus ni postérité, ni patrie, ni vertu, ni devoir; si l'intérêt personnel absorbe tous les sentimens honnêtes, c'est l'ouvrage de ces *petits écrits* qui en eux-mêmes me paroissent tout aussi méprisables qu'à M. de *Beaumarchais*, mais qui sont très-importans par leurs effets. Auroit-on cru que les pasquinades, les bouffonneries de *Voltaire* sur la religion & sur la bible ; ces plattes facéties dont l'impiété fait tout le sel, & qui ne semblent destinées qu'à charmer le loisir des laquais, tourneroient la tête à la bonne compagnie; infecteroient toute la jeunesse du royaume; étoufferoient, dans ces cœurs encore tendres, tous les germes de l'honnêteté; prépareroient à la patrie une génération d'égoïstes, sans instruction, sans mœurs & sans principes.

M. de *Beaumarchais* essaye de justifier quelques prétendus bons mots de *Figaro* sur lesquels, dit-il, dans son jargon, on a voulu *jetter de la défaveur*. Pour lui il cherche à jetter de la poudre aux yeux, par la fierté

& même l'arrogance de ses réponses. Cette phrase : *sommes nous des soldats qui tuent & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent*, a paru décourageante pour le soldat. L'auteur appelle cette objection *l'argument de la méchanceté*, & il ajoute très-honnêtement, *reste à en prouver LA BÊTISE.*

Il me semble que la *bêtise*, est à ne pas répondre à l'objection ; c'est ce qui arrive à M. de *Beaumarchais.* Il prouve bien que les soldats n'ont jamais prétendu qu'ils dussent pénétrer les secrets du cabinet ; & ce n'est pas de cela dont il s'agit : mais il ne prouve nullement que la phrase de *Figaro* n'est pas ironique & n'insulte pas à cette ignorance des soldats, qui se font tuer sans sçavoir pourquoi : c'est cependant ce qu'il falloit prouver. On voit qu'il est plus facile de traiter une objection de *bêtise*, que de la refuter solidement.

Il cite à cette occasion le mot attribué au Grand *Condé*, qui, voyant *Louis XIV* prêt à pousser son cheval dans le Rhin, lui dit, à ce qu'on prétend, *Sire, avez-vous besoin du bâton*

de Marechal. Il s'efforce à son tour de *verser de la défaveur* sur ce mot, & ses argumens mériteroient peut-être la qualification dont il est si prodigue pour les autres. Le mot du Grand *Condé*, si cependant il est de lui, n'est ni une *sottise*, ni un *affreux mot* : M. de *Beaumarchais* se moque des *Logiciens qui déraisonnent sur ses phrases*; mais montre-t-il plus de raison & de logique quand il se perd dans des hyperboles & des déclamations de collège, pour commenter tout de travers une façon de parler familière, qui n'avoit d'autre sens ni d'autre objet, que d'avertir *Louis XIV* des devoirs de son rang & de *sa grandeur qui l'attachoit au rivage.*

Ce qu'il y a de plus adroit dans cette préface, ce sont certaines objections frivoles que l'auteur prétend qu'on lui a faites, & qui donnent lieu à des réponses ou plaisantes, ou victorieuses ; ce qui, pour l'effet, est souvent la même chose. Par exemple l'article qui concerne les *Ursulines* est traité avec beaucoup de gaieté ; on y reconnoît le talent de l'auteur pour

le persifflage : mais il est toujours vrai qu'il étoit au moins inutile, pour ne pas dire indécent, de nommer là les *Ursulines* ; la Comtesse pouvoit dire qu'elle se retireroit dans un couvent, sans le désigner ; & une grande preuve que les *Ursulines* sont très-déplacées dans cet endroit ; c'est que ce nom, qui n'a rien de comique en soi, a toujours fait rire les spectateurs.

M. de *Beaumarchais* prétend que les gens de la cour ne lui ont point pardonné cette définition du courtisan, *recevoir, prendre & demander* ; & pour se justifier, il s'engage dans une explication grammaticale de ces trois expressions *l'homme de la cour, l'homme de cour, & le courtisan par métier* : il a raison cette fois, mais il n'est pas plaisant ; & cette pesante explication de ce que tout le monde sçait, approche beaucoup du pedantisme. Ne diroit-on pas que M. de *Beaumarchais* est le premier qui se soit permis des épigrammes contre les *courtisans par métier*.

Il s'imagine aussi que les seigneurs lui sçavent mauvais gré d'avoir pré-

ſenté ſur la ſcène le Comte *Almaviva* comme un ſeigneur galant & même libertin; il ſe trompe : mais ce qu'ils lui reprochent avec raiſon, c'eſt d'en avoir fait un ſot.

Une autre de ſes viſions eſt de ſe perſuader que le titre de *Folle Journée* a beaucoup influé ſur les jugemens qu'on a portés de ſa pièce; c'eſt ce qu'il appelle à ſa manière *l'influence de l'affiche*. N'affecte-t-il pas même de craindre que les Avocats & les Magiſtrats ne ſoient choqués du plaidoyer de *Bartholo*, du rôle de *Bridoiſon*, &c. comme s'il pouvoit ignorer que ce qu'il y a de meilleur dans cette partie de ſa pièce, n'eſt qu'une foible copie des *Plaideurs* de *Racine*.

Enfin, n'y a-t-il pas un *Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop*, qui lui a dit *un ſoir au ſpectacle ; expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi dans votre pièce on trouve autant de phraſes négligées, qui ne ſont pas de votre ſtyle ;* & là-deſſus voilà M. de *Beaumarchais qui n'économiſe* pas ſon érudition & ſon éloquence pour faire comprendre au critique qu'un

qu'un Poëte comique ne doit point avoir de ſtyle, mais faire parler à chaque perſonnage le langage qui lui convient; & que lui *Beaumarchais* l'a fait avec beaucoup de ſuccès. Il ne manque à cette ingénieuſe tirade que la modeſtie & la vérité; car M. de *Beaumarchais* a un ſtyle ſans le ſçavoir & même très-reconnoiſſable; & c'eſt lui qui parle par la bouche de tous ſes perſonnages.

Il ne niera pas du moins que la préface ne ſoit de ſon ſtyle, car il eſt bien marqué à ſon coin: on pourroit lui appliquer l'éloge que *Francaleu* fait du poëte *Damis* dans la *Métromanie.*

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme
un autre.

En frappant l'air de ſon nom on entend vibrer le vieux mot patrie; Jetter de la défaveur; verſer de la défaveur; ma poitrine a déjà grondé; j'ai déjà noirci bien du papier au ſervice de votre colère, &c. &c. Voilà un échantillon

des tournures précieuses & neologiques dont l'auteur a soin d'enluminer son style, pour se distinguer sans doute des écrivains qui sont gens de lettres. Il faut passer à son amour propre désolé le terme de *Jugeurs* qu'il emploie avec tant de complaisance ; il seroit trop dur pour lui de reconnoître des *Juges* dans ses critiques ; mais le nom ne fait rien à la chose ; les *Juges* ou *Jugeurs* ne l'en ont pas moins jugé, & qui pis est leur jugement restera, & deviendra celui du public.

Je serois bien tenté aussi de pardonner à l'auteur l'égoïsme dont sa préface est remplie ; la haute opinion de lui-même qu'on y voit transpirer ; la manie de se comparer à *Molière*. Dans une excessive prospérité le plus sage souvent se méconnoît & s'oublie : mais ce qu'un auteur ne doit jamais oublier, c'est l'honnêteté ; ce que le public ne lui pardonne jamais ; c'est la grossièreté, ce sont les injures ; qui n'avilissent que celui qui les dit : croit-il avoir répondu à ses critiques en les appellant *vermine éphémère*, *balayeurs*, *afficheurs*, *écumeurs littéraires*, *qui ven-*

dent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ces épithètes de la halle, traduites en langage plus poli, signifient seulement : je tremble au milieu de mon succès qu'on n'ouvre les yeux du public, & quoique je me regarde comme un *grand homme*, je *redoute* à l'excès *les petits écrits.*

Une preuve assez frappante de la force du préjugé, c'est qu'on croit communément, sur les plaintes des auteurs, que ce sont les critiques qui leur disent des injures; cependant c'est tout le contraire. Les critiques sont honnêtes & se renferment dans des observations littéraires; ce sont les auteurs qui vomissent contre eux les plus odieuses personnalités, les plus dégoûtantes ordures : ouvrez les feuilles de l'Abbé *Desfontaines*, vous y trouverez *Voltaire* jugé avec discernement, avec politesse, avec tous les égards dûs à son talent; lisez, si vous en avez le courage, les pamphlets de *Voltaire*; & vous frémirez des horreurs dont il salira votre imagination. Feu M. *Freron* n'a jamais opposé que du goût, de l'esprit & de l'aménité,

à ces tombereaux pleins de boue qu'un crocheteur littétaire déchargeoit sur lui. Tous les écrivains de la secte de *Voltaire* ne parlent jamais des critiques avec modération ni même avec esprit : ce sont des serpens, des crapauds, des vermisseaux, &c. Ils ont là-dessus un dictionnaire ample & riche.

M. de *Beaumarchais* a voulu trancher aussi du petit *Voltaire ;* c'est par ce côté là seul qu'il lui ressemble; il auroit dû attendre que des ouvrages plus importans que *Figaro* lui eussent acquis, comme à *Voltaire*, le droit d'impertinence. Pour moi je n'ai vu dans *les affiches & les paragraphes à tant de liards*, que les remarques fines & judicieuses d'un homme de lettres très éclairé qui ne partage point l'engouement de la multitude; j'ai vu entr'autres choses un plagiat fort bien relevé. Mais je ne veux pas dire ce que je vois dans les réponses de M. de *Beaumarchais ;* car en condamnant les écrivains malhonnêtes, il ne faut pas les imiter. Sérieusement, l'auteur de

Figaro croit-il avoir assez d'esprit pour faire accroire à ses lecteurs, que les critiques qu'on fait de sa pièce sont des *calomnies* ; ce seront bientôt des sacrilèges.

Il est bien plus modéré & plus honnête envers l'auteur d'un certain discours prononcé à l'Académie françoise ; où l'on dit que *les mœurs basses & corrompues* (DE LA COMÉDIE DE FIGARO) *n'ont pas même le mérite d'être vraies*. Ce discours fait presque autant de mal au cœur à M. de *Beaumarchais*, que les *affiches & bulletins* : cependant il n'appelle pas l'auteur, un calomniateur; par grace singulière, il le traite seulement de bête ; & il pousse même la complaisance jusqu'à lui accorder le titre *d'homme de bien*, infiniment plus précieux & plus rare *au temps qui court* que celui de bel esprit. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il n'est pas possible d'avoir de l'esprit quand on n'est pas content des mœurs de *Figaro*. M. de *Beaumarchais* l'a décidé ; nul n'aura de l'esprit que lui & ses amis : voilà ce qui s'appelle *un bon arrêt, bien*

juste. * Je ne doute pas que tout lecteur sensé n'y souscrive.

En voilà bien assez sur la préface ; passons à l'ouvrage. Vous sçavez, Monsieur, à quoi vous en tenir sur l'utilité morale de la *Folle Journée* ; nous examinerons incessamment dans une autre lettre ce qu'il faut penser de son mérite littéraire.

Je suis, &c.

---

* Paroles du Comte Almaviva. Scène onzième du troisième Acte.



LETTRE XV.

Le zélé Compatriote, ou nouveaux essais historiques & moraux sur l'éducation françoise : ouvrage composé en faveur des pères & mères, instituteurs de la jeunesse, dont le but est d'établir des principes d'après lesquels on pourra facilement parvenir à procurer aux élèves de l'un & l'autre sexe les connoissances nécessaires, utiles & agréables pour la formation du cœur & de l'esprit : par M. de Bury. *A Paris, chez* Nyon le jeune, *Libraire, place des Quatre-Nations, à Ste. Monique. 1 vol.* in-12 *d'environ 500 p. Prix, 2 l. 10 f. broché. 3. liv. relié ; se trouve aussi à Versailles, chez* Poinçot, *Libraire, rue Dauphine.*

SI le style de cet ouvrage, M., n'est pas toujours très-pur ni très-

agréable, la morale n'en ſçauroit être plus ſaine & plus utile. L'Auteur remplit exactement le titre de *zélé compatriote* qu'il prend à la tête de ſon livre. Les préceptes & les exemples qu'il met ſous les yeux ne peuvent former que de bons citoyens, de véritables françois. Cette production enfin n'eſt peut-être pas celle d'un très-grand écrivain, mais ce qui vaut autant & même beaucoup mieux, c'eſt celle d'un très-honnête homme.

Bien différent de tous nos écrivains modernes, l'Auteur n'a point la vaine prétention de vouloir tout changer, tout détruire, & tout réformer. Il penſe avec raiſon que l'inſtitution actuelle eſt généralement auſſi bonne & auſſi excellente qu'elle peut l'être, & il rend aux Maîtres de l'Univerſité de Paris, le témoignage honorable que méritent leur zèle, leurs travaux & leurs lumières. Il a cru cependant qu'un code de morale adapté à nos mœurs, à nos préjugés & à nos défauts, pouvoit encore venir à l'appui des leçons que reçoivent les jeunes gens dans le cours de leurs études,

& qu'il étoit bon de les prémunir contre les dangers auxquels ils se trouvent exposés en paroissant dans le monde. C'est cette partie qui fait la base de ce traité intéressant. Quiconque l'aura bien approfondi & se sera pénétré des principes qu'il renferme, possédera toutes les qualités que prescrit la religion & qu'exige la société ; & pour être presque tous connus, les traits que rapportent l'auteur n'en sont pas moins utiles par la manière dont il les lie avec ses préceptes. Nous ne nous arrêterons donc qu'à ce qui concerne la morale, les deux autres parties qui ont pour objet l'étude des sciences & de l'histoire, ne renfermant rien que tout le monde ne sçache.

On doit sçavoir gré à M. de *Bury* d'avoir sçu distinguer dans les différentes vertus qu'il recommande, ou dans les préjugés qu'il combat, ce qui tient plus particulièrement à nos mœurs. Telles sont la galanterie, la valeur, l'amour du jeu, qui entrent pour beaucoup dans le caractère de notre nation. Ces penchans bien réglés

peuvent n'avoir aucune ſuite funeſte ; mais à quel déſordre ne peut pas porter leur excès ? La galanterie conduit ſouvent au libertinage ; la valeur mal-entendue cauſe notre perte, & le jeu qui doit ſervir de délaſſement, n'eſt-il pas la ſource de la ruine d'une foule de particuliers ? Chacun de ces articles eſt accompagné de traits capables de produire les meilleurs effets, par là même qu'ils piquent la curioſité. C'eſt pour la valeur, l'exemple du Comte *d'Artois*, frère de *Saint-Louis*, dont la témérité fut auſſi funeſte à lui-même qu'à toute l'armée françoiſe ; c'eſt celle du Roi *Jean*, qui, emporté par un courage aveugle, vit ſon armée taillée en pièces & tomba lui-même entre les mains d'un ennemi auquel il étoit ſi ſupérieur en forces. N'eſt-ce pas auſſi cette valeur mal dirigée qui a produit parmi nous la fureur des duels ? L'Auteur a bien raiſon quand il s'écrie à ce ſujet : » Quoi ! il ne » dépendroit que d'un étourdi, d'un » fou, d'un brutal d'inſulter un homme » d'honneur, pour le priver de la » réputation que ſes vertus lui ont

» acquise, s'il ne tire pas vengeance » de cet affront, ou s'il ne s'expose » pas lui-même à perdre la vie ?.. » Le duel n'est pas une institution » d'honneur, comme le pensent les » duellistes, mais une mode affreuse » & sanguinaire, qui doit sa naissance » aux nations féroces du Nord «. Il étoit inconnu aux Grecs, aux Romains, & ces peuples ne le cédoient pas à nous en valeur.

» Ordinairement les duellistes, fiers » de leur adresse & de leur habileté » dans le maniement des armes, ca- » chent une véritable lâcheté sous un » courage affecté. C'étoit le sentiment « du célèbre Maréchal de *Turenne*. » Eh ! quel homme se connut jamais » mieux que lui en véritable bra- » voure ? Ce grand homme un jour » renvoya en France, de Hesse-Cassel, » où il commandoit l'armée, un Ca- » pitaine de Cavalerie, qui avoit tué » en duel deux autres Officiers : *parce » que*, dit-il, *j'ai remarqué plusieurs » fois la triste contenance d'un homicide » devant l'ennemi : il nous tueroit tous*,

» *si nous le laissions faire, & ne tueroit*
» *pas un seul ennemi du Roi* «.

En parlant du jeu, parmi plusieurs exemples que cite l'Auteur de l'adresse de certains personnages pour se rendre la fortune favorable, celui du fameux *Law*, prouve qu'il n'étoit pas moins habile à duper les particuliers qu'il ne l'a été à tromper le public. C'étoit » le plus habile calculateur de l'Eu» rope ; il avoit combiné tous les » hasards des jeux, sur-tout celui » des dez. Lorsqu'il tenoit le cor» net, il sçavoit parler ou se taire à » propos ; s'il faisoit une partie de » taup-&-ting, qui est une espèce de » lansquenet aux dez, il s'en faisoit » donner une balle. Avant de jouer, » il les pesoit tous avec un trébuchet » qu'il portoit toujours dans sa poche, » & rejettoit ceux qui étoient d'un » poids inférieur aux autres ; s'il en » tomboit un par terre, il ne le rece» voit plus sur la table, de peur qu'il » ne fut changé. Il avoit gagné des » sommes considérables dans diffé» rentes villes capitales des états de » l'Europe ; car il fut chassé de quel-

» autres : enfin, il arriva à Paris en
» l'année 1717, avec cent mille écus
» en or, & il y gagna encore beau-
» coup d'argent.

La prodigalité est encore un de nos vices contre lequel M. de *Buy* s'élève avec beaucoup de force. Nos modes sur-tout ont le don de lui déplaire au suprême dégré. Voici qui pourra vous donner une idée du style & du ton de cet ouvrage. » Il est étonnant
» que nos françois, qui d'ailleurs ont
» du bon sens, se laissent si fort em-
» porter à cette manie des modes,
» toute ridicule qu'elle est, & *qui*
» d'ailleurs est fort coûteuse : car à
» peine portent-ils pendant quatre
» mois leurs habits nouveaux, il leur
» en faut à toutes les saisons, & il
» *n'y a* que les valets-de-chambre
» qui en profitent. Ce qu'il *y a* de
» singulier, *c'est que les autres nations*
» *de l'Europe nous imitent*. Elles ne
» *trouvent* point d'habillemens plus
» honnêtes & plus commodes que les
» nôtres : les parties de notre corps
» que nous devrions couvrir, sont
» si marquées qu'il semble que nous

» soyons tout nuds. L'Hyver à peine
» *sommes-nous* assez couverts pour
» nous garantir du froid ; & l'été,
» *nous sommes* si serrés dans nos vête-
» mens que pour peu que nous mar-
» chions, *nous sommes* tout en sueur ;
» il semble que *nous soyons* dans des
» entraves. Nos souliers sont trop
» étroits & les boucles sont trop
» grandes. Les jarretières nous scient
» les jarrets ; *nous sommes sanglés comme*
» *des chevaux* dans nos culottes, qui,
» sans cela, nous tomberoient sur les
» genoux. Nous n'osons lever les bras
» de peur de déchirer nos manches,
» tant elles sont étroites ; à quoi il
» faut joindre les cols, les poignets
» qui sont trop gênans «.

Après cette sortie assez singulière contre notre toilette & nos modes, on est tout surpris que l'Auteur finisse par les approuver, en ce qu'elles ne sont en rien contraires aux bonnes mœurs & qu'elles font entrer beaucoup d'argent dans le royaume. M. de *Bury* est, comme vous voyez, de fort bonne composition.

Il remarque avec joie que la passion

du vin s'éteint tous les jours de plus en plus parmi nous. C'est assurément très-bien fait à nous de ne pas nous y livrer avec excès. Mais n'avons nous pas passé un peu trop rapidement à l'extrémité opposée ? Et la gaieté des repas antiques n'etoit-elle pas préférable à la triste monotonie qui règne dans nos festins modernes ? M. de *Bury* cite l'exemple de *Charles XII*, qui se condamna à ne jamais boire de vin, pour se punir d'avoir manqué à sa mère dans un instant d'yvresse. Pour moi j'aimerois beaucoup mieux qu'il eût bu un peu plus de vin, & qu'il eût versé moins de sang.

L'Auteur a bien raison quand il recommande la discrétion comme une vertu extrêmement précieuse. Mais je ne sçais si les dames lui sçauront gré de l'axiome suivant. » L'homme sage se » gardera bien sur-tout de confier » son secret à trois sortes de per- » sonnes : *à un babillard, à un enfant* » *& à une femme !* « Il corrige à la vérité un peu ce que cette maxime a de trop dur par l'exemple de quelques femmes de l'antiquité qui ont

gardé le ſecret avec un courage héroïque. Mais l'hiſtoire de madame de *Coatquin* qui trahit la confiance de M. de *Turenne*, n'eſt pas très-propre à faire revenir le lecteur ſur le compte des femmes modernes. Rien au monde ne faiſoit tant de peine à M. de *Turenne* que le ſouvenir de cette foibleſſe. Il n'y penſoit jamais ſans rougir de confuſion. Auſſi, dit-il un jour à un ſeigneur qui le mit ſur ce chapitre, le ſoir dans ſa chambre : *éteignons les lumières, & je vous dirai enſuite cette hiſtoire.*

A l'article *médiſance & calomnie*, dont on ne ſçauroit trop inſpirer l'horreur, M. de *Bury* cite comme une pure fanfaronade la réponſe que fit *Boileau* à ceux qui cherchoient à le détourner de la ſatyre, ſous prétexte que ſes ennemis auroient ſans ceſſe les yeux ſur lui & ne chercheroient qu'à le décrier. *Hé bien*, répondit-il, *je ſerai honnête homme & ne les craindrai point.* Un honnête homme ſatyrique ! s'écrie auſſi tôt amérement l'auteur. M. de *Bury* n'abuſe-t-il pas ici des mots ? Si *Boileau* dans ſes ſa-

tyres eut déchiré l'honneur des particuliers, qu'il eut décrié leurs mœurs & rendu leur probité suspecte, on pourroit le regarder comme un malhonnête homme. Mais qu'a de contraire à l'honneur le courage avec lequel il s'opposoit aux progrès du mauvais goût, & la justice qu'il a faite de cette foule de plats écrivains qui infectoient le Parnasse ? Ce n'est que dans notre siècle, où la fade complaisance est érigée en vertu, qu'on s'est avisé de lui faire un crime de son zèle pour la défense du bon goût, je dirai même, des bonnes mœurs. Ce que *Boileau* au reste avoit promis, il l'a tenu, & la postérité ne lui reprochera aucun des vices qui avilissent l'ame & flétrissent le cœur; il fut un *honnête homme*, & malgré l'autorité de *l'auteur célèbre*, dont s'appuie M. de *Bury*, elle arrêtera ses yeux sur ses satyres aussi bien que sur les autres productions de ce poëte immortel. Je ne vois que les *Cotins* & les *Pradons* modernes qui puissent s'en offenser. L'Auteur ne feroit donc pas mal de retrancher de son livre

cette petite digression inspirée par une délicatesse aussi fausse que mal entendue.

Je crois vous en avoir dit assez pour vous faire connoître le mérite de cet ouvrage. Il ressemble assez pour le fond *à la morale mise en action* dont je vous ai rendu compte * dernièrement ; mais il en differe beaucoup par la grace & l'élégance du style. C'est à M. *Lenoir*, Lieutenant Général de Police, qu'il est dédié. Un livre qui tend à former les mœurs ne pouvoit paroître sous de plus heureux auspices que sous ceux d'un Magistrat qui veille avec tant de succès à leur maintien.

Je suis, &c.

---

* N°. 11. Tom. 3. Pag. 47.



LETTRE XVI.

Nouveau plan de Philosophie classique.

Existimabam ut cognoscerem hoc, labor est ante me.

A Riom, 26 Avril 1785.

Il seroit à souhaiter qu'on put établir une certaine uniformité dans l'enseignement public ; ceux qui ont réfléchi sur ce sujet conviennent unanimement qu'il en résulteroit un avantage réel pour l'éducation nationale. Un ministère aussi éclairé que le nôtre se prêteroit sans doute à des arrangemens généraux qui seroient bien conçus ; on n'a jamais protégé d'une manière si marquée la littérature, les sciences & les arts, que sous le gouvernement actuel. Plusieurs Magistrats du Royaume, dont les lumières sont aussi

étendues que le zèle est patriotique, ont donné des projets qui mériteroient, du moins en grande partie, d'être mis à exécution : mais des intérêts particuliers ainsi qu'un attachement aveugle pour des usages consacrés par l'habitude, s'y sont constamment opposés jusqu'à ce moment. En attendant une heureuse révolution dans le systême général de l'instruction publique, j'ai cru devoir annoncer un nouveau plan de Philosophie classique ; mes vues tendent, d'une part à faciliter l'étude des élèves, & de l'autre à simplifier le travail des instituteurs relativement à la Philosophie.

1°. Je pense qu'il seroit à desirer que l'on composât un cours de philosophie très-étendu à l'usage des Professeurs & qu'on en fit un abregé qui seroit mis entre les mains des jeunes gens. Les uns auroient des matériaux tout préparés pour leurs explications & ne seroient point obligés de feuilleter un grand nombre d'ouvrages qu'ils ont bien de la peine à se procurer, lors même qu'ils ne

manquent pas d'un certain zèle, les autres gagneroient un temps précieux qu'ils perdent à transcrire des leçons qu'on pourroit leur procurer aisément par la voye de l'impression : je passe sous silence plusieurs autres raisons solides que M. l'Archevêque de Lyon a très-bien développées dans un mandement qu'il publia l'année dernière au sujet de la théologie de son diocèse, (V. p. 5 & suiv.) L'exemple qui suit servira au développement de ma première réfléxion.

Un Membre distingué de l'Académie des sciences a donné au public des élémens de Mathématiques généralement estimés ; leur étendue empêcha d'abord de les adopter dans des classes différentes de celle à laquelle ils sont particulièrement destinés; mais l'Auteur de ces élémens, à la sollicitation de M. le Chevalier de *Keralio*, Maréchal de camp, en a ensuite donné lui-même un abregé, & les a rendus, par ce moyen, d'une utilité plus générale. Il est beau de voir un de nos premiers Géomètres abandonner de belles théories & de hautes

ſpéculations pour deſcendre à la portée de la jeuneſſe ; c'eſt en quelque ſorte ſacrifier la gloire de grand Mathématicien à celle de bon citoyen. Les *Ecoles Militaires* du Royaume ne ſont pas les ſeules qui aient adopté avec empreſſement l'ouvrage du célèbre Académicien que je viens de déſigner : d'habiles Profeſſeurs, après avoir procuré ſon abregé à leurs élèves, ont puiſé de ſolides explications dans l'ouvrage qui eſt beaucoup plus étendu. Cet exemple ſuffit pour nous apprendre qu'on devroit ſe conformer à un procédé auſſi ſage, en publiant des élémens de Philoſophie.

2°. Je voudrois qu'on fît *principalement* * uſage des travaux de l'Académie des Sciences dans la compo-

* Je dis *principalement*, parce qu'on pourroit auſſi tirer parti du Journal de Phyſique, des Mémoires préſentés à l'Académie par divers Sçavans, & des collections de quelques autres Sociétés de l'Europe. (*Note de l'Auteur*)

ſition de la partie phyſique du cours de philoſophie que j'oſe propoſer. On pourroit profiter de pluſieurs *mémoires* pour l'exécution du projet en grand, & de *l'hiſtoire* pour l'abregé. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'indiquer des ſources plus pures ni des matériaux plus ſolides. L'ouvrage auquel je renvoye eſt le plus beau monument qu'on ait élevé en l'honneur des ſciences : c'eſt là qu'on voit la marche rapide & les progrès étonnans de l'eſprit humain depuis un ſiècle. La partie hiſtorique de ce recueil immortel eſt ſur-tout favorable à l'exécution du plan dont il s'agit ; on y trouve des analyſes faites d'une manière auſſi inſtructive qu'agréable ; on y donne des vues qu'on chercheroit en vain dans d'autres ouvrages ; on y expoſe les idées les plus métaphyſiques de la façon la plus claire & la plus conciſe ; on y apprend la manière dont il faut parler des ſciences aux perſonnes qui ne ſont pas encore initiées ; enfin, on y fait mention des machines inventées, & c'eſt avec tant d'art, qu'on les fait connoître ſans

defcendre dans mille détails graphiques, où fe perdent prefque tous ceux qui publient des élémens de phyfique. Ces avantages inappréciables font dus & aux ordres fages du miniftère, & à l'attention que l'Académie apporte au choix de fes Secrétaires; ceux qu'elle a nommés jufqu'à ce jour * font connus de la manière la plus avantageufe dans l'empire des fciences; leurs noms feront toujours chers à la nation & à toutes les perfonnes qui fçavent apprécier les connoiffances.

3°. Vaut-il mieux écrire la Phyfique en latin qu'en françois? C'eft une queftion qui mérite d'être difcutée contradictoirement. Il faudroit d'abord qu'elle fut agitée par une perfonne inftruite qui feroit tous fes efforts pour démontrer qu'on doit traiter cette partie en françois. M. le Préfident *Ralland*, qui a écrit avec fuccès

* MM. Duhamel, de Fontenelle, de Mairan, de Fouchi, &c.

pour les inſcriptions en langue vulgaire, pourroit ſe charger d'une pareille cauſe, ſi des fonctions importantes ne le concentroient, pour ainſi dire, dans le ſanctuaire de la juſtice. Il faudroit enſuite qu'un membre de l'Univerſité exposât avec force les raiſons qui engagent les corps enſeignans à conſerver l'uſage de donner la phyſique en latin : on trouveroit dans cette compagnie reſpectable pluſieurs perſonnes dont les talens honorent aujourd'hui les ſciences & la littérature, qui pourroient défendre avec avantage la méthode uſitée dans les Ecoles publiques. Après l'expoſition des raiſons contradictoires, on choiſiroit quelqu'un qui auroit des lumières & autant de diſcernement que d'impartialité, au jugement duquel on s'en rapporteroit : ce ſeroit en quelque ſorte un Avocat Général qui donneroit ſes concluſions dans un procès depuis ſi long-temps indécis & le jugeroit en dernier reſſort. On ſe garderoit bien de prendre M. de *Rivarol* pour arbitre dans une

question de cette nature : elle est déjà décidée pour lui dans ce brillant discours qui a mérité dernièrement la palme académique à Berlin. La réputation dont jouit votre Journal me fait désirer qu'on le choisisse pour y consigner les moyens de défense de part & d'autre, ainsi que la décision de cette importante question.

Telles sont les réflexions préliminaires qu'on m'a prié de publier, avant de commencer la rédaction d'un ouvrage dont l'utilité est très-sensible ; mais l'exécution du plan que je propose dépend du concours de plusieurs personnes. Il faut un corps de doctrine qui contienne au moins six volumes in-4°., & dont l'abregé soit de six volumes in-12. Quelque laborieux que soit un particulier, on sent qu'il a besoin d'être puissament secondé pour achever avec célérité une entreprise aussi étendue : afin d'obtenir un succès complet, il convient de recourir à une société composée de personnes qui puissent agir avec autant de concert que de liberté, & qui

joignent, à un goût sûr, de vastes connoissances. Chacun doit fournir les matériaux de la partie qui lui sera la plus familière, & en même temps l'analyse : tous les associés se réuniront, tant pour fixer les époques des découvertes que pour faire connoître la chaîne des connoissances acquises; mais un seul, très-exercé à écrire, tiendra la plume afin d'éviter la dissonance de l'élocution & de donner un air de famille à toutes les branches de la philosophie.

Ceux qui président à l'instruction de la jeunesse, qui est l'espérance de la patrie, pourroient hâter le succès du projet que je viens d'exposer. Je commence par soumettre mon plan aux Directeurs des Ecoles publiques. Un article aussi important de l'éducation national ne seroit pas indigne de l'attention du Clergé de France : son auguste assemblée, sans négliger les grands objets dont elle doit s'occuper cette année, pourroit nommer des Commissaires, dont le travail seroit rélatif à l'enseignement des jeunes citoyens, aux détails qui en sont une

dépendance, & par conséquent au plan que je mets aujourd'hui sous les yeux du public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BESILE, de l'Oratoire.

LETTRE XVII.

Nouveau Manuel épistolaire renfermant par ordre alphabétique des modèles de Lettres sur les différens sujets qui se présentent dans la vie, avec quelques avis sur le cérémonial qu'on doit y observer. Prix 48 s. broché & 3 liv. relié. A Caen, chez G. Leroi, *Imprimeur du Roi, à l'ancien hôtel de la Monnoie; & à Paris, chez* Delalain *le jeune, Libraire, rue S. Jacques, &* Belin, *Libraire, même rue.* 1785.

QUOIQUE le style épistolaire soit de toutes les choses du monde, Mon-

ſieur, celle qui s'enſeigne le moins; cependant on peut s'y former par la lecture des bons modèles. C'eſt donc rendre un ſervice au public que de mettre ſous ſes yeux un recueil des meilleures lettres faites ſur différens ſujets. Tout le monde eſt dans le cas d'écrire. Il n'eſt perſonne qui n'ait une grace à demander, ou des remercimens à faire. Je ne parle point des amis, car ils ne doivent écouter que leur cœur, il les inſpirera mieux que tous les recueils du monde. Mais il eſt des lettres de ſtyle, des formules eſſentielles à ſuivre; & c'eſt par-là que l'Editeur commence, ſavoir; par *le cérémonial des lettres*, & les *règles de bienſéance* qu'il faut obſerver. La grandeur du *papier*, le lieu où ſe met la *date*, les *titres*, la *ligne* & la fin de la lettre, *l'adreſſe*, *l'enveloppe* & le *cachet*, rien n'eſt oublié dans ſon protocole, pas même les apoſtilles. Il faut avouer que ces choſes s'apprennent encore mieux par l'uſage, & que l'uſage même en varie ſouvent. L'Editeur joint des remarques hiſto-

riques ſur le ſtyle épiſtolaire ; elles ſont courtes & abregées : il a ſenti que l'exemple valoit mieux que le précepte, auſſi ſe hâte-t-il de paſſer aux exemples.

L'ordre de ces lettres eſt celui de l'alphabet. Je ne ſçais ſi c'eſt le meilleur. Cet ordre alphabétique entraîne ſouvent avec lui bien du déſordre. Les lettres *d'amitié* ſuivent de près celles *d'affaires* ; à la ſuite du *refus* eſt le remerciment, ce qui n'eſt pas naturel. J'aurois mieux aimé diviſer ce recueil en trois ou quatre claſſes, *affaires*, *amitié*, *complimens*, *voyages*, &c. Cette diviſion eût ſatisfait un peu plus l'eſprit ; mais je ne veux pas trop inſiſter ſur cette legère obſervation. Les lettres *d'affaires* ſont donc les premières. *Celle de Madame de Maintenon à Madame d'Aubigné ſa belle-ſœur ſur ce qu'elle doit dépenſer annuellement* eſt vraiment curieuſe & met à portée de comparer les mœurs de ce temps-là, & celles d'aujourd'hui. Je paſſe legérement ſur celles *d'ambaſſades*, mais je vous avoue que je vais m'arrêter un peu ſur celles *d'amitié*.

Il y en a peut-être de plus piquantes, de plus ſpirituelles que celles que je vais vous tranſcrire, mais il n'y a pas d'une ſimplicité plus touchante.

« Je vous annonce, avec peine, » mon très-cher ami, que je pars » Lundi pour la Capitale ; mais je » n'oublierai point, aux bords de la » Seine, l'amitié que je vous ai jurée » ſur les bords de la Saône. Vous » ſavez que mon cœur n'a jamais été » inconſtant, & quoique éloigné de » votre ſéjour, ce cœur ſera toujours » auprès de vous. En quelque endroit » que je ſois, je regretterai votre » ſociété ; je la cultivois avec em» preſſement, je m'en rappellerai avec » délices le ſouvenir. C'eſt dans ces » ſentimens, que je vous embraſſe » avec autant de ſenſibilité, que de » douleur. »

Les Lettres ſur la *bonne-année* ſont trop médiocres, pour que je vous en parle ; parmi les Epîtres dédicatoires, je vous citerai les deux plus courtes, ne fût-ce que pour engager les Auteurs à les imiter. Voici celle

de l'Auteur du *Devin de Village* à M. *Duclos.*

« Souffrez, Monsieur, que votre » nom soit à la tête de cet Ouvrage, » qui, sans vous, n'eût point vu le » jour. Ce sera ma première & unique » Dédicace; puisse-t-elle vous faire » autant d'honneur qu'à moi. »

Celle des *malheurs de l'amour*, par M. de *Tencin*, est encore plus laconique, & elle est plus tendre.

« Je n'écris que pour vous, je ne » desire des succès que pour vous en » faire l'hommage; vous êtes l'univers » pour moi. »

Parmi les Lettres de félicitation, il est aisé de distinguer la suivante à sa tournure vive & originale; elle est de M. le Duc de *Maine*, à *Louis XIV*, pendant la campage de 1678.

SIRE,

« Si Votre Majesté continue de » prendre des Villes, cela est décidé, » il faut que je sois un ignorant. Car » M. *le Ragois* (*son Précepteur*) ne » manque jamais de me faire quitter » mes Livres, quand la nouvelle en

» arrive; & je ne quitte la Lettre que
» j'ai l'honneur de vous écrire, que
» pour aller faire un feu de joie.»

Au chapitre de *narration*, l'Éditeur ne pouvoit choisir de meilleurs modèles que les Lettres de *Racine*; j'en aurois voulu aussi quelques-unes de Madame de *Sevigné*.

Les Lettres sur un présent donné ou reçu commencent par celle-ci de l'Abbé de *Chaulieu*.

« Voilà, Monsieur, un petit présent
» d'huile d'Aix, excellente. L'Olive
» a toujours été le symbole de la paix;
» ne pourroit-elle point aujourd'hui
» faire finir la guerre que vous m'avez
» déclarée si ouvertement, &c.»

J'aime bien encore celle-ci qui accompagne l'envoi d'une écritoire.

« Voulez-vous bien, Monsieur
» recevoir un petit meuble dont vous
» faites bien meilleur usage que moi?
» Il sera entre vos mains l'instrument
» de nos plaisirs & de notre instruc-
» tion. J'ai mon intérêt, en vous fai-
» sant ce médiocre présent; il me rap-
» pellera quelquefois à vous, & j'aime

» à croire que ce ſouvenir aiguillonne
» votre pareſſe. »

Je n'exagererai pas beaucoup en vous diſant, Monſieur, que preſque tout le reſte eſt de Voltaire; & en vérité, tout agréable & légère qu'elles ſont, j'ai été un peu fatigué de ce continuel retour. On n'a pas même fait grace des réponſes qu'il faiſoit aux jeunes Auteurs, commençant preſque toutes par, *je ſuis vieux & ſourd*, & *j'ai 73 ans*, *&c.* J'aurois voulu qu'on en eût donné un peu moins de celles-là, & un peu plus de Madame de *Sevigné*; & ſi l'Auteur fait une ſeconde Edition, il pourra l'intituler, *Manuel Epiſtolaire* ou *Lettres de Voltaire*.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVIII.

Discours en vers sur la Société ; avec cette Epigraphe tirée de Terence, homo sum, *par M. H. A Paris, chez* Eugène Onfroy, *quai des Augustins, au lys d'or ; & chez les Marchands de Nouveautés.* 1785. *Avec approbation & permission.*

LE sujet, la devise, les pensées, le style, tout est intéressant, Monsieur, dans le discours que je vous annonce. On n'y voit rien de forcé, rien d'outré : partout c'est une douce chaleur, une simplicité touchante, une grace naïve, une élégance toujours égale.

Après avoir établi que ce n'est qu'à leur réunion que les hommes doivent leurs commodités & leurs biens, & refuté l'éloquent paradoxe de *Jean-Jacques*, il poursuit ainsi :

Si vieillir avec l'ours fut ton noble partage,

Pourquoi, mortel, pourquoi le ciel prudent & ſage
Voulut-il que de l'air qui fuit de tes poumons,
Ta bouche en mots précis changeât les foibles ſons?
Ta langue, agent docile, interprète empreſſée
Énonce-t-elle en vain ta rapide penſée?
Eh! quels êtres, dis-nous, converſent avec toi?
Ce ſuperbe courſier qui bondit ſous ta loi,
Ce bœuf, au pas tardif, qui ſillonne tes plaines,
Ce chien fier & ſoumis qui garde tes domaines,
De ta voix, tous les trois, entendent les accens;
Tous trois pour y répondre ont des cris impuiſſans.
Oui, l'homme eſt né pour l'homme.

Il montre en peu de mots le triſte abandon de l'homme ſeul, & ſuivant les progrès de l'art, il s'écrie:

Où ſont & l'arbre creux & la grotte profonde,

Demeures des mortels dans l'enfance du monde ?
Un palais prend leur place, élevé par nos mains.
Des peaux viles couvroient les pères des humains :
Pour former nos habits, l'or se joint à la soie ;
Où tissue en un drap, la laine se déploie :
Aux glands ont succédé des fruits délicieux :
Nous rampions avilis ; nous mesurons les cieux.
De la société voilà l'heureux ouvrage.
Que de mortels encore ont droit à mon hommage !
Cent prodiges nouveaux vont s'offrir à mon choix.
Vous peindrai-je le temps qui marche sous nos loix ?
Un verre étend ma vue : une forme pressée
Roule ; un mobile airain fait vivre ma pensée ;
En canaux arrondis le plomb guide les eaux ;
Les chênes sur les mers s'élancent en vaisseaux ;

Vernet séduit mes yeux, Gluck séduit mes oreilles;
Mais ce n'est qu'à Delille à chanter ces merveilles.

Cette chûte est délicieuse & toute la tirade est pleine tout à la fois de pensée & de vérité, rare alliage qui règne d'un bout à l'autre dans ce petit ouvrage. Il oppose à ces tableaux ravissans la stupidité du sauvage.

Une affligeante idée vient, il est vrai, s'offrir à son esprit: la guerre!

Mais pourquoi rappeller la guerre & ses forfaits,
Quand le ciel adouci nous a rendu la paix.

Cette transition est d'autant plus heureuse, qu'elle amène naturellement des éloges mérités, & ces deux vers touchans:

Muses, parez de fleurs le modeste héros,
Célébrez le ministre ami de vos travaux.

L'Auteur ne dissimule point les abus qui se sont glissés dans la société;

mais il se flatte qu'on peut les corriger, c'est encore une citation dont je ne puis défendre.

Oui, mortels, espérons. Je ne vous dirai pas
Qu'un bonheur toujours pur germera sous vos pas;
Que le bled dans vos champs va croître sans mélange;
Qu'il naîtra des buissons une riche vendange, (1)
Ni qu'un Dieu dans le styx plongera pour jamais,
Et l'hydre de la guerre, & l'hydre des procès.
Tant de bien n'est pas fait pour la race mortelle.
Doués de la raison, soyons heureux par elle:
Supportons nos abus, aimons le genre humain.

(1) Allusion heureuse à ce beau vers de Virgile, Eglogue 4.

Incultisque rubens pendebit sentibus uvæ.

Quelques nombreuses qu'ayent été mes citations, Monsieur, je ne vous ai pas encore cité tous les beaux vers, tous les vers heureux semès dans ce discours, tels que ceux-ci:

Tu viens nud sur la terre, & tu parle
en Roi!
Mortel, le siècle d'or est le siècle où l'on
pense.
Le luxe est un abus, les arts sont un
bienfait.
Foibles nous abusons de ce présent céleste;
Mais le germe est sacré, si le fruit est
funeste,
La beauté qui nous parle est toujours
éloquente.

Ce discours qui respire par-tout la sensibilité & le goût, ne peut que faire honneur à l'esprit & au cœur du jeune Poëte, il est accompagné de notes sages judicieuses; le tout compose une brochure très-mince; mais il est tel pesant un *in-folio* qui contient moins de choses.

Je suis, &c.

Essai des différentes espèces d'air fixe ou de gas, pour servir de suite & de supplément aux élemens de physique du même auteur; sur M. Sigaud de la Fond, *ancien démonstrateur de Physique expérimentale de l'Université, de la Société royale des Sciences de Montpellier, des Académies de Saint-Petersbourg, d'Angers, de Baviere, de Valladolid, de Florence, &c. &c. Nouvelle édition, revue & augmentée par M.* Rouland, *Professeur de Physique expérimentale, & démonstrateur en l'Université de Paris. Vol* in-8°. *5 liv. broché. A Paris, chez P.-F.* Gueffier, *Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la liberté.* 1785.

CET Ouvrage qui parut, Monsieur, la première fois en 1779, & qui reçut du public l'accueil le plus

favorable, présentoit dès lors un tableau très-exact & très-bien fait de l'état actuel de la physique, que le génie, les recherches & les observations des Physiciens & des Chymistes ont créé & ajouté au domaine des sciences. Les sçavans les plus distingués de l'Europe, travaillant avec la plus grande ardeur sur le même objet, ont infiniment enrichi cette brochure intéressante, depuis la publication de l'ouvrage de M. *Sigaud de la Fond*, & l'ont rendu nécessairement incomplet.

La nouvelle édition que M. *Rouland* présente au public ne laisse rien à désirer sur cette matière; on y trouve réuni, ce qu'on peut dire de plus instructif & de plus satisfaisant sur l'air fixe, l'air nitreux, inflammable, l'air déphogistique, &c. On y reconnoît l'ordre, la méthode & la clarté qui regnent dans toutes les productions de son auteur, & les additions nombreuses que l'Editeur a fait à cet ouvrage ne peuvent qu'augmenter encore l'opinion avantageuse qu'il a donnée au public de ses talens, par

le tableau historique des propriétés & des phénomènes de l'air, considéré dans ses différens états & sous ses divers rapports, ainsi que la *description & usage d'un cabinet de Physique expérimentale, par M. Sigaud de la Fond, dont il a publié une nouvelle édition avec des augmentations*, non moins utiles & non moins intéressantes que celles que je vous annonce.

Je suis, &c.

PROSPECTUS.

Courier lyrique & amusant, ou *Passe-Temps des Toilettes.*

OUVRAGE PÉRIODIQUE PROPOSÉ PAR SOUSCRIPTION.

IL paroîtra tous les quinze jours, à dater du premier Juin 1785, 16 pages in-8°. de cet Ouvrage, sous la dif-

tribution de première & seconde parties.

L'une composée de huit pages à chaque époque, contiendra des Chansons, des Romances, des Ariettes & des Vaudevilles avec les airs notés quand ils ne seront point connus ; mais dont les paroles seront toujours choisies de manière à pouvoir plaire, comme jolies pièces de vers, même aux personnes qui ne chantent pas.

Et l'autre, formant aussi huit pages offrira un répertoire amusant d'Anecdotes, de bons Mots, de traits historiques, &c.

Chacune de ces deux parties sera un Recueil qui auroit pu réussir sans le secours de l'autre ; ainsi l'on aura comme deux ouvrages en un.

La Musique sera revue avec la plus grande attention par M. *Gresset*, Compositeur agréable, connu par plusieurs airs legers, & qui se propose de répandre dans cette collection tous ses plus jolis morceaux.

Le choix des Anecdotes de la seconde partie, & celui des paroles de la première, sera fait par un homme

de lettres, d'un goût exercé, mais qui gardera l'anonyme, afin de pouvoir rejetter librement les pièces médiocres, & de ne pas être dans le cas de céder aux sollicitations & à l'importunité de ceux qui les auront envoyées : cette sévérité même doit être un appât pour le talent qui veut être distingué ; & MM. les Auteurs ou MM. les Musiciens qui auront fourni, dans l'année, une douzaine de Chansons dont on aura fait usage, recevront la feuille *gratis* pendant un an, au même titre qui les fait jouir de leurs entrées dans nos spectacles quand ils y ont fait représenter quelques-unes de leurs pièces.

On accueillera aussi avec reconnoissance les Anecdotes, les bons Mots, les Traits historiques, &c. qui seront envoyés. On nommera même les personnes qui le désireront ; mais on prévient que l'on n'admettra aucuns morceaux de ce genre, que l'on n'ait eu la précaution d'indiquer les sources où on les aura puisés, ou les autorités qui pourront en constater la vérité.

On prévient encore que l'on ne décachetera point les lettres qui ne seront pas affranchies.

C'eſt à M. KNAPEN fils, ſeul, que l'on eſt prié d'adreſſer les objets relatifs à cet Ouvrage.

Le prix de la Souſcription eſt de 14 liv. pour Paris, & de 16 liv. 8 ſols pour la Province.

On ſouſcrit dès-à-préſent chez KNAPEN & fils, Libraires-Imprimeurs, rue Saint André-des-Arcs, à Paris : mais en quelque temps qu'on le faſſe, on recevra les Numeros de l'année qui auront paru précédemment, de manière qu'elle finira & commencera à la même époque pour tout le monde.



LIVRES NOUVEAUX.

Discours sur la grandeur & l'importance de la révolution qui vient de s'opérer dans l'Amérique Septentrionale ; sujet proposé par l'Académie des Jeux Floraux ; par M. le Chevalier Deslandes, *Capitaine au régiment de Bretagne, Correspondant du Musée de Paris. Prix 1 liv, 16 sols broché. A Francfort, & se trouve à Paris, chez* Durand, *neveu, Libraire, rue Galande, hôtel de Lesseville ; &* Musier, *Libraire, quai des Augustins.*

Encyclopédie, ou abrégé de toutes les Sciences, à l'usage des Enfans, refondu, beaucoup augmenté & corrigé dans toutes ses parties, afin de le rendre propre à l'usage des Ecoles des Pays Catholiques. Cinquième édition, cor-

rigée de nouveau, & la partie historique continuée jusqu'à présent, enrichie de dix planches en taille-douce. A Bruxelles, chez Lefrancq & Savena, *Imprimeurs - Libraires, & se trouve à Paris, chez* Mérigot le jeune, *Libraire, quai des Augustins; & la veuve* Esprit, *Libraire, au Palais Royal. On trouve chez les mêmes Libraires* Orleans délivrée, *Poëme en douze chants. 1 vol.* in-12. *Prix 2 liv. 10 sols relié.*

Principes généraux des Belles-Lettres, par M. Domairon, *Professeur Royal des Belles-Lettres, à l'Ecole Militaire; de l'Académie de Beziers. A Paris, chez* Laporte, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XIX.

La Folle Journée, ou *le Mariage de* Figaro, *Comédie en cinq actes, en prose, par M. de* Beaumarchais, *représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784. Au Palais Royal, chez* Ruault, *près le Théâtre*, N°. 216.

Personne n'étant tenu de faire une Comédie qui ressemble aux autres, (dit l'Auteur dans sa préface) *si je me*

ſuis écarté d'un chemin trop battu pour des raiſons qui m'ont paru ſolides, ira-t-on me juger comme l'ont fait MM. tels ſur des règles qui ne ſont pas les miennes? Imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau ſentier à cet art, dont la loi première & peut-être la ſeule eſt d'amuſer en inſtruiſant.

Si M. de *Beaumarchais* avoit fait jouer ſa pièce ſur tout autre théâtre que celui *de la nation;* s'il n'affichoit pas de ſi grandes prétentions au bon & vrai comique; s'il n'avoit point la foibleſſe de ſe comparer à *Molière*, & de ſe regarder comme l'inventeur d'un nouveau genre; on jugeroit ſon ouvrage avec l'indulgence que l'on doit avoir pour une farce, dont le but eſt rempli quand elle a fait rire: mais puiſqu'il nous donne *la Folle Journée* comme un modèle d'intrigue, comme une véritable Comédie auſſi inſtructive qu'amuſante, il faut bien qu'on le juge ſur les règles qui conſtituent l'art dramatique: tant pis pour l'Auteur *ſi ces règles ne ſont pas les*

ſiennes, car elles ſont fondées ſur la nature & ſur le bons ſens.

Qui doute que la première & même la ſeule loi de la comédie ne ſoit d'amuſer en inſtruiſant ; mais n'y a-t-il pas une extrême différence & dans la maniere d'amuſer & dans le caractère de ceux qu'on amuſe : *les battus paient l'amende* ; *Jérôme pointu* ſont auſſi des pièces amuſantes & inſtructives. Faut-il les placer ſur la même ligne que *le Miſantrope & le Tartuffe ?* Tous les Auteurs que le ſuccès d'un moment aveugle, abuſent cruellement de ce ſophiſme, *la première règle eſt de plaire*, dont les conſéquences ſont abſurdes, & ne tendent qu'à la deſtruction de l'art.

Si l'Auteur de *Figaro*, ſous le pompeux prétexte de *s'écarter d'un chemin trop battu*, *de frayer à l'art un nouveau ſentier*, rappelle *puérilement* ſur la ſcène les anciennes extravagances qui la déshonoroient ; ne peut-on le lui reprocher, ſans *puérilité ?* s'il reproduit les traveſtiſſemens, les quiproquo, les ſurpriſes, les jeux de théâtre *puériles*, les incidens & les intrigues romaneſ-

ques que nos Auteurs empruntoient autrefois des Eſpagnols ; j'avoue qu'il a dû paroître neuf, & même très-neuf ; à peu près comme un homme, qui ſe montreroit aujourd'hui vêtu comme on l'étoit ſous *François premier*.

Il a bien raiſon de dire que ſa comédie ne reſſemble point aux autres ; c'eſt à quelques égards une production originale ; reſte à ſçavoir ſi cette originalité a de quoi flater ſon amour propre. Par exemple, dans la plûpart des comédies, c'eſt ſur le mariage des maîtres que porte tout l'intérêt ; les valets ſe marient, s'ils peuvent, par la même occaſion ; perſonne ne s'en embarraſſe. Dans la pièce de M. de *Beaumarchais*, c'eſt le mariage des valets qui s'empare de toute l'action ; il s'agit de ſçavoir ſi un fripon, aux gages de M. le Comte, épouſera la femme-de-chambre de Madame la Comteſſe. Dans les autres comédies ce ſont les valets qui intriguent pour rompre ou faire réuſſir le mariage de leurs maîtres. Ici, ce ſont les maîtres qui ſe tourmentent pour rompre ou faire réuſſir le mariage des valets, & ce renverſement des uſages du monde

s'appelle un tableau fidèle des mœurs de la ſociété. Il me ſemble qu'une pareille nouveauté eſt faite pour détruire tout intérêt : & que m'importe à moi qu'un aventurier, plus mépriſable encore par ſes ſentimens que par ſon état, épouſe une ſoubrette.

Dans les autres comédies on ſe donne la peine de ſuivre & de combiner une intrigue raiſonnable & décente ; ici, on établit une pièce ſur le caprice libertin d'un ſeigneur qui marchande les faveurs d'une ſuivante. De pareils marchés ſe font ſouvent au coin de la rue, mais on ne s'étoit point encore aviſé de les expoſer en plein théâtre, pour la réformation des mœurs. Si M. de *Beaumarchais* ſe fâche, il pourroit bien, pour plus grande inſtruction, placer une autre fois la ſçène dans un mauvais lieu.

Des Auteurs moins aguerris auroient peut-être rougi de montrer au public une vieille gouvernante que ſon maître ne veut pas épouſer trente ans après lui avoir fait un enfant ; ils auroient cru ſe manquer à eux-mêmes, s'ils avoient fait parler *un agent de corruption*,

un vil M*** tel que *Bazile* : car il y a des mœurs si grossières & si basses qu'on ne doit jamais les peindre. Mais il faut croire que M. de *Beaumarchais* a des vues plus sublimes & plus profondes sur l'utilité morale de la comédie. il est cependant bien facheux qu'avec les meilleures intentions du monde il produise un effet tout contraire à celui qu'il s'étoit proposé. Un tel quiproquo me rappelle cet archer mal-adroit dont le coup-d'œil étoit si peu juste, que pour éviter ses traits, il falloit se placer directement au but auquel il visoit.

Le ton du dialogue est encore une nouveauté qui m'a frappé dans la *Folle Journée* : nos bons comiques, en conservant à leur style le vernis de familiarité que le genre exige, y mettent cependant une sorte de noblesse, une suite d'idées & de raisonnemens, un certain choix de sentimens & de pensées qui l'élève au-dessus de la conversation ordinaire ; en cela, une imitation trop fidele de la nature leur paroîtroit ignoble & sans art : dans la piéce de M. de *Beaumarchais*, le

dialogue, si l'on en excepte les sarcasmes moraux & politiques de *Figaro*, n'est qu'un tissu de calembourgs, de coq-à-l'âne, de proverbes, un mélange de plat & d'ampoullé, de trivial & de précieux, tel qu'on n'en trouve nulle part. Si vous joignez à cette singularité la multitude d'acteurs inutiles, le vain attirail de musique & de danse; la foule des jeunes filles du village qui embarrasse les planches; le fracas de l'audience & des nôces; & tout ce spectacle qui en impose au peuple, vous aurez à peu près tout ce qu'il y a de nouveau & de particulier dans la comédie de *Figaro*. Il n'y a pas là de quoi se récrier absolument sur la vigueur de *l'imaginative* dont la nature a doué l'auteur; & je ne crois pas que l'art dramatique & la société lui soient fort redevables de ces innovations.

En revanche, beaucoup de bas comique usé & hors de mode; des situations rebattues qu'il a eu le secret de rajeunir. Rien ne sent plus la farce & les treteaux que cette querelle grossière de la duègne & de la femme-

de-chambre, & tout l'entretien de *Marcelline* & de *Bartholo* au premier acte. Quelle indécente puérilité dans le jeu de théâtre du Page & de *Suzanne* qui se donnent chasse alternativement, & qui se battent sur un ruban? La manière dont on découvre le page bloti dans le fauteuil; est une parade digne de la foire. Pourquoi le Comte se cache-t-il derrière ce fauteuil, quand *Basile* son mercure arrive; il a dû reconnoître sa voix, & il ne peut pas craindre sa présence? Pourquoi le Comte dit-il, *je serois désolé qu'on me surprît avec toi*: il n'est pas dans la chambre de *Suzanne*, mais dans une chambre à demi démeublée, ouverte de toutes parts, & nullement suspecte. Il n'y a nulle vraisemblance dans ces jeux de théâtre, & l'on voit évidemment que l'Auteur n'a cherché qu'à faire rire le peuple.

Figaro par son goût pour l'intrigue, & son effronterie à mentir, ressemble à la plupart des valets de comédie; mais une différence qui n'est pas à son avantage, c'est que les valets agissent & signalent leur indus-

trie, au lieu que *Figaro* eſt un fanfaron dont tout le talent gît en gaſconnades. A l'entendre, il eſt en état de conduire *deux, trois, quatre intrigues à la fois qui ſe croiſent*, &c., mais ſes actions ne répondent pas à ſes diſcours; il va, vient, ſue & ſe tourmente, pour imaginer un malheureux billet, dont tout le fruit eſt de faire rentrer le Comte chez lui, & par conſéquent de le rapprocher de *Suzanne*: il eût mieux valu le laiſſer à la chaſſe loin du château. Le projet d'envoyer *Cherubin* au rendez-vous avec les habits de *Suzanne* eſt auſſi du ſublime *Figaro*; & ce projet eſt d'*une cruche*, car il ne peut aboutir qu'à perdre le Page, & à faire tomber toute l'indignation du Comte ſur l'ingénieux auteur d'une pareille ſupercherie. Du reſte, s'il eſt délivré de *Marcelline*, c'eſt par l'effet du hazard & par une des plus bizarres reconnoiſſances qu'on ait jamais vues au théâtre. Si le Comte eſt dupé, ce n'eſt pas par *Figaro*, c'eſt par la Comteſſe. L'illuſtre *Figaro* n'entre pour rien dans cette

dernière manœuvre, tant on a été mécontent de ses inventions. Il est aussi trompé que le Comte, & même plus désagréablement; car aux tourmens d'une sotte & ridicule jalousie, se joint un orage de soufflets qu'il reçoit tant du Comte que de *Suzanne*: ainsi le prétendu intriguant de la pièce n'a pas même connoissance de l'intrigue principale qui se noue & se conduit sans sa participation, & même à ses dépens. C'est encore là du nouveau.

Quel mérite peut-il y avoir à se moquer du verbiage & de l'érudition déplacée des Avocats, des détours & des formes barbares de la chicane, après les *Plaideurs* de Racine? *Brid'oison*, à titre d'imbécille, n'est pas un caractère neuf au théâtre; son bégayement même est une charge déjà employée par *Moliere*: mais à titre de Juge, c'est une caricature grossière; car il est rare de voir des Juges de cette bêtise. M. de *Beaumarchais* a prétendu que ce bégayement de *Brid'oison* devoit être à peine senti, & *que l'Acteur joueroit à contre-sens s'il y cherchoit le*

plaisant de son rôle. L'Acteur (1) l'y a cependant cherché, & en dépit de l'Auteur, il l'a trouvé : en chargeant ce rôle, il l'a rendu sinon plus plaisant, du moins plus risible ; car il n'ouvroit pas la bouche sans qu'un éclat de rire général ébranlât toute la salle. *Brid'oison* moins bègue eût eu moins de succès ; ses bêtises auroient eu bien moins de grace : c'est ce qui devroit apprendre à M. de *Beaumarchais* à se défier un peu des applaudissemens de la multitude.

Comment l'Auteur de *Figaro*, qui doit connoître la procédure & les usages des Tribunaux, amène-t-il si subitement & si brusquement son audience ? Le siège ne doit-il pas avoir des jours fixes & marqués ? *Figaro* n'auroit-il pas dû être assigné pour répondre aux prétentions de *Marcelline* ? Ne devroit-il pas être instruit du jour & de l'heure où il doit comparoître ; & cependant il n'est pas question de Tribunal ni d'audience,

(1) Il s'agit de l'Acteur qui dans ce rôle a remplacé le sieur Préville.

jusqu'au moment où le Comte mécontent de *Suzanne*, envoye sur le champ chercher les gens du siège comme il enverroit chercher son cordonnier. Je serois tenté de m'approprier à ce sujet une des belles pensées de *Bridoison*, & de dire à M. de *Beaumarchais* : *la forme*, M. l'Auteur, *la-a forme.*

Je suis toujours surpris de voir, dès la première scène, *Suzanne* déjà fiancée à *Figaro*, arranger son chapeau de mariée; tandis que son oncle *Antonio*, dont elle dépend, ne consent point au mariage, attendu que *Figaro* est un enfant trouvé qui ne connoît ni père ni mère; cet oncle est même si délicat sur l'article, que lorsque *Figaro* a retrouvé sa mère, il ne veut pas encore lui donner sa nièce, à moins que le mariage de *Marcelline* avec *Bartholo* ne légitime sa naissance. D'un autre côté, *Figaro*, qui sait que l'amoureuse *Marcelline* est armée contre lui d'un billet de deux mille piastres qui vaut une promesse de mariage, peut-il s'amuser tranquillement à toiser le plancher de la chambre nuptiale? *Mar-*

celline n'eſt pas moins inconcevable d'attendre au jour même des nôces, pour faire valoir ſon titre, & revendiquer un mari dont elle eſt ſi friande : rien dans cet *imbroglio*, dans cette eſpèce de *pot-pourri*, n'eſt conduit & motivé d'une manière raiſonnable. Cependant,

Il faut même en chanſons du bon ſens & de l'art.

Toute la chétive intrigue de cette pièce eſt dénouée, dès la première ſcène du quatrième acte ; tous les obſtacles au mariage de *Figaro* ſont levés ; tout eſt dit : mais l'Auteur a la prétention de faire une grande pièce en cinq actes : il faut donc qu'il imagine un rempliſſage, & tâche de coudre à ſon canevas deux actes poſtiches. Il n'y parvient que par un incident très-peu vraiſemblable, qui achève de dégrader la Comteſſe ; ſur laquelle ſe porte le peu d'intérêt qu'il y a dans la pièce. Cette Comteſſe voit tout le monde content, mais elle ne l'eſt pas ; il faut qu'elle berne ſon mari ; & la ſcène du petit Page, qui lui a fort bien

réuſſi, l'enhardit à tenter de nouvelles ruſes. Par prières & par menaces, elle force ſa femme-de-chambre d'écrire au Comte pour lui donner un rendez-vous ſous les grands maronniers : ſon projet eſt d'y aller elle-même ſous les habits de *Suzanne*, pour jouir de la confuſion de ſon mari, & l'expoſer à la riſée de ſes valets. Ce *petit projet*, comme elle en convient elle-même, *eſt aſſez effronté*; ajoutons qu'il eſt inſenſé ; ce n'eſt pas en humiliant ſon époux, en le perſécutant dans ſes plaiſirs, qu'une femme délaiſſée le ramène ; & la Comteſſe, après avoir déjà cruellement joué le Comte, au ſujet du petit Page, doit craindre, avec raiſon, qu'il ne prenne fort mal cette dernière plaiſanterie, très mortifiante pour ſon amour propre. Mais ce n'eſt pas la ſeule imprudence de Madame la Comteſſe : lorſque *Figaro* la prévient qu'il a fait donner à ſon mari un faux avis très-propre à enflammer ſa jalouſie ; elle doit juger naturellement que le Comte va rentrer au Château : il eſt contre le ſens commun, qu'elle choiſiſſe ce moment pour s'enfermer avec le petit Page.

J'ai dit que le Comte étoit un imbécille ; il paroît tel dans la ſcène où il prétend ſonder *Figaro* ; ſcène inutile, où les deux interlocuteurs ne ſe trompent que parce qu'ils ſont auſſi ſots l'un que l'autre. Quelle gaucherie, quelle mal-adreſſe de lire un billet doux devant tout le monde ; de ſe faire voir cherchant & ramaſſant avec le plus grand ſoin l'épingle qui ſert de cachet, & qui doit ſervir de réponſe ! & qui charge-t-il de porter cette épingle ? Un enfant dont il a déjà éprouvé l'étourderie & l'indiſcrétion, *la petite Fanchette*. Et *Suzanne* eſt-elle plus adroite ? C'eſt au milieu d'une cérémonie où tous les yeux ſont fixés ſur elle, c'eſt pendant que le Comte lui poſe la toque, que portant la main à ſa tête, elle donne le billet. Il faut qu'elle ſuppoſe que toute l'aſſemblée eſt devenue aveugle. Cette manière de remettre un poulet peut aſſurément être regardée comme nouvelle.

Puiſque nous ſommes ſur le chapitre de M. le Comte, ſon plus grand trait d'imbécillité, c'eſt la manière

dont il prend les mauvaiſes plaiſanteries de ſa femme. Quand il apprend que c'eſt la Comteſſe qui lui a fait donner le rendez-vous ; & quand il ſe rappelle que c'eſt pour la ſeconde fois que ſa chère moitié l'expoſe à des éclats indécens qui l'aviliſſent aux yeux de tous ſes gens ; il auroit des reproches très-graves à lui faire ; mais il a l'ame ſi bonne, qu'il ne fait que demander humblement pardon. Contre la marche naturelle du cœur humain, les affronts que lui fait ſa femme la lui rendent plus aimable : c'eſt en bleſſant au vif ſon amour-propre, qu'elle parvient à ranimer une paſſion éteinte : & ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un libertin ſi décidé, profitant d'une humiliation ſalutaire, il rentre dans le devoir : dénouement ſans doute très-édifiant, mais qui ne corrigera perſonne, parce qu'il n'eſt pas dans la nature.

Quelle pitoyable rôle que celui de *Figaro* au cinquième acte ! que ſa jalouſe fureur eſt ridicule, & peu convenable à un homme de cette trempe ! Un frippon aſſez vil pour mettre à con-

tribution une vieille duègne, & lui tirer de l'argent, ſous l'eſpoir de l'épouſer, doit-il avoir aſſez de délicateſſe pour éprouver de pareils mouvemens? Un drôle ſi dégourdi, un intriguant ſi ſubtil qui a fait tant de métiers, n'a-t-il donc d'autre expédient pour troubler le rendez-vous qui lui tient ſi fort au cœur, que de venir comme un vieux jaloux épier des amans fortunés, pour avoir le plaiſir de les ſurprendre? A quoi bon cet eſclandre, qui ne peut aboutir qu'à le faire chaſſer du château, & à ruiner toutes ſes eſpérances? Le caractère de *Figaro* eſt donc ici manqué totalement; & cet homme à toutes mains, ce barbier d'un génie ſi inventif, paroît auſſi plat & auſſi ſot que le Docteur *Bartholo*.

Ce qui acheve de rendre ce pauvre *Figaro* complettement riſible, c'eſt cet aſſommant, cet éternel monologue que l'Auteur lui met dans la bouche. Un homme déchiré par tous les tourmens de la jalouſie, dans l'inſtant où il va ſurprendre avec ſon rival une épouſe infidelle, s'amuſe à repaſſer

dans sa mémoire toute l'histoire de sa vie, & qui pis est, à faire de la métaphysique, à subtiliser sur son existence, sur *le moi*, &c.; voilà ce qui s'appelle bien prendre son temps, & un monologue bien naturellement amené.

Quoique M. de *Beaumarchais* ait prétendu s'écarter du chemin battu, & ne ressembler à personne, les scènes de nuit qui remplissent le cinquième acte, sont par-tout & ressemblent à tout ce que l'on veut. Et la situation du Comte qui parle à la Comtesse, croyant parler à *Suzanne*, est précisement la même que celle de *l'Intendant*, qui dans l'obscurité parle à sa femme, croyant parler à sa maîtresse; scène dix-septième du second acte du *double veuvage de Dufresni* : & comme si ce n'étoit pas assez de voler la situation, M. *de Beaumarchais* a cru qu'il étoit de bonne guerre de s'approprier une idée excellente; une idée tout à la fois très morale & très comique. Vous allez juger, Monsieur, de la valeur du larcin.

L'Intendant, chez *Dufresni*, prend la main de sa femme qu'il croit être celle de sa maîtresse, & dit, en la baisant : *Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme ! La sienne étoit rude, celle-ci est douce.*

Et le *Comte*, chez M. de *Beaumarchais*, dit, en prenant la main de la Comtesse, qu'il croit être celle de *Suzanne. Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle.... A-t-elle ce bras ferme & rondelet, &c.*

Le rôle, & sur-tout le nom de *Bridoison*, n'ont pas dû aussi coûter de prodigieux efforts à l'imagination de l'Auteur : il n'a inventé que la dernière syllabe du nom. Il y a dans le *Pantagruel* de *Rabelais* un Juge nommé *Bridoye*, qui décide tous les procès par le sort des dez, & qui prétend prouver que cette méthode est la meilleure & la plus raisonnable. M. de *Beaumarchais* a fait de l'*oye* un *oison*, & a rendu son *Bridoison* excessivement bête ; au lieu que le *Bridoye* de *Rabelais* est plutôt un original qu'un sot, & à mon gré, en est bien plus

plaiſant. Les balourdiſes de *Bridoiſon* ſont de la farce la plus ignoble; les raiſonnemens ſinguliers de *Bridoye* ſont d'un comique très-fin, & renferment une profonde moralité.

Le premier jour de LA FOLLE JOURNÉE, dit M. de *Baumarchais*, dans la Préface, *on s'échauffoit dans le foyer*, (*même d'honnêtes Plébéiens*) *ſur ce qu'ils nommoient* SPIRITUELLEMENT *mon audace.* Qu'il eſt doux pour un Auteur d'avoir à répondre à des objections qui ne ſont pas *ſpirituelles*, ou même qu'il ſe fait à lui-même, pour avoir occaſion de placer un bon mot. Quelle audace peut-il y avoir dans des réflexions générales ſur la ſociété, ſur le manège des femmes, ſur les vices des Grands, ſur l'abus de la politique, ſur l'avidité des Courtiſans, ſur les obſtacles que le mérite rencontre dans le chemin de la fortune: ces idées-là ſont par-tout, & particulièrement dans la *Bruyère*. M. de *Beaumarchais* n'a eu que la peine de les tranſporter de là ſur la ſcène; ſi l'on trouve dans ſa pièce un plus grand nombre de ces critiques vagues des

mœurs, c'est qu'il les va chercher bien loin, & les force d'entrer dans son dialogue, au lieu que les autres comiques plus sages se renferment dans leur sujet.

Jettons maintenant un coup d'œil sur le style, c'est une des singularités de l'Ouvrage. *Si par malheur j'avois un style*, dit M. de Beaumarchais, *je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une Comédie ; lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages, & les mets en situation. — Songe à toi*, Figaro, *ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte*, Chérubin, *c'est le Comte que vous touchez. — Ah, Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent ! — Ce qu'ils diront, je n'en sais rien, c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. — Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas.... Chacun y parle son langage, & que* LE DIEU DU NATUREL *les préserve d'en parler d'autre.*

A quel point l'amour propre n'aveugle-t-il pas les Auteurs ! Car je

n'ai garde de soupçonner ici du charlatanisme & de la mauvaise foi. M. de *Beaumarchais* croit pieusement que chacun de ses personnages parle le langage de la nature, & celui qui convient à son caractère. Vous allez juger, Monsieur, si sa dévotion au *Dieu du naturel* a été récompensée par quelque faveur.

Basile, ô mon mignon, si jamais volée de bois vert a duement redressé la moële épinière à quelqu'un,... à moins qu'on ne l'écorche vif; je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent.... Puis les tient-on fâchés TOUT ROUGE, *avec un brin d'intrigue on les mène, &c.* O Dieu du naturel, préservez la scène de ce jargon! *ma tête s'amollit de surprise, & mon front fertilisé;* à quoi *Suzanne* répond:

Ne le frottes donc pas, s'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux.... Rien aujourd'hui n'est plus usé, plus grossier même au Théâtre, que les plaisanteries sur les maris trompés; elles sont absolument bannies de la scène, depuis que l'infidélité conju-

gale eſt devenue trop commune. Cette *Suzanne*, cette veſtale, qui, dans ſon rôle, *n'a pas un mot qui ne reſpire la ſageſſe*, & l'honnêteté, raille aſſez indécemment ſur le front de ſon futur époux. Pourquoi, quand on ſe pique d'être neuf, ramener le ton & le comique de *Montfleury*, de *Champmêlé*, de *Raimond-Poiſſon*, *&c*, la fin de la ſcène eſt auſſi dans ce goût d'indécence triviale?

C'eſt donc une Couleuvre que ce petit ſerpent-là. Si le goût des rebus, des pointes, des jeux de mots, de toutes les misères du faux eſprit, n'étoit pas aujourd'hui ſi vif, on n'auroit trouvé que de la platitude dans ce mauvais Calembourg; on n'auroit ri que de pitié à ce *coq-à-l'âne*, que *Baſile* ſemble avoir dérobé à *Jeannot*. *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit.* *Figaro* trouve le mot plaiſant, *pas ſi bête pourtant, pas ſi bête.* Avec votre permiſſion, M. *Figaro*, cela eſt fort bête, mais très-bête; car, dès la première fois que *la cruche va à l'eau*, néceſſairement elle s'*emplit*. Mais faut-il s'étonner que *Figaro* donne ſon ſuffrage à une pa-

reille platitude; il n'eſt pas lui-même très-heureux en ſaillies; témoin le prétendu bon mot du *pot de fer* & de *la cruche*. Si ce digne bâtard d'une Duegne ne faiſoit pas jadis dans ſes Ouvrages de meilleures plaiſanteries, je ne ſuis pas ſurpris que le métier d'Auteur l'ait conduit à celui de fripon, de barbier & de valet; mais on lui fit aſſurément trop d'honneur en lui donnant un logement dans un château fort.

M. de *Baumarchais* y ſonge-t-il de mettre un calembourg dans la bouche d'un homme ivre, & de lui faire dire: *Je me ſuis donné contre la grille une ſi fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pieds ni patte de ce doigt-là*. On rit de cette ſottiſe; grande preuve que le Poëte comique n'a pas atteint le but de ſon art, quand il a fait rire. L'ivreſſe d'*Antonio* eſt à-peu-près diſſipée, quand il dit: *Vous êtes donc un père marâtre;* & il a ce qu'il faut de préſence d'eſprit pour trouver ce jeu de mots.

L'imagination la mieux réglée devient

FOLLE COMME UN REVE; tournure précieuse qui convient à M. de *Beaumarchais* plus qu'au caractère du personnage.

Vive la jalousie, *ELLE NE VOUS MARCHANDE PAS*; c'est du style de Marivaux. *Il n'y a que Monseigneur QUI RAGE*; c'est du style d'Ecolier.

Je ne connois rien de plus fade, de plus impertinent même, relativement à la circonstance, que toute la tirade du spirituel *Figaro*, sur le *goddam* des Anglois, qu'il appelle *le fonds de la langue* : & je ne conçois pas que le Comte, impatient de satisfaire sa curiosité, écoute, avec tant de complaisance, cet amas de sornettes, quand il peut arrêter le babillard importun dès le premier mot: quant aux ris du Public, il est constant, & l'expérience le prouve, que les bêtises font beaucoup plus rire que les traits d'esprit; & depuis long-temps on n'a point vu de Comédie qui ait autant fait rire, que celle de *Figaro*.

Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot; style de l'Auteur, &

non du perſonnage; phraſe à prétention faite pour donner de l'importance à une penſée commune. Dites que *pour arriver à ſon but, il faut mettre à profit les foibleſſes des hommes.* Vous dites exactement la même choſe, & cela ne frappe perſonne : mais cette métaphore guindée de *champ* & de *culture*, eſt comme un vernis qui fait paroître la penſée neuve. Voilà le grand ſecret des Auteurs ; voilà l'eſprit du ſiècle.

Accordons quelque choſe à la nature, on en vaut mieux après. Réflexion auſſi fauſſe que déplacée dans la bouche d'un jaloux furieux. Quand on *a tout abymé ſur un ſoupçon*, vaut-on mieux, que ſi on avoit examiné le fait avec modération ?

La manie de faire des phraſes, & de moraliſer, eſt quelquefois ſi preſſante chez M. *de Beaumarchais*, qu'il en oublie abſolument les convenances. Il ne ſe ſouvient plus que *Brid'oiſon* eſt un imbécille, & il lui fait dire en ſtyle pompeux, & qui même a la meſure poëtique très-marquée, une ſentence très-profonde ſur le pouvoir de l'apparence & des ſignes extérieurs :

Tel rit d'un Juge en habit court,

Qui tremble au seul aspect d'un Procureur
en robe.

C'est pour la première fois que je vois l'expression *mort né*, employée au féminin, avec cette ortographe ; *mor-née : une Comédie* MOR-NÉE. *Epouser* A GRÉ pour dire *de bon gré*, me paroît aussi nouveau. *Qu'il s'avise de parler* LATIN, J'Y SUIS GREC. M. *de Beaumarchais* est probablement plus *grec* sur les calembourgs que sur le latin.

En vérité, quand j'y pense, ce Monsieur, *si économe d'esprit*, qui ne reconnoissoit pas dans la Comédie de *Figaro* le style de M. *de Beaumarchais*, étoit aussi bête que *Brid'oison*. Qui pourroit se méprendre à cette tirade de *Figaro* : *Il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée où j'ai par hazard attrapé quelques chétifs trente ans, qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour sçavoir à qui je les dois. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher.* Il est

vrai que le *Monſieur* n'avoit pas entendu cette ſuperbe phraſe, qui eſt tirée d'un endroit ſupprimé à la repréſentation. Mais il avoit entendu le même *Figaro* guindé ſur le cothurne, dire ſérieuſement : *voudrois-tu voir ſe fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoiſſe ;... vas te promener ; la honte ! Chagrin, c'eſt maintenant que je puis te défier. Depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, juſqu'au paiſible aveugle qui ſe laiſſe mener par ſon chien, tous ſont le jouet des caprices de la fortune ; encore l'aveugle au chien eſt-il ſouvent mieux conduit, moins trompé dans ſes vues que l'autre aveugle avec ſon entourage. Pour cet aimable aveugle qu'on nomme amour.... permets donc que prenant l'emploi de la folie, je ſois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte, & nous voilà logés pour la vie.... En fait amour, vois-tu, trop, n'eſt pas même aſſez.*

Il avoit entendu les ennuyeuſes moralités dont *Figaro* aſſomme ſa fiancée, & la longue énumération des différentes vérités. Il avoit entendu Madame la Comteſſe répondre à *Suzanne*,

qui dit qu'elle va prendre l'air sous les arbres, *c'est le serein que tu prendras*: dire à *Figaro* : *c'est voler l'avenir, le mariage, & vous-même, que d'usurper un tête à tête. VOLER L'AVENIR, VOLER LE MARIAGE, se voler soi-même*, c'est la même chose.

Il avoit entendu *Cherubin* s'écrier : *j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison.* Ce n'est pas là le style d'un enfant de treize ans. Il avoit entendu M. le Comte, qui cependant est représenté dans la pièce comme un Seigneur assez matériel, métaphysiquer dans un rendez-vous, & s'alembiquer l'esprit dans un moment où on n'en a que faire, pour dire à sa belle; *l'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire*; subtiliser sur les ressources que la coquetterie pourroit fournir aux femmes pour fixer leurs maris, & piller sans pudeur *la nouvelle école des femmes de Moissy*; en un mot, étourdir sa soubrette supposée, d'un tas de fadaises à prétention.

Enfin il avoit entendu le fameux monologue de *Figaro*, & sur-tout ce

galimathias. *O bisarre suite d'évènemens ! comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses, & non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le sçavoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gayeté me l'a permis. Encore je dis ma gayeté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe, un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre.* O Dieu du naturel, invoqué par l'auteur de *Figaro*, que vous avez été sourd à ses vœux !

Le style des couplets répond à celui de la pièce ; il est en général pénible, rocailleux, obscur, incorrect.

> Triple dot, femme *superbe*,
> Que de biens pour un époux !
> D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
> Quelque sot seroit jaloux ;
> Du latin d'un vieux proverbe,
> L'homme adroit *fait son parti*.

Figaro. *Je le sais.* *Gaudeant bene nati*,
Basile. *Non.* *Gaudeat bene* NANTI.

On devine que cela veut dire qu'avec une belle femme & une triple dot, on feroit bien fot d'être jaloux d'un Seigneur ou d'un Page. La morale eft digne de *Bafile*, mais le ftyle n'eft pas digne de M. *de Beaumarchais*, qui doit fçavoir la différence qu'il y a entre *une fuperbe femme*, & *une femme fuperbe.* Faire *fon parti* d'un proverbe, n'eft pas auffi une expreffion très-heureufe; mais ces petites incorrections font éclipfées par l'éclat du calembourg de la fin *bene* NANTI : il eft vrai que pour l'amener, il a fallu d'abord citer un proverbe qui n'a point de rapport au fujet; *gaudeant bene nati* : & l'efprit de *Bafile* n'a pu briller qu'aux dépens de celui de *Figaro.*

La fin du couplet de la Comteffe eft remarquable par l'harmonie & l'élégance.

> La moins folle, hélas! eft celle
> *Qui fe veille en fon lien*,
> Sans ofer jurer de rien.

Je ne fçavois pas qu'on pût dire en françois *fçavoir fa mère*, pour *connoître fa mère* : c'eft M. *de Beaumarchais* qui

vient de me l'apprendre dans le couplet de *Marcelline* :

> Chacun *ſçait la tendre mère*,
> Dont il a reçu le jour.

Le meilleur & le ſeul qui renferme une idée fine & piquante eſt celui du Comte :

> Semblable à l'écu du Prince,
> Sous le coin d'un ſeul époux,
> Elle ſert au bien de tous.

Mais on ſçait que M. *de Beaumarchais* n'en eſt que le père adoptif, & qu'il ne lui appartient que par le droit de bienſéance ; c'eſt un diamant qu'il a dérobé à *un gueux*. Je finis, car la contagion me gagne, & après la lecture de *Figaro*, je ferois des calembourgs ſans le ſçavoir.

Peu de vraiſemblance, encore moins de conduite, un aſſemblage de ſcènes, qui ſans être bien liées enſemble, ſoutiennent cependant l'attention. Une complication d'incidens qui attache l'eſprit, tandis qu'une multitude de jeux de théâtre, un ſpectacle très-

varié fixe les yeux : de l'indécence dans les mœurs, une charge burlesque dans les caractères, un style tantôt d'une familiarité basse, tantôt précieux & brillanté, étincelant de sarcasmes, de jeux de mots & de traits satyriques ; un ton goguenard, un persifflage continu répandu sur le dialogue, sur-tout beaucoup de gayeté : tout cela forme un imbroglio assez piquant, très-analogue à l'esprit du jour & au goût dominant ; une espèce de farce qui amuse, & qui fait beaucoup rire ; mais plus plaisante qu'estimable, & plus semblable aux parades foraines, qu'aux bonnes Comédies du théâtre national.



laissera cependant toujours une très-avantageuse de son éloquence; un style pur & élégant, une onction douce, une candeur aimable, un zèle tendre & un sincère amour du salut des ames. Tels sont les caractères qui me paroissent distinguer les discours du Père *Elisée*. Il n'a ni la logique pressante & la raison profonde de *Bourdaloue*, ni le pinceau magique & le brillant coloris de *Massillon;* & quoiqu'il ne manque pas de s'élever contre les idées nouvelles & les systêmes monstrueux de la Philosophie moderne, il porte dans ces morceaux qui semblent exiger une certaine véhémence, plutôt le sentiment de la douleur qui s'en afflige, que celui de l'indignation qui les combat & les anéantit. Or, pouvoit-il attaquer avec plus de force ces Novateurs dangereux, que dans son Sermon *sur l'incrédulité*, & faire triompher, avec plus d'éclat contr'eux, les armes de la foi & de la raison? Les Orateurs sacrés qui avoient paru avant lui, en imitant le même sujet, n'avoient pas heureusement, pour le siècle où ils

ont vécu, d'aussi grandes ressources que le Père *Elisée*. L'impiété n'avoit pas levé, comme de nos jours, l'étendart de la révolte, & on n'avoit pas encore erigé en principes de morale les maximes les plus sacrilèges; ils n'avoient point enfin paru ces hommes audacieux qui ont insulté publiquement à la Religion & à la Divinité; ou si quelques-uns avoient déjà signalé leur fureur, elle n'avoit point été consacrée par l'enthousiasme d'une foule aveugle & fanatique. C'étoit donc un sujet absolument neuf que le Père *Elisée* avoit à développer, & il étoit susceptible des plus grands mouvemens de l'éloquence. Voyons quel parti notre Orateur en a su tirer.

Son plan est, comme celui de tous ses discours, extrêmement simple; il renferme les faux prétextes & les vrais motifs de l'incrédulité. Ses prétextes sont d'abord que la Religion Chrétienne choque les droits de la raison; 2°. que la révélation est inutile, la preuve des deux propositions contraires forme le partage de la première partie.

L'ancienneté de la Religion, sa perpétuité, telles sont les raisons qu'apporte l'Orateur pour démontrer qu'elle ne choque en rien la raison; ce qui lui donne occasion de tracer un tableau rapide de la naissance de la Religion qui remonte à celle du monde, & d'exposer la chaîne des évènemens de l'ancien & du nouveau Testament qui ne sauroient manquer de convaincre tout homme qui veut être de bonne foi, sur-tout lorsque à cette succession inaltérable se joint la certitude des miracles. Il n'est pas moins faux que la révélation soit inutile, & que la raison seule suffise à l'homme pour le conduire: sa foiblesse, sa dépravation, ses inconstances nous exposent sans cesse à l'erreur; & l'homme, sans la foi, ne peut connoître ni sa nature, ni les rapports essentiels qui subsistent entre l'Etre raisonnable & la Divinité: ce ne peut être que l'Ouvrage de la révélation. Quelle étoit en effet la Religion des Peuples privés des lumières de la révélation? Qelle étoit leur morale? Leur philosophie ne présente que

monſtruoſités, qu'incertitudes, qu'abſurdités.

La ſeconde partie qui renferme les vrais motifs de l'incrédulité, nous les offre dans l'orgueil & le libertinage, qui en ſont comme les deux ſources. C'eſt ſur-tout ici que l'Orateur avoit de grands moyens à développer, des portraits frappans à tracer, & des vérités nouvelles à établir, en confondant les erreurs & la philoſophie du jour. Je vais mettre ſous vos yeux les morceaux les plus forts pour vous faire mieux juger de la manière de l'Auteur; je trouve d'abord dans le tableau que trace le Père *Eliſée* de l'orgueil de l'eſprit, & de cette ſuperbe inquiétude qui le porte à ſecouer le joug de la Religion, une imitation peut-être trop marquée du grand *Boſſuet*, qui développe les mêmes idées dans ſon Oraiſon funèbre de la Reine d'Angleterre, & donne les mêmes preuves tirées de la conduite des Proteſtans, qui, en voulant tout expliquer par eux-mêmes, n'ont fait que tomber d'abymes en abymes: ſeulement l'Orateur moderne les porte plus

loin, en ce qu'il les applique aux systêmes de nos Philosophes, & fait voir qu'ils sont entraînés dans leurs erreurs par une vaine ostentation & par le desir frivole de paroître s'élever au-dessus du commun des hommes; mais ces hommes si vains n'ont fait que substituer des doutes aux vérités de la Religion.

« Oui, mes frères, ces impies qui » affectent de s'élever au-dessus des » préjugés, pour s'acquérir la répu- » tation de force d'esprit & de gran- » deur d'ame; ces superbes qui veu- » lent tout connoître, & qui nous » disent sans cesse qu'ils agissent par » conviction, n'ont que l'incertitude » pour partage, & l'orgueil seul peut » les soutenir dans l'impiété. Ils sui- » vent d'incompréhensibles erreurs, » parce qu'ils ne veulent pas croire » des mystères incompréhensibles; ils » blasphèment ce qu'ils ignorent, ils » condamnent ce qu'ils n'ont jamais » examiné, & ils sacrifient à la va- » nité les lumières que nous sacrifions » à l'autorité. Dans la plupart, l'in- » crédulité n'est qu'une fausse appa-

» rence & une vaine oſtentation, une » imitation puérile de ces génies que » l'eſtime publique élève, *quoique le* » *ſouvenir de leurs talens ne ſoit par-* » *venu juſqu'à nous, qu'avec celui de* » *leur irréligion....*

» Les Auteurs mêmes de ces écrits » pernicieux remplis de traits ſemés » contre la Religion, ces génies ſi » vantés, *qui ont fait revivre dans* » *leurs Ouvrages le goût & la politeſſe* « *des Anciens*; ces eſprits délicats qui » ont préparé avec tant d'art le poiſon » que leurs Sectateurs avalent avec » tant d'avidité, n'ont jamais appro- » fondi les preuves du Chriſtianiſme: » Philoſophes ſans principes, critiques » ſans règles, Théologiens ſans éru- » dition, ils ſe contentent de nous » oppoſer des doutes uſés, des plai- » ſanteries ingénieuſes, mais frivoles; » des objections rebattues & réfutées » depuis les premiers ſiècles du Chriſ- » tianiſme.

» Voilà cependant ces ſuperbes qui » mépriſent la ſimplicité du fidèle, » & qui voudroient nous en impoſer » par un vain étalage d'érudition:

» voilà les hommes que l'incrédulité
» ose oppoſer aux *Auguſtin*, aux *Ba-*
» *ſile*, aux *Ambroiſe*, à ces génies ſi
» vaſtes, ſi ſublimes & ſi cultivés,
» qui ſe ſont ſoumis avec une humble
» docilité aux myſtères de la foi. »

Ce morceau, quoique écrit avec chaleur & rapidité, laiſſe cependant encore beaucoup à deſirer; les idées en ſont vagues, & les traits n'en paroiſſent pas aſſez marqués. On ne ſait pas bien préciſément de quels incrédules, de quels écrivains impies l'Orateur veut parler; c'eſt dans notre ſiècle que ces hommes vains & ſuperbes ont paru, & l'on croiroit d'abord qu'il s'agit de temps plus reculés. *Ces génies ſi vantés qui ont fait revivre dans leurs Ouvrages le goût & la politeſſe des anciens;* ſi l'Orateur entend par-là les Auteurs de notre temps, il leur fait beaucoup trop d'honneur; ce n'eſt que dans le ſiècle dernier que l'on a fait revivre le goût & la politeſſe des anciens. Les mêmes Auteurs qui parmi nous ont été les détracteurs de la Religion, ont été les corrupteurs du goût. Il me ſemble qu'il étoit facile

de les mieux peindre, & de les caractériſer plus fortement, de développer enfin davantage ces contradictions révoltantes qui les oppoſent les uns aux autres, & ſouvent à eux-mêmes.

Vous trouverez plus frappant l'endroit où l'Orateur nous montre la ſource de l'incrédulité dans la corruption du cœur. » En vain l'incrédulité » voudroit ici nous oppoſer les impies » dont on a vanté la tempérance, la » chaſteté, la fidélité à remplir tous » les devoirs du citoyen, & qui ont » allié des mœurs réglées avec l'indif- » férence pour toutes les Religions. » Comment *ont-ils* paru ſur la terre » ces hommes qui *font* oſtentation de » droiture & de ſincérité, qui ſe flat- » tent de poſſéder ſeuls la véritable » probité, tandis qu'ils laiſſent au » vulgaire les petiteſſes, les travers & » tout le faux de la vertu ? Vils » eſclaves des paſſions, & jouets éter- » nels des variations bizarres de leur » propre cœur, les vertus dont ils ſe- » parent n'ont aucune ſûreté : nées » dans l'orgueil, & ſoutenues par les

» regards publics, elles tombent ſans
» ceſſe avec ces fragiles appuis. Il
» n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit en
» ſecret dévoué à tous ces vices, pas
» un ſeul qui ſe refuſe un crime utile
» ou agréable, pourvu qu'il puiſſe
» éviter la honte & l'opprobre. Leur
» vie deshonore non-ſeulement la
» Religion, mais même l'humanité :
» les uns ſont livrés aux plus infâmes
» excès de la débauche & de l'intem-
» pérance ; d'autres plus délicats dans
» leurs plaiſirs, & peut-être plus cou-
» pables, évitent les excès qui amè-
» nent le dégoût, ou qui peuvent
» altérer la ſanté, & ſont de la volupté
» une ſcience qui a ſes règles & ſes
» principes : tous croient que les dé-
» ſirs les plus abominables, dès que
» le tempéramment en eſt la ſource,
» n'ont pas beſoin d'autres titres pour
» être légitimes ; & ils regardent les
» vices les plus infâmes comme des
» penchans innocens que la nature
» tranſmet, & que la nature juſtifie.

Ce que l'Orateur n'a fait qu'ébaucher dans ſon ſermon ſur l'incrédulité, il paroît l'avoir entièrement rem-

pli dans le discours qui a pour titre, *Fausseté de la probité sans la Religion*, sujet qu'il a traité de deux manières différentes. On y trouve plus de force, d'élévation & de profondeur que dans celui dont je viens de vous rendre compte. Je m'en tiens au premier discours, où il montre que sans la Religion tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, & tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société sont anéantis. Ce portrait d'un fameux impie vous fera sans doute plaisir.

» Un impie s'est rencontré d'une » licence incroyable dans sés opi- » nions ; esprit vif, étendu, péné- » trant, mais sans règle, sans mœurs, » sans principes, ennemi de la vérité » par le but même de ses recherches, » rébelle à la persuasion, docile à l'il- » lusion du sophisme, plus habile à » former des difficultés qu'à les ré- » soudre, plus jaloux d'obscurcir la » lumière que de dissiper les nuages, » plus satisfait de nous égarer que de » nous instruire, adroit à nous sur- » prendre, prêtant au vrai & au faux » les mêmes couleurs, & cherchant à

» les confondre tellement, que l'esprit
» ne pût distinguer leurs limites. L'hé-
» résie, si jalouse d'une liberté licen-
» cieuse, fut alarmée de ses excès, &
» ne put les réprimer. Elle comprit
» dès-lors jusqu'où peut se porter un
» esprit qui a secoué le joug d'une
» autorité légitime. Il osa mettre en
» problême l'existence d'un Dieu, at-
» taquer ce consentement unanime des
» nations qui honorent l'Etre suprême,
» & en chercher l'origine dans la poli-
» tique & les préjugés de l'enfance. La
» subtilité des raisonnemens, l'ana-
» logie de quelques traits de *Je-
» sus-Christ*, avec les Législateurs
» païens; des points de comparaison
» présentés avec un art qui faisoit
» évanouir les différences, de longues
» digressions, des citations entassées
» éblouirent les esprits; des hommes
» frivoles, inappliqués, & cependant
» jaloux du titre de Savans, lurent
» avidement un recueil qui étendoit
» la superficie de leurs connoissances.
» L'incrédulité fière de ses armes,
» qu'elle croyoit d'une nouvelle trem-
» pe, leva la tête altière, & fit en-

» tendre à l'univers ces horribles maxi-
» mes: Mortels, brisez vos chaînes;
» secouez le joug d'une Religion qui
» gêne vos passions, en les captivant
» sous les loix d'un esprit Créateur.
» La nature ne forma jamais des rap-
» ports entre l'homme & la Divinité:
» le Magistrat-Législateur est le pre-
» mier instituteur de la Religion; les
» hommes seuls se sont donné des fers,
» la politique les a formés, l'éducation
» les a fait respecter; & cette idée d'un
» Etre suprême qui fait trembler les
» coupables, n'est que l'effet de la su-
» perstition, de la tyrannie, de l'habi-
» tude & des préjugés de l'enfance. »

On reconnoit dans ce portrait, parfaitement saisi, une imitation de celui de *Cromwel* par *Bossuet*, & tous les traits du fameux *Bayle*, dont *Voltaire* a depuis retourné de mille manières les dangereux sophismes. Il a été le père de cette troupe d'incrédules & de soi-disans Philosophes qui se sont répandus depuis dans la France & dans toute l'Europe, & il a contribué plus que personne, à détruire les liens qui unissent l'homme à la société,

en lui ôtant le frein ſacré de la Religion.

« Malheur à la Nation où les maximes des impies prévalent, & où » leurs attentats ne ſont pas réprimés » par les loix publiques? Quelles vertus » peuvent reſter dans des hommes » qui ſe croient permis tout ce qu'ils » déſirent, qui regardent les crimes » les plus honteux comme des penchans innocens, qui ne croient rien » devoir qu'à eux-mêmes, qui ſont » parvenus à ſe perſuader que les vices » & les vertus ſont des chimères, » auxquelles la crédulité a donné des » noms différens pour les réaliſer? La » ſociété ne ſera plus qu'un théâtre » d'horreur & de confuſion, ſans ordre, » ſans ſubordination, ſans confiance; » l'inceſte & le parricide n'auront » plus rien qui les diſtingue de la » piété filiale & de la pudeur; l'enfant » ſe croira autoriſé à ſecouer le joug » paternel, l'épouſe regardera la fidélité du lien ſacré comme un vain » ſcrupule que la tyrannie des hommes » ſur ſon ſexe, a établi. Il faudra tromper, ſi on ne veut pas l'être, & » prévenir

» prévenir ſa ruine par celle de ſon
» ennemi ; l'utilité ſeule décidera de
» l'amitié ; la force du droit, la richeſſe
» du mérite : *Alius alium per invidiam*
» *occidit*, & *pecuniæ obediunt omnia.* »

Il me ſeroit impoſſible de vous faire connoître, les uns après les autres, tous les ſermons que renferment les trois premiers Volumes. Ils n'ont rien pour la plupart, qui les diſtingue d'une manière particulière de ceux des autres Sermonaires, quant au fond des ſujets; on remarque ſeulement que l'Orateur s'applique par-tout à oppoſer des principes vrais & puiſés dans une ſaine philoſophie, aux principes faux que débitent les Philoſophes de nos jours. Mais il le fait toujours d'une manière générale, ſans entrer dans aucun détail particulier ; ce qui ne jette pas à beaucoup près autant d'intérêt dans ſes diſcuſſions, que s'il luttoit, pour ainſi dire, corps à corps, avec ces athletes dangereux.

Il eſt rare par conſéquent de trouver dans les diſcours du Père *Eliſée*, de ces morceaux pleins de force & de vigueur qui ſubjuguent l'eſprit & do-

minent la volonté. Vous n'y rencontrerez pas, non plus, très-fréquemment de ces tirades où règnent l'affection & le sentiment, qui pénètrent le cœur & l'embrasent, qui le touchent & l'attendrissent; c'est moins à présenter à chaque individu le miroir de ses passions, que l'Orateur semble s'être appliqué, qu'à peindre les funestes effets qu'elles produisent dans la société; & il faut convenir que cette seconde étude est beaucoup plus facile que la première, & qu'il est plus aisé de saisir ces résultats généraux, que de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les plus sombres replis, & de les exposer au grand jour.

Le discours où le Père *Elisée* me paroît avoir développé le plus de connoissance des passions qui agitent l'humanité, est celui qu'il a composé sur la vie religieuse; en mettant partout en opposition le calme de la solitude & le tumulte du monde, il a peint supérieurement le vuide & le néant des plaisirs & des honneurs que nous nous fatiguons à poursuivre. En voici quelques exemples.

» Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition prescrite; comme il ne fait jamais d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs: l'avenir qu'il nous montre est sa plus grande ressource. Ce n'est pas le monde présent que nous aimons: hélas! personne n'y est content de sa destinée! Mais nous charmons notre ennui, par l'attente d'un avenir chimérique; tout ce que le monde donne, nous dégoûte; & tout ce qu'il promet nous attache: ses biens nous charment dans le lointain, parce que nous le voyons sans bornes; nous composons alors notre destinée de tout ce que la gloire a de plus éclatant, de ce que les dignités ont de plus pompeux, de ce que les plaisirs ont de plus vifs; rien ne manque à la chimère que notre imagination embellit: mais dès que ces mêmes objets sont rapprochés, & mis entre nos mains, nous les voyons tels qu'ils sont; le tact saisit leurs limites; leur immensité disparoît; leur vuide & leur insuffisance se font

» ſentir ; nous en convenons nous-
» mêmes ; nous parlons ſouvent de
» l'inconſtance & de la fauſſeté du
» monde ; nous ſommes peut-être élo-
» quens à le décrier, & cependant
» nous pourſuivons ſans-ceſſe cette
» ombre vaine ; de nouveaux hom-
» mages ſuccedent bientôt à nos mé-
» pris ; & après bien des dégoûts, des
» rebuts & des fatigues, nous fléchiſ-
» ſons encore les genoux, avec la
» multitude, devant l'Idole que nous
» venons de fouler aux pieds. »

Toutes ces idées ſont pleines de vérité, & expoſées d'une manière très-ingénieuſe. Celles qui ſuivent ne vous paroîtront pas moins frappantes.

« Approchez de ces hommes qui
» ſemblent toucher au bonheur : nous
» penſons qu'ils ſont heureux, parce
» qu'ils jouiſſent de ce que nous deſi-
» rons ; & ils ſont miſérables parce
» qu'ils ne poſsèdent pas ce qu'ils dé-
» ſirent : nous les croyons ſatisfaits,
» & ils ne ſont que dégoûtés : leur
» condition préſente n'eſt jamais celle
» qui leur plaît ; de nouveaux deſirs
» s'élèvent dans leur ame ; leurs vues

» s'étendent avec la ſphère des objets
» qui les environnent ; plus ils s'élè-
» vent, plus le fantôme, qui les char-
» me, groſſit à leurs yeux ; ils redou-
» blent leurs efforts pour le ſaiſir, &
» ils ne font qu'augmenter leurs pei-
» nes, leurs ſoucis, leurs inquiétudes.
» Et comment trouveroient-ils le re-
» pos & la tranquillité, dans des ſitua-
» tions, où les paſſions exercent un
» empire ſi tyrannique ; où les intérêts
» ſont ſi grands & les obſtacles ſi mul-
» tipliés ; où la concurrence déploie
» tant d'artifices ; où l'ambition met
» en jeu des reſſorts ſi oppoſés ; où la
» rivalité trouve des reſſources juſques
» dans la fureur ? . . . . .

» Bientôt ces heureux du ſiècle ſont
» dégoûtés de tout : incapables de ſup-
» porter l'agitation & le repos, à
» charge à eux-mêmes & aux autres,
» la molleſſe ſeule & l'oiſiveté devien-
» nent pour eux une maladie de lan-
» gueur, qui épuiſe toutes les reſſour-
» ces de l'art ; l'ennui, ce triſte fruit
» de la ſatiété & de l'excès s'empare
» de leur ame, rend leur caractère in-
» décis, leurs démarches vagues, in-

» certaines, & répand ſur leur humeur
» de foibles nuances de tous les goûts,
» ſans en ſatisfaire un ſeul : chagrins &
» bizarres, la complaiſance leur paroît
» fade, & la ſincérité les bleſſe ; tout
» ce qui les environne, porte le poids
» de leur humeur ; leur vie ne pré-
» ſente que des agitations trop violen-
» tes, ou le triſte vuide de la frivolité ;
» & comme ils ont dans des conditions
» plus élevées, plus de faux deſirs,
» plus de vaines prétentions, plus *d'a-*
» *bus de leurs ames*, ils ſont, ſans doute,
» les plus malheureux des hommes ».

D'après ces morceaux & l'enſemble des Sermons du Père *Eliſée*, ſi on n'accorde point à ce célèbre Prédicateur le titre d'Orateur profond & véhément, ni celui d'Orateur touchant & pathétique, on ne lui refuſera point la gloire d'écrivain correct & élégant, qui joignoit à une diction pure & agréable une grande clarté d'idées, beaucoup de ſageſſe dans ſes plans, & de rapidité dans la marche de ſes diſcours. On ne le voit jamais ſe perdre dans des diſgreſſions étrangères à ſon ſujet, & il ſuit toujours ſans ſe détourner le

but vers lequel il tend. S'il n'a point, enfin, ces traits de génie qui raviſſent l'eſprit & le tranſportent, il n'a point non plus ces écarts dans leſquels tombent ſouvent ceux qui cherchent à s'élever trop haut.

Je ne lui reprocherai point d'avoir emprunté quelquefois des idées & des expreſſions d'autres Auteurs, tels que *Boſſuet*, *Fléchier* & *Voltaire* lui-même : témoin cette phraſe ſur l'Euchariſtie, qui rappelle un des plus beaux Vers de la Henriade ; *& qu'elle* (la Foi) *découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus*. Peut-être eût-il changé lui-même ces endroits, s'il eût pu préſider à l'impreſſion de ſes Œuvres.

Il reſte un volume de Panégyriques, dont il ne m'a pas été poſſible de vous rendre compte ; j'eſpère vous les faire connoître au plutôt.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

*Darius, Tragédie nouvelle en cinq Actes & en vers, revue, augmentée & corrigée, par M. D***, à Paris chez M.* Devinſan, *rue Saint-Honoré, au coin de celle Jean-Saint-Denis, la première porte à droite en entrant, & chez* Cailleau, *Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouare; la veuve* Ducheſne, *Libraire, rue Saint-Jacques;* Viſſe, *Libraire, rue de la Harpe;* Eſprit, *Libraire, au Palais-Royal,* 1776.

PARDON, Monſieur, mille fois pardon, ſi j'ai tardé auſſi long-temps à vous rendre compte de cette Tragédie. J'en ignorois l'exiſtence; c'eſt grand dommage aſſurément, & l'on imprime tant d'ouvrages, que le petit nombre de bons eſt perdu dans la foule. Mais

enfin je répare cette omiſſion le plutôt que je puis, & je m'empreſſe de vous faire connoître cette nouveauté de 1776.

Le *Darius* qui donne ſon nom à cette Tragédie, même de préférence à *Alexandre*, qui eſt vainqueur, ce *Darius*, dis je, eſt *Darius-Codoman*, afin que vous le ſachiez, Monſieur; & à ce ſujet l'Auteur nous donne une excellente généalogie des Rois de Perſe, & cela au milieu de ſa Tragédie. Après Cambiſe, fils de Cirus, que remplaça *Darius-Hyſtape*,

Xercès aſſaſſiné laiſſa dans Babylone
Artaxercès ſon fils ſuccéder à ſon trône,
Et l'on vit après lui le ſecond des Xercès,
Secondian Okus, auquel ſurvint après
Artaxercès-le-Juſte, & du nom le deuxième,
Okus deux, qu'on appella Artaxercès troiſième:
Enfin après Arſès, Codoman à l'Empire
Vint, &c.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que c'eſt à *Darius* lui-même qu'il apprend tout cela. En revanche *Clitus* vient conter

à *Alexandre* toute l'hiſtoire des incurſions des Perſes dans la Grèce, & il en eſt quitte à la fin pour lui dire, *c'eſt ce que vous ſavez*. Notez de plus, Monſieur, que ce long récit vient préciſément à la ſuite de la bataille d'Arbelles, dans le temps qu'on pourſuit les fuyards. *Alexandre* à ſon tour parle à *Clitus* de ſon amour pour *Statire*, fille de *Darius*. Car l'Auteur, en habile homme, n'a pas manqué d'imiter ce trait de l'*Alexandre* de *Racine*. *Statire* vient entretenir ſa confidente de ſes alarmes pour la vie de ſon père, & de ſa tendreſſe pour le vainqueur; car elle arrange tout cela. Le traître *Beſſus* vient préciſément au même endroit concerter avec un autre traître le projet d'aſſaſſiner *Darius*. Du reſte, il ſe préſente à *Alexandre* comme Ambaſſadeur du Monarque Perſan, & il en prend fort bien le ton : on croit entendre l'*Oreſte* d'*Andromaque* ou *Rhadamiſte*.

Seigneur, un ſang illuſtre, ni ſon deſtin
étrange,
Donnant à vos ſuccès une juſte louange,

Suspend pour un moment le destin des combats,
Qui pourroit rétablir le sort de ses Etats;
Et plein d'un autre soin que sa valeur m'*octroie*, &c.

Le reste répond à ce début. *Alexandre* répond avec fierté, & *Bessus* sort ne respirant que feu & que vengeance. *Darius* vient à son tour. Vous ne l'auriez pas soupçonné si près du camp d'*Alexandre*; mais il vient, dit-il, respirer à l'*ombre des forêts* : il entretient très-longuement un vieil Hermite, qui l'endoctrine tout à son aise sur les devoirs de la royauté; & après un monologue de deux pages, le Roi va mettre à profit tout ce qu'il a entendu. Après bien des débats entre *Alexandre* & sa maîtresse, bien des lamentations des femmes entr'elles, *Darius* vient encore. Cette fois, il ne vient pour rien moins que pour assassiner *Alexandre*; c'est un fort joli projet, & qui n'est pas même original; car Zamore vouloit en faire autant. Mais je ne sais quoi vient le déranger, & il va rejoindre son armée.

A quoi bon vous faire languir plus long-temps ? On entend *Darius* se débattre sous le poignard de *Bessus*, & bientôt on l'apporte mourant, ce qui est extrêmement touchant, & très-neuf sur-tout. En entrant il dit à sa fille :

Oui, vous voyez, ma fille, un *Persan* qui
vous aime.

Puis suivant l'usage des mourants, il parle beaucoup, enfin il expire. *Statire*, sa fille, n'en paroît pas autrement inconsolable ; car elle dit à *Alexandre* d'un ton bien tendre :

Hélas ! me rendrez-vous tout ce que j'ai
perdu ?

Alexandre répond comme de raison :

Sans doute : en le pleurant au sein de Babylone,
J'y vais faire en tout point ce que sa mort m'ordonne,
Et vous montrant combien j'ai peu haï son sang,

Vous y rendre du moins & son trône & son
rang.

Belle conclusion, & digne de l'exorde!

Au surplus, vous pouvez lire la Tragédie elle-même, & vous reconnoîtrez qu'elle est encore au-dessus de tout ce que je vous en ai dit.

Je suis, &c.



VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, &c.

CET Ouvrage ſort de la claſſe ordinaire, il annonce autant d'intérêt que de variété ; mais ce qui le caractériſe plus particulièrement, & lui donne une ſorte d'originalité, ce ſont les morceaux ou manuſcrits très peu connus qu'offrent les trois premiers cahiers ; & la diviſion que l'Auteur a imaginée, de laquelle il réſultera un avantage conſidérable. En effet, avec la même ſouſcription, on ſe procurera quatre différens Ouvrages, qui dans la ſuite enrichiront néceſſairement une bibliothèque par le caractère des morceaux que chacun d'eux contiendra, & l'on aura eu le plaiſir de les lire ſans fatigue, ſans confuſion, & ſans y employer trop de temps.

Les anecdotes, les faits mémorables auront toujours un charme particulier pour les hommes, de quelque manière qu'ils penſent ; lorſque le genre en eſt varié, la recherche qu'on

a pu faire pour les rassembler est un service qu'on a rendu à tous les esprits ; & lors que la certitude des époques ajoute encore à l'intérêt des événemens, le service est double, & ne peut être que vivement senti.

Le projet de rendre l'étude de l'histoire utile de deux manières, aux Jeunes-Gens, intéresse tous les pères de famille. Il est constant qu'étudier les hommes, sans guide, dans leurs actions, dans leur conduite, dans leurs discours, & s'en rapporter à leur célébrité, à leurs succès même, c'est risquer de se faire l'esprit le plus faux, & le cœur le plus foible ou le plus dur. Il faut donc que les motifs soient exposés en même temps que les actions, à la Jeunesse facile à se prévenir & prompte à prononcer ; & lorsque ce sera avec autant de jugement que de probité, de sensibilité & d'expérience que l'on remplira cette tâche honorable & pénible, la plus grande utilité en sera le fruit.

Jusques-là l'ouvrage dont nous parlons doit être généralement aussi sérieux qu'estimable ; & il y a tant d'ouvrages

ſérieux ! Mais il renferme un article uniquement conſacré à la légéreté de l'eſprit, au piquant des ſaillies, à l'intérêt des fictions, à la poéſie, aux traits plaiſants.

Enfin, le projet de cet Ouvrage va plus loin, & n'a, pour ainſi dire, point de bornes. Ce ſeront tantôt des écrits inconnus, tantôt des ouvrages oubliés, que par des traductions ou des extraits fidèles, on nous fera connoître.



PROGRAMME

De l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras, publié le 6 Avril 1785.

L'ACADEMIE annonça pour la seconde fois, il y a un an, qu'elle adjugeroit, dans la Seance de Pâques de la présente année, le prix fondé par les ÉT TS D'ARTOIS, au meilleur ouvrage qui lui seroit présenté sur ces Questions : *Quelles furent autrefois les différentes branches de Commerce dans les contrées qui forment presentement la Province d'Artois, en remontant même au temps des Gaulois ? Quelles ont été les causes de leur décadence, & quels seroient les moyens de les rétablir, notamment les Manufactures de la Ville d'Arras ?* L'Académie n'ayant reçu à cet égard aucun Mémoire satisfaisant, elle propose le même sujet pour l'année 1787; temps auquel elle donnera de plus un Prix semblable sur la Question suivante : *Est-il avantageux de réduire le nombre des chemins dans le territoire des Villages de la Province d'Artois, & de donner à ceux que l'on conserveroit une largeur suffisante pour être plantés ? Indiquer dans le cas de l'affirmative, les moyens d'opérer cette réduction.*

Les Mémoires seront adressés, francs de port, au Secrétaire-Perpétuel de l'Académie, à *Arras*, sous le couvert de M. l'In-

tendant de Flandres & Artois, à *Lille*; & on ne délibérera que ſur ceux qui ſeront reçus avant le premier Décembre 1786.

L'Académie décernera vers les Fêtes de Pâques 1786, le Prix annoncé dès l'année dernière, ſur ce ſujet : *Eſt-il utile en Artois de diviſer les Fermes ou Exploitations des terres ; & dans le cas de l'affirmative, quelles bornes doit-on garder dans cette diviſion ?*

Les ouvrages relatifs à ce Prix devront être envoyés avant le premier Décembre prochain.

Aucun Membre Ordinaire ou Honoraire de la Compagnie ne pourra y prétendre, non plus qu'aux deux autres Prix.

Les Auteurs ne mettront à leurs ouvrages qu'une ſentence, deviſe ou épigraphe, qui ſera répétée ſur un billet cacheté, contenant leur nom, leurs qualités & leur demeure. Ceux qui ſe feroient connoître avant le jugement de l'Académie ſeroient exclus du concours.

Les Prix conſiſteront chacun dans une Médaille d'or de la valeur de 500 livres, ou dans cette ſomme en eſpèces ; & ils seront délivrés, dans les Séances marquées ci-deſſus, aux Auteurs des ouvrages couronnés, ou aux perſonnes chargées de leurs procurations.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE TROISIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXV.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRE.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Histoire générale & particulière de Bohême, par M. l'Abbé André. *A Prague, chez* Wolfgang-Gerle, *Libraire; à Vienne & à Strasbourg, chez les frères* Gay, *Imprimeurs-Libraires, & se trouve à Paris chez* Nyon, *Libraire, rue du Jardinet;* Belin, *rue S. Jacques, &* Lamy, *quai des Augustins. 2 vol. 9 liv.*

QUEL courage, Monsieur, il faut pour entreprendre une pareille Histoire ! Quelle patience pour l'exé-

cuter, je dirois presque pour la lire! Une contrée d'abord inculte & déserte, peuplée ensuite par des Nations barbares, qui se sont succédées les unes aux autres, des guerres éternelles, des mœurs féroces, des ténèbres épaisses; tels sont les objets que présentent, pendant plus de douze siècles, les fastes de la Bohême.

M. l'Abbé *André*, en se livrant tout entier à ce travail ingrat & stérile, n'en prétend pas moins, d'après l'autorité de M. l'Abbé de *Condillac*, avoir travaillé, ainsi que tous les Historiens ses confrères, pour l'instruction des Rois, des Sages & des Particuliers. C'est là, comme vous savez, le Protocole de tous les faiseurs d'Annales: vous avez peut-être peine à vous imaginer qu'il y ait tant d'utilité à retirer d'une Histoire de Bohême, & qu'elle puisse présenter des leçons aussi magnifiques & aussi importantes; ou du moins, pensez-vous qu'elle n'offre rien de si extraordinaire, qu'on ne puisse le retrouver par-tout ailleurs. Dans les deux Volumes que je vous annonce & que

j'ai parcourus, je doute que vous rencontriez de quoi justifier ces vues philosophiques de l'Auteur. Pour moi, je n'y ai rien vu qui ne soit commun à l'origine & à l'établissement de tous les Peuples. Ce sont, à quelques nuances près, les mêmes mœurs, les mêmes révolutions que celles de toutes les peuplades naissantes; à l'exception que la Bohême est un peu moins fameuse que les autres contrées qui l'environnent, & qu'elle ne joue dans l'Histoire de l'Europe qu'un rôle presque toujours secondaire. C'est donc plutôt encore pour connoître tout simplement des faits, que pour en tirer des instructions frappantes, qu'on peut lire cet ouvrage; & peut-être M. l'Abbé *André* eût-il dû borner toutes ses idées à ce point de vue. Il se fût épargné, ainsi qu'à son Lecteur, beaucoup de réflexions très-peu importantes & souvent inutiles.

Jettons, en effet, un coup-d'œil rapide sur les objets que renferment ces deux premiers Volumes, pour mieux juger de ce que *les Rois*, *le Ministre d'Etat*, *le Guerrier*, *le Poli-*

tique, *le Philoſophe*, peuvent y trouver à gagner.

Les Boiens, Colonie Gauloiſe, ont été les premiers habitans de la Bohême, & c'eſt de-là que cette contrée, appellée auparavant Hercinie, du nom de la forêt immenſe qui l'enferme, a tiré celui qu'elle porte aujourd'hui. Ils vinrent s'en emparer ſous la conduite de *Sigovèſe*, dans le même temps que *Bellovèſe* paſſa en Italie à la tête d'une autre Colonie.

Les Boiens reſtèrent plus de trois cents ans concentrés au milieu de la forêt d'Hercinie, ſans ſe répandre au dehors. Mais la population devint ſi nombreuſe, que la Bohême ne pouvoit plus contenir ſes habitans. Ils ſe partagèrent donc en trois Colonies, commandées par trois chefs différens. *Céréthrius* fut chargé de conduire la première chez les Thraces & les Triballes. *Brennus*, auſſi vaillant Capitaine que l'incendiaire de Rome, mais odieux par ſon inſatiable avarice, prit avec *Acichorius* le commandement de la ſeconde, & paſſa en Pannonie. La troiſième, ſous les ordres de *Belgius*,

pénétra en Illyrie & en Macédoine. On ne sait quel fut le sort de *Cérétrius*. *Belgius*, après avoir défait l'usurpateur du trône de Macédoine, *Céraunus*, repoussé à son tour par *Sosthène*, revint dans sa patrie chargé des dépouilles des ennemis & des nations vaincues.

Brennus, plus intrépide ou moins prudent que *Belgius*, quitte la Pannonie qu'il ravageoit depuis un an, & vient à la tête d'une armée formidable fondre sur la Macédoine, où il croyoit trouver toutes les richesses de l'Asie. Sa cupidité causa sa perte, & l'on sait comme il périt en voulant piller le Temple de Delphes. Les débris de son armée, joints à un corps de vingt mille hommes & aux garnisons établies pour contenir la Pannonie & l'Illyrie, pouvoient encore faire trembler la Macédoine. Mais cette nouvelle armée ayant été défaite par *Antigone*, ceux qui échappèrent vinrent se réfugier auprès de leurs compatriotes, qui étoient en Thrace; & après beaucoup de troubles & de combats dans l'Asie, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils demeurè-

rent paisibles possesseurs de la Galatie, rendirent de grands services aux Romains, & de brigands qu'ils étoient, formèrent une Nation distinguée. Ils reçurent des premiers la lumière de l'Evangile, comme on le voit par l'Epître que leur adressa l'Apôtre des Nations.

Jusqu'alors les Boiens de Bohême ne s'étoient fait connoître que par leurs fréquentes migrations en Grèce & en Asie. Mais bientôt attaqués eux-mêmes dans leurs propres foyers par un ennemi formidable, ils (1) eurent la gloire de vaincre les premiers ces Cimbres innombrables qui firent trembler la superbe Rome. Cependant l'époque de leur ruine s'approche. Affoiblis par leurs migrations, & par les secours qu'ils avoient donnés à des alliés mal-

(1) *N. B.* Voilà ce que dit M. l'Abbé *André*; mais il paroît, par le nombre de ceux qui restoient, que les Boiens n'affoiblirent pas beaucoup leur armée. D'ailleurs, qu'est-ce que les Cimbres auroient été chercher dans un pays tel qu'étoit la Bohême alors?

heureux, ils ſuccombent ſous les efforts de *Maroboduus*, & ſe voient contraints d'abandonner la Bohême aux Marcomans. Diſperſés çà & là, ils ne furent point cependant anéantis, & ils occupèrent le pays qui prit d'eux le nom de Bavière.

L'Hiſtoire de la Bohême, ſoumiſe aux Marcomans, n'offre point ici de caractères bien diſtincts & particuliers, elle ſe confond avec celle de toute la Germanie; & malgré les raiſons qu'apporte M. l'Abbé *André* pour juſtifier les détails infinis de querelles, de guerres, de combats dans leſquels il eſt entré, il eſt difficile de ne pas les trouver exceſſivement longs & ſouvent faſtidieux. Il embraſſe à-peu-près l'Hiſtoire du Monde entier, dans l'eſpace qu'il parcourt; c'eſt-à-dire, depuis le règne de Tibère, juſqu'à l'invaſion des Slaves; & pour un Hiſtorien qui ne veut point qu'on regarde l'Hiſtoire *comme un amas immenſe de faits*, il faut convenir qu'il eſt difficile d'en accumuler un plus grand nombre qu'il ne l'a fait en deux cents pages. Si *tâcher de* les *ranger par ordre de dates dans ſa*

mémoire, n'est, comme il le dit, que *satisfaire une vaine & puérile curiosité qui décèle un petit esprit, ou se charger d'une érudition infructueuse qui n'est propre qu'à faire un pédant*, il nous permettra de passer pardessus cette foule de faits qui se pressent les uns les autres, & qui n'appartiennent pas plus à la Bohême qu'à toute autre contrée de l'Asie & de l'Europe; d'autant plus que je n'y vois rien qui soit particulièrement propre à donner *des préceptes salutaires aux Rois, aux Ministres, aux Guerriers.*

L'Histoire de Bohême proprement dite, ne commence guère qu'à l'époque où les Slaves s'en emparèrent. Ces Peuples, dont l'origine remonte très-haut dans l'antiquité, connus des Grecs sous le nom d'Hénétes, & des Latins sous celui de Sarmates ou Sauromates, après s'être répandus de tous côtés en Asie, en Europe, finirent par s'emparer, sous le nom de Slaves ou Esclavons, de la Pologne, de la Russie, de la Prusse, de la Bulgarie, de la Poméranie, &c. Ceux qui vinrent en Bohême n'eurent pas beaucoup de

peine à s'en rendre maîtres, cette contrée étant presque abandonnée des Marcomans, ses possesseurs.

On ne voit pas bien clairement quel étoit sous les Slaves le gouvernement de la Bohême. Elle paroît asservie au Khan des Abares, autres Barbares sortis de la Tartarie, jusqu'au moment où *Samon* vint les délivrer du joug de ces tyrans. C'est à lui qu'on peut surtout appliquer ce vers de Mérope :

> Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux.

Plusieurs Historiens l'ont dit François d'origine, & commerçant chez les Slaves. M. l'Abbé *André* pense avoir de bonnes raisons pour n'en rien croire. Quoi qu'il en soit, les Bohêmes se voyant menacés par les Abares contre qui ils s'étoient révoltés, se prirent pour leur Chef, & furent vainqueurs sous ses ordres. Délivrés de ces cruels ennemis, ils ne mirent point de bornes à leur reconnoissance, & ils placèrent *Samon* à la tête du gouvernement. D'autres Slaves voisins de la Bohême se rangèrent sous sa protection ; il fut

résister au Roi *Dagobert*, qui vouloit venger le meurtre de quelques Négocians François massacrés indignement par les Slaves ou Bohêmes, & il finit par être le tyran d'une Nation dont il avoit été d'abord le Libérateur.

A sa mort les Bohêmes reprirent leur liberté & le gouvernement démocratique, quoique *Samon* eût laissé vingt-deux fils & quinze filles qu'il avoit eues de douze femmes ; & ils furent gouvernés dans chaque tribu par des Juges qu'ils choisirent pour arbitres de leurs différends. Ici l'Histoire de Bohême se couvre d'épaisses ténèbres. Ce ne sont que prodiges, sortilèges & maléfices. Les personnages eux-mêmes deviennent presque des êtres imaginaires, & M. l'Abbé *André*, qui ne croit point à l'existence d'un certain *Czech*, est tenté de révoquer en doute celle de *Cracus*, fameux sorcier que les Bohêmes avoient élu pour leur Juge suprême. Il paroît cependant certain qu'il a existé, & qu'il est le père de la Négromancie, qui, depuis lui, a toujours été cultivée avec soin en Bohême. Il dut autant à sa

ſageſſe qu'à l'art de la magie, l'autorité dont il jouit dans cette contrée, & il ne ſe ſervoit probablement de la divination, que pour parvenir plus ſûrement à civiliſer ces Peuples barbares. Avant lui les Bohêmes vivoient dans des antres ſauvages, ou diſperſés dans les forêts; il les réunit en ſociété, & leur fit conſtruire des bourgades. Quoiqu'il ſoit mort dans un âge avancé, il fut pleuré amèrement par tous les ordres de l'Etat. *Les uns s'arrachoient les cheveux, les autres ſe déchiquetoient le viſage; ils couroient çà & là, ſemblables à des forcenés qu'un violent tranſport de triſteſſe faiſoit extravaguer.*

Cracus laiſſa trois filles, toutes trois fameuſes Magiciennes, *Caſſa, Tetka* & *Libuſſa*. Partagés entre ces trois ſœurs, dont le mérite étoit à-peu-près égal, les Bohêmes ne ſavoient à laquelle ils devoient accorder le gouvernement; ils convinrent cependant de le diviſer entr'elles, ſans oſer leur notifier leur réſolution, par la crainte qu'ils avoient de leurs ſortilèges. Il fallût qu'elles aſſemblaſſent elles-mêmes

le Peuple, & elles tirèrent au ſort chacune leur département.

Caſſa & *Tetka* ayant négligé les affaires pour ſe livrer entièrement à la magie & aux pratiques religieuſes, *Libuſſa* ſe vit chargée ſeule de toute l'autorité. Mais bientôt les Bohêmes, tout en craignant ſes ſortilèges, furent honteux d'obéir à une femme, & ils la forcèrent de ſe choiſir un époux. En vain, *Libuſſa* eſſaya dans une longue harangue de leur inſpirer de l'averſion pour la Royauté, ils perſiſtèrent dans leur volonté. « Puiſ-» que telle eſt, reprit-elle alors, votre » déciſion, vous trouverez au-delà » des montagnes, au Couchant, un » petit village appellé *Staditz*, & ſitué » ſur la Bilina. Dans le voiſinage de » ce hameau, il y a un champ de » cent vingt pas en quarré; un homme » le laboure avec deux bœufs tachetés » de blanc : *c'eſt ce cultivateur* qui » doit être votre Souverain; il ſe » nomme *Przémiſlas*. » Les Députés lui ayant enſuite demandé des indices certains, afin d'éviter toute mépriſe,

» Vous n'avez besoin, leur dit-elle, » d'aucun renseignement, mon cheval » vous servira de guide, vous n'aurez » qu'à le suivre, il hennira à la vue » de *Przémislas*, & le saluera en flé- » chissant les genoux. » Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'après que les Députés eurent fait leur compliment au nouveau Duc, celui-ci dit à ses bœufs de retourner à l'endroit d'où ils étoient venus; ils prirent aussitôt leur essor, s'élevèrent dans l'air *qu'ils fendoient de leurs pieds, comme les oiseaux de leurs aîles*, & après un long trajet se rendirent dans une caverne.

Devenu Souverain & Epoux de *Libussa*, *Przémislas* justifia le choix de cette Princesse par la sagesse de ses Loix & de son Gouvernement. Peut-être aussi dut-il la plus grande partie de sa gloire aux conseils & à la prudence de son épouse; car, à peine lui eût-elle été enlevée, que sa mort fut suivie de grands troubles.

Lorsque cette Princesse tenoit seule les rênes de l'Etat, les femmes jouis-

ſoient de la plus grande autorité. Mais dès que *Libuſſa* eut les yeux fermés, elles ſe virent expoſées aux railleries & aux inſultes de la jeune nobleſſe. Outrée d'un tel mépris, *Wlaſta*, une de celles qui avoient eu le plus de crédit ſous l'ancienne Cour, aſſemble ſes compagnes, & leur propoſe de s'affranchir du joug des hommes: elles conſtruiſent un fort, & à la faveur du mépris que les Bohêmes avoient conçu de leur projet, elles deviennent de plus en plus formidables. Exercées à manier l'arç & l'épée, ces nouvelles Amazones font des incurſions dans la campagne, & maſſacrent impitoyablement tous les hommes qu'elles rencontrent; elles triomphent tantôt par la ruſe, tantôt par la force. Enorgueillie par ſes ſuccès, *Walſta* porte ſes vues plus loin, & ſonge à aſſurer l'Empire à ſon ſexe par des Loix ſtables qu'elle fait publier; ces Loix ſont curieuſes. A la naiſſance d'un enfant mâle, on devoit lui couper le pouce de la main droite, & lui arracher l'œil droit, pour le rendre incapable de

manier l'épée & de tirer de l'arc. Il étoit encore défendu aux hommes d'aller à cheval *en fourche*.

Ces Loix ne furent pas, comme vous devez juger, du goût des Bohêmes ; ils forcent enfin *Przémislas* à marcher à leur tête contre ces femmes audacieuses qu'ils exterminèrent.

Vous vous imaginez peut-être maintenant, Monsieur, que cette Histoire est vraie ; pas plus que celle des bœufs volans ; demandez alors, je vous prie, à M. l'Abbé *André*, pourquoi il se donne la peine de la rapporter si au long ; pourquoi il fait de cette *Wlasta* une harangueuse éternelle. On est tout étonné qu'après avoir tout circonstancié, tout détaillé avec le plus grand scrupule, il termine en disant qu'il faut mettre ces récits & ces discours au rang des fables.

Przémislas emporta dans le tombeau les regrets de tous ses sujets. Sa haute fortune n'avoit rien changé à sa modestie & à sa simplicité ; il conserva avec soin ses habits & ses instrumens champêtres, & ordonna qu'on les pré-

ſentât aux Princes, ſes ſucceſſeurs, pour leur rappeller l'obſcurité de leur origine. Lorſque l'Empereur *Sigiſmond* s'empara de Wiſſehrad, ils furent perdus, à l'exception d'une guêtre qui ſe trouvoit encore au commencement de ce ſiècle au Tréſor Royal du Château de Prague. Sa mort arriva en 745.

Il eut pour ſucceſſeur *Nézamiſlas* ſon fils. L'incertitude des faits redouble ici ſous le règne de ſept Ducs conſécutifs : c'eſt durant cet intervalle que la Bohême devint tributaire de l'Allemagne, ſans en être cependant ſujette. L'Hiſtoire eſt moins compliquée ſous les règnes de *Borziwois*, de *Spitigné I*, *Wratiſlas I*, *Wenceſlas I*, *Boleſlas I*, *Boleſlas II*, *Boleſlas III*, *Jaromir*, *Udalric*, *Brzétiſlas I*, & *Spitigné II*. Mais les détails n'en ſont pas beaucoup plus intéreſſans. Je ne dirai pas que c'eſt la faute de l'Hiſtorien, il ne pouvoit raconter que ce qu'il a trouvé dans les Archives de la Bohême ; il eût pu ſeulement être moins diffus.

Le fait le plus important eſt la con-

verſion de *Borziwoie I*, qui fut ſuivie inſenſiblement de celle de toute la Bohême. On voit paroître ſur la ſcène des perſonnages vertueux, tels que *Adalbert*, & des ſcélérats, tels que *Drahomire*, mère dénaturée, & *Boleſlas I*, ſon fils, ſurnommé *le Cruel*, qui aſſaſſina de ſa propre main ſon frère *Wenceſlas I*, à l'inſtigation de *Drahomire*. Les Bohêmes féroces & barbares, comme l'étoient alors preſque tous les Peuples de l'Europe, ſe montrent par-tout fort jaloux de leur liberté, & conſervent le droit de ſe choiſir eux-mêmes leurs Ducs ou Souverains.

M. l'Abbé *André* paroît zélé partiſan de ce privilège qui lui ſemble très-beau, & il regarde le droit d'hérédité comme le fruit de la violence & de l'ambition. Pour un Ecrivain qui attache tant de prix aux leçons de l'Hiſtoire, il me ſemble qu'il n'a pas profité beaucoup de celles qu'il a pu lire; il auroit dû s'appercevoir que ce droit d'élection a été partout la ſource des plus grands troubles,

& qu'il a toujours entraîné la ruine des États où il a subsisté.

L'Auteur en général, qui se plaît beaucoup dans les réflexions, n'est pas toujours heureux dans celles qu'il fait : leur moindre défaut est souvent d'être communes ; on en trouve quelquefois d'inintelligibles. Que veut-il dire, par exemple, quand après avoir raconté la mort de *Valentinien*, qui expira suffoqué par la colère, il ajoute ? » Mort qui devroit effrayer ces hom» mes orgueilleux qui se prétendent » élevés, *par un aveugle hasard*, au» dessus de leurs semblables, & qui » pensent étaler leur mérite, leur fu» tile grandeur, *en s'irritant de tout.* » Ils seroient en vérité bien peu orgueilleux, ces hommes qui n'attribueroient leur élévation qu'à un aveugle hasard ; & quelle est cette nouvelle manière d'étaler son mérite, qui consiste à s'irriter de tout ? Je crains bien que ce ne soit là une leçon donnée en pure perte.

Un des tours favoris de notre Historien, est de s'interrompre souvent

dans ses récits, pour se proposer à lui-même une suite fort agréable de petites questions qu'il se donne en même temps le plaisir de résoudre. Personne de plus interrogatif que M. l'Abbé *André*. Veut-il savoir, par exemple, ou apprendre à ses Lecteurs par quelle raison les Bohêmes élurent le Prince *Wladibog*, qui étoit étranger, de préférence aux Princes *Jaromir* & *Udalric*, héritiers naturels de la couronne; le voilà aussi-tôt qui se jette dans un labyrinthe de questions qui ne finissent pas;

« Si la proximité du sang eût guidé » dans le choix d'un Souverain, les » deux Princes dont on vient de parler » n'auroient-ils pas dû avoir la pré» férence? » Ceci est la réponse à une première question que j'ai omise pour abréger.

Seconde question.

« Cette élection n'auroit-elle eu » dans l'esprit des Bohêmes d'autre » motif que celui de faire voir que la » couronne dépendoit de leur libre

» & leurs trames contre la maison ré-
» gnante. »

Si M. l'Abbé *André* eût divisé toutes ses discussions dans l'ordre où nous venons de les présenter, une bonne partie de son Histoire seroit par demandes & par réponses. Ceci prouve au moins que cet Auteur ne juge pas, comme vous voyez, à la légère, & qu'il ne prononce qu'après avoir mûrement pesé les choses; ce qui forme un heureux préjugé en faveur de la vérité des faits qu'il raconte. Le malheur est qu'ils ne sont pas très-intéressans. Si on excepte en effet la description des mœurs des Gaulois, prise dans *César*; celle des mœurs des Germains, prise dans *Tacite*; celle enfin des Slaves, qui est à-peu-près la même que la description qu'en a faite M. *Leclerc* dans son Histoire de Russie; le reste n'est qu'un tissu de batailles, de guerres, de meurtres, qui lasse & fatigue. Quelques traits particuliers, tels que ceux que j'ai rapportés, sont de temps en temps une heureuse diversion; mais n'est-ce pas une cruauté de la part de M. l'Abbé *André*, quand

nous

nous croyons avoir eu raiſon de nous amuſer un inſtant, de venir enſuite nous avertir charitablement, que la moitié de ces hiſtoires n'eſt pas vraie? Ce ſont-là de ces malices impardonnables à un grave Ecrivain.

Quant à la partie du ſtyle, M. l'Abbé *André* n'a pas eu le temps d'y donner tous ſes ſoins. Il s'y trouve donc, ainſi qu'il en prévient lui-même fort honnêtement dans ſa Préface, des irrégularités & des inexactitudes : il ne croit pas au reſte la pureté du ſtyle une qualité très-eſſentielle à l'hiſtoire ; mais en revanche, ſi jamais il fait un Roman qui doit, dit-il, captiver le Lecteur par l'élégance des phraſes, la pureté de la diction *& la ſaillie fréquente des beaux mots*, alors il promet d'être plus attentif à éviter ces inexactitudes. La vérité, voilà ce qu'on doit principalement exiger d'un Hiſtorien.

Le principal mérite de cette hiſtoire conſiſte dans des recherches ſavantes, laborieuſes, exactes. En liant à ſon Ouvrage tous les événemens qui ont eu lieu dans les temps qu'il parcourt,

L'Auteur a confidérablement multiplié les objets, & leur a donné beaucoup trop d'étendue; il a rendu la Bohême le centre d'une foule de révolutions auxquelles elle n'a eu souvent d'autre part, que celle que pourroit avoir un homme fort ordinaire aux affaires d'un grand Etat. C'étoit peut-être aussi le seul moyen de donner quelque importance à son histoire. Le second Volume, où il s'est resserré davantage, annonce que les suivans auront uue marche plus directe & plus particulière; mais je ne saurois trop inviter M. l'Abbé *André* à renoncer au ton questionneur, à mettre plus de rapidité dans sa narration, & quoiqu'il en dise, plus de correction dans son style; il ne sera peut-être pas mal aussi de ne plus songer à donner, comme Historien, de grandes leçons aux Rois, aux Guerriers, aux Ministres, aux Philosophes, sur-tout s'il n'a point de faits plus frappans à leur présenter, que ceux que lui a fournis jusqu'ici la Bohême. Les Princes de l'Europe seroient fort à plaindre, s'ils avoient attendu la publication de ces Annales pour apprendre à se conduire.

J'eſpère enfin que M. l'Abbé *André* me fera la grace de diſtinguer mes *avis qui* n'ont que l'*honnêteté pour principe; des clameurs des ignorans & de ces petits ſatyriques, dont les productions éphémères marquent la foibleſſe de leur cerveau*. Si toutefois il ne rendoit pas à la pureté de mes intentions la juſtice qu'elles méritent, je le préviens que je ne ſuis pas d'humeur à accepter le défi qu'il propoſe à ſes Cenſeurs, qui eſt de le *dévancer dans la carrière* qu'il *court*. Je ſens trop bien qu'il faut un *cerveau* d'une toute autre trempe que le mien pour une pareille entrepriſe, & j'avouerai de bonne foi que j'en connois peu d'auſſi robuſtes que celui de M. l'Abbé *André*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE II.

De l'Education physique & morale des enfans des deux sexes. A Paris, chez Nyon *l'aîné, Libraire rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.*

QUEL fruit la Société a-t-elle recueilli, Monsieur, de cette multitude de Livres sur l'éducation, dont nous sommes inondés depuis quarante ans? Les enfans, il est vrai, sont un peu mieux élevés pour le physique, ils sont plus libres dans leurs habits, le développement de la nature est moins gêné; il y a plus de mères qui nourrissent: c'est un grand avantage sans doute; mais ce que nous avons gagné du côté du physique, peut-il nous dédommager de ce que nous avons perdu du côté du moral? Malgré tous les systêmes d'éducation encyclopédique, malgré les magnifiques promesses des instituteurs char-

latans, l'expérience prouve que jamais les jeunes gens n'ont eu moins d'inſtruction & moins de principes.

A qui faut-il s'en prendre? Aux mercenaires à qui l'on confie l'éducation, mais ſur-tout à nos mœurs. L'exemple eſt la première & la plus efficace de toutes les leçons : chez un Peuple vertueux, l'éducation eſt néceſſairement bonne; la vertu s'inſinue dans le cœur des enfans par tous les ſens, ils la reſpirent comme l'air : chez un Peuple corrompu, l'éducation eſt néceſſairement mauvaiſe, ſi on ne parvient pas à écarter des yeux de l'Elève le ſpectacle des mœurs publiques.

A quoi ſervent tant de beaux plans, tant de méthodes admirables, ſi les inſtituteurs ne ſont plus que des complaiſans à gage, plus occupés des moyens de plaire à la mère, que du ſoin d'inſtruire le fils? Si la négligence, le caprice & la crédulité des parens mettent tous les jours en vogue ces Académies où l'éducation eſt réduite en opération de finance, où l'inſtruction eſt confiée à des eſpèces de forçats.

plus malheureux que ceux qui rament dans les galères; tandis que le maître uniquement occupé à faire ſes comptes, à recevoir ſes viſites, à montrer ſa maiſon & ſon jardin, eſtime les progrès de ſes Penſionnaires par ceux de ſa bourſe.

Comment la jeuneſſe pourroit-elle prendre le goût du travail & des études ſolides, quand elle trouve dans la maiſon paternelle une école de molleſſe & de frivolité? Comment les ſentimens honnêtes pourroient-ils germer dans le cœur de jeunes étourdis, qui font leur cours de morale dans la loge de leur mère à la Comédie Italienne? C'eſt le père qui doit être le premier Précepteur de ſon fils; ou s'il ne peut pas remplir lui-même cette importante fonction, il faut qu'il en charge un ami; mais où trouver cet ami?

L'Auteur du Traité que je vous annonce, remonte donc à la ſource du mal, lorſqu'il exige pour première condition que les parens ſe chargent eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans. Peut-être trouvera-t-on un peu ſingulier que ce ſoit la mère, à la-

quelle il destine spécialement cet emploi, & qu'il ne regarde le père que comme son Substitut. Il est certain que les mères ont un droit naturel à l'éducation du premier âge, de cet âge dont la foiblesse & les besoins multipliés exigent tant de douceur, d'attention & de patience; mais c'est une opinion générale, que lorsque les enfans sont déjà assez formés pour être susceptibles d'une instruction solide & suivie, les hommes sont plus propres que les femmes à cultiver leur esprit & leur cœur. L'Auteur prétend que les mères, qui ont eu leur enfant sous les yeux dès le moment de sa naissance, qui connoissent mieux son caractère, qui ont pour lui une tendresse plus vive, réussiront mieux dans son éducation, & en supporteront les fatigues avec plus de courage. La grande objection qu'ou peut lui faire se tire de l'incapacité des femmes, qui n'ont ordinairement que des lumières & des connoissances bornées. Aussi, l'Auteur convient-il que son plan ne peut s'exécuter dans la génération présente, & il débute par de justes

plaintes sur la mauvaise éducation qu'on donne aux femmes.

Tous les grands soins, dit-il, toutes » les leçons de vertu, de science, de » générosité, de vaillance, sont en » effet pour les hommes; les femmes » au contraire abandonnées, dès leur » naissance, à des esprits bas, timides » & superstitieux, en contractent tous » les vices. Il est pour ainsi dire de » l'essence de leur institution de leur » inspirer une lâche timidité qui les » rende incapables de se défendre » d'aucun danger, une molle oisiveté » qui s'oppose au développement & » à l'accroissement de leurs forces, » une aveugle superstition, qui, des » choses les plus simples ou les plus » naturelles, leur fasse des fantômes » ou des monstres; un fol amour » propre qui porte en elles jusqu'à » l'excès, le desir de plaire, le goût » des vaines parures, une aversion » décidée pour tout ce qui leur paroît » gêner l'esprit, assujettir à des de» voirs.... Les femmes sont-elles » formées d'une matière moins par» faite que celle dont l'homme est

» composé? Des oracles du Ciel les
» ont-elles exclues de toutes ces su-
» blimes études, de ces profondes
» méditations, où les Héros, les Sa-
» vans, les Philosophes savent puiser
» leurs talens, leurs connoissances,
» leurs vertus? Les ont-ils condamnées
» aux seules occupations de l'aiguille
» & du fuseau? C'est bien en vain
» qu'on se rejette sur la délicatesse
» de leur constitution, sur la foiblesse
» de leur tempéramment; le savant
» Naturaliste est en état de démontrer
» que cette prétendue foiblesse d'or-
» ganisation chez les femmes ne vient
» que du défaut de ces salutaires
» exercices qui rendent celle des hom-
» mes forte & robuste. La délicatesse
» de la constitution des femmes, ne
» sert, comme le pensoit *Aristote*, qu'à
» prouver qu'étant moins chargées
» de matière, leurs organes n'en sont
» que plus dégagés, pour pénétrer
» dans toutes les sciences, réussir dans
» tous les arts avec moins d'efforts,
» avec plus de rapidité que les hom-
» mes. »

D'après ces principes, l'Auteur veut

qu'on donne aux filles exactement les mêmes instructions qu'aux garçons, & qu'on les éleve indistinctement dans les mêmes exercices de l'esprit & du corps. Il a d'ailleurs pour lui l'autorité du divin *Platon*, qui même va bien plus loin; car, non seulement il ne met aucune distinction dans l'éducation des deux sexes, mais il prétend que les femmes ont le même droit que les hommes aux dignités & aux magistratures, & doivent partager avec eux le gouvernement de l'état. Notre auteur ne se propose pas de faire des femmes, des ministres, des généraux d'armée, des sénateurs, des avocats : il ne veut en faire que de bonnes institutrices; voilà l'unique objet de l'éducation sçavante qu'il leur donne; son intention est qu'elles puissent un jour servir de maîtres à leurs enfans, les guider dans toutes leurs études, dans tous leurs exercices, sans le secours des étrangers & des mercenaires.

Cette idée est très-belle assurément, & il est évident que, bien exécutée, elle doit produire une révolution to-

tale dans l'éducation & faire cesser tous les désordres dont on se plaint: mais il n'est pas moins constant que ce projet est presqu'impraticable dans nos mœurs actuelles, & qu'une pareille réforme en suppose bien d'autres: on ne peut même dissimuler qu'il n'y ait beaucoup d'objections très-fortes à faire contre ce systême en lui-même.

Quelque égalité que l'on trouve entre les deux sexes, il est évident que la nature n'a pas donné aux hommes & aux femmes le même caractère, le même tempéramment; qu'elle les a destinés à des emplois & à des devoirs différens; que chaque sexe a des goûts, des qualités qui lui sont propres, & que c'est de cette compensation d'avantages divers que résulte leur véritable égalité; c'est-à-dire, qu'ils sont égaux plutôt que semblables. Il sembleroit donc qu'en suivant les directions de la nature, il faudroit leur donner une éducation différente.

On a grand tort sans doute d'élever les jeunes filles dans une mollesse,

dans une inaction funeste à la santé : des femmes fortifiées par des exercices convenables donneront à l'état des citoyens plus robustes ; on a peut-être encore plus grand tort de négliger de former leur cœur, leur esprit & leur jugement, & de borner leur éducation à quelques talens agréables, mais souvent dangereux quand ils ne sont point accompagnés de qualités plus solides : c'est cette mauvaise éducation qui rend si funeste aux hommes l'ascendant que les femmes ont sur eux, quoique cet ascendant par lui-même ne soit pas un mal, & puisse même produire les plus grands biens quand il sera mieux dirigé : puisqu'il est prouvé que les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes, donnons donc aux femmes des vertus plutôt que des agrémens ; ayons plus de soin de leur ame que de leur figure ; apprenons leur à connoître le véritable mérite, & que les hommes ne puissent jamais leur plaire qu'en se rendant estimables. Quel instrument de la félicité publique, si on sçavoit en faire usage !

Quel moyen auſſi doux que puiſſant de réformer les mœurs ! & que la vertu a de charmes quand c'eſt l'amour qui la commande & la beauté qui en eſt le prix !

Mais ne peut-on pas fortifier le corps des jeunes filles par des exercices convenables à leur ſexe, ſans les appliquer à l'équitation & à l'eſcrime ? Ne peut-on pas cultiver leur eſprit ſans leur faire apprendre la langue grecque & latine, les mathématiques & toutes les ſciences abſtraites ? Ne peut-on pas élever leur ame, leur inſpirer des ſentimens nobles, ſans en faire des philoſophes & des moraliſtes ; former leur cœur à la pratique de toutes les vertus de leur état, ſans remplir leur tête de théories ſublimes ?

Oui, répondra l'auteur ; mais pourront-elles élever elles-mêmes leurs enfans, ſi elles ne ſont pas inſtruites dans toutes les ſciences qui entrent dans l'éducation des hommes ? Le père ſera-t-il le précepteur de ſes fils, les ſuivra-t-il dans leurs études, quand les devoirs de ſon état le rendent eſclave du public ; un guerrier,

un magiſtrat, un avocat, un médecin, un procureur, un marchand, ont ils beaucoup de temps à donner à leurs enfans? Il ſemble donc que la mère qui n'a point de fonctions à remplir au dehors, & que le vœu de la nature concentré dans l'intérieur du ménage, doit être particulièrement chargée du ſoin d'élever la famille, & par conſéquent poſſéder les connoiſſances que ce ſoin ſuppoſe.

Cette réponſe eſt plauſible & ne leve cependant pas toutes les difficultés; car la mère, ſans ſe livrer à des exercices & à des études peu analogues au caractère de ſon ſexe, peut faire élever ſes fils ſous ſes yeux par des maîtres inſtruits & bien choiſis. Si les ſentimens ne ſe vendent point, la ſcience peut s'acheter; les mercenaires & les étrangers ne ſont pas bons pour former le cœur; mais ils peuvent orner l'eſprit de connoiſſances utiles. Il n'eſt pas ſûr d'ailleurs que la plûpart des femmes réuſſiſent aſſez dans ces exercices & dans ces ſciences deſtinées aux hommes, pour être en état d'en donner à leurs enfans

de bonnes leçons : un autre inconvénient peut-être de cette éducation ſcientifique pour les femmes ſeroit de les détourner des ſoins domeſtiques & de l'attention que le ménage exige, pour ſe livrer à des études & à des ſpéculations qui ne ſont que trop propres à nourrir la vanité : ſi la ſcience enfle les hommes, ſi la philoſophie leur inſpire tant d'orgueil, n'eſt-il pas à craindre qu'elle ne produiſe encore dans les femmes de plus pernicieux effets. Ce ſont des doutes que je propoſe à l'Auteur, plutôt que des objections que je lui fais ; j'aime à raiſonner & à m'éclairer avec lui ; le ton de candeur & de modeſtie qui règnent dans tout ſon ouvrage m'eſt un ſûr garant qu'il ne cherche que la vérité.

Quoique l'amour propre des femmes paroiſſe au premier coup d'œil intéreſſé à mettre en crédit ce genre d'éducation, je ſoupçonne qu'elles pourroient bien le goûter médiocrement & n'y pas trouver les grands avantages qu'on leur annonce : cependant on les entend ſouvent ſe plaindre que les hommes,

pour rester les maîtres, les laissent dans l'ignorance & ne les occupent que de puérilités: quand on leur reproche leur coquetterie & leur frivolité, elles n'en accusent que la manière dont on les élève, & semblent persuadées, qu'une éducation plus solide les affranchiroit absolument de la dépendance: mais il y a de la mauvaise foi dans ces plaintes; car les mères qui n'influent souvent que trop sur l'éducation de leurs fils, sont absolument maîtresses de celle de leurs filles; si elles regrettoient sincérement d'avoir perdu leur enfance à des niaiseries, si elles étoient réellement convaincus qu'il est de l'intérêt de leurs filles d'être sçavantes & philosophes, qui les empêche de leur faire apprendre le grec & le latin? Mais elles sçavent que ce n'est pas par la science que l'on plaît aux hommes; & plaire aux hommes est le premier objet de leur ambition & le plus sûr fondement de l'empire dont elles sont si jalouses. Sans doute elles pensent que moins elles ressembleront aux hommes, plus

elles auront de facilité à les gouverner.

L'Auteur croit que c'eſt avilir les femmes que de prétendre qu'elles ſont deſtinées à plaire aux hommes. Il paroît cependant que c'eſt la deſtination de la nature; loin d'être honteuſe, elle fait la gloire & le triomphe d'un ſexe dont la force eſt dans ſes charmes. Sur un article auſſi délicat il faut conſulter les femmes elles-mêmes, & s'en tenir à leur conduite plus qu'à leurs diſcours.

L'Auteur ne s'eſt pas diſſimulé que s'il avoit pour lui le divin *Platon*, il avoit contre lui le fameux *Jean-Jacques*. » Toute l'éducation des femmes, dit le citoyen de Génève, » doit être rélative aux hommes; leur » plaire, leur être utiles, ſe faire aimer » & honorer d'eux, les élever jeunes, » les ſoigner grands, les conſeiller, les » conſoler, leur rendre la vie agréable » & douce voilà les devoirs des femmes » dans tous les temps & ce qu'on doit » leur apprendre dès l'enfance. . . . » La recherche des vérités abſtraites » & ſpéculatives, des principes, des

» axiomes dans les ſciences, tout ce
» qui tend à généraliſer les idées n'eſt
» point du reſſort des femmes. Leurs
» études doivent ſe rapporter toutes
» à la pratique. . . Elles n'ont point
» aſſez de juſteſſe & d'attention pour
» réuſſir aux ſciences exactes, & quant
» aux connoiſſances phyſiques, c'eſt
» à celui des deux qui eſt le plus
» agiſſant, le plus allant qui voit le
» plus d'objets, c'eſt à celui qui a
» le plus de force & qui l'exerce da-
» vantage à juger des rapports des
» êtres ſenſibles & des loix de la
» nature «.

Rouſſeau n'a pas ſi bonne opinion que notre Auteur des talens & des diſpoſitions des femmes pour les ſciences. Le premier argumente d'après leur conſtitution & leur tempérammment, le ſecond s'appuie de l'exemple d'un aſſez grand nombre de femmes qui ſemblent avoir fait exception & qu'on peut ranger dans la claſſe des hommes : l'opinion de celui-ci eſt plus noble & plus honorable pour les femmes; le ſentiment de celui là eſt plus naturel, & contre ſon ordi-

naire plus conforme aux usages reçus & aux idées communes.

Ce petit traité sur l'éducation morale & physique des enfans des deux sexes respire la vertu, l'humanité, l'amour du bien public, une philosophie saine & religieuse. Il est écrit avec la simplicité, le naturel & la clarté que ce genre exige. L'auteur, déjà connu avantageusement du public par ses réfléxions sur l'éducation physique & morale des femmes, prend l'enfant au moment de sa naissance, ne le perd pas de vue un instant; règle l'instruction & les exercices qui conviennent aux différens âges; & lui fait parcourir, depuis le berceau jusqu'à vingt ans, le cercle de toutes les connoissances qui forment le bon citoyen & l'homme de mérite : son plan offre d'excellentes vues, & ceux mêmes qui n'adopteroient pas ses idées en tout, applaudiront au zèle qui les a dictées.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Les Epreuves, Comédie en un acte & en vers, réprésentée au Théâtre françois le 22 Janvier 1785 & le 10 suivant à Versailles devant leurs Majestés ; par M. Forgeot. *Le prix est de 24 sols. A Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, quay des Augustins, à l'Immortalité.* 1785.

L'AUTEUR de cette petite comédie, Monsieur, l'étoit de celle des *Rivaux amis*, dont je vous rendis compte il y a environ deux ans. Je traitai peut-être un peu sévérement le coup d'essai d'un jeune homme; mais aussi, je craignis que les applaudissemens de la scène ne l'aveuglassent trop sur les défauts de son ouvrage : & il en avoit; ceux du style, sur-tout du dialogue devenoient sensibles à l'impression ; j'ai du le dire & je l'ai déjà dit. C'est

avec la même franchiſe & avec plus de plaiſir que je dirai que dans cette ſeconde pièce l'Auteur a fait un pas aſſez grand dans le chemin de la comédie. Cet ouvrage eſt plus nourri, a plus de ſubſtance; le dialogue, ſans ceſſer d'être rapide, eſt moins hâché; les détails ſont plus ſoignés, & ſans offrir des tirades bien longues, ce qui au fond n'eſt pas néceſſaire, la pièce en offre au moins quelques-unes.

Vous n'aurez dans cette comédie, Monſieur, que quatre acteurs, deux ſœurs & deux amans; point de valet, point de ſoubrette; & c'eſt une nouveauté. En vérité on ſe paſſe très-bien de ſoubrettes & de valets, comme vous l'allez voir.

La Comteſſe, veuve depuis deux ans, eſt aimée de *Damis*; ſa jeune ſœur a *Florville* pour amant. *Damis* fut long-temps jaloux; il paroît guéri, mais la Comteſſe n'eſt pas encore tout à fait raſſurée; le calme trop profond de *Damis* l'inquiète un peu.

Tant de tranquillité mène à l'indifférence;
Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

C'eſt ce qu'elle dit à ſa ſœur, en lui faiſant la confidence d'une épreuve nouvelle qu'elle veut eſſayer. Elle a écrit à *Florville* & charge *Damis* de lui remettre la lettre qui n'eſt point cachetée.

Rendez la lui, Damis; diſſipez ſon erreur,
Et que ce ſoit de vous qu'il tienne ſon bonheur.

Damis affecte de répondre à la confiance que la Comteſſe lui montre; mais reſté ſeul, il n'eſt rien moins que tranquille. Cependant il me ſemble qu'il n'a pas ſujet d'être jaloux de *Florville*. Il doit ſçavoir que *Florville* aime *Emilie*, la jeune ſœur. Mais enfin il ne faut pas trop peſer ſur de certaines choſes; & au fond, il eſt poſſible encore de ſe prêter à cette circonſtance. *Damis* remet la lettre à *Florville* qui en eſt très-enchanté, & veut embraſſer ſon ami. Sa joie, ſa diſcrétion continuent d'intriguer *Damis*. La Comteſſe qui vient les rejoindre exige un nouveau trait de complaiſance de *Damis*, c'eſt qu'il la

laisse avec *Florville :* il obéit, non sans peine, & il tâche de déguiser son inquiétude, en lui disant :

Je le laisse avec vous :
L'effort seroit plus beau, si j'en étois
jaloux.

Vous jugez bien, Monsieur, que quand il est parti, *Florville* ne parle que de son amour pour *Emilie ;* il la presse de s'expliquer ; elle hésite, & la Comtesse parle pour elle :

Oui, Florville, on vous aime :
Cet aveu dans sa bouche auroit eu plus
de prix ;
Mais l'honneur la retient, lorsque l'amour
l'entraîne :
Dans ce tendre embarras je dois l'aider
un peu,
Et lui sauver l'effort de ce premier aveu,
Qu'on fait avec plaisir, mais qu'on prononce à peine.

La Comtesse annonce qu'elle les mariera demain :

Mais un jour c'eſt bien peu.

dit *Emilie* : *Florville* répond :

Combien il dure encore,
Quand le jour qui le ſuit nous promet
le bonheur !

Toute cette ſcène eſt extrêmement gracieuſe & délicate ; *Florville* étoit aux pieds d'*Emilie* quand on entend *Damis* ; mais auſſi-tôt il ſe retourne du côté de la Comteſſe, & l'ami dit en entrant :

Le ſtyle du billet à préſent m'eſt connu.

Mais il faut que je diſe encore qu'il ne devroit point être la dupe de tout ce petit manège. La Comteſſe, l'amuſant juſqu'au bout, ſort avec *Florville* & *Damis* reſte auprès d'*Emilie*. C'eſt alors qu'il ſonge à ſe venger & à rendre ruſe pour ruſe. Il propoſe à *Emilie* d'être de moitié dans cette affaire, en feignant de recevoir ſes vœux. Elle a bien de la peine à s'y prêter : il lui échappe à ce ſujet les mots les plus naïfs du monde.

Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras !

Et il répond fort ingénuement aussi :

Non, non, rassurez-vous, je ne vous
aime pas.

Elle consent enfin & la Comtesse arrive : *Emilie* se retire : *Damis* lui dit à l'oreille :

Songez à notre plan.

Et elle répond tout bas aussi :

Au moins souvenez-vous que ce n'est
qu'un semblant.

Damis exécute son projet ; il joue l'indifférence, feint de voir d'un œil tranquille l'amour de *Florville*, & borne tous ses vœux à la main d'*Emilie*. A son tour, l'épreuve de *Damis* est un peu forte, & la Comtesse ne devroit pas prendre le change; Au reste toute la scène est fort adroitement filée, sur-tout cette fin.

Heureuſe avec Florville, & moi près d'Emilie,
Nous jouirons du ſort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épouſez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais peut-être demain.

DAMIS.

Flateur empreſſement ! ſouffrez que je l'invite ;
Demain de votre ſœur accordez-moi la main ;
Ma conduite avec vous peut-être le mérite.
Je cours l'en prévenir ; d'ailleurs, pour votre amour
Ma préſence en ces lieux eſt au moins inutile,
C'eſt un temps précieux que je vole à Florville.
Je fus jaloux, ſon cœur pourroit l'être à ſon tour ;
Je ſors ; mais ſecondez ma vive impatience,
Vous êtes aujourd'hui mon unique eſpérance ;
Soit en me rappellant un titre dangereux ;

Soit enfin sous le nom de frère le plus
tendre,
De vous seule toujours mon destin doit
dépendre,
Et ce n'est que par vous que je puis être
heureux.

Il sort, & la Comtesse à son tour est fort sotte.

Je croyois l'éprouver, & c'est lui qui
m'éprouve;

Dit-elle: le vers est plaisant. Elle reçoit fort mal *Emilie*, veut la faire parler, n'en obtient rien & sort en lui déclarant qu'elle lui va faire épouser *Damis*. La pauvre enfant est toute désolée, & elle cour à *Damis*, en lui disant:

Ah! ne m'épousez pas, Monsieur, je
vous en prie.

Il la rassure & la prie en grace de dissimuler encore; il l'en prie à genoux, & la Comtesse le surprend dans cette posture; c'est *un rendu* comme dans la *Feinte par amour*;

mais l'effet en est plus plaisant : la Comtesse est piquée, & reste seule avec *Damis* ; elle le félicite, lui reproche sa légéreté. Il dissimule toujours, s'applaudit d'avance de son union avec *Emilie*, se propose de former ce jeune cœur : la Comtesse ne sçait plus que penser ; cependant *Damis* ne peut toujours dissimuler ; la Comtesse est si tendre, si touchante, il finit par lui demander pardon d'une feinte qui n'étoit qu'une représaille. *Emilie* & *Florville* paroissent, *Damis* demande la main d'*Emilie* ; elle tremble, elle n'ose, croyant que c'est pour lui-même, mais elle se rassure bientôt ; & c'est *Florville* qui reçoit sa main. *Damis* épouse la Comtesse, & tout le monde est content, sur-tout le spectateur, & sans doute aussi le lecteur ; ce n'est pas que la pièce ne doive perdre un peu à l'impression ; mais c'est moins faire la critique de l'auteur que l'éloge des acteurs qui ont joué tous avec des graces, une délicatesse infinies. Le rôle de M. *Fleury* est peu considérable, mais il n'a rien perdu entre ses mains. M. *Molé* a joué comme

il joue dans la *Feinte par amour*, comme il joue par-tout. Mademoiselle *Contat* a mis dans son rôle beaucoup de finesse, Mademoiselle *Olivier* une naïveté charmante; le plus grand reproche peut-être qu'on puisse faire à l'Auteur, c'est de s'être trop rappellé ce qu'il avoit lu dans *l'heureux stratagême* de *Marivaux*.

Je suis, &c.

LETTRE *au Rédacteur de* l'Année Littéraire *sur un Prospectus publié pour un ouvrage élémentaire de morale, qui doit être couronné par un prix proposé*, &c.

JE viens, Monsieur, de relire le Prospectus publié au sujet du prix proposé pour le meilleur ouvrage élémentaire de morale, qui *expliquera & prouvera les devoirs du Citoyen, destiné aux Ecoles & aux Colléges, écrit d'un style simple & propre,*

à être lu & retenu dans le cours de l'éducation, &c.

C'est ainsi qu'on annonce que cet Ouvrage de morale doit être composé. Je vais faire quelques réflexions sur les différentes observations qu'on a mises dans ce Prospectus sans doute pour guider les Auteurs qui voudront concourir pour le prix proposé.

La première & la plus essentielle de ces réflexions, c'est que je ne vois pas dans tout ce que dit l'Auteur du Prospectus, qu'il soit question de Dieu & de son existence. Peut-il y avoir néanmoins un bon traité de morale, qui ne porte sur cette vérité fondamentale? Je le demande à tous les Moralistes anciens & modernes, à tous les véritables Philosophes, à tous les Chrétiens.

2°. Il est encore moins question de la Religion Chrétienne dans ce Prospectus, on veut un traité de *morale, qui serve à tous les peuples*, aux Chinois comme aux François, aux Espagnols comme aux Eskimaux; je vois même qu'on distingue le Catéchisme Religieux qu'on dit être le

chef-d'œuvre de la Théologie, d'avec un Catéchisme de morale, c'est-à-dire qu'on veut un traité selon la philosophie à la mode, où l'on parle de tous les devoirs de l'homme, excepté de ceux qu'il doit remplir envers Dieu; un traité de morale passé à sa filière des Hobbès & de ses échos, qui sera chargé d'une vapeur philosophique pour étourdir les sots, & faire crier au miracle les imbécilles. On y parlera *des rapports de l'homme envers sa famille, sa patrie, sa cité, la société universelle*; mais de Dieu, pas un mot : c'est cependant une morale universelle pour tous les Peuples qu'on propose de composer. Il me sembloit avoir lu dans de vieux Moralistes qu'il n'y avoit pas de Peuple qui n'eut quelque idée de la Divinité : pourquoi ne pas leur en parler dans un traité fait pour eux?

3°. Mais ce traité, tel qu'on le propose, n'est-il pas une chimère? Toutes les conditions qu'on exige pour le bien exécuter, ne sont-elles pas impossibles? Le bon sens seul suffit pour en juger. Il faut se souvenir que c'est

un Ouvrage élémentaire qu'on demande, un Ouvrage *propre à être lu par les enfans*, & cependant on veut qu'un tel Ouvrage *ne fasse aucun embarras dans la conception des principes, dans la liaison des conséquences, aucun nœud, aucune rupture dans le fil qu'on présente à leur foible raison; & en même temps* on prétend que *tout ce développement soit réduit au plus* petit espace, & qu'il faut *exprimer d'un ample volume de méditations, comme la Quintessence de la morale universelle.*

Ce n'est pas tout, *on exige de la précision dans le langage & les idées, réunie avec des images, des exemples, des traits de sensibilité, & les charmes d'un style animé.*

Or, tout cela n'est-il point *infaisable?* Dans le court espace, sur-tout qu'on prescrit aux Auteurs, venons à un exemple: Je suppose que le Législateur universel de la jeunesse parle des devoirs des frères les uns envers les autres; il dira sans doute qu'ils doivent s'entr'aider, se secourir dans leurs peines, supporter leurs défauts réciproques, & il voudra orner tout

cela d'un exemple, & proposera pour modèle celui de *Joseph*, qui traita si bien ses frères, après en avoir été si mal traité; il faudra raconter l'histoire de cet ancien Patriarche un peu au long, parce qu'il faut *mâcher* tout aux enfans; car s'il ne faisoit que citer, il manqueroit son but. Que l'Auteur rapporte une douzaine de pareils traits, y aura-t-il place pour les préceptes qui, secs par eux-mêmes, veulent être bien éclaircis, bien répétés, présentés sous différens points de vue, si l'on veut que les enfans les conçoivent, les retiennent, & en profitent.

4°. Je ne dissimule pas que j'ai pensé rire, quand j'ai vu que l'*on prétendoit former des principes d'une saine morale une chaîne dont les enfans puissent tenir dans leurs mains les deux bouts, mesurer l'ensemble, & en comparer les anneaux.*

Pour le coup, voilà de l'amphigouri philosophique. Un enfant qui commence à lire, a ordinairement cinq, six à sept ans; or, je le demande à tous les pères & mères, à tous les

premiers instituteurs de la jeunesse, ont-ils jamais trouvé un enfant capable à cet âge de faire de pareilles combinaisons, capable de mesurer une chaîne de principes qui contiennent des devoirs qu'ils auront à remplir dans la suite, mais dont à coup sûr ils ne comprennent pas à cet âge la moitié des termes? Et voilà, pour le dire en passant, la *manie* de nos instituteurs modernes, ils supposent que tous les enfans ont une tête platonique, ils veulent leur apprendre tout à la fois, même les choses les plus abstraites : la morale qui est nécessairement liée avec la métaphysique, conséquemment assez difficile à saisir dans bien des principes, peut seule occuper une tête bien organisée. Qu'on en juge encore par la tâche qu'on impose aux enfans, qu'on impose aux Auteurs qui voudront concourir.

Il faut que le Législateur moderne des enfans *distingue dans son Ouvrage les caractères du bien & du mal, & non seulement les grands traits*, mais *les nuances qui les distinguent*; ce qui, *dans les inclinations, les affections, les actions*

des hommes est criminel & vicieux, déshonnête, méprisable, avilissant, punissable ou repréhensible; ce qui décèle la malice, ou ne décèle que la foiblesse.... le vrai mérite, ou ce qui n'en est que l'ombre, l'estime de la louange & le mépris du blâme, &c. &c.

Or, je le demande encore, ces nuances fines qui se trouvent souvent entre le bien & le mal, la notion du vrai mérite & de ce qui n'en est que l'ombre, l'idée de la fausse & véritable gloire, tout cela peut-il entrer dans la tête d'un enfant de sept, huit ou neuf ans, même de douze? Et n'est-ce pas une dérision de vouloir nous faire croire que ces petites têtes souvent mal organisées, toujours dissipées par le plaisir, occupées de l'objet qui les frappe dans le moment, comprendront toute cette morale alembiquée de métaphysique, & feront toutes les combinaisons nécessaires pour lier ensemble toutes ces idées fort recherchées, puisqu'elles doivent être la *quintessence d'un ample volume de méditations. Credat judæus apella: Non ego.* Cette prétention est trop contre

l'expérience journalière qui nous fait voir que dans les enfans, c'eſt d'abord la mémoire qu'il faut exercer, & non le jugement; qu'il faut leur répéter, leur inculquer souvent les mêmes choſes, afin que leur jugement ſe formant peu-à-peu, ils puiſſent dans la ſuite combiner ces idées, & ſentir la juſteſſe des principes qu'ils ont ou auront appris dans l'enfance; vouloir agir autrement, c'eſt ſe mettre dans le cas d'avoir beaucoup de peine, & de manquer une éducation. Je ne prétends pas néanmoins qu'il ne ſoit quelquefois utile & néceſſaire de raiſonner avec les enfans; mais tous les inſtituteurs vous diront que ſi peu que le raiſonnement ſorte du cercle de leurs petites idées, il faut leur répéter ſouvent la même choſe pour la leur faire comprendre.

Quelqu'un, ſans être Prophête, pourra deviner ce qui va arriver relativement à l'ouvrage propoſé; c'eſt qu'enfin l'Académie ſe laſſera de remettre ce prix. Parmi le nombre des ouvrages qu'on lui aura envoyés, il s'en trouvera un compoſé dans le

goût philosophique du jour, où il ne sera question ni de Dieu, ni de la religion, où l'on aura entassé de grands termes les uns sur les autres, en un mot, *un amphigouri philosophique*, & voilà le discours qui sera couronné; & voilà le traité d'une morale universelle propre pour les enfans de tous les peuples, dont on fera d'excellens moralistes qui ne connoîtront ni Dieu, ni son culte; quand je verrois un si beau projet bien exécuté, je dirois *timeo danaos & dona ferentes*.

Signé, LANGLOIS, Grand-Chantre de la Cathédrale de Verdun.

P.-S. J'aurois pu allonger ces réflexions, mais je crois qu'en voilà assez pour faire sentir toutes les inconséquences & les idées incohérentes du Prospectus.



Lettre de M. l'Abbé Sans, *à M.* Marat, *sur l'électricité positive & négative.*

Versailles, 9 Mai 1785.

MONSIEUR,

JE viens de lire votre mémoire sur l'électricité médicale, couronné le 6 Août 1783, par une sçavante Académie; je vous avoue que je n'ai pas été peu surpris en voyant que votre ouvrage nous remet dans l'état d'ignorance où on a commencé d'appliquer l'électricité au corps humain. Vous ne voulez électriser vos malades qu'avec des étincelles & des commotions; or, voilà les seuls moyens qu'ont d'abord employé les *Jallaberts*, les *Sauvages*, les *Nollets*, &c.; & ces prétendus moyens ont fait publier un nombre prodigieux de guérisons, sur-tout de paralysies. J'ai essayé pendant très-long-temps les étincelles & les commotions, je n'ai jamais obtenu aucun succès des dernières : voyant mes travaux inutiles pour le soulage-

ment de la paralysie, la seule maladie que j'avois en vue, j'ai abandonné cette méthode en raisonnant ainsi :

Si le fluide nerveux, principe du mouvement & du sentiment, est le même que le fluide électrique, celui-ci peut donc remplacer le premier lorsqu'il en manque dans le corps humain, comme cela paroît être dans les membres paralysés ; si cela étoit ainsi, on n'auroit qu'à électriser *en plus* un paralytique, & par ce moyen *doux & paisible* les membres devroient recupérer le mouvement & le sentiment qu'ils avoient perdu.

Il n'est que trop ordinaire que *l'esprit s'égare lorsqu'il entreprend de raisonner* ; c'est pourquoi je me suis méfié de mon raisonnement quelque fondé qu'il parut. Ma méfiance auroit été bien plus grande si j'avois eu alors connoissance de votre théorie sur l'électricité : j'eus recours à l'expérience avec très peu d'espérance de succès. Mon premier essai fut fait en 1769, sur une hémiplegie complette, & au grand étonnement de toute la ville, la maladie disparut. On en voit le

détail bien authentiqué dans le premier volume de mon ouvrage, page 40. Cette première guérison a été suivie de plusieurs autres, jusqu'au nombre de sept, toutes également bien authentiquées ; & ne croyez pas, Monsieur, que j'en sois resté là ? J'en ai dans mon porte-feuille un assez bon nombre qui s'accroît tous les jours. Je ne sçais si c'en est assez pour vous persuader qu'*on N'est PAS encore si peu instruit à cet égard*, ET *qu'on N'ignore PAS en quelles circonstances on doit recourir à ce remède.*

Ce n'est pas seulement l'électricité *positive* que je mets en usage dans mon cabinet électrique, j'emploie encore cette pauvre *électricité négative* dont vous & quelques autres auteurs que je nommerai dans la suite, faites si peu de cas. Celle-ci n'est pas moins paisible ni moins douce que la première. Cependant par son moyen une mère désolée, le visage baigné de larmes, poussant mille sanglots à la vue du triste état où est réduit son enfant par une violente attaque de convulsions qui fait tout craindre pour

ſa vie, le voit en très-peu de temps délivré du danger. Elle s'en retourne cette mère avec ſon enfant plein de vie & de ſanté, béniſſant le ciel d'avoir donné à l'humanité qui vient de naître un moyen ſûr & facile pour la ſauver de ces cruels accidens.

Vous êtes certainement trop ſenſé pour objecter que c'eſt le haſard ou la nature ſeule qui a opéré ce beau phénomène, puiſqu'il ſe répète autant de fois que l'occaſion s'en préſente ſans nulle exception. On trouve chez M. *Leroux*, Notaire, place S. Louis, à Verſailles, & chez M. *Boulard*, Notaire, rue Saint André-des-Arcs, à Paris, les témoignages de vingt-huit mères qui déclarent qu'elles doivent la conſervation de leurs enfans à mon électricité négative; il ſeroit fort plaiſant en effet que j'euſſe opéré vingt-huit fois différentes, ſur autant d'enfans en convulſion, dans le moment précis où la nature ſeule détruiſoit l'attaque?

Vous dirai-je encore que j'ai remis au gouvernement trois jugemens, un de l'Académie des ſciences, le ſecond

de la faculté de Médecine de Paris, & le troisième de la Société Royale de Médecine ? & que les trois jugemens déclarent que l'Abbé *Sans* guérit la paralysie par *l'électricité positive*, & qu'il détruit les attaques de convulsions par *l'électricité négative.*

Connoissant votre zèle pour le bien de l'humanité, je suis très-persuadé que vous ne tarderez pas à réparer le tort que votre écrit pourroit faire, sur-tout aux enfans, en effaçant par des cartons tout ce que vous avez dit de bonne foi contre ces deux électricités *positive & négative*, & particulièrement à la page 106 où vous vous énoncez en ces termes :

» Les méthodes d'électriser par » bains tant positives que négatives, » doivent être proscrites comme nul» les, la pratique doit être restreinte » aux méthodes d'électriser par fric» tions, éteincelles & commotions. » — Premier principe qu'il ne faut » point perdre de vue «.

M'est-il permis de vous prier, Monsieur, au nom de l'humanité souffrante, de vouloir bien mettre à

la place de votre principe qui vous paroît fondé sur le raisonnement, celui que je vous annonce, fondé & toujours confirmé par l'expérience.

La méthode d'électriser par commotions dans le traitement de la paralysie, doit être proscrite non seulement comme nulle, mais encore comme dangereuse. La pratique doit être restreinte rigoureusement aux méthodes d'électriser EN PLUS *pour la paralysie, &* EN MOINS *pour les convulsions.*

M. l'Abbe *Bartholon* a trop étendu peut-être l'usage de ces deux électricités; je lui laisse le soin de vous répondre; mais je crains fort qu'il ne vous reproche le même défaut pour votre méthode de commotions.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, SANS.



Suite des traductions de Poësies françoises en vers latins.

Eloge de la valeur de Louis *à la bataille de Fontenoy.*

Son courage n'est point cet instinct furieux.
Ce courroux emporté, cette valeur commune.
Maître de son esprit, il l'est de la fortune.
Il marche, il est semblable à ce maître des Dieux,
Qui frappant les Tirans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes.
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer tremble, & le ciel s'obscurcit.

Voltaire Poëme de Fontenoy.

Sur l'Harmonie imitative.

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphire

Traduction.

Hujus martia vis non est hæc turbida virtus,
Impetus aut ardor, vulgus quo sæpè superbit.
Ipse sui compos, fortunæ est arbiter idem.
It nempè ille Deo similis, qui multa gigantes
Per mala præcipitans, in eos & fulmina torquens,
Vim tempestatum ludens placido ore regebat;
It rursùm, & crebro tellus sub verbere mugit,
Scaldis abit retrò, fremit unda, exæstuat æther.

Traduction.

Carmina grata sonent, Zephyri cùm blandior aura

A travers les forêts s'insinue & soupire.
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage;
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax souleve & lance un énorme rocher,
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous des épis effleurant la surface
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air;
La Muse suit Camille & part comme un éclair.

Per tremulas ſpirat ludenti murmure frondes,
Decurrant lenti, in pratis cùm ſaxula fallens
Labentes placidè ſubvolvit rivulus undas.
At ſi tempeſtas, ventis luctantibus, ingens
Surgat, & horriſoni frangant ſe ad littora fluctus,
Tum verò, ut torrens, vaſto ibit Muſa fragore.
Saxum ægrè attollens multâ vi torqueat Ajax,
Corruit ipſe gravis, ſcopuli çum pondere, verſus.
Cernis ùt in campo per gramina ſumma Camilla
Prompta volet, vento ſimilis: micat ecce Camillæ
Muſa comes, vaſto & ruit æquore fulguris inſtar.

LIVRES NOUVEAUX.

Remarques d'un François, ou Examen impartial du Livre de M. Necker, *sur l'administration des Finances de France, pour servir de correctif & de supplément à son ouvrage. A Genève, & se trouve à Paris, chez* l'Editeur, *rue de Seine, fauxbourg S. Germain, & chez les Marchands de Nouveautés. Prix 2 liv. 8 sols.*

Variétés littéraires, historiques, galantes, &c. Ouvrage périodique proposé par souscription & sans souscription. A Paris, au Bureau, rue Sainte Catherine, N°. 12.

Panégyrique de Sainte Thérèse, Réformatrice du Carmel, prononcé dans l'Eglise des Carmelites de S. Denis, le 15 Octobre 1784; dédié à Madame Louise de France, *par M. l'Abbé* du Serre-Figon. *A Paris, chez* Lesclapart, *Libraire de* Monsieur, *frère du Roi, pont Notre-Dame, &* Berton, *rue Saint Victor.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Lettres d'un Cultivateur Américain, écrites à W. S. Ecuyer depuis l'année 1770 jusqu'à 1781, traduites de l'anglois par ***. A Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente. 2 volumes* in-8°.

SECOND EXTRAIT.

UNE lettre écrite par *Ivan Ai-z.**, Gentilhomme russe, à un de ses amis en Europe, offre des détails

curieux & intéreſſans ſur les Quakers, la plus étonnante des ſectes que jamais l'amour de la ſingularité ait fait éclorre.

Ce Ruſſe tranſplanté à Philadelphie eſt tenté d'aller rendre viſite à *Jean Bertran*, premier Botaniſte de l'Amérique, ſur ſa réputation de ſcience & de vertu. Il trouve à la porte une femme proprement & ſimplement habillée, qui, ſans cérémonie, ſans lui faire de révérence, s'informe avec douceur de ce qu'il demande. — Je voudrois voir M. *Bertran*. — Eh bien entre & prends une chaiſe, je vais l'envoyer chercher. — *Ivan* aime mieux l'aller chercher lui-même : en ſe promenant dans la plantation il rencontre des ouvriers occupés à conſtruire une digue & leur demande où eſt M. *Bertran* : l'un d'eux, homme grave & avancé en âge, la poitrine couverte d'un large tablier de cuir & portant de longues culottes de toile, lui répond : mon nom eſt *Bertran*, me veux-tu parler ? Dans ce moment la cloche ſonne pour le dîner, & il faut obéir à la cloche. On ſe met à table. Un

repas simple & frugal est assaisonné par des entretiens utiles sur la culture. Après le dîner son vénérable hôte lui fait voir des miracles de travail & d'industrie, des sables arides changés en gras paturages, des marais fangeux transformés en riantes prairies. *Bertran* avoit été laboureur avant d'être botaniste & s'honoroit encore du premier titre. Occupé un jour à labourer un de ses champs, l'ardeur du soleil le force de se retirer à l'ombre. Ses yeux se portent par hasard sur une violette sauvage, il l'arrache machinalement, l'examine avec une attention particulière, & voit avec surprise que cette fleur est composée de plusieurs parties distinctes, les unes perpendiculaires, les autres horisontales. N'as-tu pas honte, se dit-il alors à lui-même, d'avoir vécu tant d'années à la campagne sans connoître ni les vertus, ni les propriétés de tant de plantes ou de fleurs sur lesquelles tu marches continuellement. Depuis ce moment le démon de la botanique l'assiège & le tourmente. Il communique ses idées à sa femme

qui blâme beaucoup une pareille curiosité dans un pauvre colon américain : mais le génie lui parle plus haut que sa femme, & sans sa permission il part pour Philadelphie ; ne rougis point, à trente-trois ans, d'aller à l'école apprendre un peu de latin pour lire & entendre *Linnæus* : enfin, voilà notre homme qui botanise, &, après une application constante de plusieurs années, il parvient à une connoissance parfaite de toutes les plantes qui croissent dans le continent septentrional de l'Amérique ; tant il est vrai que rien n'est impossible au courage secondé du talent.

Le dimanche suivant, le Russe accompagne M. *Bertran* & sa famille à l'assemblée religieuse des Quakers ; en entrant la force de l'habitude lui fait d'abord ôter son chapeau, mais la réfléxion le lui fait bientôt remettre ; une grande salle sans aucun ornement, des murailles bien blanches, des bancs commodes, un grand foyer pour chauffer l'assemblée en hyver, voilà tout ce qui frappe ses regards. Pendant une demi-heure les assistans, la tête baissée, absorbés

dans la méditation, gardent un profond silence; tout-à-coup une femme se leve, déclare à l'assemblée qu'elle sent l'inspiration divine, & qu'elle va parler : elle prononce effectivement un discours de trois quarts d'heures, fort simple, fort sensé, plein d'une saine morale & purement écrit. Son action est naturelle & noble, sans contorsion, sans aucune affectation dans la voix & dans le geste. On l'écoute avec une attention respectueuse, & les auditeurs ne se permettent pas même de lever les yeux sur elle; cependant l'auteur remarque naïvement que *c'étoit une fort belle femme quoiqu'elle eût près de quarante ans*. Le discours est suivi d'une autre méditation d'une demi-heure, après laquelle chacun se salue réciproquement en se serrant la main & s'en retourne chez lui.

Les mœurs des Quakers sont pures & même austères, leur vie est réglée & laborieuse; c'est peut-être à leur sagesse & à leur tempéramment qu'ils doivent cette fraicheur, cette santé robuste & cette beauté qui distingue

les individus des deux ſexes, & particulièrement les femmes, qui réuniſſent à la régularité des traits, à l'élégance de la taille, les graces touchantes de l'innocence & de la pudeur. Plus parées de leur ſimplicité que les autres femmes ne le ſont des recherches les plus ingénieuſes de la coquetterie, elles ne ſouillent jamais, par les vains preſtiges de l'art, les dons précieux de la nature : ennemies des bagatelles & des frivolités, accoutumées dès leur enfance à la lecture des bons livres, elles ont dans l'eſprit comme dans la conduite une prudence & une ſolidité, qui, dans les perſonnes de leur ſexe, ſe trouvent trop rarement jointes à la vivacité de la jeuneſſe & aux agréments de la figure.

Les Quakers rejettent toute cérémonie religieuſe, tout ſigne extérieur de culte : ils enterrent les morts ſans aucune pompe, ſans aucunes prières ; ils ne leur élevent jamais de monument & ne marquent pas même d'une pierre le lieu de la ſépulture. Ils ne reconnoiſſent entr'eux d'autre ſupé-

riorité que celle que l'âge & l'expérience donnent naturellement aux anciens; point de loix coërcitives ou penales qui ne réforment que l'extérieur & invitent souvent à l'hypocrisie; celui qui, averti trois fois, persiste à violer les loix de la société, est rayé du catalogue de ses membres. C'est sa plus grande punition. Ils abhorrent le serment & renoncent à tous les emplois qui exigent cette cérémonie. Mais comme dans les causes civiles & criminelles le serment est nécessaire, le refus obstiné des Quakers occasionna souvent des délais & des désordres dans l'administration de la justice. Après qu'on eut employé inutilement la violence, le Parlement d'Angleterre publia enfin une loi qui portoit que la simple déclaration d'un Quaker auroit la valeur d'un serment, mais seulement en matière civile; & en cela même les Quakers furent heureux d'être exempts de concourir à la mort de leurs frères.

Ils ont proscrit tous les amusemens dont l'abus peut exciter les passions & devenir dangereux, tels que le

jeu, la danse, la musique, les spectacles, les mascarades; la lecture, la conversation, la société de leur famille, de leurs amis, de leurs voisins, l'exercice de l'humanité, de l'hospitalité, voilà leurs plaisirs. Ils ont pour principes de n'opposer que la patience aux mauvais traitemens, & de souffrir sans résistance tous les outrages qu'on leur peut faire. La guerre leur est odieuse, & lorsque la nouvelle d'une grande victoire excite les autres citoyens à signaler leur joye par des illuminations & par des fêtes, le Quaker qui regarde tous les hommes comme ses frères, gémit sur ces meurtres brillans, sur ces triomphes barbares, & pleure le sang dont les lauriers sont trempés.

Aprés vous avoir décrit les mœurs des Quakers, il faut vous les montrer en action. Le Général *Howe* étoit entré dans Philadelphie, & son armée exerçoit dans tout le pays les plus horribles brigandages. Les malheureux habitans étoient traités par le vainqueur comme des rebelles; on brûloit leurs maisons; on ravageoit leurs

champs, on ne voyoit que familles désolées fuyant leurs penates embrasés & cherchant un asyle dans les régions éloignées du théâtre de la guerre. C'est dans ces circonstances que les Quakers des trois comtés de *Kent*, de *Newcastle* & de *Suffex* tinrent leur assemblée *de souffrance*, dont le but est de recueillir les tributs volontaires que l'humanité impose à chacun des membres de la société, pour le soulagement des malheureux.

Vivement frappés des désordres de la guerre qu'ils n'avoient jamais vue chez eux, ces hommes de paix doublèrent leurs contributions ordinaires. Mais elles furent bientôt épuisées par le grand nombre des indigens. Les anciens montèrent dans leurs chariots, & pendant des semaines entières ne cessèrent de voyager de plantation en plantation, recueillant tout le lard, les farines, les vêtemens & autres provisions que la générosité des colons déposoit entre leurs mains : enfin, leur zèle leur inspira d'envoyer un Député au Général Anglois pour le prier, de la part du corps, de

réprimer la fureur de ses soldats & d'arrêter le pillage.

Le choix tomba sur *Walter Mifflin* : la commission étoit difficile & dangereuse ; la prudence sembloit du moins exiger que le député demandât aux Généraux Américains des *papiers parlementaires* pour sa sûreté : mais un Quaker se croiroit coupable, si dans l'exécution d'une bonne œuvre il témoignoit sa crainte par de lâches précautions : *Mifflin* part sans autre patente, sans autre passe-port que son courage & son amour pour l'humanité.

Malheureusement il y avoit dans l'armée américaine un Général aussi appellé *Mifflin*, qui déjà avoit signalé sa valeur contre les Royalistes : arrivé aux premiers postes anglois *Walter Mifflin* est saisi & conduit devant le Commandant. — Qui êtes-vous, & où allez-vous, lui demanda-t-il? — Je m'appelle *Walter Mifflin*, & je vais à Philadelphie. — *Mifflin? Mifflin?* Il me semble qu'il y a un certain *Thomas Mifflin* qui se dit un prétendu Général dans l'armée des rebelles,

ne seroit-ce point votre parent ? — Oui, mon ami, c'est mon cousin germain. — Comment oses-tu m'appeller ton ami toi insigne rebelle ? Soldats, menez-moi cet hypocrite au corps-de-garde jusqu'à ce que nous le conduisions au Grand prevôt pour être pendu à son tour. Tu y verras un grand nombre de rebelles qui, sous l'apparence de l'humilité & de la simplicité quakeres ont cherché à se glisser dans les lignes britanniques pour y faire le métier d'espion. — Quoique tu en dise, je ne suis point un espion; peut-être qu'il me sera permis de le prouver ? — Prouver ? Ah ! ne vous y attendez pas. Le procès d'un rebelle comme vous est bientôt fait; une corde, un clou, une branche & deux braves soldats pour le hisser, voilà tout ce qu'il nous faut. — Pourquoi, mon ami, voudrois-tu insulter un homme que tu ne connois pas ? Pourquoi l'accuser d'un crime dont tu n'es pas sûr ? Ne suis-je pas ton frère ? — Moi ton frère ! Dieu me garde d'une pareille alliance : je suis ton ennemi ; voilà ce que je suis.

Soldats menez cet homme au corps-de-garde, il raisonne trop ; & mettez-lui les menottes, entendez-vous ; ce sera sans doute la première paire de manchettes que M. le Quaker ait jamais portées.

Après avoir servi de jouet aux soldats, *Mifflin* fut conduit au Grand Prevôt & jetté au fond d'un cachot. Au bout de dix-sept jours, on le conduisit au Général *Howe* : le Colonel *Balfflour* s'appercevant qu'il avoit le chapeau sur la tête, le lui ôta avec colère. — Apprends, rustre, que personne ne parle au Commandant en chef de l'armée britannique, la tête couverte, à plus forte raison un rebelle & un prisonnier comme toi. — Comment veux-tu que je connoisse tes coutumes, moi qui n'avois jamais vu un Général anglois & qui, toute la vie, ai parlé le chapeau sur la tête à mes voisins & à mes amis. Ce chapeau qui t'a si fort offensé n'est pourtant qu'une partie de mon vêtement ; faut-il que j'ôte aussi ma redingote ?

Cette discussion terminée le Quaker expose avec tant de dignité le sujet

de sa commission ; il plaide avec tant d'énergie & de courage la cause de l'humanité ; il défend avec tant de bon sens & d'éloquence les opinions & les usages de sa secte, qu'il inspire de l'estime & du respect au Général anglois, qui l'invite à dîner & lui propose des passe-ports pour son retour. *Mifflin* accepte le dîner, & refuse les passe-ports. — Mais s'il vous arrive quelque fâcheux évènement, lui dit *Howe* étonné de ce refus, que ferez-vous, M. *Mifflin* ? — J'en supporterai les rigueurs, j'espère, avec tranquillité & courage. — Tranquillité & courage ? Où les prendrez-vous ? — Dans ma conscience & dans l'intime persuasion que nuls obstacles temporels ne doivent m'empêcher de faire le bien. — Et si je plaçois des soldats à la porte d'une de vos églises, avec défense de vous laisser entrer sous peine de la corde, que feriez-vous. — Si je croyois que l'*esprit* m'ordonnât d'y aller, mon devoir seroit alors de ne point résister à cette inspiration, j'irois au péril de ma vie. . . . .

On avoit lieu d'attendre du discernement & de l'équité de l'auteur qu'après avoir payé un juste tribut d'éloge aux mœurs & aux vertus des Quakers, il ne feroit pas grace à leurs ridicules, à leur entêtement, à leur amour effrené pour la singularité. Un Philosophe impartial eût observé que dans ces assemblées où les femmes sont inspirées & prêchent sans préparation, il doit se dire bien des sottises & des impertinences qu'on met pieusement sur le compte de *l'esprit*. Que l'obstination des Quakers à se distinguer du reste de la société par des usages minutieux & indifférens; la résistance invincible qu'ils ont opposée aux ordres de leur légitime Souverain dans des choses qui ne tenoient pas à la conscience, n'est de leur part qu'orgueil féroce, fanatisme aveugle & désobéissance criminelle. Pourquoi faut-il qu'un ouvrage, si intéressant d'ailleurs, offre tant de vues fausses & de mauvais raisonnemens sur la religion? Pourquoi l'auteur n'est-il pas toujours aussi judicieux que sensible? Pourquoi a-t-il

mis dans son livre plus de pathétique que de saine philosophie.

Je ne puis quitter les Quakers sans observer que s'ils ont des singularités frivoles & risibles, ils en ont de sublimes; telle est leur conduite à l'égard des nègres: que de ridicules n'efface pas cet héroïsme de l'humanité! les nègres chez eux ne sont point esclaves de l'avarice d'un tyran; ce sont les compagnons de leurs travaux; ce sont des domestiques bien nourris, bien payés, qui mangent à la table du maître & sont à peine distingués de ses enfans. En un mot, ils sont libres; ils jouissent de tous les droits de l'homme, & la différence de la couleur n'empêche pas les Quakers de reconnoître en eux des amis & des frères. Quel contraste entre cette bonté généreuse & l'horrible inhumanité de la plûpart des planteurs & sur-tout de ceux de *Charlestown*, le pays de l'Amérique où il y a le plus de luxe, d'élégance & de politesse.

L'auteur raconte que dans un voyage qu'il fit à la Caroline du Sud, il ap-

perçut dans la campagne quelque chose de semblable à une cage qui sembloit être suspendu à une branche d'arbre ; elle étoit couverte d'oiseaux de proye. Beaucoup d'autres voltigeans de tous côtés sembloient, à leurs mouvemens & à leurs cris, chercher à s'approcher de cette cage. Il tira un coup de fusil qui les écarta. » Je tremble encore » quand j'y pense, dit-il ; cette cage » contenoit un nègre vivant condamné » à y périr. Les oiseaux lui avoient » déjà arraché les yeux ; les os de ses » joues étoient dépouillés, ses bras » à moitié dévorés, son corps enfin » couvert de mille playes. A peine » les oiseaux furent-ils partis qu'un » essain d'insectes dévorans couvrit » tous les membres de ce malheu- » reux, pour se repaître de sa chair & » de son sang. Ce spectre, quoiqu'à » moitié rongé & privé de la vie, » pouvoit cependant encore entendre ; » & dans son langage me pria de lui » donner de l'eau pour calmer la soif » ardente qui le consumoit. Ah ! si » j'avois eu une balle dans mon fusil, » certainement je l'aurois tué par

» pitié ; mais me trouvant hors d'état » de lui rendre ce grand ſervice, je » cherchai, en me ſoutenant à peine, » à ſatisfaire ſon deſir. Une *gourde* déjà » fixée à une gaule, & dont quelques » nègres s'étoient ſans doute ſervi » pour cet uſage, ſe préſenta à mes » yeux ; je la remplis d'eau & avec » des mains tremblantes je l'approchai » des lèvres livides de ce pauvre afri- » cain, qui cherchoit à la rencontrer » & ſembloit deviner où elle pouvoit » être par le bruit que faiſoit la gourde » en paſſant à travers les barreaux de » la cage. *Mercie, homme blanc, mer-* » *cie ; mettez la poiſon, donnez-moi.* » Depuis quand êtes-vous ſuſpendu » dans cette cage, oſai-je lui deman- » der en palpitant ; *deux jours, & mi* » *non meure, mi non meure ; les oi-* » *ſeaux, les oiſeaux aah mi, aah mi.*

L'auteur ſe dérobe par la fuite à cet affreux ſpectacle, & arrive tout effaré & frémiſſant d'horreur à la maiſon où il devoit dîner. On lui dit froidement que c'étoit la punition d'uſage ; que ce nègre avoit tué l'intendant de la plantation, qui lui avoit

enlevé une négresse dont il étoit éperdument amoureux : enfin on lui prouva doctement que ces châtimens étoient nécessaires pour la conservation de la colonie, & il fut si étourdi de cette doctrine, qu'il ne put rien répondre.

Une espèce d'hommes plus singulière encore que les Quakers, ce sont les sauvages. Vous trouverez dans ces lettres, Monsieur, deux morceaux très-curieux & très-propres à faire connoître l'esprit & le caractère de ces hommes de la nature qui ne paroissent ni stupides, ni grossiers comme le sont parmi nous les manœuvres, abrutis par la misère ; mais qui, sur tous les objets qui les intéressent, raisonnent avec beaucoup de finesse & s'expriment avec une vivacité d'imagination qui tient de la poësie.

Lorsque le sauvage *White eyes*, chef des *Cherokées*, proposa à son peuple d'adopter les mœurs des blancs, de préférer l'agriculture à la chasse ; un autre sauvage nommé *Lakavané*, combattit son opinion par un discours

véhément. Voici quelques traits de l'éloquence de ce *Démosthène* américain.

» Pourquoi chassons-nous mieux » que les gens *du point du jour ;* » pourquoi nageons-nous mieux ; » pourquoi courons-nous plus vîte & » plus long-temps ? C'est parce que » nous sommes chasseurs. Pourquoi » voyageons-nous nuit & jour à tra- » vers nos forêts & que les blancs » s'y perdent ? Pourquoi souffrons- » nous avec patience la faim, la soif, » les maladies ? C'est parce que nous » sommes chasseurs, c'est cela qui » nous rend des hommes capables de » souffrir & de mourir. Que gagne- » rons-nous en fouillant la terre ? » Un peu de pain, de viande & d'ar- » gent : c'est précisément ce qui tue- » roit nos gens. Au bout de quel- » ques temps, s'ils n'aiment pas leurs » voisins, s'ils s'ennuyent des loix ou » de leur chef, ou qu'on vienne pren- » dre leur subsistance, voilà les chaînes » qui les arrêtent, ils ne peuvent » emporter leurs terres avec eux » & aller ailleurs planter leur *Wig-*

» *wams* * ? Non, ils ſont attachés,
» il faut qu'ils reſtent où ils ſont, &
» il faut qu'ils ſoient gouvernés par
» ceux qui ſont un peu plus riches,
» ceux là par ceux qui ſont un peu
» plus riches encore & ainſi de ſuite.
» Un homme ainſi placé n'eſt plus
» homme. Où eſt ſa volonté, ſon
» indépendance, ſa fierté ? Il n'y en
» a plus. Ce n'eſt pas là le genre de
» vie qui nous convient. Celui qui
» fouit la terre trouve toujours au
» bout de ſon champ la corde qui
» l'attache. Au contraire, le chaſſeur
» peut aller ici, là; par-tout où il
» veut il eſt libre, & s'il hait l'eau-
» de-vie & les blancs, c'eſt un homme.

L'objet le plus frappant de cet ouvrage; celui que l'auteur préſente le plus ſouvent & qu'il peint avec le plus d'énergie, ce ſont les horribles cruautés que les anglois ont exercées ſur les américains. Que dans un ſiècle de barbarie, des troupes de bandits & de ſcélérats eſpagnols, chaſſés de

* Cabanes de ſauvage.

l'ancien monde par la misère & par l'avarice, aient égorgé sans pitié des sauvages qu'ils regardoient à peine comme des hommes ; cela est affreux sans doute : mais que dans un siècle de lumiére, la nation la plus savante & la plus philosophe de l'Europe, la nation dont nos écrivains, malgré leur orgueil, n'ont pas rougi de devenir les disciples & les échos, dont nous adoptons les mœurs & les usages, dont nous ne cessons de vanter la sagesse, la sensibilité & les vues profondes, que cette nation ait fait souffrir à des hommes qui parlent la même langue, à ses compatriotes, à ses frères, tout ce que la rage & la perfidie peuvent imaginer de plus cruel & de plus atroce ; qu'elle se soit servie des sauvages, comme jadis les Espagnols se servirent des chiens, pour massacrer femmes, enfans, vieillards, pour détruire les plus beaux monumens de l'industrie humaine ; c'est ce qui fait sentir la fausseté & le vuide de cette prétendue philosophie dont nous sommes si fiers ; c'est

un opprobre éternel pour le nom anglois.

Qu'on décrit foiblement les maux qu'on n'a point éprouvés ; mais qu'on eſt énergique & touchant quand on peint ſes propres dangers ! Je crois voir ces habitations iſolées des américains éparſes çà & là ſur les frontières, expoſées ſans défenſe aux incurſions imprévues & preſque toujours nocturnes, de Royaliſtes fanatiques & de ſauvages féroces. Je m'imagine voir un bon père de famille qui ſe lève en ſurſaut frappé d'un bruit imaginaire ; qui appelle ſes gens & ſe met en état de défenſe ; ſa pauvre femme, la poitrine gonflée de ſanglots qu'elle cherche à étouffer, les yeux pleins de larmes qu'elle voudroit cacher, lui dit adieu en lui ſerrant la main ; elle ſaiſit rapidement ſes plus jeunes enfans qui, ſoudainement éveillés, augmentent encore par leurs queſtions innocentes l'horreur de ce moment terrible ; elle va les cacher dans la cave comme ſi cet aſyle étoit inacceſſible aux ravages du feu.

Cependant le père poste ses gens aux fenêtres & occupe la porte où il est déterminé à périr. La terreur augmente ; le cœur palpite au moindre bruit ; enfin, après une heure de la plus cruelle attente, on reconnoît que l'alarme étoit fausse ; le lendemain matin les enfans racontent leurs rêves : l'un dit qu'il a vu des sauvages armés de casse-têtes d'acier & de cuivre ; l'autre des hommes blancs dont les yeux brilloient comme des verres polis ; celui-ci, un globe de feu prêt à tomber sur sa mère. Le père, devenu foible & timide par l'excès du malheur, même en leur imposant silence, les écoute en tremblant ; quelquefois au plus fort de sa douleur, il tourne ses regards vers le Prince au nom duquel on outrage l'humanité avec tant de barbarie.

» Hélas ! lui qui est un père si » tendre, lui qui peut se vanter d'a» voir la plus nombreuse, la plus » saine, la plus belle famille qu'il y » ait peut-être dans ses royaumes, » que diroit-il, que feroit-il s'il étoit » à ma place. Comme moi il verseroit

» des larmes; comme moi il ne sçau-
» roit de quel côté tourner ses pas;
» comme moi il maudiroit le pouvoir
» altéré de notre sang, ce pouvoir
» effrené qui sacrifie tout à une am-
» bition vindicative & absurde. Dans
» le cours de cette longue guerre n'a
» t-il donc jamais entendu parler de
» ces ravages inutilement horribles,
» ravages qu'il a autorisés peut-être
» sans le sçavoir: hélas! s'il en étoit
» informé, il prêteroit l'oreille à nos
» cris, du moins à ceux de nos fem-
» mes & de nos enfans qui ne lui ont
» jamais fait de mal: peut-être arrê-
» teroit-il le cours de cette guerre
» qui, sans décider la grande querelle,
» a fait une tache éternelle à son rè-
» gne. Oui, j'en suis sûr, il l'arrête-
» roit, car les bons Rois sont comme
» la nature, ils aiment à créer, à
» féconder & à protéger.

De tous les cantons de l'Amérique, celui que notre Cultivateur décrit dans un plus grand détail & avec plus de complaisance, c'est l'isle de *Nantucket*. Son terrein est ingrat, son étendue trés-bornée & sa situation incommode.

mode. L'aspect d'une nature riante flate les yeux ; le bonheur & la prospérité des hommes sous un climat doux, sur une terre féconde, réjouit le cœur : mais des sables arides engraissés à force de travaux ; la stérilité & la rigueur du Ciel vaincue par l'industrie humaine ; voilà sur-tout ce qui attire les regards du Philosophe. Cette lutte de l'homme contre la nature est le spectacle le plus beau, le plus consolant, le plus propre à élever l'ame. Quels prodiges n'opèrent pas la patience & le courage d'un peuple laborieux, encouragé & protégé par un gouvernement juste & bienfaisant !

L'isle de *Nantucket* réalise pour nous l'existence de ces anciennes républiques de la Grèce, que les habitans de nos grandes monarchies regardent comme un roman. Le dirai-je ? quand je considère les mœurs de cette colonie américaine, *Licurgue* me paroît bien petit ; & ses loix, qui ont fait l'admiration de l'antiquité, ne sont pas à mes yeux fort sensées. Au milieu des fertiles campagnes du *Peloponnèse*, ce Législateur s'avise d'établir un

peuple de ſoldats qui ne ſçavent manier d'autre inſtrument que les armes, & ne connoiſſent d'autre métier que la guerre : jaime mieux voir ſur des rivages ſabloneux un peuple de cultivateurs & de pêcheurs qui vont chercher ſur les mers ce que la terre leur refuſe ; qui ſe fortifient le corps par des travaux champêtres & maritimes plus utilement que par des exercices militaires ; dans leurs combats contre les baleines, j'admire la force, l'adreſſe, l'intrépidité, la prudence, toutes les vertus en un mot que les Lacédémoniens faiſoient éclater à la guerre ; mais ces vertus ſont mieux placées, ſont plus utiles à la ſociété, & ne ſont point ternies par la férocité. Le héros de *Nantucket*, qui, ſur une frêle nacelle, s'avance le harpon à la main contre les monſtres de la mer, me paroît préférable au héros de *Sparte* qui met ſa gloire à égorger ſes frères & ſes compatriotes.

Les *Lacédémoniens* ſont forcés d'être vertueux ; ils ſont ſimples, parce qu'ils ſont pauvres ; ils ſont chaſtes, parce qu'ils qu'ils ne peuvent

voir même leurs propres femmes qu'à la dérobée ; ils sont sobres, parce qu'ils n'ont pour tout ragoût qu'une sauce noire ; ils aiment la patrie, parce qu'ils n'ont point de famille. Le matelot de *Nantucket*, riche de son travail, n'en est ni moins économe, ni moins laborieux ; il est continent, parce qu'il aime sa femme ; il est tempérant par raison à une bonne table ; & ses enfans sont le nœud qui l'attache à la patrie. A *Lacédémone*, les filles dansoient toutes nues ; mais à *Nantucket* leur modestie, leurs graces ingénues font le charme des sociétés : à Lacédémone on apprenoit aux enfans à voler, on les déchiroit à coups de fouet pour les endurcir à la douleur ; à *Nantucket*, on leur apprend à nager, à plonger, à manœuvrer un vaisseau, à maîtriser la mer & les vents, &c. & le fruit de cette éducation est de les rendre les meilleurs marins & les plus intrépides navigateurs qu'il y ait dans l'univers.

Les *Lacédémoniens* n'ayant ni agriculture, ni commerce, & ne possédant rien devoient être fort désœu-

vrés ; les habitans de *Nantucket* sont si habitués au travail, que même dans les momens de repos, en allant dans les rues à leurs affaires, on les voit, un morceau de cèdre & un couteau à la main, faire une bonde ou un fosset pour leurs barils, ou quelqu'autre chose d'utile. Les jeunes gens qui vont en croisière ne manquent jamais d'embarquer assez de cèdre rouge & blanc pour pouvoir occuper tous leurs momens de loisir à faire des jattes, des vases de toutes les formes, des boîtes & mille autres petits meubles qu'ils travaillent avec une adresse singulière, & qu'ils donnent à leur retour à leurs femmes ou à leurs amies.

Ce goût particulier pour tailler & façonner le bois, a établi parmi eux le luxe des couteaux ; un petit maître n'est pas plus embarrassé sur le choix d'un habit ou d'un bijou, qu'un habitant de *Nantucket* sur le choix d'un couteau ; les formes de cet instrument varient presque autant que les modes françoises : l'Auteur a vu plus de cinquante couteaux, tous dif-

férens, chez M. * *, qui cependant étoit un des hommes les plus graves de l'isle : cette inconstance pour les couteaux & l'usage où sont la plûpart des femmes de prendre le matin une dose d'opium sont peut-être les deux seules folies qu'on puisse reprocher aux habitans de *Nantucket* ; quel est dans l'univers le peuple qui paye un moindre tribut à l'humanité ?

Les femmes de *Nantucket* sont très-fécondes ; on vante leur industrie & leur intelligence dans le commerce, leur prudence & leur activité dans la conduite des affaires domestiques : maîtresses de la maison pendant les longues absences de leurs époux, elles sont accoutumées à les gouverner, empire dont jouissent les femmes par-tout où il y a de bonnes mœurs. Elles ne sont pas pour cela hautaines & impérieuses ; elles ne gouverneroient pas long-temps : leur véritable force est dans la douceur.

Dans toute l'isle il n'y a qu'un seul Prêtre : On y compte deux médecins qui ont fort peu de pratiques, &

un avocat qui n'a rien à faire ; depuis cent vingt ans on n'a point encore exécuté à *Sherburn*, qui est la capitale de l'isle, un seul criminel. Cette colonie florissante n'a rien à redouter que le luxe. Les habitans ne connoissoient autrefois d'autres voitures que de petites charrettes couvertes d'un drap. C'est dans cet équipage que les pères de famille, les plus riches & les plus respectables, alloient à l'église avec leurs femmes. Mais il y a quelques années que deux citoyens de *Sherburn* firent venir de *Boston* chacun une espèce de cabriolet peint & doré, d'une forme très-élégante. L'apparition de ces nouvelles voitures causa un scandale universel. Les uns prédirent la ruine prochaine de ces deux familles, les autres appréhendèrent le danger de l'exemple pour leurs enfans. Le possesseur d'un de ces cabriolets, confus & repentant, renvoya sa profane voiture. L'autre plus obstiné & plus pervers garda la sienne en dépit des remontrances de ses voisins ; & depuis le

nombre s'en est augmenté : on conçoit que si ces pêcheurs de baleines s'avisent de rouler carosse, tout est perdu.

Les Amateurs vont en Italie admirer des statues mutilées, des pierres & des ruines. Le Philosophe devroit aller en Amérique voir des hommes. » Viens parmi nous, s'écrie le cultivateur, voyageur européen, ici » tu te reposeras à l'ombre de nos vergers, tu iras méditer dans la solitude de nos forêts. Ici tu te réjouiras dans nos champs, en conversant avec nos laboureurs intelligens ; tu observeras la terre, les » montagnes & les marais, tels qu'ils » sont sortis des mains de la nature : » ici tu verras une nouvelle race » d'hommes ; tu iras philosopher avec » ces enfans puînés de la nature ; tu » seras même incorporé dans leur société, si tu préferes leur vie simple » & tranquille aux brillantes entraves, » à la science inutile des sociétés européennes. Tu iras voir nos grands » lacs, ces mers intérieures & im-

» menses qui étonnent le spectateur ;
» tu monteras sur la cime des *Apa-*
» *laches*, d'où tu contempleras d'un
» côté ce que nous avons déjà fait
» depuis les rivages de la mer ; de
» l'autre, ce qui nous reste à faire
» pour peupler & défricher la pro-
» fonde étendue de cette quatrième
» partie du monde. Si tu aimes mieux
» remplacer l'illusion des vains sou-
» venirs, les regrets inutiles, la stérile
» admiration des ruines d'Italie par
» la vue de tant de scènes instruc-
» tives & nouvelles que présente ce
» continent ; tu préféreras, j'en suis
» sûr, la vue de trois cens lieues de
» pays nouvellement défriché ; tu pré-
» féreras le riant aspect d'une grande
» plantation mise en valeur par la
» seule industrie du propriétaire ; tu
» préféreras la vue d'une vaste grange
» américaine, remplie des moissons
» d'un seul colon, à celle des débris
» inutiles du temple de *Cérès* «.

Il ne faut pas chercher dans ces lettres des réfléxions bien profondes, des vues bien rafinées sur le gouver-

nement. L'Auteur se trompe dans ses conjectures sur la grandeur future des Américains ; c'est sa chimère favorite ; il ne voit pas que ces républiques commerçantes périront par le luxe inséparable des richesses ; qu'elles perdront leurs mœurs & se mettront au niveau des européens en adoptant leurs vices & leur philosophie : c'est ainsi que ces colons eux-mêmes ont affoibli les sauvages par l'eau-de-vie & les autres besoins qu'ils leur ont donnés.

L'erreur du cultivateur américain est d'autant plus grossiere que ses principes politiques sont ceux des anciens ; il croit tout simplement que la prospérité d'un peuple est fondée sur la vertu & sur les bonnes mœurs ; ce n'est pas là la manière de voir des sublimes génies de Paris & de Londres, qui ne connoissent d'autre instrument du bonheur national que l'argent : plus il y a de luxe & de corruption, plus la Capitale est étendue & brillante, plus l'état leur paroît florissant : ils sont persuadés que tout

va bien pour le public, quand tout va bien pour eux, quand ils se voient enrichis & fêtés : ils seroient fort embarrassés de leur personne chez un peuple simple, vertueux & sensé ; où le bel esprit ne seroit pas une denrée de défaite ; où l'on ne connoîtroit d'autre philosophie que la raison. Je me représente la triste figure que feroit un Académicien de Paris, si tout-à-coup des cercles délicieux de la Capitale, il étoit transporté au milieu des matelots de *Nantucket*.

Pour revenir à notre cultivateur, sa philosophie est dans son cœur plus que dans sa tête ; il sent plus qu'il ne réfléchit ; il peint plus qu'il ne raisonne ; comme il ne suit que son imagination pour guide, il y a du désordre & de la confusion dans les objets qu'il décrit. De même que tous les écrivains solitaires vivement affectés il manque de goût, il est diffus & minutieux, il se répète, il épanche sans choix l'abondance des sentimens qui surchargent son ame ; mais il inté-

reſſe, il émeut; il a l'air d'aimer les hommes & de puiſer ſon éloquence touchante dans ſon enthouſiaſme pour la vertu & pour l'humanité. Une chaleur dramatique anime ſes recits; il tient les cœurs dans ſa main; il y excite à ſon gré toutes les paſſions; & dans ſa proſe négligée, incorrecte, mais hardie & brûlante, il montre le talent d'un grand Poëte.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

De l'amour de Henri IV *pour les Lettres. A Paris, de l'Imprimerie de Ph.-D.* Pierres, *Imprimeur ordinaire du Roi, &c. & se vend chez* Bailli, *Barrière des Sergens;* Lagrange, *au Palais-Royal, sous les arcades, à droite,* N°. 123 ; Royer, *Quai des Augustins. 1 vol.* in-16 *de 250 pag. Avec cette Epigraphe :*

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent
sa tête.

C'EST une opinion assez généralement établie, Monsieur, que *Henri IV* n'aimoit ni les lettres, ni ceux qui les cultivent. L'agitation dans laquelle ce Prince a passé presque toute sa vie, a donné beaucoup de vraisemblance à ce préjugé : & il paroissoit très-naturel de croire qu'ayant

eu, pour ainſi dire, ſans ceſſe les armes à la main, il ne lui étoit pas reſté aſſez de temps pour manier la plume, ni même pour s'occuper des productions des Auteurs de ſon ſiècle. Ces productions ne ſembloient pas non plus faites par elles-mêmes pour intéreſſer vivement ſon cœur & ſon eſprit. On ne ſe repréſente guère les écrits de ce temps que comme des ouvrages informes, ſans goût, ſans agrément, bien plus capables de rebuter un eſprit délicat, que de l'égayer ou de le délaſſer.

Jaloux de la gloire de ce bon Roi, l'Auteur de cette brochure s'eſt propoſé de détruire une opinion auſſi injurieuſe à la mémoire de *Henri*, qu'à l'honneur de ſon règne, & de lui rendre le rang qu'il doit occuper parmi les Princes protecteurs des Lettres & des Arts. Il ne manquoit que cette fleur à la Couronne immortelle qui ombrage le front de ce grand homme; rendons grace à la main délicate qui vient de l'y attacher.

Les preuves, dont l'Auteur étaye ſon aſſertion, ne ſauroient laiſſer le

moindre doute ſur l'objet qu'il entreprend de traiter : elles ſont toutes d'une vérité frappante ; & après les avoir parcourues, on ne peut qu'être étonné de la facilité avec laquelle certains traits s'accréditent, & les opinions les plus fauſſes ſe répandent.

Ce Prince d'abord avoit reçu une éducation très-ſoignée. *Jeanne d'Albret* ſa mère, la femme la plus ſçavante & la plus ſpirituelle de ſon ſiècle ; diſoit ſouvent qu'elle ne vouloit pas que *ſon fils fût un illuſtre ignorant.* Auſſi lui avoit-on donné quelque teinture des Lettres grecques ; & il entendoit paſſablement les Auteurs Latins. Dans ſa première jeuneſſe il avoit traduit les Commentaires de *Ceſar*, & *Caſaubon* atteſte avoir vu avec admiration le manuſcrit en entier de la main de ce Prince. Sa mémoire étoit ornée des plus beaux paſſages des Anciens. Il avoit ſouvent à la bouche, & plus encore dans le cœur, ce beau vers de *Virgile* :

Parcere ſubjectis & debellare ſuperbos.

» Il faiſoit quelquefois, dit *Péréfixe* »

» des citations ſi heureuſes des an-
» ciens Auteurs, que les Maîtres
» même en étoient tout étonnés. »

N'ayant encore que dix ans, » *Henri*
» fit un voyage à la Cour de France,
» accompagné de *la Gaucherie* ſon
» précepteur. Dans une de ces lote-
» ries ingénieuſes dont *Medicis* avoit
» apporté le goût d'Italie, & où cha-
» cun choiſiſſoit une deviſe, le petit
» Prince de Béarn, dont la gentilleſſe
» amuſoit beaucoup les Dames, choi-
» ſit pour la ſienne ces mots grecs :
» ἢ νικᾶν ἢ ἀποθανεῖν *Medicis* déſira ſça-
» voir de l'enfant ce que cela ſigni-
» fioit, il ne voulut jamais le lui dire.
» Elle le ſçut d'ailleurs. VAINCRE
» OU MOURIR : telle étoit cette de-
» viſe. La Reine en fut choquée, &
» défendit qu'on lui apprît de telles
» ſentences, qui n'étoient propres,
» diſoit-elle, qu'à le rendre opi-
» niâtre. »

Dès ſa jeuneſſe, ayant pris pour emblême un Hercule, ſymbole *des pénibles & glorieux travaux*, il y joignit cette deviſe de ſon choix, & qu'il a ſi bien juſtifiée : *In via virtuti*

nulla eſt via. D'après ces exemples & beaucoup d'autres, on ne ſera pas ſurpris d'entendre le fameux *Scaliger* dire de *Henri IV* : *il ne faudroit pas parler mal latin devant le Roi, il s'en appercevroit fort bien.*

Ce n'étoit pas ſeulement au grec ni au latin que ſe bornoient les connoiſſances de *Henri*, il ſçavoit fort bien l'italien & l'eſpagnol. L'étude qu'il préféroit à toute autre, étoit celle de l'Hiſtoire. Il avoit tant de goût pour *Tite-Live*, qu'il dit un jour, *qu'il donneroit volontiers une de ſes meilleures provinces* pour recouvrer la partie que nous avons perdue des Ouvrages de cet immortel Ecrivain. Il aimoit cependant encore mieux *Plutarque* : il en avoit, pour ainſi dire, exprimé la morale. Il avoua depuis, ſur le Trône, *qu'il lui avoit les plus grandes obligations*, & qu'il y avoit puiſé *d'excellentes maximes pour ſa conduite & pour le gouvernement.*

S'il eſt inconteſtable que *Henri* fut très-inſtruit, il ne l'eſt pas moins qu'il a comblé de biens & honoré de ſa faveur tous les hommes de lettres de

ſon temps qui avoient quelque réputation. A peine fut-il paiſible poſſeſſeur de la Couronne, qu'il s'occupa de rappeller les Lettres & les Sciences fugitives. Il rétablit le Collège Royal, & en ayant admis les Profeſſeurs à ſon audience, il leur annonça lui-même qu'il augmentoit leurs honoraires de moitié; puis ſe tournant vers les courtiſans : *Oui*, dit-il, *j'aime mieux qu'on diminue ma dépenſe, & qu'on ôte de ma table pour payer mes Lecteurs; je veux les contenter*, M. de Roſny *les payera. Meſſieurs*, ajouta Roſny, *les autres vous ont donné du papier, du parchemin, de la cire; le Roi vous a donné ſa parole, & moi je vous donnerai de l'argent.*

» Il n'oublia rien pour exciter l'é-
» mulation & ranimer le goût preſque
» éteint des bonnes Lettres. Il ac-
» cueillit les Sçavans, les rechercha
» même, & les encouragea par ſes
» bienfaits. C'eſt lui qui attira en
» France le fameux *Caſaubon*, & qui
» l'invita par une lettre flateuſe, écrite
» de ſa main, à venir s'y établir avec
» ſa famille. Il voulut y fixer le jeune

» *Grotius*, dont la réputation naissante
» commençoit à illustrer les Pays-
» Bas, & qui se vante dans ses écrits,
» *d'avoir touché la main victorieuse du*
» *Héros de la France.* Il accueillit le
» Flamand *Bertius*, l'un des plus sça-
» vans hommes de son temps, &
» fonda en sa faveur une chaire de
» Mathématiques. *Juste-Lipse* fut éton-
» né de recevoir en Hollande une
» lettre d'invitation de *Henri IV*, qui
» lui offroit une place honorable, &
» six cents écus d'or d'appointement...
» Il n'y a pas d'offres séduisantes
» qu'il n'ait faites à *François de Sales*,
» le Fénelon de son siècle, pour le
» fixer dans ses Etats; il alla jusqu'à
» lui offrir le chapeau de Cardinal.
» *Quel dommage*, disoit-il, *qu'un*
» *homme de ce mérite soit relegué dans*
» *les montagnes.* Il arracha le célèbre
» *Calignon* à la Cour de Savoye.
» *Fenouillet*, né sujet du même Duc,
» & le premier des Orateurs François
» qui firent entendre dans la Chaire
» une éloquence douce & insinuante,
» fut élevé à l'Episcopat sans autre
» recommandation que son mérite.

» *Coeffeteau* s'ouvrit du ſein du cloître
» la route aux mêmes honneurs, &
» reçut depuis la même récompenſe
» de ſes talens. *Henri*, dit un con-
» temporain, *n'eut jamais connoiſſance*
» *d'aucun excellent perſonnage de ſon*
» *royaume, & ſur-tout recommandable*
» *pour la gloire des lettres qu'il ne le*
» *favorisât de quelque honnête penſion*.
» Péréfixe ajoute, *qu'il en donnoit à*
» *pluſieurs hommes doctes, même dans*
» *l'Italie & dans l'Allemagne, & qu'il*
» *prenoit ſoin lui-même de les leur faire*
» *tenir*. Ainſi donc *Louis XIV* ne fut
» pas le premier qui fit ces conquêtes
» glorieuſes du génie ſur l'étranger.
» *Henri IV* lui en donna l'exemple.

Ce Prince paſſa presque toute ſa vie avec les hommes de ſon temps les plus diſtingués par leur ſçavoir & par leur eſprit. Les compagnons de ſa jeuneſſe furent *Coligny*, *la Noue*, *Mornay*, *d'Aubigné*. Le Roi de France conſerva les goûts du Roi de Navarre. *Biron*, *Turenne*, *Lesdiguiere*, *Sully*, *Briſſac*, *Givry*, les d'*Angenne*, *Vivoune*, *Salignac*, tous hommes auſſi inſtruits que braves & intrépides guer-

riers; voilà quels furent ses amis sur le trône. d'un autre côté, l'immortel de *Thou*, *Duperron*, *Bertrand*, *Regnier*, *Desportes*, *des Yvetaux*, *Malherbe* enfin vivoient à sa Cour, & étoient admis à l'honneur de ses entretiens. C'est dans la classe des gens de lettres qu'il choisissoit la plûpart de ses Ambassadeurs; d'*Ossat*, *Duperron* qu'il fit décorer de la pourpre romaine, *Bongars*, *Labodrie*, *du Bartas*, &c. *Duperron*, dit d'Aubigné, *entretenoit le Roi en son chevet familièrement, tantôt de vers françois, en quoi il ne cédoit à homme du siècle, puis après de bons contes qu'il faisoit fort plaisamment.*

» Il lui arrivoit souvent de faire » au Roi des lectures jusqu'à ce que » ce Prince fût endormi. Un soir » *Henri* désira qu'il lui lut un roman » célèbre dont il venoit de paroître » une traduction. Après deux heures » de lecture: Sire, dit l'Evêque d'E- » vreux en s'interrompant, *je crois* » *qu'on seroit bien étonné si on sçavoit* » *à Rome que je vous lusse les Amadis.*

» Frappé du mérite naissant de

» *Bignon*, jeune encore, mais dont
» l'érudition précoce étonnoit même
» les ſçavans, il le plaça près du
» Dauphin, eſpérant par-là lui don-
» ner de l'émulation dans ſes études.
» Pour préſider à cette inſtitution, il
» alla chercher le modeſte & docte
» *Lefebvre* juſqu'au fond de ſa retraite.
» Malgré la négligence que *Cayet*
» affectoit dans ſes habits & ſon ex-
» térieur plus que modeſte, *Henri*
» continua de l'admettre à ſa Cour,
» & voulut en même temps qu'il pût
» s'en paſſer en lui faiſant don d'une
» petite terre, retraite propre à con-
» tenter l'ambition d'un ſçavant.

Parmi ſes courtiſans, les plus ai-mables par les agrémens de l'eſprit étoient les mieux traités & les plus en faveur. Lorſqu'il étoit attaqué de la goutte, le Roi faiſoit veiller alter-nativement près de lui *Bellegarde*, *Grammont* & *Baſſompierre*; & *pendant les nuits*, dit ce dernier, *nous lui liſions le livre de l'Aſtrée*.

La vérité avoit des charmes pour ce bon Prince, & il la regardoit comme la première qualité de l'hiſ-

toire : *j'entends*, disoit-il au Président *Jeannin* qu'il avoit engagé à écrire son histoire, *laisser la vérité en sa franchise & la liberté de la dire sans fard & sans artifice.*

On voulut l'exciter à punir l'auteur d'un écrit rempli de traits hardis sur la Cour : *je me ferois conscience*, dit *Henri*, *de fâcher un honnête homme pour avoir dit la vérité.*

Il avoit choisi *Pierre Mathieu* pour écrire son histoire particulière. Un jour que l'Auteur lui lisoit quelques pages de cette histoire qui devoit servir d'instruction au Dauphin, comme il y faisoit mention de son penchant pour les femmes : *à quoi bon*, dit d'abord le Roi, *de révéler ces foiblesses?* L'historien lui fit sentir que cette leçon n'étoit pas moins utile à son fils que celle de ses grandes actions. Le Roi réfléchit un peu. Après un moment de silence : *Oui*, dit-il, *il faut dire la vérité toute entière. Si on se taisoit sur mes fautes ; on ne croiroit pas le reste : eh bien ! écrivez-les donc, afin qu'il les évite.*

Henri est le premier qui ait fait

transſporter dans la Capitale la Bibliothèque des Rois, auparavant confinée à Fontainebleau. Il l'enrichit de la précieuſe collection des manuſcrits grecs de *Medicis*. Pour l'augmenter, il envoya des ſçavans en Eſpagne & juſqu'à Maroc, rechercher les meilleurs livres des Arabes, dans les ſciences & dans la Médecine. Il rendit cette Bibliothèque publique, & en confia la garde à deux ſçavans, les plus illuſtres ornemens de leur ſiècle, le Préſident *de Thou* & *Caſaubon*.

Ce Monarque faiſoit une penſion au dernier qu'il avoit appellé en France. *Sully* qui n'aimoit pas la dépenſe, lui dit un jour avec humeur & beaucoup trop durement : *vous coûtez trop au Roi*, Monſieur, *vous avez plus que deux bons Capitaines, & vous ne ſervez de rien*. *Caſaubon*, qui étoit fort doux, ne répondit pas un mot : mais il alla ſe plaindre au Roi : *M. Caſaubon*, lui dit ce bon Prince, *que cela ne vous mette pas en peine, j'ai partagé avec M. de Sully : il a toutes les mauvaiſes affaires, & moi je me ſuis réſervé les bonnes.*

Quand il faudra aller à lui pour vos appointemens, venez à moi auparavant, je vous dirai le mot du guet pour être payé facilement.

Comment donc un Prince aussi bon, aussi généreux à l'égard des sçavans & des gens de lettres a-t-il pu être privé jusqu'ici de la gloire qu'il méritoit à tant de titres? Il n'aimoit pas les froids harangueurs, les pédans ennuyeux & les mauvais poëtes : mais n'étoit-ce pas une preuve de son goût & de la justesse de son esprit? C'est *Fauchet*, insipide & plat historien, mais plein d'un amour propre ridicule, qui a le plus contribué à faire regarder *Henri IV* comme insensible aux charmes de la littérature, & presque ingrat envers ceux qui la cultivoient. Il voulut se venger d'une plaisanterie que ce Prince lui avoit faite, & il n'a malheureusement que trop bien réussi. *Henri* étoit à Saint Germain, où il faisoit bâtir. *Fauchet* y étant allé pour lui demander une pension, trouva ce Prince dans ses jardins, occupé à faire terminer un Neptune pour l'ornement d'un bassin.

Le

Le Sculpteur travailloit à la barbe du Dieu : aussitôt que le Roi apperçut *Fauchet* qui en portoit toujours une très-ample : *voilà justement*, dit-il à l'artiste, *le modèle de la barbe que nous cherchons.* La gravité pédantesque de *Fauchet* s'offensa d'une plaisanterie qui eût fait rire tout homme sensé ; & c'est sur la délation de cet antiquaire que la postérité a cru que *Henri* n'aimoit ni les lettres, ni les sçavans.

On a recueilli encore quelques anecdotes dont on a tiré des inductions défavorables à ce Prince, & qui prouvent au contraire son bon sens & la solidité de son jugement. *Sire*, lui dit un jour un prétendu bel esprit avec une sotte confiance, *je fais des Anagrammes ; mais je suis fort pauvre. Je le crois*, reprit *Henri*, *car vous faites-là un pauvre métier.*

Qu'on lise les discours de ce grand Roi, ses lettres à ses amis, ses réparties ; ces différentes pièces ne font pas moins d'honneur à son esprit qu'à son cœur. Elles annoncent toutes une grande ame, un génie vif & saillant ;

& il eſt impoſſible que ce Prince, qui ſçavoit ſi bien penſer & s'exprimer avec tant d'agrément & de juſteſſe, fût indifférent pour les productions vraiment eſtimables, & les hommes d'un mérite réel. Il avoit commencé lui-même des mémoires avec deſſein de les finir, ſi les ſoins de l'état le lui permettoient. On chante encore ſes couplets à la belle *Gabrielle d'Estrées*. Quoi de plus délicat que le dernier de tous !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur.
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-là de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie
Ou ſans amour ?

Mais la plus jolie pièce attribuée à *Henri IV* & la moins connue de toutes, eſt celle qui ſuit. L'Auteur eſpère ſe procurer l'original écrit de la main même de ce Prince.

Viens aurore,
Je t'implore;
Je suis gai quand je te voi;
Et la bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

Elle est blonde
Sans seconde,
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

De rosée
Arrosée
La rose a moins de fraicheur;
Une hermine
est moins fine;
Le lys a moins de blancheur.

On ne peut qu'applaudir, Monsieur, au zèle que l'Auteur de cet ouvrage a montré pour la gloire du plus grand & du meilleur de nos Rois. Graces à ses soins, l'injuste préjugé qui étoit universellement répandu à l'égard du

peu de goût de *Henri* pour les lettres & pour les ſciences, ſera déſormais entièrement diſſipé. Toutes les preuves qu'il apporte ſont des faits frappans qui forment la plus parfaite évidence. Ce Prince, comme vous avez pu voir par les exemples que j'ai cités, doit être regardé comme le père & le reſtaurateur des lettres, & c'eſt une gloire qu'il a droit de partager avec *François I* & *Louis XIV*; & il ne lui a manqué que plus de repos, d'autre temps & un plus long règne, pour ravir à ſon petit-fils la gloire d'avoir reſſuſcité les ſiècles *d'Aléxandre*, *d'Auguſte* & de *Medicis*.

On doit pardonner à l'Auteur, en faveur du ſujet qu'il a traité, quelques digreſſions qui s'en éloignent. Quand on parle d'un Roi qu'on adore, il eſt difficile de ſçavoir toujours s'arréter à propos; mais il revient fort inutilement ſur des objets que l'on n'a que trop épuiſés, tels que la révocation de l'édit de Nantes. Je doute que beaucoup de perſonnes partagent ſon enthouſiaſme pour la Henriade, le plus triſte & le plus monotone de

tous les poëmes épiques. On ne ſçait trop ce qu'il veut dire en parlant d'un ſupplément de morale devenu néceſſaire *à la réligion qui n'eſt plus*. Je ne connois point de morale qui puiſſe ſuppléer à celle de la religion. Elle ne peut être bonne qu'autant qu'elle lui eſt conforme ou qu'elle en approche ; & je croirai toujours très-difficilement à l'honneur & à la probité d'un homme ſans religion. *La religion qui n'eſt plus* ; quelque ſoit le ſentiment qui a dicté cette petite phraſe à l'Auteur, elle manque certainement de juſteſſe. Malgré la philoſophie & les philoſophes, la religion ſubſiſte encore & ſubſiſtera toujours.

L'Auteur qui ſe propoſe de donner un recueil des lettres originales de *Henri IV*, prie les perſonnes qui en auroient de les lui adreſſer chez M. l'abbé *Brizard*, rue des grands Auguſtins.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Principes Généraux des Belles-Lettres, par M. Domairon, *Professeur Royal des Belles-Lettres à l'Ecole-Militaire; de l'Académie de Beziers. A Paris,* chez Laporte, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.* 1785. 2 *vol.* in-12, *prix broché 5 liv. rel. 6 liv.*

VOICI, Monsieur, un Ouvrage didactique, qui nous manquoit dans le genre Littéraire. Je ne doute pas que vous ne le regardiez comme un des plus utiles, des plus nécessaires à la Jeunesse, & qu'en même tems vous ne le jugiez bien digne des suffrages des gens de Lettres & des amateurs de la belle Littérature. Chargé de l'instruction publique, d'une portion précieuse de la Noblesse, M. *Domairon* a cru devoir étendre le fruit de ses leçons; & l'on ne peut que lui savoir gré de

l'avoir entrepris. Il a renfermé dans le court eſpace de deux volumes les principes de l'art de bien écrire, & les règles de tous les genres de Littérature, ſoit en proſe, ſoit en vers. Dans la première partie de ſon ouvrage, il réunit la grammaire & les élémens de la rhétorique, en établiſſant trois loix générales ; qui ſont, d'écrire *correctement*, *agréablement* & *pathétiquement*. L'auteur diſcute d'abord toutes les règles eſſentielles de la grammaire ; & il n'en eſt aucun qu'il ne préſente & ne juſtifie avec clarté, avec goût, & avec juſteſſe. Il découvre les fautes échappées à nos meilleurs écrivains, pour empêcher ſans-doute que leur autorité venant à conſacrer leurs erreurs, ne ſoit un piège plus ſpécieux, & ne jette de l'incertitude dans les règles. Ainſi l'on voit dans cet ouvrage, que *Corneille*, *Racine* même & *Boileau*, mais ſur-tout *Voltaire*, &c. N'ont point été aſſez en garde contre des conſtructions vicieuſes ; les exemples en ſont ici très-multipliés.

Pour enſeigner la manière d'écrire *agréablement*, M. *Domairon* fait con-

noître la forme & les qualités du ſtyſe, ſes différentes eſpèces, & les figures qui conviennent à ce genre d'écrire. En parlant de la clarté du ſtyle, il fait une réflexion très-judicieuſe & très-vraie, que je ne crois pas devoir laiſſer échapper.

» Un moyen encore plus infailli-
» ble, dit-il, d'écrire avec clarté, c'eſt
» de placer les mots dans les diſcours
» ſuivant les règles de la ſyntaxe. Rien
» de plus juſte que de s'aſſujettir aux
» loix de la langue qu'on parle; loix
» fondées ſur une dialectique très-fine
» & très-ſolide. Un Ecrivain correct
» dans ſes expreſſions, eſt ordinaire-
» ment exact dans les choſes, & s'ex-
» prime toujours d'une manière claire
» & intelligible. Qu'on ne diſe point
» que la grammaire nuit aux élans du
» génie, aux graces de l'imagination.
» Il eſt des circonſtances où le génie
» & l'inſpiration peuvent s'en affran-
» chir. Bien plus, elle autoriſe, elle
» même la violation de ſes propres rè-
» gles, comme on a pu le voir dans
» l'article du gallicíſme & des figures
» de conſtruction; & dès lors ces fau-

» tes cessent d'être des fautes. S'il est
» permis quelquefois d'en faire de réel-
» les, elles doivent être légères, &
» de plus, rachetées par des beautés
» saillantes. Enfin, nos meilleurs Ecri-
» vains ne se font-ils pas principale-
» ment admirer par la netteté des idées
» & des expressions ? leurs plus beaux
» morceaux ne sont-ils pas précisé-
» ment ceux où les règles de la langue
» sont observées avec la plus grande
» exactitude ? *Boileau* avoit donc rai-
» son de dire que »

Sans la langue en un mot l'Auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant Ecrivain.

Pour faire connoître ce qui a rapport à l'art d'écrire *pathétiquement*, l'Auteur donne de justes notions du style sublime & des figures propres aux passions, de ce qu'on appelle proprement le *sublime* de l'éloquence. Il termine cette première partie de son Ouvrage, par des observations générales sur l'art d'écrire les lettres &

ſur le cérémonial qu'on y obſerve.

Dans la ſeconde partie M. *Domairon* traite des productions littéraires, en commençant par les Ouvrages en proſe : les règles du diſcours oratoire en général, des diſcours ſacrés, des diſcours du barreau, des diſcours académiques, des diſcours politiques, du genre hiſtorique, des ouvrages didactiques & du roman y ſont expoſées avec méthode, avec préciſion, avec exactitude & dans une juſte étendue.

Le ſecond volume eſt entièrement conſacré à la poëſie & à ſes différens genres. Après avoir tracé les règles de la verſification françoiſe, l'Auteur développe celles des pièces de vers compriſes ſous le titre de *Poéſies fugitives*, des petits poëmes & des grands poëmes. Cette poétique m'a paru auſſi complette qu'elle puiſſe l'être ; rien d'eſſentiel n'y eſt paſſé ſous ſilence. En expliquant les principes, en diſcutant les règles, M. *Domairon* a eu le ſoin de préſenter à ſes élèves le Parnaſſe françois. Mais ce n'eſt point ici une galerie qu'il leur faſſe parcourir rapidement. C'eſt un vrai laboratoire où

il soumet au creuset de la critique, tout ce que nos grands maîtres nous ont laissé de plus précieux, & où il sépare avec discernement le métal pur de l'alliage qui l'affoiblit. Par un autre procédé il décompose tout ce qui entre dans la formation des ouvrages de nos meilleurs poëtes; & l'on y lira avec beaucoup d'intérêt la conduite de quelques-unes de nos grandes pièces, telles qu'*Iphigénie en Aulide*, *l'Ecole des Maris* & *Alceste*, présentées comme modèles chacune dans son genre & parfaitement analysées. Vous ne pourrez qu'applaudir ici, Monsieur, aux sages conseils que donne M. *Domairon* aux jeunes Poëtes qui courent la carrière de la tragédie lyrique. « On » ne sauroit trop, dit-il, exhorter nos » Poëtes, non seulement à traiter des » sujets réels & à présenter des carac- » tères historiques, en suivant les rè- » gles propres à ce théâtre, mais en- » core à substituer à la peinture d'un » amour tendre & purement volup- » tueux celle d'un amour tragique & » funeste, ou à embrasser des passions » nobles & vraiment dramatiques.

» Quelle abondante moiſſon ne peuvent-ils pas faire dans l'hiſtoire de toutes les nations ? l'amour de la gloire, de la patrie, de la liberté, les ſuites malheureuſes des paſſions déſordonnées, les actions proprement héroïques, les ſentimens élevés ne peuvent-ils pas faire briller le génie du Poëte & du Muſicien, & leur fournir les plus grands moyens de nous attacher, de nous intéreſſer & même de nous inſtruire ? Il faut convenir que cette nouvelle route eſt frayée depuis quelques années. Jeunes Poétes, c'eſt à vous d'y entrer avec courage, & de la ſuivre ſans vous laſſer. Un changement utile pour les mœurs commence à s'opérer ſur notre ſcène lyrique : ambitionnez la gloire d'achever entièrement la révolution. Les applaudiſſemens des Cenſeurs éclairés & des honnêtes gens couronneront vos efforts heureux, & ne tarderont pas à vous concilier les ſuffrages de la multitude. »

M. *Domairon* a cité des exemples, même en aſſez grand nombre ; on

fait, comme il le dit lui-même, que les jeunes gens en sont avides : ils les dévorent quand ils sont bien choisis. D'ailleurs les bons exemples offrent tantôt de belles idées qui ne peuvent qu'enrichir l'esprit, tantôt de grands sentimens propres à former le cœur, & contribuent toujours infiniment à épurer le goût. L'Auteur a également jugé qu'il étoit essentiel de faire connoître les meilleurs modèles en tous les genres ; & dans cette vue, il a terminé chaque article par une notice plus ou moins longue des plus célèbres Ecrivains, soit anciens, soit modernes.

Vous remarquerez particulièrement, Monsieur, que ces exemples sont toujours bien choisis, & ces notices toujours exactes. Par-tout vous reconnoîtrez l'homme-de-lettres qui pense & qui juge sainement, l'Ecrivain nourri des bons principes, & qui sait les présenter sous le jour le plus lumineux & le plus favorable pour ceux à qui il donne ses leçons : ses raisonnemens solides, justes & vrais sont toujours faciles à saisir, parce qu'ils

ſont mis à la portée des eſprits ordinaires. Jamais l'Auteur n'oublie qu'il écrit pour les jeunes gens & pour les perſonnes qui n'ont point fait une étude ſuivie des principes des belles lettres. Je ne crois pouvoir mieux finir, Monſieur, qu'en vous faiſant connoître le grand reſpect que montre par-tout M. *Domairon* pour les mœurs de ſes Elèves. En ſage inſtituteur, il les prévient ſur les dangers de la poéſie, après leur en avoir préſenté les charmes & tracé les règles. « Le
» Poëte, dit-il, peut ſans doute ſe
» borner aux choix d'un ſujet propre
» ſeulement à plaire : mais celui qui
» veut enlever tous les ſuffrages,
» doit en choiſir un où l'utile ſoit
» joint à l'agréable. C'eſt là le plus
» noble & le plus digne uſage qu'il
» puiſſe faire d'un art ſi brillant, ſi
» précieux & ſi beau. Malheur au
» Poëte qui le dégrade, en s'aviliſſant
» lui-même par des perſonnalités
» odieuſes, & en diſtillant le fiel de
» la haine ou de la vengeance ! Mais
» ſur-tout malheur à celui qui s'ef-
» force dans ſes vers d'élever des

» autels au libertinage ou à l'impiété ! » Mauvais citoyen, ennemi de ses » semblables, violateur des loix di- » vines & humaines, il s'expose aux » remords les plus dévorans, &, » loin de parvenir à la gloire, il im- » prime sur son nom une tache éter- » nelle. Non, jamais l'éclat, les ri- » chesses, la supériorité même du gé- » nie ne mériteront, au Poëte impie, » ou licencieux, le titre de grand » homme. Que dis-je : il sera l'op- » probre de son siècle ; & sa mémoire » sera en exécration à tous les siècles » à venir «.

En voilà assez pour vous prouver combien cet ouvrage mérite d'être mis entre les mains de ceux qui désirent acquérir le goût des Belles-Lettres, & même de devenir un livre classique.

Je suis, &c.



LETTRE *au Rédacteur de* l'Année Littéraire *sur une Machine relative aux sections coniques.*

Riom, 26 Mai 1785.

Je me fais un devoir, Monsieur, de vous communiquer la description d'une machine qui sera probablement utile à plusieurs jeunes Mathématiciens; ceux qui veulent être initiés dans la connoissance des figures résultantes de diverses sections que l'on fait dans un *Cône solide* pourront avec avantage substituer à cette méthode un *Cone fluide*. Les dimensions que j'ai données à mon appareil sont arbitraires; on sera libre de les augmenter ou de les diminuer, suivant qu'on voudra obtenir des résultats plus ou ou moins sensibles.

J'ai fait exécuter au *Montel-de-Gela* *

* Belle verrerie située sur les confins de la haute & basse Auvergne. La Pro-

un cone de verre soufflé; il est droit, le diamètre de sa base a six pouces, son axe en a onze & quelques lignes : il y a au sommet de ce cône un orifice destiné à introduire des liqueurs dans cette machine.

Après avoir versé de l'eau colorée sur orseil dans ce cône jusqu'aux deux tiers, quelquefois jusqu'aux trois quarts &c. de sa capacité, j'ai donné à mon appareil différentes positions qui, dans un instant, ont fait observer la génération des cinq figures coniques, aussi longues que difficiles à trouver dans un cone solide avec le secours d'un plan coupant.

1°. Lorsqu'on rend la surface du liquide parallèle à la base du cone de verre, on obtient un *cercle*.

2°. En inclinant un peu le cone à l'horison, on voit naître une *ellipse* peu différente de la figure circulaire.

---

vince est redevable de cet établissement à M. Dauphin, issu de l'ancienne Maison des Dauphins-d'Auvergne.

L'ellipſe s'allonge à meſure que l'inclinaiſon augmente.

3°. Lorſqu'on diſpoſe la ſurface du liquide, de manière qu'elle devienne parallèle au côté inférieur du cone, ou à une *parabole.*

4°. Si l'on rend la ſurface du liquide perpendiculaire ou oblique à la baſe, pourvu que cette ſuperficie ne ſoit point paralèle au côté inféférieur du cone, il en réſultera une *hyperbole.*

5°. Enfin, Si l'aire de la liqueur prend ſon origine au ſommet du cone & parvient, ſoit perpendiculairement, ſoit obliquement, juſques ſur la baſe, on verra naître un *triangle.*

Rien n'eſt plus ſimple que ce procédé; je le crois nouveau, n'ayant rien lu d'analogue dans les ouvrages tant phyſiques que mathématiques, qui ſont parvenus à ma connoiſſance. On voit, au premier coup d'œil, combien ce procédé eſt préférable à l'ancien qui eſt trop tâtonneux. Cette idée m'a été communiquée par un ami qui m'a engagé à la rendre publique par la voie de vos feuilles.

Toutes les notions qui ſont marquées au coin de l'utilité méritent d'être recueillies & dépoſées dans les archives des connoiſſances humaines. On doit ſans contredit ranger, dans la claſſe des choſes utiles, les apperçus qui peuvent abréger & ſimplifier les études des jeunes citoyens. Tout le monde convient que l'économie du temps eſt un gain conſidérable. Ces conſidérations m'ont déterminé à vous adreſſer cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, LUDOVICO.



GRAVURES.

Figures de l'Histoire Romaine accompagnées d'un précis historique au bas de chaque Estampe.

TROISIEME LIVRAISON.

CETTE Collection intéressante se continue, Monsieur, avec le même succès & est reçue du public avec le même empressement. La fécondité du génie de M. *Mirys* nous rappelle, d'une manière aussi neuve que pittoresque, les principaux faits de l'Histoire Romaine; & l'abregé, qu'on lit au bas, peut également suppléer à des volumes considérables pour les personnes qui n'ont pas le temps de s'instruire, & remettre sous les yeux des autres les traits les plus mémorables de ce peuple célèbre.

Voici les douze sujets contenus dans cette Livraison. Paix accordée

aux Latins ; Abolition des dettes du Peuple ; Création des Tribuns ; Siège & prise de Coriole ; *Coriolan* banni ; *Coriolan* chez les Volsques ; Députation des Dames Romaines auprès de *Veturie* ; *Coriolan* fléchi par sa mère ; Punition de *Cassius* ; Défaite de *Fabius* ; *Cincinnatus* élu Consul ; Loix des douze tables.

On peut toujours se faire inscrire pour cet ouvrage, que le Roi & la Famille Royale, ainsi que le Roi de Pologne & toute sa Cour ont honoré de leurs souscriptions, chez M. de *Mirys*, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Duc de Montpensier, au Palais Royal, passage de Richelieu.

Je suis, &c.



Inſcription pour la Pompe à Feu.

Du règne de Louis ſeizième du nom,
Dans un ſiècle en phyſique à jamais de
renom,
Ici, l'eau par la flamme extraite de la Seine
En flots précipités ſe répand dans Paris,
Vous, de cet élément qui jouiſſez ſans
peine,
Peuples, c'eſt à Perrier qu'en eſt dû
tout le prix.

Par M. COLLET, Chevalier de l'Ordre du Roi & Cenſeur Royal.

Sur le dévouement héroïque du Prince Léopold *de Brunſwik.*

Ce Prince généreux dans le péril ſe jette,
Son cœur vole au ſecours de la calamité :
Ce n'eſt point, à ſa mort, le deuil de
l'étiquette,
C'eſt le deuil de l'humanité.

Sur nos Rosières & sur nos Laïs modernes.

Ce siècle *bienfaisant* offre d'étranges choses:
Au village, pour dot & pour seuls ornemens
L'indigente vertu * n'a que de simples roses;
Le vice est, à Paris, couvert de diamans.

* On lui donne, à la vérité, une petite somme & un grand repas.

DE SANCY.

PROSPECTUS.

*Œuvres complettes d'*Homère, *traduction nouvelle dédiée au Roi; avec des notes historiques, géographiques & littéraires; par M.* Gin, *Conseiller au Grand Conseil.*

CETTE nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée des imitations de Virgile & autres Poëtes latins, de celles du

Taſſe, de l'Arioſte, de Milton & de nos plus célèbres Poëtes françois, à laquelle on a joint la traduction à côté des morceaux latins, italiens & anglois, contiendra 8 volumes, grand in-8°., papier ſuperfin d'Annonay, & ſera orné de deux cartes géographiques dirigées par M. Mentelle, hiſtoriographe de Mgr. Comte d'Artois.

Elle eſt deſtinée à ſervir de baſe à l'édition in-4°., ornée de 50 Eſtampes en taille-douce, à laquelle Sa Majeſté a daigné ſouſcrire.

Il en paroîtra un volume tous les trois mois, à compter du premier Novembre prochain 1785.

Prix, 12 livres chaque volume broché en carton.

Les volumes ſeront envoyés, francs de port, pour Paris aux perſonnes qui ſe feront inſcrire chez M. Didot l'aîné, rue Pavée-Saint-André.

N. B. La ſouſcription de l'édition in-4°., avec 50 eſtampes ſera irrévocablement fermée au premier Septembre prochain, & le nombre des exemplaires réduit à 300, dont 200 avec le texte grec, & 100 de la ſeule traduction françoiſe.

On trouvera à la même époque, chez Serviere, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, le cahier des imitations des Poëtes latins, italiens, anglois & françois, avec la traduction à côté, deſtiné à compléter l'édition in-12.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire*; dans lesquels on trouvera divers écrits de lui, peu connus, sur ses différends avec* J.-B. Rousseau *& d'autres gens de lettres : grand nombre d'anecdotes, & une* notice *critique de ses pièces de théâtre, 2 volumes* in-12 *d'environ 250 pag. chacun. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez* Delalain le jeune, *Libraire, rue S. Jacques,* n°. 13, *& chez* Belin, *même rue.*

CES Mémoires, Monsieur, sont l'ouvrage de trois littérateurs différens.

Quoique connus en grande partie & ſuſceptibles d'un plus grand développement, les faits qu'ils renferment ont cependant cet avantage qu'ils nous mettent à portée de juger ſainement & avec équité du caractère & des qualités morales de *Voltaire*; & malgré que l'on ſçache depuis long-temps à quoi s'en tenir ſur le compte de cet Écrivain, leur réunion fournit des preuves qui ne ſçauroient manquer de paroître inconteſtables.

On ne reprochera point aux Auteurs de ce recueil un enthouſiaſme trop marqué pour le Patriarche de la Philoſophie. L'enſemble même des pièces qu'ils produiſent & les réflexions dont ils les accompagnent montrent ſouvent de la droiture & de l'équité; &, lorſque, retenus par la crainte ou par je ne ſçais quel reſpect, ils ne prononcent point avec aſſez de fermeté, on ſent bien, par la nature des faits qu'ils citent, qu'ils ſont aſſez perſuadés que ces faits parleront pour eux-mêmes.

Pour moi qui n'ai jamais craint de dire hautement la vérité, je ne me

trouve point encore disposé à la sacrifier en ce moment à aucune considération publique ou particulière, & je vais faire voir quel a été cet homme que l'on s'est efforcé de diviniser parmi nous.

Après une courte notice sur la naissance & sur l'éducation du jeune *Arouet*, sur ses liaisons avec la fameuse *Ninon-Lenclos* qui n'étoit rien moins qu'une beauté à l'âge de quatre-vingt ans, dit *Voltaire*, peut-être parce que tout le monde a dit le contraire, mais *une décrépite ridée qui n'avoit sur les os qu'une peau jaune tirant sur le noir*, on voit le jeune Poëte qui avoit conçu un dégoût invincible pour tout ce qui n'étoit pas belles-lettres, suivre le Marquis de *Châteauneuf*, à la Haye, en qualité de page. Son coup d'essai dans ce pays étranger fut de vouloir enlever une fille à sa mère. On le chassa donc de la Hollande, comme il l'a été depuis à peu près de tous les pays où il a demeuré, & on le renvoya à son père qui avoit obtenu une lettre de cachet pour le faire enfermer ; il étoit au moins déterminé à faire embarquer son fils pour les

isles avec *du pain & de l'eau.* La conduite du jeune *Voltaire* ne pouvoit en effet qu'inspirer de vives alarmes à un père sensé, & il est à présumer qu'il prévoyoit déjà tous les scandales que son fils donneroit un jour à sa patrie.

La source des excès auxquels ce Poëte violent & irascible s'est porté contre les hommes les plus respectables & contre toutes les choses saintes, étoit un orgueil & un amour propre indomptables. Tout éclat étranger l'importunoit, & ce n'étoit que l'encensoir à la main qu'on pouvoit aborder ce tyran littéraire. Delà, sa haine & ses fureurs contre tout écrivain qui a refusé de reconnoître son empire ; delà, ces libelles atroces & calomniateurs dont il a souillé la littérature ; delà enfin, ces mensonges odieux qu'il a répandus, tantôt sous son nom, tantôt sous des noms étrangers pour déchirer ses ennemis, & qui n'ont fait qu'imprimer une tache ineffaçable à son nom.

Ces mémoires ne renferment pas toutes les querelles que *Voltaire* a eues

dans le cours de ſa vie ; mais celles qu'ils préſentent ſuffiſent encore pour donner une idée de ſa bonne foi & de ſa modération. On y voit ſes diſputes avec le Grand *Rouſſeau*, l'abbé *Desfontaines*, *Maupertuis* & *la Baumelle*.

Il eſt vrai que *Rouſſeau* (J.-B.) donna d'abord des éloges à *Voltaire*, qu'il paroît avoir retractés dans la ſuite. Celui-ci ſembloit ſe faire honneur de ſon amitié, il le conſultoit ſur ſes ouvrages & l'avoit choiſi pour ſon guide dans la carrière qu'il parcouroit. Eſt-il étonnant que *Rouſſeau* ait applaudi aux eſſais très-brillans par eux-mêmes d'un jeune homme qui annonçoit les plus grands talens ? Mais lorſqu'il le vit dans la ſuite abuſer de ces mêmes talents pour corrompre les mœurs & prêcher l'irreligion, on ne doit pas être ſurpris que le mépris & l'indignation aient pris dans ſon cœur la place de l'eſtime & de l'amitié, & que ſon goût lui ait fait relever avec force, dans les ouvrages de *Voltaire*, les défauts ſur leſquels il s'étoit contenté de lui donner juſqu'alors des conſeils dictés par l'indulgence. Les

critiques de *Rousseau* n'étoient donc point en contradiction avec ses éloges précédens. Il ne fit que changer de forme dans sa conduite. Il publioit d'abord les louanges en réservant les critiques pour le secrèt de l'intimité; il publia ensuite les critiques, sans démentir précisément ses premières louanges, qui n'avoient après tout d'autre but que d'encourager le mérite naissant du jeune Poëte.

Mais quel fût le principe de la division de ces deux hommes célèbres? Les Auteurs, indécis entre les raisons des deux partis, laissent à douter si elle ne vînt point de la part de *Rousseau* que l'on accuse d'avoir été jaloux du succès de la tragédie de *Marianne*? Jamais motif ne fut moins fondé. Quoi, *Rousseau* qui avoit applaudi jusqu'ici aux succès de *Voltaire*, qui avoit célébré lui-même sa tragédie d'*Œdipe*, son poëme de la ligue, &c. auroit été tout-à coup saisi du démon de l'envie, à l'instant de la représentation d'une pièce qui n'étoit nullement faite pour le rendre jaloux. Tout ce qu'on pourroit croire, c'est

qu'en homme de goût & de bon sens il l'ait jugée mauvaise, comme il n'est personne qui n'en convienne, & qu'il en ait dit son avis à *Voltaire*, qui ne pardonnoit jamais ces marques de zèle & d'amitié.

Mais la vérité est que *Rousseau*, à qui ce Poëte impie lut un jour son épitre infâme à *Uranie*, lui en témoigna son indignation & lui donna, à ce sujet, d'excellents avis. Dès ce moment *Voltaire* lui jura une haine éternelle, & c'est le seul serment auquel il ait été fidele. *Le grand Poëte*, *son Maître*, *son ami*, se métamorphosa aussi-tôt à ses yeux en un *nommé Rousseau*, en un *vil Rufus*, en *fils de cordonnier*, & il épuisa pour lui ce répertoire d'injures dont il a toujours fait depuis un si heureux usage à l'égard de tous ceux qui l'ont le plus légérement blessé.

Les Auteurs des *Mémoires* citent deux lettres, une de *Rousseau* & l'autre de *Voltaire*, comme deux pièces importantes dans ce fameux procès qu'ils n'osent pas juger. Mais quand il ne le seroit pas depuis long-temps

par le public éclairé & impartial, il suffit de jetter les yeux sur ces deux écrits pour voir de quel côté est le tort ou la raison. La lettre de *Rousseau* est écrite avec ce ton de candeur & de bon sens qui annonce l'honnête homme ; & celle de *Voltaire*, pleine de sarcasmes & de vils reproches, montre assez qu'il a cherché à mettre la plaisanterie à la place des raisons.

Rousseau remonte à l'origine de sa liaison avec *Voltaire*, qui commença au Collège de *Louis-le-Grand*, à une distribution de prix, où celui-ci avoit eu les plus brillans succès. Depuis ce moment *Voltaire* eut avec *Rousseau*, qui ne l'avoit jamais recherché, une correspondance littéraire très-suivie, & il avoit même fait plusieurs voyages pour jouir de son entretien. *Rousseau* n'avoit pas toujours eu lieu d'en être satisfait. On en peut juger par ce trait.

» Je ne puis m'empêcher de raconter
» ici de quelle manière je fus informé de
» son arrivée (à Bruxelles). M. le Cte.
» de *Lannoi*, que je trouvai à midi chez
» M. le Marquis de *Prié*, me demanda
» ce que c'étoit qu'un jeune homme

» qu'il venoit de voir à l'église des
» Sablons, & qui avoit tellement
» scandalisé tout le monde par ses in-
» décences durant le service, que le
» peuple avoit été sur le point de le
» mettre dehors ? J'appris le moment
» d'après, par un compliment de *V.*,
» que c'étoit lui-même qui étoit ar-
» rivé dans la ville à minuit, & qui
» avoit commencé à y signaler son
» entrée par ce beau début. Je l'allai
» voir l'après-dînée, & dès le lende-
» main je ne manquai pas de le pro-
» duire chez M. le Marquis de *Prié*,
» qui gouvernoit alors, chez Madame
» la Princesse de *la Tour*, & dans les
» autres maisons où j'étois reçu, &
» où, à ma grande confusion, il ne
» débuta pas mieux qu'il n'avoit fait
» dans l'église des Sablons. Son sé-
» jour fut d'environ trois semaines,
» pendant lesquelles j'eus à souffrir,
» pour l'expiation de mes péchés,
» tout ce que l'importunité, l'extra-
» vagance, les mauvaises disputes
» d'un étourdi fieffé peuvent causer de
» supplice à un homme posé & retenu.
On doit juger qu'après de pareilles

ſcènes, *Rouſſeau* ne devoit pas être fort charmé de paroître intimement lié avec un homme de ce caractère. Mais voici ce qui mit le comble à ſes mécontentemens. » Il (*Voltaire*) » fit, avec Madame de *Rupelmonde*, » le voyage de Hollande, d'où on me » manda, peu de temps après ſon dé» part, une infâme tracaſſerie de ſa » façon, qui avoit penſé mettre les » armes à la main à M. *Baſnage* & » à M. *le Clerc*, & qui alloit pro» duire un fâcheux éclat entre ces » deux ſçavans, ſi un évènement venu » à propos, n'avoit fait bientôt re» tomber leur indignation ſur l'Au» teur de l'impoſture.

» Ce procédé beaucoup plus ſe» rieux que ſes autres impertinences » m'avoit mal diſpoſé à le bien rece» voir à ſon retour; je crus pourtant » devoir me contraindre pour le peu » de temps qu'il avoit à reſter à Bru» xelles, & tout alloit encore aſſez » bien entre nous lorſqu'un jour, » m'ayant invité à le mener à une » promenade hors de la ville, il s'a» viſa de me reciter une pièce en vers

» de sa façon, portant le titre d'*Epître à Julie*, (il l'a changé depuis » en celui d'*Uranie*) si remplie d'hor» reurs contre tout ce que nous avons » de plus saint dans la religion, & con» tre la personne même de *Jesus-Christ*, » qui étoit qualifié par-tout d'une » épithète dont je ne puis me sou» venir sans frémir; enfin, si marquée » au coin de l'impiété la plus noire, » que je croirois manquer à la reli» gion & au public même, si je m'é» tendois davantage sur un ouvrage » si affreux, que j'interrompis enfin » en prenant tout-à-coup mon serieux » & lui disant que je ne comprenois » pas comment il pouvoit s'adresser » à moi pour une confidence si dé» testable «.

Tout autre que *Voltaire* auroit pu être embarrassé de répondre à de pareilles inculpations. Mais à l'aide du mensonge & de quelques arlequinades de sa façon ordinaire, il s'en tire à merveille. Je ne sçais comment les Auteurs des Mémoires ont pu dire que *Voltaire* avoit montré dans sa lettre qu'il étoit aussi supérieur en ce

genre à *Rousseau*, que *Rousseau* l'est à *Voltaire* dans le genre de l'ode. Cette réflexion peut être généralement vraie, mais elle ne me paroît pas juste en ce moment ; il me semble que le véritable esprit consiste à mettre la raison de son côté, & que si *Rousseau* ne court point ici après l'esprit, comme l'a fait *Voltaire*, c'est que c'étoit dans cette cause là seule ressource de l'un & que l'autre n'en avoit pas besoin. *Rousseau* expose simplement les faits, parce que c'est d'après eux qu'on peut juger. *Voltaire* qui n'avoit rien à répondre de raisonnable, supplée à ce défaut par des épigrammes plus ou moins grossières. Est-ce une chose fort spirituelle, par exemple, que ce qu'il dit au sujet de la manière dont *Rousseau* le vit aux Jesuites. *Il me fit cette visite, parce que son père avoit chaussé le mien pendant 20 ans.* Trouverez-vous encore beaucoup d'esprit dans l'article suivant ? *Rousseau peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai à la suite de cette dame.* (Madame de *Rupelmonde*) *Un domestique emploie volontiers les termes de son état, chacun parle son langage.* Et pour se disculper de son Epitre à *Uranie*, il

accuse *Rousseau* d'avoir fait la *Moysiade*; calomnie atroce qui tombe d'elle-même. Il lui reproche de lui avoir fait *l'aumône*, d'avoir pour valet-de-chambre un de ses proches parens, d'avoir reçu des coups de bâton, & prodigue mille autres grossièretés de ce genre. Nous devons dire, à la gloire des Auteurs de ces Mémoires, qu'ils sont bien loin d'approuver ce tissu d'injures. Ils s'élèvent même fortement contre ce reproche *d'aumône* dont ils démontrent la fausseté. L'anecdote suivante, qu'ils ont pris soin de recueillir, est encore une preuve de leur équité. *Voltaire* répétoit souvent en conversation que *Rousseau* étoit de la plus basse naissance. *Etoit-il d'une naissance si commune*, lui dit un jour M. ** ? — *Quoi ? Vous ne sçavez pas qui étoit son père ?* Non, en vérité; *je le croyois fils de* Pindare *ou d'*Horace. Magnifique réponse qui dût confondre l'homme assez bas pour se venger par des moyens aussi honteux.

Je ne parlerai point ici de la querelle de *Voltaire* avec l'abbé *Desfontaines*, qui se trouve dans beaucoup d'autres recueils. Je remarquerai seu-

lement qu'on auroit tort de juger de ce dernier par le portrait qu'en a fait son ennemi & par le ton dédaigneux qu'il prend à son égard. » Ces deux » Ecrivains, disent les Auteurs des » Mémoires, avoient été d'abord fort » unis. . . . Une réflexion critique, » mais honnête, sur la tragédie de » la mort de *Cesar*, & un léger badi- » nage sur le temple du goût furent » érigés, par M. de *V*., en traits » horribles de noirceur & d'ingrati- » tude «. Dès-lors *Voltaire* ne cessa de le décrier & de le déchirer horriblement. Comme bien des gens sont portés à croire, d'après une lettre infâme que fit courir *Voltaire*, que cet Abbé s'étoit rendu coupable d'un crime affreux qui l'avoit fait enfermer à *B*., il est bon de les détromper en exposant la vérité des faits. » Il est » vrai que l'Abbé *Desfontaines* fut » enfermé à *B*. en 1725 : il travailloit » alors au *Journal des Sçavans*; mais » tous les gens de lettres instruits » n'ignorent pas que *c'est un tour qui* » *lui fut joué* par des ennemis achar- » nés à le perdre. M. de *V*. démontra

» la fausseté & l'absurdité de l'accu-
» sation dans un petit mémoire dressé
» par lui-même. Il le fit à la sollici-
» tation de M. le Président de *Ber-*
» *niere*, parent de l'abbé *Desfontaines*.
» Après quinze jours d'une disgrace
» si humiliante, l'abbé *Desfontaines*
» fut rendu à la société & à ses oc-
» cupations littéraires. Le Magistrat
» de la police, affligé d'avoir été,
» sans le sçavoir, l'instrument d'une
» basse vengeance, le justifia lui-même
» non seulement aux yeux de sa fa-
» mille, mais encore par une lettre
» qu'il écrivit à M. l'Abbé *Bignon*,
» qui étoit alors à la tête du *Journal*
» *des Sçavans* «.

Si dans la suite *Voltaire* & l'abbé *Desfontaines* ont été ennemis, on ne peut attribuer cette rupture qu'au caractère altier & impérieux du poëte avec qui il étoit impossible de vivre, à moins de ramper sans cesse à ses pieds. C'est ainsi qu'il s'est brouillé avec *Maupertuis* & *la Beaumelle*, qui, en rendant justice à ses talens, avoient eu le courage de ne pas toujours être de son avis. Si les Philosophes

de nos jours ont obtenu, je ne dis pas son estime, mais quelques éloges qu'il prodiguoit avec autant d'indifférence que les calomnies, c'est qu'ils l'ont toujours flaté & qu'ils ne le voyoient jamais.

En général notre siècle n'a pas produit un seul homme d'un mérite distingué qu'il n'ait cherché à l'humilier. Ne pouvant atteindre à la haute éloquence de *Jean-Jacques*, au style brillant de M. de *Buffon*, ni à la profondeur de *Montesquieu*, il a plaisanté leurs ouvrages, ridiculisé leur style; on l'a vu même très-souvent dire beaucoup de mal, après leur mort, de plusieurs écrivains qu'il avoit loués pendant leur vie. De ce nombre furent *Helvetius*, *Dom Calmet*. Il avoit mis le premier au-dessus de *Boileau*, & lui avoit dit quelquefois: *vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous*. Personne ensuite n'a plus mal traité le livre de l'esprit, qui après tout le méritoit bien. » *D.* » *Calmet* avoit reçu *Voltaire* dans son » Abbaye, en ami, en frère. Le Poëte » sensible l'avoit accablé de compli-

» mens. C'étoit *un homme illustre, un* » *sçavant profond*. Ce fut après sa » mort *un homme à délire, un pauvre* » *homme, un homme sans jugement* «. N'étoit-ce pas le peindre d'un seul trait, que de faire servir sa figure de girouette ?

Peut-on s'être montré plus ingrat qu'il ne l'a fait à l'égard de ce pauvre *Thiriot*, son plus ardent & son plus infatigable prôneur, & qui lui avoit rendu les services les plus essentiels ? Quand *Voltaire* lui écrivoit, il ne l'appelloit que *son cher & ancien ami*. Cependant à peine ce cher ami eût il fermé les yeux, qu'il le traita avec mépris dans une lettre au Roi de Prusse : il l'appelle *Historiographe des cafés*. » Il sçavoit, dit-il, par » cœur le peu de bons vers & le » grand nombre de mauvais qu'on » faisoit à Paris. C'étoit un homme bien » nécessaire à l'état « ! *Voltaire* au reste le ménageoit plûtôt qu'il ne l'aimoit véritablement, depuis qu'il lui avoit refusé d'attester que l'Abbé *Desfontaines* avoit fait des libelles contre lui, parce que cela n'étoit pas vrai.

L'honnête homme que le chef de nos philosophes !

Il est d'autres écrivains contre lesquels il s'est déchaîné avec fureur, & que cependant il estimoit intérieurement. Tel fut l'ancien Auteur de ce Journal, M. *Freron.* Il ne pouvoit s'empêcher d'avouer qu'il avoit beaucoup de goût, & il l'indiqua à un Seigneur de Turin, comme l'homme de Paris qui pouvoit lui donner la plus juste idée des écrits qui paroissoient en France. Il avoit même cherché à se concilier son suffrage : & il avoit écrit plusieurs lettres à M. *Morand*, le célèbre chirurgien, leur ami commun, pour tâcher d'adoucir sa critique. On doit juger que si M. *Freron* s'étoit laissé séduire, *Voltaire* l'eût décoré des titres les plus flateurs, & qu'il eût retracté de grand cœur les injures grossières que sa rage lui faisoit vomir contre ce critique si ingénieux. Ce n'est point, comme le disent les Auteurs des Mémoires, parce qu'il étoit prévenu par l'abbé *Desfontaines*, que M. *Freron* ne vou-

lut jamais entendre à aucun accommodement ; c'eſt parce que l'honneur ne lui permettoit pas d'applaudir aux productions impures dont *Voltaire* ſouilla ſa vieilleſſe, & que ſon goût épuré ſe révoltoit contre la foibleſſe des derniers ouvrages du vieux métromane.

» Les jugemens que *Voltaire* portoit » intérieurement de pluſieurs écrivains » qu'il encenſoit, étoient à peu près » les mêmes que ceux que *Freron* affi» choit hautement dans ſes écrits : » cela, diſent les Auteurs des Mé» moires, auroit dû les réunir ; mais » beaucoup d'autres choſes les divi» ſoient «. Ils auroient dû marquer plus poſitivement la cauſe de cette diviſion : l'un reſpectoit les loix & la religion, l'autre vouloit tout anéantir. Ce ne ſont donc point *des circonſtances particulières* qui les ont *entraînés dans des partis différens*, mais des ſentimens tout oppoſés ſur les objets les plus reſpectables.

Il n'eſt pas ſurprenant que cet homme, cajolé ſur la fin de ſes jours

par une foule de Poëtes & de mauvais écrivains qu'il honoroit de ses éloges & en même-temps du plus souverain mépris, entrât en fureur au nom d'un auteur dont il eût désiré captiver le suffrage, parce qu'il ne pouvoit lui refuser son estime. » Un ami » qui étoit allé le voir à Fernei, lui » dit un jour à la suite d'une conver- » sation sur l'Auteur de l'*Année Lit-* » *téraire : vous ne voudriez donc pas* » *le recevoir, s'il venoit chez vous.* — » *Que me dites-vous là*, répondit *Vol-* » *taire ? Je le ferois chasser.* — *Mais* » *enfin*, repartit l'ami, *s'il vous rendoit* » *visite, ne seroit-ce pas un hommage* » *qu'il rendroit à votre génie ?* — *Eh* » *bien ! s'il y venoit*, répondit *Voltaire*, » après un moment de réflexion, *je* » *lui ferois donner le meilleur lit du* » *Château.*

On relève ici ce qu'il a fait pour les *Calas*, les *Sirven.* Reste à sçavoir s'il n'entroit pas dans ses démarches plus de faste philosophique, plus de haine contre la religion & les parlemens, que de véritable amour d'hu-

manité. Mais laiſſons lui le mérite de ces actions ; ſans elles tout ſon cœur ne ſeroit qu'un ulcère.

C'étoit une idée bien biſarre que celle qu'il eût toujours d'être le fondateur d'une religion. Mais, remarquent fort bien nos Auteurs, il ne fit que détruire, & n'édifia jamais. Il a cependant la gloire d'avoir créé ces beaux mots de *bienfaiſance*, *humanité*, *tolérance*, ſi ſouvent répétés par ſes proſélites, & ſi rarement mis en pratique. Ces apôtres de la tolérance furent toujours les plus intolérans de tous les hommes, & en cela ils ne firent qu'imiter très-fidellement leur reſpectacle Patriarche. Le trait ſuivant, qui reſſemble à tant d'autres du même perſonnage, pourra nous faire apprécier juſqu'à quel point *Voltaire* pouſſoit l'amour de la vengeance, & comment il eût traité ceux qu'il régardoit comme ſes ennemis, s'il eût eu leur ſort entre ſes mains.

Lorſque ce poëte fut reçu de l'Adémie, il courut dans Paris deux pièces contre lui, l'une ſous le titre

de *Discours prononcé à la porte de l'Académie, par M. le Directeur, à M. de V.*; & l'autre sous celui de *Triomphe poëtique. Voltaire*, furieux, surprend, auprès de M. le Lieutenant de Police, un ordre pour s'assurer de l'Auteur de ces deux pièces & de ceux qui contribuoient à leur débit. Il étoit impossible de prévoir l'usage qu'il en feroit. Muni de cet ordre, il ne songe plus qu'à trouver une victime qu'il puisse immoler à son ressentiment : ayant appris que *Travenol* fils, violon de l'Opéra, facilitoit le débit des deux pièces en question, il se décida tout de suite à s'assurer de la persone de ce musicien. » Il charge de ce » soin un exempt de police, auquel » il remet l'ordre dont il est pourvu. » La maison de *Travenol* père est aussi- » tôt assiégée d'une foule d'archers. » On cherche inutilement à se saisir » de son fils : il étoit absent. C'est » alors que dans le désespoir de l'inu- » tilité de cette perquisition, on » prend le parti de faire supporter » au père la peine du fils. Ni l'âge

» de *Travenol*, ni ses infirmités, ni
» même son innocence ne peuvent le
» défendre contre les satellites qui
» étoient les ministres du ressentiment
» de M. de *V.* «.

» En vain reclame-t-il les droits
» de l'humanité ; envain s'efforce-t-il
» de représenter, d'une voix mou-
» rante, que les délits doivent être
» personnels. . . On ne l'écoute point.
» Insensible à ses larmes, la troupe
» qui l'environne le traîne impitoya-
» blement hors de chez lui ; & ce
» vieillard, sans autre défense que celle
» d'une vertu toujours irreprochable,
» a la douleur de se voir conduire
» en criminel, à travers une vile po-
» pulace toujours avide de ces sortes
» de spectacles, à la prison du Fort-
» l'Evêque, où il fut mis au secret.

M. le Lieutenant de Police, instruit de l'abus horrible qui avoit été fait de l'ordre surpris à sa religion, rend aussi-tôt sa liberté au malheureux *Travenol*. » Un attentat aussi inoui, com-
» mis en la personne d'un citoyen,
» sous les yeux même de la justice,

» exposoit sans doute M. de *V.* aux
» suites d'une réparation qui devoit
» être proportionnée à l'injure. . . .
» Mais d'autres objets bien plus im-
» portans occupoient alors *Travenol.*
» Informé, au sortir de sa prison,
» que son fils, accusé par M. de *V.*
» d'avoir facilité le débit des deux
» écrits dont on recherchoit les au-
» teurs, essuyoit tout le feu de ses
» poursuites, il se détermina à faire
» le sacrifice de son ressentiment par-
» ticulier, au bonheur de dérober son
» fils aux coups de leur ennemi com-
» mun. Il se traîne aussi-tôt chez M.
» de *V.*, embrasse les genoux de cet
» homme dont il étoit en droit d'é-
» xiger une réparation, & lui demande
» la grace d'un fils, dont tout le
» crime ne consistoit que dans le
» malheur involontaire de lui avoir
» déplu «.

» M. de *V.*, attendri, l'embrassa,
» mêla ses larmes avec les siennes,
» le rassura sur le sort de son fils,
» & ne le congédia enfin qu'après
» s'être engagé de lui servir, aussi

» bien

» bien qu'à ce fils, de protecteur &
» d'appui «.

» Après des assurances aussi positives, *Travenol* auroit cru violer la loi des engagemens, de poursuivre contre M. de *V.* la réparation de l'outrage qu'il lui avoit fait. . . . Cependant M. de *V.*, au mépris d'un traité que la probité rendoit sacré, continue ses poursuites avec plus de chaleur contre *Travenol* fils. Dès-lors *Travenol* père se regarde à son tour comme dégagé de l'observation d'un engagement qui ne devoit subsister qu'autant qu'il seroit religieusement exécuté de part & d'autre. Remis dans tous ses droits par les nouveaux actes d'hostilité de M. de *V.*, il crut ne devoir pas négliger plus long-temps d'en faire usage. . . . M. de *V.*, fut condamné par Arrêt à lui payer, non six mille livres comme il demandoit, mais 500 livres de dommages & intérêts ; foible punition pour tant de noirceur & de fausseté.

Les Auteurs ont recueilli plusieurs saillies ou prétendus bons mots de

Voltaire, dont beaucoup ne méritoient pas cet honneur. Aussi ne les donnent-ils que pour ce qu'ils valent. Ce sont souvent de fades complimens qui ne peuvent que jetter du ridicule sur leurs Auteurs. Trouvez-vous bien admirable cette réponse à une jeune demoiselle qui, étant assise, prioit *Voltaire* de ne pas rester debout? *Je suis le parterre, & je vois une jolie pièce.* On n'a pas oublié les deux mauvais vers que nous avons déjà cités.

Fier & bisarre anglois, qui des mêmes couteaux
Coupez la tête aux Rois & la queue aux chevaux.

Il avoit d'ailleurs le défaut de tous ceux qui courent après l'esprit, c'étoit de se répéter souvent & d'emprunter quelquefois l'esprit des autres. Une de ses meilleures réparties est celle-ci. On lui montra un jour une estampe intitulée *le Déjeuné de Fernei*. M.... y est représenté devant une table à thé, avec tout son em-

bonpoint, & *Voltaire* eſt dans ſon lit, maigre comme un ſquelette. En jettant les yeux ſur cette caricature, il s'écria : *c'eſt le lazare au dîner du mauvais riche.*

Nous ne ſuivrons point les Auteurs dans le compte qu'ils rendent du dernier voyage de *Voltaire* à Paris, & des démarches que fit auprès de lui M. l'Abbé *Gauthier*. Toutes ces circonſtances ſont connues du public. On voit cependant par l'expoſé des faits qu'il étoit aſſez diſpoſé à ſe ſoumettre à l'égliſe, & à retracter, par un écrit authentique, ſes productions impies & licentieuſes ; mais MM. d'*A*** & *M***, que M. l'Abbé *Gauthier* rencontra un jour en allant voir le moribond, détruiſirent les heureux effets que ce pieux Eccléſiaſtique avoit produits ſur ſon eſprit. Depuis ce moment tout accès lui fut fermé auprès du vieillard agoniſant, qui mourut comme il avoit vécu. Ce fut un triomphe pour le parti qui avoit tremblé de la foibleſſe de ſon Patriarche.

Il eſt aſſez ſingulier que ces mêmes hommes aient enſuite déclamé contre le refus que l'on fit de lui rendre les honneurs funèbres, & qu'ils aient ſollicité les prières de l'égliſe pour un homme qui s'en étoit toujours moqué. Il doit paroître plus ſurprenant encore que l'Académie en corps, où l'on ne peut être reçu qu'après avoir fait preuve de catholicité ait renoncé, par une délibération ſolemnelle, au ſervice qu'elle faiſoit célébrer pour ſes membres morts.

La notice critique des pièces de théâtre de *Voltaire* paroîtra ſans doute beaucoup trop indulgente ; on ſeroit tenté de croire, d'après le jugement des Auteurs, que ce poëte eſt le premier de nos tragiques. Ce n'eſt pas là l'idée qu'en ont les perſonnes de goût & les véritables connoiſſeurs.

Quant au caractère moral de cet homme célèbre, il eſt généralement bien ſaiſi. On le voit tourmenté plutôt qu'animé du deſir de la gloire, dévoré du démon de l'envie, faiſant le bien par vanité, le mal par incli-

nation, vindicatif à l'excès, égoïste outré, digne chef enfin de la malheureuse secte dont il fut le père & le fondateur Mais ce qui devroit être une excellente leçon pour tous les ambitieux, c'est que cet écrivain, si adoré, tant encensé, a été toute sa vie le plus malheureux des hommes, & qu'il n'a jamais goûté un pur instant de plaisir, même au milieu de ses plus brillans succès. Il eût voulu qu'on fût sans cesse occupé de sa gloire, & il ne pardonnoit pas là-dessus la moindre distraction à ses plus ardens prosélites. » Après la représentation d'*Alzire*, Madame *du Châtelet* le voyant triste dans la meilleure compagnie qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir, dit : *l'exécution d'un fameux voleur fait diversion à l'attention du public. On ne parle plus à M. de* Voltaire *de sa belle Tragédie. Cela l'ennuie. Il en veut au roué* «. Ce dernier mot est plein de sel & de bon sens, & peint à merveille l'insatiable avidité que cet homme avoit de la louange.

A ſon dernier voyage, » un jeune » Peintre qui avoit ſéjourné quelque » temps à Fernei, lui étant venu an» noncer le premier le ſuccès d'*Irène*, » *Voltaire*, qui étoit dans ſon lit, » l'entraîne entre ſes bras, ſe roule » avec lui, criant avec tous les ac» cens d'un amour propre pleinement » ſatisfait : *j'ai donc eu le bonheur de* » *plaire au public dans ma vieilleſſe,* » *comme je lui ai plu dans mes jeunes* » *ans* «. C'eſt ainſi que ſon amour propre l'a aveuglé juſques ſur le bord du tombeau. Cette paſſion jointe aux remords de toutes ſes impiétés, a rempli ſa vie de fiel & d'amertume, & ſon cœur, ouvert aux impreſſions les plus funeſtes, a été à lui-même ſon plus cruel bourreau.

Quoique les Auteurs de ce recueil aient mis ſouvent beaucoup de molleſſe dans leurs jugemens, on doit leur ſçavoir gré de ne s'être point laiſſé ſubjuguer, comme tant d'autres, par les préjugés & les opinions vulgaires ; & d'avoir ſçu diſtinguer dans *Voltaire* l'homme de l'Auteur. S'ils

ont une idée peut-être trop avantageuſe de l'un, ils en ont généralement une aſſez juſte de l'autre. Tout ce que renferme cet ouvrage n'étant point de la même main, il n'eſt pas ſurprenant qu'il s'y trouve pluſieurs contradictions; les Auteurs s'en excuſent eux-mêmes. Mais il y avoit, je penſe, quelque choſe de mieux à faire, c'étoit de s'arranger de manière à les éviter.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII.

Lettres sur l'Egypte, où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ses habitans ; où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays & la descente de S. Louis à Damiette ; tirées de Joinville *& des auteurs arabes, avec des cartes géographiques, par M.* Savary. *A Paris, chez* Onfroi, *Libraire, quai des Augustins ; & au* n°. 11, *rue des Maçons, près la Sorbonne. On trouve aux mêmes adresses la* vie de Mahomet *& la* Traduction du Coran., *du même auteur.* 1785. *Avec approbation & privilège du Roi.*

JE ne puis mieux commencer cette lettre, Monsieur, qu'en rapportant le début même de l'Auteur.

» Mon silence, Monsieur, excite

» vos plaintes. Vous reclamez vos » promesses. *Où sont*, dites-vous, » *les portraits des mœurs orientales que* » *j'attendois de votre goût pour l'ob-* » *servation? Quoi? Depuis trois ans* » *vous parcourez l'Egypte, & vous ne* » *m'avez pas écrit un mot d'un pays* » *célèbre entre tous les pays de la terre?*

» Tels sont vos reproches. Rap- » pellez-vous les conseils que vous » me donnâtes en quittant Paris; vous » y trouverez ma justification. *Jeune* » *homme, vous allez dans une terre* » *étrangère; vous verrez des hommes* » *nouveaux. Observez, &c. Conservez,* » *&c. &c.* «.

» Tels furent les préceptes que me » dicta votre sagesse; votre raison me » les fit croire; votre amitié me les » rendit chers, & ils sont restés gra- » vés dans ma mémoire. Trois années » de voyages, de peines & de tra- » vaux ont été consacrés au desir de » les mettre en pratique. En vous » écrivant plutôt, je vous aurois » moins obéi «.

Jamais début ne promit davantage avec autant de modestie. Jamais

l'Auteur ne tint mieux sa promesse.

Après un apperçu général sur l'Egypte, bornée au nord par la Méditerranée; au midi par la Nubie, dont une chaîne de montagnes la sépare; à l'Orient par la mer rouge & l'Isthme de Suès; & au couchant par les déserts de la Lybie; longue d'environ 225 lieues, large de 68; il la divise en haute & basse: celle-ci est l'objet de ce premier volume.

Alèxandrie est la première ville dont l'Auteur s'occupe, mais elle ne fait qu'exciter les regrets. Alexandrie rappelle hélas! le fameux *transivi, & non erat.* Cette ville superbe, bâtie par *Alexandre*, si peuplée, si riche, où *Omar*, par un seul dilemme, fit brûler quatre cens mille volumes, n'est plus qu'une bourgarde d'environ six mille hommes. On y voit pourtant encore de beaux monumens, vestiges de son ancienne grandeur: le plus remarquable est une colonne de granit rouge.

La vue de Rosette délasse le voyageur des sables qu'il a essuyés pour y parvenir: Rosette est une ville

riante & délicieuse ; vous en pourrez juger, Monsieur, par cette peinture.

» Au nord de la ville, on trouve » des jardins où les citronniers, les » orangers, les dattiers, les sycomores sont plantés au hasard. Ce » désordre n'a pas de grace, mais le » mélange de ces arbres, leur voûte » impénétrable aux rayons du soleil, » des fleurs jettées à l'aventure dans » ces bosquets, en rendent l'ombrage » charmant. Lorsque l'atmosphère est » en feu, que la sueur coule de tous » les membres, que l'homme haletant » soupire après la fraicheur, comme » le malade après la santé, avec quel » charme il va respirer sous ces berceaux, au bord du ruisseau qui les » arrose ! C'est là que le turc, tenant » dans ses mains une longue pipe de » jasmin, garnie d'ambre, se croit » transporté dans le jardin de délices » que lui promet *Mahomet*. Froid, » tranquille, pensant peu, il fume un » jour entier sans ennui : vivant sans » desir, sans ambition, jamais il ne » porte un regard curieux sur l'avenir. Cette activité qui nous tour-

» mente; cette activité, l'amie de tous
» nos talens, lui eſt inconnue. Con-
» tent de ce qu'il poſsède, il n'in-
» vente & ne perfectionne rien: ſa
» vie nous paroît un long ſommeil;
» la notre lui ſemble une continuelle
» ivreſſe: mais tandis que nous cou-
» rons après le bonheur qui nous
» échappe, il jouit paiſiblement des
» biens que la nature lui offre, que
» chaque jour lui préſente, ſans s'oc-
» cuper du lendemain «.

C'eſt par ces deſcriptions & d'autres ſemblables que M. *S.* trouve le ſecret d'égayer le lecteur, même en le conduiſant à travers les ſables & les déſerts. Suivons-le dans ſon *Mach*, gros bâteau à deux mâts, il nous menera au grand Caire, cité immenſe & moderne, éloignée du Nil, plus riche & plus puiſſante avant la découverte du *Cap de bonne-Eſpérance* & la conquête des Ottomans. On compte dans le grand Caire trois cens Moſquées; *l'airain retentiſſant* n'y appelle point les citoyens, le ſon des cloches y eſt odieux, & *Mahomet* a préféré la voix humaine. En paſſant

par l'ancienne Héſiopolis, l'Auteur nous fait remarquer qu'*Hérodote* s'y inſtruiſit dans les ſciences & dans les myſtères des Egyptiens, & que *Platon* y apprit la philoſophie.

Une deſcription très-détaillée & très-agréable des bains chauds, montre quel prix les Egytiens, & ſur-tout les Egyptiennes attachent à cet exercice. Les femmes ſont en général très-contraintes : reines en Europe, elles ſont en Egypte eſclaves & ſervantes des hommes. Les mœurs qu'*Homère* a peintes dans ſon Odyſſée ſont encore celles de l'Egypte, avec cette différence qu'elles s'indignent ſouvent de cet aſſujettiſſement & viennent à bout de franchir tous les obſtacles : une hiſtoire aſſez galante que l'Auteur raconte, prouve que leur contrainte ne ſert qu'à rendre leurs deſirs plus vifs.

Après un tableau intéreſſant de l'autorité du père dans ſa famille, & de l'éducation des enfans, M. *S*. entre dans de grands détails ſur les pyramides, choſe aſſez naturelle dans un un voyage d'Egypte : à propos de la

plus haute de toutes, il laisse parler M. *Maillet*, qui l'a visitée lui-même plus de quarante fois. Peut-être trouvera-t-on sa lettre un peu longue.

Nous voici à Memphis; ou plutôt dans la place où étoit Memphis. Cette ville qui avoit éclipsé long-temps la *Thebes aux cent portes*, & qu'Aléxandrie effaça à son tour, n'est plus aujourd'hui que le village de Menf.

Delà, l'Auteur nous mène à Damiette, & s'y arrête un peu, pour nous dire un mot de la religion des Egyptiens, article au surplus qu'il traite assez rapidement, comptant sans doute y revenir. Il paroît qu'en dépit de la religion mahometane, les Egyptiens tiennent toujours à leur musique & à leurs danses qui accompagnoient autrefois leurs cérémonies. Ici l'Auteur nous raconte une histoire très-recente & toute semblable à celle de *Joseph* élevé au faste des grandeurs, reconnoissant & secourant sa famille. Passe pour cette histoire qui n'est pas fort longue: mais il me sembloit assez inutile de rapporter de nouveau celle *de l'expédition de Saint Louis en Egypte*:

elle étoit suffisamment connue par la relation naïve de *Joinville*, & les mémoires de l'Abbé *Choisy*.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, ces lettres sont très-intéressantes & très-instructives. L'Auteur paroît avoir bien vu, & raconte bien ce qu'il a vu. Ses recits sont vifs, animés, & respirent souvent une sensibilité touchante. Le style est en général pur & élégant, & si quelquefois il s'éloigne de la simplicité d'un historien & d'un voyageur, ce défaut se fait sentir rarement. L'Auteur, modeste & timide, annonce un second volume sur le commerce, le gouvernement, les révolutions & les merveilles de la haute Egypte, il attend le jugement du public sur la première partie avant de mettre l'autre au jour. Pour moi, j'ai recueilli les voix, & j'invite M. *Savary* à nous donner bien vîte son second volume.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

ALEXIS & JUSTINE, *Comédie lyrique en deux actes & en prose, mêlée d'Arietes; représentée pour la première fois à Versailles, devant leurs Majestés le Vendredi 14 1785; & à Paris, sur le théâtre de la Comédie Italienne, le Lundi 17; Paroles de M. de* Monvel, *Musique de M.* Desaides. *Prix 30 sols. A Paris, chez* Brunet, *Libraire, Place de la Comédie Italienne,* 1785.

IL n'y a rien, Monsieur, de plus mince que le fonds de cette petite pièce. Un jeune enfant, élevé dès son bas âge par un riche fermier, à qui des parens inconnus l'avoient confié, est aimé de la fille de ce fermier, il alloit l'épouser, quand un Monsieur paroît, se fait connoître pour le père

du jeune homme, & déclare qu'il a fait pour lui un autre choix. Tout le monde est désolé, & sur-tout le jeune homme; mais ce n'étoit qu'une épreuve de la part du père, qui bientôt consent à cette union. Voilà exactement tout le sujet & toute l'intrigue d'une pièce en deux actes. Il le faut avouer, ce sont les détails qui font valoir ces agréables bagatelles : & qui sçait mieux tirer parti des détails que l'auteur des *trois Fermiers* & de *Blaise & Babet*? Il est vrai que cette nouvelle production ne nous a pas paru de la même force que les autres. L'intrigue est foible & le dénouement peu intéressant. On sçavoit d'avance que le père d'*Alexis* ne vouloit qu'éprouver *Justine*; dès-lors plus d'incertitude : cette prétendue épreuve se réduit à une conversation très-courte qu'il a avec la jeune fille; & puisqu'il se contente de si peu de chose, autant valoit-il consentir dès le premier acte à ce mariage, par ce moyen la pièce n'eût eu qu'un seul acte, lequel auroit été mieux nourri; car aussi bien la pièce semble n'avoir été partagée

en deux actes ; que pour donner à *Alexis* le temps & la facilité de changer d'habits. M. *Monvel* s'obstine à mettre dans la bouche des paysans un patois qui défigure le langage, estropie les vers. J'ai beau m'écrier contre cet abus ; j'ai beau soutenir que la naïveté, la simplicité feront assez bien connoître les villageois sans le secours de ce pitoyable jargon ; n'importe, & sans parler de la prose, on mutile ainsi les mots pour les faire entrer dans les vers.

Mais l'chagrin d'lun, l'aut' le partage.

. . . .

Mais il redoub' quand on l'partage.

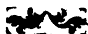
Or, je demande si *l'aut'* & *redoub'* sont des mots françois, & de quelle langue ils sont.

Mais voilà assez de reproches, il ne me reste plus qu'à dire du bien. L'entrée de la pièce est d'une fraicheur, d'une grace charmante. La fermière, sa fille, l'amant de sa fille, une vieille gouvernante ouvrent la scène ; *Justine*, après avoir long-temps

cherché le premier couplet, chante une romance qui feroit fort jolie, fans ce vilain patois. La déclaration d'amour de M. *Thomas*, riche fermier voifin, introduit par le père, & fa plaifante réception font tout-à-fait piquantes. Les projets de M. *Thomas*, qui fe croit déjà l'époux de *Juftine*, font fort plaifans auffi.

Il y a quelque chofe de touchant dans la fcène entre *Juftine* & M. *Longpré*. En général, cette pièce refpire la fenfibilité & eft d'un coloris affez frais. Mais il faut le dire, la première fcène promettoit davantage, & le fecond acte eft bien au-deffous du premier. C'eft un avis falutaire à donner à l'Auteur, un peu fujet à ces inégalités, qu'il fçait d'ailleurs racheter par beaucoup d'efprit & beaucoup de naïveté.

Je fuis, &c.



LETTRE X.

Réfléxions du Rédacteur de l'Année Littéraire *sur un article du* Mercure, *du 28e Mai de cette année, pag. 150, où l'on rend compte du discours de réception de M.* Target.

VOUS m'avez peut-être trouvé, Monsieur, un peu severe à l'égard de M. *Target*. Eh bien ! je prends aujourd'hui sa défense ; & contre qui ? Contre son panégyriste le plus outré, qui semble avoir épuisé, en faveur du nouvel académicien, tout le protocole de la louange & de l'admiration. Pour corriger un peu la fadeur de ces éloges multipliés, M. *G.* a jugé à propos de hasarder une critique, une seule critique, mais très-importante pour le fonds, quoique la forme en soit extrêmement adoucie. Il faut que M. *Target* n'ait pas encore assez ap-

profondi les dogmes de la philoſophie moderne; il lui eſt échappée une propoſition mal ſonnante & ſuſpecte d'héréſie, que M. G., en théologien zélé du parti, n'a pu ſe diſpenſer de relever. Mais dans l'expoſition de ce point de doctrine je me trouve auſſi embarraſſé que l'étoit *Paſcal* pour rendre ſenſible, aux gens du monde, les ſubtilités de la ſcholaſtique.

Eſſayons cependant de vous faire pénétrer dans les myſtères de nos réformateurs à la mode. Vous ſçaurez d'abord que, malgré leur enthouſiaſme pour les ſciences abſtraites, ils fondent leur réputation ſur les arts agréables; la plûpart ſont par goût & par état, Phyſiciens, géomêtres, algébriſtes; mais ils veulent être, par ambition, orateurs & poëtes; perſuadés que les productions de l'eſprit & de l'imagination ont tout un autre éclat, ſont d'un intérêt bien plus général que des démonſtrations, des calculs, & même des expériences de phyſique. Quand on leur reproche des principes contraires à la religion & aux mœurs, ils dédaignent de ſe juſtifier & ſem-

blent passer condamnation; mais quand on les accuse de détruire le goût, de nuire aux progrès des lettres, ils sont si vivement piqués, qu'ils en perdent le jugement, & en viennent jusqu'à nier l'évidence. M. *Target*, qui ne connoissoit peut-être pas leur extrême sensibilité sur cet article délicat; ne s'est point assez observé dans son discours de réception ; il y a glissé quelques idées, qui, d'après le sçavant commentaire de M. *G.*, tendent à insinuer que les progrès de la philosophie refroidissent l'imagination. Vous concevez, Monsieur, qu'on ne peut trop se hâter d'étouffer, jusques dans son germe, une opinion si dangereuse & si contraire aux intérêts de la secte.

Voici d'abord l'endroit du discours qui n'a pas paru orthodoxe. » Toutes » les grandes choses ont été faites » par la puissance de la parole. Si je » remonte aux premiers âges, les traditions de la fable, souvent plus » instructives que les faits historiques, » nous représentent un homme à la » fois orateur & poëte, élevant une

» voix harmonieuſe dans des climats
» ſauvages, placé entre les ſpectacles
» de la nature & des âmes neuves,
» ſuſceptibles de grandes émotions.
» L'Orateur exerçoit alors un pou-
» voir invincible. Tout étoit éloquen-
» ce dans ces temps primitifs où tout
» parloit aux ſens : l'imagination avoit
» peuplé l'univers ; les enfans vivoient
» entourés des mânes de leurs aïeux ;
» chaque objet étoit un monument
» dont la vue rappelloit une idée
» intéreſſante, ou réveilloit la ſenſi-
» bilité ; une pierre brute au milieu
» d'un champ tranſmettoit, juſqu'à
» la dernière poſtérité, les ſouvenirs
» dont elle étoit dépoſitaire ; les ré-
» volutions phyſiques & les faits de
» l'hiſtoire revivoient pour chaque
» génération par la préſence de leurs
» emblêmes ; & c'eſt ainſi que, parmi
» les peuplades du nouveau monde
» (eſpèce d'antiquité dont nous ſom-
» mes comtemporains) les conven-
» tions, les traités, les alliances ſe
» font encore par des ſymboles qui
» en conſervent la mémoire.

» L'établiſſement des ſociétés &

» des loix étendit le règne de la pen-
» ſée, & borna celui de l'imagina-
» tion; & depuis ce moment, les
» deſtinées de l'éloquence furent tou-
» jours attachées aux révolutions des
» gouvernemens & des mœurs «.

Otez de cette tirade le trait ſur les peuplades du nouveau monde, (*eſpèce d'antiquité dont nous ſommes contemporains*) le reſte eſt commun, & c'eſt le ſeul défaut que j'y trouve. Il eſt de la dernière évidence que plus la ſociété ſe perfectionne, plus les mœurs ſe poliſſent ou ſe corrompent, ce qui preſque toujours eſt la même choſe, plus les eſprits s'éclairent, plus l'empire de l'imagination ſe retrecit. Il ne faut pas trop preſſer la penſée de M. *Target*, ni ſuppoſer des ſauvages errans dans les bois, ſans loix, ſans patrie, ſans propriété : M. *Target* n'a pas prétendu que des hommes de cette eſpèce euſſent une imagination plus riche & plus féconde que les plus beaux génies d'un ſiècle poli. Ce qu'il a voulu, ce qu'il a dû dire, c'eſt que chez les peuples ignorans & même barbares, où les arts ſont

encore

encore dans l'enfance, les hommes nés avec du génie ont plus d'imagination, parce qu'ils ont moins d'idées abstraites ; plus de sentiment, parce qu'ils sont plus simples & moins dissipés ; & qu'ils sçavent mieux peindre la nature parce qu'ils en sont plus près. M. G. semblable en cela à plusieurs controversistes de mauvaise foi, embrouille la question, dispute sur des mots, & forge lui-même l'erreur qu'il combat.

» La philosophie adopte-t-elle l'o-
» pinion qui donne aux peuples naiss-
» sans & ignorans une imagination
» plus riche, plus feconde, qu'aux
» nations éclairées par les sciences
» & par les arts ? Les sauvages n'ont
» que des images ; mais ont-ils plus
» d'images, ont-ils autant d'images
» que des Poëtes, tels qu'*Homère* &
» *Virgile*; que des Philosophes, tels
» que *Pline* & *Buffon*, des orateurs tels
» que *Ciceron* & *Bossuet* ? N'est-il pas
» plus vrai de dire que l'imagination
» s'enrichit & s'étend avec les pensées;
» qu'*elle leve*, *pour ainsi dire*, *de*
» *ses regards le plan coloré de l'u-*

» *nivers*, tandis que la philoſophie
» en meſure l'eſpace avec ſon com-
» pas, en fixe les mouvemens avec
» ſes calculs ? Qu'eſt-ce que l'imagi-
» nation ? C'eſt, ſuivant qu'on la con-
» ſidère comme paſſive ou comme
» active, tantôt une ſuite de tableaux
» vivans tracés dans l'eſprit & tous
» fidèles aux tableaux de la nature ;
» tantôt la faculté de ſe ſaiſir rapi-
» dement des images que l'univers
» nous offre, & d'en former par la
» réflexion des compoſés qui ne ſont
» point dans la nature.

» Je ne puis croire qu'*Orphée*, qui
» étoit encore *un peu ſauvage*, puiſ-
» que ſa voix charmoit *les forêts*,
» eût dans ſon entendement plus d'i-
» mages de la nature qu'*Homère* &
» *Horace* ; je ne me perſuade point
» qu'il fût en état de compoſer ſur
» un modèle idéal des tableaux où
» la nature fût embellie avec tant de
» magnificence & de charmes.

» L'imagination du ſauvage l'en-
» toure des mânes de ſes aïeux ; mais
» l'homme éclairé a vû dans l'hiſtoire
» les peuples qui ont paſſé ſur la

» terre, il a vu dans les voyageurs
» tous ceux qui vivent actuellement
» sur le globe; & s'il a de l'imagi-
» nation, il peut à son gré évoquer
» tous ces peuples; & tous, avec
» leurs traits distinctifs, leurs cou-
» tumes, leurs vêtemens, viendront
» entourer sa pensée. De ces deux
» hommes lequel, à votre avis, voit
» plus d'images, a plus d'imagina-
» tion? L'imagination du dernier est
» la seule qui convienne à la véritable
» éloquence «.

A travers ce galimathias il n'est pas trop aisé de démêler ce que M. *G.* veut dire. Je ne me persuade point qu'il veuille comparer sérieusement l'imagination de *Virgile* à celle d'un Iroquois ou d'un Caraïbe qui ne connoît que les besoins naturels & dont toute la vie se passe à dormir & à chercher sa proie. Si M. *Target* accordoit réellement à ce sauvage une imagination plus riche & plus féconde qu'à l'auteur de l'*Enéide*, son sentiment ne vaudroit pas la peine d'être refuté, & le critique auroit perdu son étalage. Sans doute M. *Garat* ne dit,

ſerte ſi gravement que pour établir que *les nations éclairées par les ſciences & par les arts* ont plus d'imagination que *les peuples naiſſans & ignorans*; ce ſont ces termes : & s'il confond ces peuples avec les ſauvages, c'eſt une erreur de ſon imagination ; car il eſt trop éclairé pour ne pas ſçavoir la différence qu'il y a, entre des hordes ſauvages qui ne connoiſſent ni loix, ni propriété ; & un peuple barbare chez qui les arts, qui perfectionnent la ſociété, ſont encore dans l'enfance.

C'eſt toujours la même diſtraction qui lui fait confondre l'éloquence avec la poëſie ; aſſurément il a trop d'érudition pour ignorer que la poëſie qui eſt particulièrement du reſſort de l'imagination, eſt née chez tous les peuples long-temps avant l'éloquence, qui demande plus d'idées, plus de raiſonnement & de culture dans l'eſprit : il ne faut pas ſe mettre en frais pour prouver que l'éloquence eſt plus parfaite chez un peuple poli que chez un peuple barbare ; perſonne n'en doute ; & M. *Target* n'a pas pré-

tendu dire le contraire, quoique ses expressions soient équivoques, faute d'avoir observé *qu'Orphée* & les premiers orateurs furent des Poëtes. »

Vous voyez, Monsieur, que je fais tous mes efforts pour éclaircir la question que l'esprit philosophique de M. *G.* avoit fort embrouillée; j'ai le grand défaut d'aimer à sçavoir ce que je dis : aussi ne suis-pas *philosophe*. Rechercher si les mœurs simples d'un peuple ignorant sont plus favorables à l'imagination poëtique que les mœurs élégantes d'un peuple éclairé; c'est un examen qui n'est pas indigne des vues profondes & des sublimes méditations de M. *G.* Je veux croire que son aversion naturelle pour les longues discussions l'a engagé à substituer aux preuves, des assertions & des interrogations impérieuses.

J'aime encore moins que lui les discussions, & lui-même m'autorise à laisser de côté les preuves directes qui se tirent des mœurs, pour me borner à des exemples. Mais ce qui peut-être le surprendra, c'est que les exemples dont il appuie son opinion,

ſont préciſément ceux que je choiſis pour la réfuter. Vous avez déjà vu deux de ſes diſtractions aſſez fortes : en voici une troiſième beaucoup moins excuſable : il cite *Homère* en ſa faveur, & c'eſt *Homère* qui le condamne ; il joint *Homère* à *Virgile*, & *Virgile* qui vivoit plus de huit cens ans avant le poëte latin, eſt, à ſon égard, un barbare & preſque un ſauvage : l'alliance d'*Homère* avec *Horace* eſt encore plus étrange.

Les enfans ſçavent aujourd'hui que le ſiècle d'*Homère* étoit un ſiécle groſſier & ignorant : ſi M. G. veut ſe donner la peine de lire l'excellent *eſſai* de M. *Vood ſur le génie original d'Homère*, il y verra que du temps de ce grand poëte la langue n'étoit point fixée, que l'uſage de l'écriture étoit inconnu, & par conſéquent que le même homme, qu'il nous préſente comme ayant l'eſprit ſi cultivé & ſi éclairé, ne ſçavoit ni lire, ni écrire. L'imagination d'*Homère* en eſt-elle pour cela moins riche & moins étendue ? En a-t-elle moins ſçu *lever de ſes regards le plan coloré de l'univers ?*

Virgile lui-même, qui est un ſçavant par rapport à *Homère*, est pour nous un ignorant : les abſurdités d'*Epicure*, les rêveries de *Platon*, les fables de l'hiſtoire ancienne, & la routine des laboureurs de ſon village compoſoient à peu près toute ſa ſcience. L'Italie n'étoit-elle pas enſevelie dans les ténèbres de la barbarie ? Y connoiſſoit-on d'autre philoſophie que la prétendue logique d'*Ariſtote*, lorſque l'imagination de l'*Arioſte* & du *Taſſe* enfanta les ſeuls poëmes modernes dignes d'être oppoſés aux anciens.

Voulez-vous avoir une juſte idée de l'influence de l'eſprit philoſophique & des ſciences abſtraites ſur l'imagination ; comparez à la majeſtueuſe ordonnance, à la fable intéreſſante, aux richeſſes poëtiques de la *Jeruſalem délivrée*, ce maigre croquis, cette hiſtoire meſquine, & ce froid amas de ſentences, de portraits & d'antithèſes qu'on appelle *Henriade* ; de tous les ouvrages dont *Henri* eſt l'objet, le ſeul où ce bon Roi ſoit petit & peu intéreſſant. Cependant, du temps de *Voltaire*, la *Philoſophie* meſuroit

avec son compas l'espace de l'univers & en fixoit les mouvemens avec ses calculs ; sans que l'imagination du Poëte en fût devenue plus riche & plus féconde.

Quel étoit en Angleterre l'état des sciences & de la philosophie, lorsque au sein du délire & du fanatisme, l'apologiste de *Cromwel*, le puritain *Milton* enrichit sa patrie d'un chef-d'œuvre d'imagination & de poësie ; si nous remontons un demi siècle plus haut, nous verrons briller, à travers les plus épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, le flambeau magique de *Sakespear*, de tous les poëtes qui ont chaussé le cothurne, celui qui, sans contredit, eût l'imagination la plus vaste, la plus hardie & la plus féconde, & qui, pour la vérité des caractères, n'a point été surpassé. Comment se fait-il que depuis près de quatre mille ans ce vieux réveur d'*Homère* tienne le scèptre de la poësie épique? pourquoi son ouvrage, où les philosophes ne trouvent pas le sens commun, est-il encore le plus riche répertoire qui nous reste, d'agréables fic-

tions, d'images poëtiques & de tableaux de la nature ? Pourquoi tous les modernes, qui ont embouché avec succès la trompette de *Calliope*, ont-ils brillé dans des siécles ignorans & barbares ? & pourquoi voyons-nous que depuis les grands progrès de la philosophie & des sciences,

> Le vers tombe en langueur,
> La poësie est morte ou rampe sans vigueur.

Il faut bien cependant, par considération pour M. *Garat*, lui en indiquer seulement les principales raisons. L'engouement pour les sciences exactes, sur-tout quand il succède à l'amour des lettres, suppose toujours une grande corruption dans les mœurs & un luxe excessif, qui nous éloigne de la nature, ôte aux âmes leur énergie, aux caractères leur physionomie, aux esprits tout leur ressort dans les temps de barbarie le Poëte trace des tableaux plus vrais de la nature, parce que son genre de vie l'en rapproche davantage & qu'il est plus attentif au spectacle qu'elle lui présente. Son pinceau

rend avec plus d'énergie & de fidélité les caractères & les passions, parce que les hommes qui l'environnent ont des traits plus saillans & plus fortement prononcés, parce que leur physionomie & leur costume sont plus pittoresques : pourquoi *Homère* est-il si supérieur à *Virgile* pour les caractères, c'est que le premier voyoit autour de lui des hommes & que le second ne voyoit que des esclaves.

Si cet *Homère* lui-même revenoit parmi nous ; il étudieroit la nature dans les livres ; il verroit les combats & les tempêtes dans son cabinet ; nos mœurs, nos usages, notre égoïsme, notre fausse délicatesse, notre froide galanterie, notre goût romanesque rétréciroit sa vaste imagination ; & ce génie mâle & fier, destiné par la nature à peindre les Dieux & les héros, entraîné par la manie du jour, se ravaleroit jusqu'aux madrigaux & aux calembourgs.

Placez dans l'enfance du monde la philosophie avec son compas & ses calculs, & voyez-la faire main-basse *sur tous les Dieux éclos du cerveau des*

Poëtes : la nature peuplée par leurs ingénieuses fictions devient un triste desert. Plus de Driades dans les forêts, plus de Faunes & de Silvains dans les campagnes, plus de Néréides & de Tritons sous les eaux, Echo n'est plus qu'un son, *Narcisse* n'est plus qu'une fleur, *Daphné* n'est plus qu'un arbre ; l'empire de l'imagination s'évanouit comme un château magique. Supposez les sciences florissantes au quinzième siècle ; la philosophie d'un coup de baguette, fait disparoître les enchantemens d'*Alcine* & les charmes d'*Armide*, presque aussi agréables que les antiques fantômes de la mythologie ; plus de ces généreux vengeurs de la foiblesse opprimée, de ces héroïques défenseurs de la beauté ; plus de ces braves paladins, de ces êtres poëtiques, bien autrement intéressants que les héros grossiers d'*Homère*, & dont nos poëtes n'ont pas encore tiré un assez grand parti. En un mot, la lumière des sciences & l'influence de l'esprit philosophique sont mortelles pour la poësie, qui vit

de préjugés, de superstitions & d'erreurs de toute espèce.

M. G. s'appuie de deux oracles, sans doute très-respectables; mais qu'il interprète à faux. Le premier est M. de *Buffon* qui dit: *dans tous les temps il s'est trouvé des hommes qui ont commandé aux autres par la puissance de la parole; ce n'est que dans les temps éclairés qu'on a bien écrit & bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie & la culture de l'esprit.*

Si M. de *Buffon* parle de poësie, il est démenti formellement par l'exemple d'*Homère*; s'il parle de l'art oratoire, de l'éloquence de la prose, il a raison: mais il s'agit ici d'imagination & de poësie; & ce passage ne fait rien à la question. L'autre oracle, est M. de *Condorcet*; mais il est plus contraire que favorable à M. G. dans son projet de rendre la poësie philosophique & même géométrique, il avoue de bonne foi que nous pourrons bien y perdre quelques plaisirs; il est vrai, qu'aux yeux d'un calculateur, ces plaisirs sont frivoles; & l'homme, selon lui, ne *doit poin*

regretter les hochets de ſon enfance.

A ces autorités ſi peu concluantes, qu'il me ſoit permis d'en oppoſer une qui doit être, aux yeux du critique, du plus grand poids ; c'eſt celle de M. *Thomas* qui dit, dans ſon eſſai ſur les éloges ; *ce ſont les peuples nouveaux qui ſont plus frappés de la nature. A imagination égale, cette impreſſion eſt plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes*, &c. Tom. 1er. Chap. 2. Comment M. *G.*, qui certainement a bien lu l'eſſai ſur les éloges, comme je vais le prouver tout-à-l'heure, n'a-t-il pas fait plus d'attention à ce paſſage déciſif : car ſi *les peuples naiſſans* & les habitans des campagnes, toujours fort *ignorans*, ſont plus frappés de la nature, il s'enſuit qu'ils doivent avoir plus d'imagination.

Après avoir examiné l'opinion de M. *G.* en elle-même, je ne puis me taire ſur la manière dont il la défend : dans cette lourde diatribe ſur l'imagination, on reconnoît le défaut ordinaire de l'auteur qui conſiſte

à énoncer avec beaucoup d'effort, d'obscurité & de prétention des idées qu'on trouve par-tout: Qu'est-ce que cette bisarre & fausse distinction entre *l'imagination active* & *l'imagination passive?* L'imagination est toujours *active*, elle travaille toujours, soit qu'elle copie exactement la nature; soit qu'elle l'embellisse; elle n'est *passive* que lorsqu'elle renferme les images qu'elle reçoit sans les produire au-dehors.

L'imagination du sauvage l'entoure des mânes de ses aïeux, mais l'homme éclairé a vu dans l'histoire des peuples qui ont passé sur la terre, il a vu dans les voyageurs tous ceux qui vivent actuellement sur le globe, & s'il a de l'imagination il peut à son gré évoquer tous ces peuples; & tous avec leurs traits distinctifs, leurs coutumes, leurs vêtemens, viendront entourer sa pensée. Ce raisonnement devient plaisant quand on se rappelle qu'*Homère*, placé à la tête des *hommes éclairés*, n'avoit rien vu dans l'histoire, car il n'y avoit point d'histoire de son temps. Il ne connoissoit pas d'autre histoire que

les fables de son pays. Il étoit un peu plus sçavant en géographie, parce qu'il avoit voyagé; & non pas parce qu'il avoit lu les relations des voyageurs; car il ne sçavoit pas lire. Les sauvages connoissent aussi fort bien les divers cantons de leur pays & les différentes peuplades qui l'habitent; rien ne les empêche aussi de les *évoquer* avec leurs costumes, & d'en *entourer leur pensée.* Si leur géographie n'est pas fort étendue, elle est du moins fort exacte; ils ne l'étudient point sur la carte, mais sur le lieu même.

Ne diroit-on pas à entendre M. *G.* que les sauvages ne sont *entourés* que *des mânes de leurs aïeux*; mais ne sont ils pas aussi *entourés* des fleuves, des forêts, des montagnes, des ouragans, des tempêtes, des divers aspects d'une terre vierge & neuve & d'une nature agreste; en un mot, de tous les phénomènes de l'ordre physique, d'autant plus frappans pour eux qu'ils en ignorent la cause; ne sont-ils pas *entourés* des caractères & des passions de leurs compatriotes & de

leurs ennemis, d'autant plus faciles à étudier & à saisir, qu'ils se déguisent moins; ne sont-ils pas *entourés* des divers évènemens de la guerre & de la chasse, de leurs fêtes, de leurs mariages, de leurs funérailles, de toutes leurs cérémonies d'autant plus intéressantes pour eux, qu'ils ne sont point distraits par les affaires & par les plaisirs, & que le défaut d'idées abstraites les rend très-attentifs à tout ce qui frappe les sens.

Je ne puis croire qu'Orphée, qui étoit encore un peu sauvage puisque sa voix charmoit les forêts, eût dans son entendement plus d'images de la nature qu'Homère & qu'Horace.

Je suis toujours affligé qu'un aussi bon esprit, un écrivain aussi solide que M. *G.* soit gâté par le mauvais goût du siècle, & qu'il lui échappe des réflexions aussi misérables & aussi puériles que celle qu'il fait ici sur *Orphée*. Devroit-il sacrifier la raison & le bon sens à un jeu de mots pitoyable; *Orphée* étoit-il donc *sauvage*, parce qu'il charmoit *les forêts*. Plus les objets sont durs & insensibles,

plus il faut de charmes & de talens pour les émouvoir ; diroit-on d'une belle femme, dont les attraits auroient rendu ſenſible le plus ſtupide manant, *elle eſt un peu ruſtique puiſque ſa beauté charme un ruſtre.* Si M. *G.* a prétendu mettre de l'eſprit dans un pareil trait, il a mal réuſſi ; car j'y vois préciſément le contraire de l'eſprit.

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? raiſon aſſaiſonnée ?

Je voudrois que ce vers d'un grand poëte fut gravé en très-gros caractères dans le cabinet de tous nos modernes écrivains.

J'ai dit que M. *G.* avoit bien lu l'eſſai ſur les éloges de M. *Thomas.* En voici la preuve. N'eſt-il pas plus *vrai de dire que l'imagination* LEVE, *pour ainſi dire*, DE SES REGARDS LE PLAN COLORÉ DE L'UNIVERS. *L'imagination qui lève le plan de l'univers* eſt une de ces images tirées des arts, une de ces métaphores ſcientifiques, aujourd'hui fort à la mode ; c'eſt aſſurément une phraſe à prétention & nullement indifférente, que M. *Garat* devoit ſe faire un ſcrupule de copier

dans M. *Thomas*, sans en avertir le public. On lit dans le second volume de *l'essai sur les éloges*, chap. 28 : *l'imagination a levé le plan de la nature, la poësie l'offre en relief ou le met en couleur.* Vous voyez que M. *G.* n'a pas embelli cette idée en se l'appropriant ; car *lever de ses regards* est une façon de parler désagréable ; *de ses regards* est même parfaitement inutile : *le plan coloré* n'est pas assez juste. M. *Thomas* distingue, avec raison, l'imagination qui *leve le plan*, & la poësie qui *le met en couleur.*

Cet *essai sur les éloges*, malgré l'enflure & la monotonie qui le défigurent, est un des ouvrages les plus profonds & les plus nourris d'idées qu'on ait écrits sur la littérature ; c'est une mine très-riche où l'on peut puiser presque impunément, car elle est plus connue des gens de lettres que des gens du monde ; c'est probablement là que M. l'Abbé *Maury* a pris ce trait qu'il applique à *David* : *c'est un homme qui vous parle de haut & de loin* ; mais il l'a travesti : M. *Thomas* dit plus élégamment & plus

noblement la même chose en parlant de *Bossuet : il semble que du sommet d'un lieu élevé il découvre de grands évènemens qui se passent sous ses yeux & qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas*. tom. 2. ch. 31. C'est une gloire bien flateuse pour M. *Thomas* d'être pillé de son vivant, & d'enrichir de ses dépouilles des écrivains qui n'ont pas assez de fortune, pour vivre dans la littérature d'une manière conforme à leur état.

Je me suis un peu étendu, Monsieur sur cette question qui m'a paru intéressante & qui, envisagée du côté des mœurs, fourniroit la matière d'un ouvrage utile & curieux. Je n'ai pas voulu laisser l'autorité du nom de M. *Garat* à une erreur qui peut avoir des suites dangereuses. Voulez-vous sçavoir aussi quel motif a entraîné M. *Garat* dans cette discussion; lui-même l'a découvert fort ingénuement dans ces lignes qui terminent ses réflexions sur cet objet.

Il ne faut pas laisser l'autorité de son nom (de M. Target) à une erreur dont LES PEDANS *se servent tous les*

jours pour attaquer les ſiècles de lumière & les talens de ces ſiècles.

Si M. *G.* n'avoit pas coutume de propoſer des énigmes à ſes lecteurs, je ſerois ſurpris du voile épais qu'il ſemble avoir jetté à deſſein ſur cette phraſe myſtérieuſe : en effet, quels ſont ces *ſiècles de lumières* que l'on attaque tous les jours ? Eſt-ce le ſiècle d'*Alexandre ?* Eſt-ce le ſiècle d'*Auguſte ?* cela n'eſt pas poſſible, car les *pédans* ſont à genoux devant ces deux ſiècles : Peut-être eſt-ce le ſiècle de *Louis XIV ?* Il eſt vrai que pluſieurs ſoi-diſant philoſophes en ont parlé avec beaucoup d'irrévérence ; ce ſont probablement ces philoſophes que M. *G.* gratifie du brevet de *pédans ;* car je ne connois point d'autres ſiècles de lumières que ceux-là. Le ſiècle de *Leon X*, ſi brillant pour la peinture, la ſculpture & la poëſie, connut peu le goût, l'éloquence & la ſaine philoſophie.

Au reſte, dire des injures, c'eſt avouer qu'on a tort. Il me ſemble que lorſqu'on a eu le malheur de pu-

blier *l'éloge de Fontenelle* & d'embarraſſer le Mercure de diſſertations pareilles à celles dont je viens de parler, on devroit être bien modeſte & ne mépriſer perſonne. Le pédantiſme n'eſt-il pas un étalage importun de philoſophie & de ſçavoir. Qu'eſt-ce qu'un pedant dans l'opinion commune? N'eſt-ce pas un diſcoureur peſant & guindé, qui fait des contorſions pour ſe donner des graces, & devient aſſommant quand il veut être leger: n'eſt-ce pas un impitoyable diſſertateur dont l'obſcur galimathias ne ceſſe d'être ennuyeux que pour devenir ridicule; un aride penſeur, qui ſue & ſe tourmente pour paroître neuf & profond, & n'eſt jamais que faux & entortillé; un triſte raiſonneur toujours brouillé avec la raiſon, toujours courant après les idées & ne ſaiſiſſant que des mots: en un mot, un homme plein de morgue, poſſédé de la manie d'enſeigner *aux Gens* ce qu'ils ſçavent ou ce qu'ils ne doivent point ſçavoir, & auquel il faut des ſots à endoctriner, comme il falloit

au médecin de *Pourceaugnac* des malades à médicamenter.

Je vous le demande, Monſieur, d'après cette définition connue, la prudence permettoit-elle à M. *G.* de donner à quelqu'un le titre de *pedant?* quoique le mérite ne juſtifie pas l'arrogance, quelquefois il l'excuſe : que M. *G.* apprenne, s'il en eſt temps encore, à écrire naturellement & à penſer juſte; qu'il s'inſtruiſe des élémens de la politique & de la morale, puiſqu'il a la démangeaiſon d'en parler; mais avant d'avoir acquis ces talens & ces connoiſſances, je ne lui conſeille pas d'attaquer les pedans; car les pédans, par le privilège de leur état, pourroient bien l'envoyer à l'école.

Je ſuis, &c.



GRAVURES.

La Cachette découverte; *Estampe de neuf pouces & demi de haut sur un pied de large, gravée d'après M.* Fragonard, *par M. de* Launay le jeune. *A Paris, chez l'Auteur, rue & porte S. Jacques, la porte cochère, près le petit marché*, n°. 112.

Une jeune fille vient d'être surprise avec son amant ; celui-ci se cache dans une armoire, mais on le découvre ; le père menace le jeune homme avec un bâton qu'il tient à la main, & la mère gronde sa fille, qui se retire toute honteuse.

On lit au bas de la gravure les quatre vers suivans, dans lesquels on ne trouve que cinq exclamations !

Quoi ! nous trahir, ingrat !.. Je retiens
ma colère ;

Légitimons plutôt une coupable ardeur.
Au repos de tes jours, *Ah* ! fille encore
trop chère,
Ah ! puisse ne pas nuire un seul moment
d'erreur !

—

Quant au mérite de la gravure il ne peut qu'ajouter à la réputation de M. de *Launay* le jeune, déjà connu avantageusement par les Estampes ayant pour titre : *le Mariage rompu* & *le Mariage conclu*, auxquelles celle-ci sert de pendant, qui sera suivie de trois autres Estampes de même grandeur qui paroîtront incessamment.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Mélanges de littérature étrangère. Tome premier. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, *Libraires, rue du Hurepoix, près du Pont Saint Michel;* Belin, *Libraire, rue Saint Jacques;* Hardouin, *Libraire, au Palais-Royal, sous les Arcades, à gauche,* n°. 14.

LE titre seul de cet Ouvrage, Monsieur, en fait assez connoître l'objet. C'est un recueil où l'on se

propose de rassembler des traductions ou des extraits de tout ce que la littérature étrangère, les sciences & les arts pourront fournir de plus intéressant. Sans paroître avec l'exactitude d'un Journal ordinaire, les volumes se succéderont cependant avec rapidité : par-là, la communication des productions & des connoissances de nos voisins, qui sembloit interrompue pour toujours, va se rétablir de nouveau, & le public, qui avoit été privé depuis quelque temps de leurs richesses, accueillera sans doute avec reconnoissance un projet qui doit lui rendre ses anciennes jouissances.

Ce premier volume ne peut donner qu'une opinion avantageuse de ceux qui suivront. Il est varié, & les différens objets qu'il renferme, sans avoir tous le même dégré d'agrément ou d'utilité, sont généralement assez intéressans. Il ouvre par une notice sur *Parnell* qui fut enlevé aux lettres à l'âge de 38 ans. Il a laissé divers morceaux de littérature & de poësie, & a contribué aux journaux du temps. En attendant quelques-unes de ses

poëſies dont le rédacteur ſe propoſe de donner la traduction dans le cours de cet ouvrage, il offre pour le moment au public la vie de *Zoïle*, ſi fameux par ſon acharnement injuſte contre le prince des poëtes. Ce morceau eſt fort bien écrit ; mais il paroît que dans les traits que *Parnell* cite, il a quelquefois plutôt ſuivi les jeux de ſon imagination, que la vérité de l'hiſtoire. Telle eſt, par exemple, cette viſion de *Zoïle* en arrivant en Egypte.
» Il ſe trouva aſſis à l'ombre d'un if,
» couvert d'ellebore & de cigue, &
» près de la bouche d'un antre qui
» recéloit un monſtre pâle, défait,
» entouré de ſerpens, nourriſſant un
» baſilic dans ſon ſein & maudiſſant
» le ſoleil qui laiſſoit voir le ſublime
» ouvrage des Dieux dans tout ſon
» éclat. Le monſtre tourna ſur lui ſes
» yeux livides, le regarda avec une
» ſorte de complaiſance, & *Zoïle* re-
» connut en lui quelques-uns de ſes
» traits. Le monſtre alors agita ſes
» ſerpens, les enlaça en forme de
» tiare pour le moins effrayer, &

» lui dit : courage, digne fils qui
» me reproduit, &c.

Ceci ressemble beaucoup plus à une description poëtique qu'à un fait historique, & sans doute *Parnell* n'a eu d'autre intention, en l'écrivant, que de faire briller son esprit, & de rendre plus odieux le caractère de son personnage.

Cet Auteur n'avoit pas besoin de recourir à la fiction ; la vérité seule lui fournissoit des traits assez forts pour le peindre. *Zoïle* poussoit la haine du mérite & des talents jusqu'à la fureur, & on seroit tenté de le regarder moins encore comme un homme jaloux & envieux, que comme un fou & un enragé. Il étoit né à Amphipolis, ville de Thrace, dans les temps les plus florissans de l'empire de Macédoine. Il étoit grand & maigre ; il avoit le teint pâle, l'air vif. *Elien* nous le représente avec une longue barbe & la tête rase, pour se donner l'air plus Magistral. Sa robe traînoit mal-proprement, & ses manières étoient entièrement contraires aux usages reçus. On lui demandoit

un jour pourquoi il disoit du mal de tous les hommes? *C'est*, répondit-il, *parce que je ne puis leur en faire.*

Il avoit voué sur-tout une haine implacable à *Homère* & composé contre ce grand Poëte une critique volumineuse dont le titre étoit : *Zoïle, le fleau d'Homère, a écrit ceci contre les adorateurs de ses fables.* Ses critiques, à en juger par quelques-unes qui ont été conservées, étoient puériles & minutieuses. Son nom étoit devenu odieux dans toute la Grèce. S'étant présenté aux jeux olympiques, il fut précipité du haut des rochers scyroniens. *Suidas* dit qu'il y trouva la mort; d'autres prétendent qu'il se sauva en Egypte, à la Cour de *Ptolémée Philadelphe*, où il ne fut pas très-bien accueilli. Sa méchanceté faisoit horreur à tout le monde. » Il ne » s'occupoit qu'à outrager ceux qui » lui faisoient du bien, & qu'à inju» rier *Homère*. Quelquefois il étoit si » furieux qu'il ne pouvoit plus écrire » ni parler à personne : il jettoit des » pierres aux enfans qui le suivoient. » D'autres fois, il entroit dans les

» les bibliothèques, effaçoit le nom » d'*Homère* par-tout où il se trouvoit, » & déchiroit les plus belles productions de ses Poëmes «. Couvert enfin d'opprobre & d'infamie, il s'enfuit d'Alexandrie & vint à Smyrne, qui se vantoit d'avoir donné le jour au prince des Poëtes, & qui lui rendoit des honneurs divins. Transporté de fureur, *Zoïle* outragea ce poëte & ses admirateurs, foula aux pieds ses écrits & leurs commentaires, brisa ses bustes, dispersa ses médailles, insulta ses prêtres & renversa ses autels. Indignés d'un tel attentat, les Magistrats de Smyrne le condamnèrent au feu. Dans un temps plus éclairé on l'eût enfermé à l'hopital des foux. Toute sa conduite, en effet, prouve encore plus d'extravagance que de méchanceté : *Homère* a eu depuis & parmi nous des détracteurs, moins forcenés sans doute que *Zoïle*, mais peut-être aussi ardens. Les uns l'ont décrié ; d'autres l'ont traduit, & ces derniers n'ont pas toujours été ses ennemis les moins dangereux.

A la suite de la vie de *Zoïle*, vien-

nent des fables persanes, dont le fond est ingénieux & la morale excellente. Seulement pourra-t-on trouver plus qu'orientale l'idée de mettre un morceau de pain en scène avec un chien, & de les faire converser ensemble.

François *Algarotti* est un des auteurs italiens les plus célèbres de de notre siècle. Il a joui d'une très-grande considération à la Cour du Roi de Prusse, & à celle de *Stanislas*. M. *Levrier de Champrion*, de la bibliothèque du Roi, nous donne ici une traduction d'un de ses ouvrages intitulé : *Leonce à Erotique son ami*. C'est une espèce d'art d'aimer. Quoi qu'il y ait de l'esprit dans cette petite pièce, je crains qu'on ne soit cependant de l'avis de l'auteur lui-même, quand il dit : *vouloir reduire en principes une passion telle que l'amour, c'est extravaguer raisonnablement*. Une prose didactique ne semble point faite pour de pareils sujets. C'est en vers que l'amour doit dicter ses préceptes. On peut au reste retirer encore quelque fruit de ce traité ; s'il montre le piège,

il enseigne par-là même à l'éviter.

Vous lirez avec le plus grand étonnement les terribles effets du *Bohon-Hupas*, ou arbre-poison, de l'isle de Java. Ces observations sont extraites des voyages de M. *Foersech*, hollandois. » Le Bohon-Hupas croît » dans l'isle de Java, à environ vingt-» sept lieues de Batavia, à quatorze » de Soura-Charta, séjour de l'Em-» pereur. Cet endroit est entouré de » collines & de hautes montagnes, » & les champs qui l'environnent, à » dix ou douze mille de distance, sont » absolument stériles.... Un Prêtre » Malag habite dans l'endroit de la » montagne où le chemin est plus » facile ; c'est de chez lui que les » criminels partent pour aller chercher » le poison dans lequel on trempe la » pointe de toutes les armes guer-» rières : ce poison est fort cher & » produit à l'Empereur un revenu » considérable.

» C'est une gomme qui coule de » l'écorce ou du bois même. Les » criminels condamnés à la mort sont » les seuls qui l'aillent recueillir...

» On leur donne une boîte d'argent
» ou d'écaille de tortue, & on les
» inſtruit de la manière dont ils doi-
» vent ſe conduire dans cette dange-
» reuſe expédition; on leur recom-
» mande d'aller avec la plus grande
» vîteſſe & de ſaiſir le temps où le
» vent chaſſe devant eux les émana-
» tions de l'arbre; on les envoye en-
» ſuite à la maiſon du prêtre, où
» leurs parens & leurs amis les ac-
» compagnent; ils y demeurent ordi-
» nairement quelques jours en atten-
» dant le vent favorable.

» Au moment du départ, le Prêtre
» leur couvre la tête d'un bonnet de
» peau qui deſcend juſqu'à la poitrine:
» ce bonnet a des yeux de verre. Il
» leur donne auſſi des gants de peau;
» alors il les accompagne juſqu'à la
» diſtance de deux mille avec leurs
» parens & leurs amis; il leur répète
» ſes inſtructions, leur indique où ils
» trouveront les arbres; il leur mon-
» tre une colline qu'ils doivent mon-
» ter; derrière cette colline eſt un
» ruiſſeau dont le cours doit les con-
» duire directement aux Upas; ils ſe

» disent enfin adieu, & ces malheu-
» reux partent rapidement pendant
» qu'on prie Dieu & *Mahomet* pour
» leur retour.

» Ce bon prêtre m'assura que de-
» puis près de trente ans qu'il habi-
» toit ce lieu sauvage, il avoit en-
» voyé environ sept cens criminels,
» de la manière que je viens de dé-
» crire, & qu'il n'en étoit revenu que
» vingt-deux.

» J'assistai à quelques-unes de ces
» cérémonies; j'aurois desiré que
» quelqu'un de ces criminels m'eût
» apporté un morceau du bois, ou
» quelques branches, ou au moins
» des feuilles de cet arbre singulier;
» mais je ne pus me procurer que
» deux feuilles sèches, qui me furent
» apportées par le seul que je vis
» revenir; tout ce que je pus appren-
» dre de l'arbre même, c'est qu'il croît
» sur le bord du ruisseau indiqué par
» le prêtre, qu'il est d'une taille mé-
» diocre, entouré de cinq ou six jeu-
» nes arbres de son espèce, & qu'on
» ne voit près de lui aucune plante,
» aucun arbrisseau. La terre qui le

» produit eſt brunâtre, pleine de cail-
» loux, & couverte de débris de ca-
» davres.... On ne trouve aucune
» créature vivante à ſept ou huit mille
» de diſtance de l'arbre. On aſſure
» que les eaux n'y nourriſſent aucun
» poiſſon; qu'on n'y trouve ni rats,
» ni ſouris, ni vermine; que les oi-
» ſeaux, qui approchent trop près
» de cet arbre, ſont atteints par ſes
» émanations, tombent & périſſent;
» des criminels, dans leur retour, en
» ont vu tomber à leurs pieds, &
» en ont apporté au vieux Prêtre
» Malay.

La gomme qui diſtille de cet arbre mortel eſt le poiſon le plus ſubtil & le plus dangereux. L'Auteur en a vu l'effet ſur treize concubines de l'Empereur qui avoient été convaincues d'infidélité & condamnées à mort. » On avoit dreſſé trois poteaux d'en-
» viron cinq pieds de haut; on y
» attacha les coupables, le ſein dé-
» couvert. Elles demeurèrent quelque
» temps dans cette ſituation, juſqu'à
» ce que le Juge eût donné le ſignal
» au bourreau. Celui-ci tira une

» lancette à peu près semblable à celle
» du maréchal ; il piqua, avec cet inf-
» trument trempé dans la gomme de
» l'Upas, le sein de ces malheureuses ;
» il les eut percées toutes en deux
» minutes. Elles éprouvèrent un trem-
» blement suivi de convulsions, &
» elles expirèrent dans une terrible
» agonie, demandant pardon à Dieu
» & à *Mahomet*. Six minutes après
» l'exécution, aucune d'elles n'exif-
» toit. Je vis sur leurs corps des ta-
» ches livides ; leur visage étoit enflé,
» leur teint étoit bleu, leurs yeux
» étoient jaunes.

Tout homme d'un rang distingué porte une dague, ou une autre arme trempée dans cette gomme. Dans les temps de guerre les Malays s'en servent pour empoisonner les eaux. Cette ruse barbare fit périr, dans la dernière guerre, la moitié de l'armée hollandoise.

Je suis le recueil, Monsieur, & je passe rapidement à d'autres objets. Il s'agit maintenant d'*Erinne*, amie de *Sapho* : elle n'avoit que dix-neuf ans ; elle étoit célèbre par les graces

de ſon eſprit ; elle alloit allumer le flambeau de l'hymenée, quand la mort la ravit aux Muſes & à ſon jeune époux. Il ne reſte de cette aimable perſonne que quelques petites pièces qui annonçent beaucoup de délicateſſe. Je ne vous citerai que celle-ci ſur le portrait d'une jeune fille.

» Des mains legères ont tracé
» cette image. Oh ! divin *Promethée !*
» l'homme égale ton adreſſe. Quel
» que ſoit l'auteur de ce portrait,
» qu'il lui donne la voix, & c'eſt
» *Agatharchis*.

On ignore, eſt-il dit dans une remarque qu'on lit au bas de cette tratraduction, *quel étoit cet Agatharchis ?* J'ignore moi-même comment on a pu faire une pareille bevue. Qui ne voit pas que *Agatharchis* eſt le nom de la jeune fille dont *Erinne* vante le portrait ?

Outre ces petites pièces que les anciens appelloient épigrammes, *Erinne* avoit compoſé un poëme de trois cens vers, intitulé *le fuſeau*, & qui eſt entièrement perdu. Les Poëtes les plus fameux de ſon temps, *Antipater*,

Léonidas, *Asclepiade*, &c. &c., ont célébré ses talens & pleuré sa perte.

L'histoire d'*Opsinous*, tirée de l'*Aventurier*, ouvrage anglois dans le genre du spectateur, montre parfaitement bien les excès & les égaremens dans lesquels donne nécessairement tout homme qui perd de vue les principes d'honnêteté, de morale & de religion. Elevé d'abord par un Curé respectable, *Opsinous* aimoit la vertu & la pratiquoit. Son esprit étoit aussi heureusement cultivé que son cœur, & on pouvoit croire qu'il feroit un jour honneur à l'église, qui étoit l'état auquel son précepteur le destinoit. Mais un procureur, parent de son père, étant venu voir ce dernier, détruisit ces heureuses espérances. Il le fit consentir à lui donner son fils pour être clerc chez lui, & il emmena le jeune homme à Londres. Le procureur n'avoit ni mœurs, ni religion. Ses discours, ses exemples, ses railleries, qui d'abord faisoient fremir *Opsinous*, finirent par le corrompre. Il devint un impie & un libertin déterminé. Digne

élève de son nouvel instituteur, il tourna contre lui même les armes qu'il lui avoit fournis. Le Procureur avoit une jeune fille, aimable, vertueuse. *Opsinous* la débaucha & lui donna la mort, en voulant arrêter, par les voies les plus criminelles, les suites de son libertinage. Il eût pu l'épouser ; la jeune fille l'en prioit ; mais la chaîne du mariage eût été trop pesante pour une ame aussi corrompue. Convaincu d'avoir causé sa mort, *Opsinous* est arrêté, &, pour éviter le supplice qu'il a mérité, il s'empoisonne lui-même. » Je reçois, » dit-il, la visite du bon vieillard, » qui le premier m'apprit à prier & » à espérer dans la divinité ; mais il » ne peut que gémir sur la perte de » cet espoir que rien ne sçauroit ra» nimer. Je ne puis plus prier avec » confiance ; mon ame n'est que » doute, terreur & confusion. Je ne » fais rien, si ce n'est que j'ai rendu » inutile la clémence de mon juge, » & que les ombres d'une nuit éter» nelle, un sommeil sans fin, où des » gouffres d'un feu toujours brûlant

» m'attendent. En vain mon ame frémit & se révolte à cette idée, le
» trouble de mes pensées l'augmente,
» & bientôt je ne serai plus.

Dans une dissertation sur les trois unités dramatiques, le célèbre *Metastase* cherche à rompre une partie des entraves que les critiques ont données jusqu'ici à l'art de la tragédie & de la comédie. Trop de rigueur sans doute pour l'observation de ces loix pourroit quelquefois nuire au génie & l'empêcher de se développer. Mais une trop grande liberté pourroit aussi dégénérer en abus. Selon le Poëte italien, *Aristote* n'a jamais prétendu établir cette unité métaphysique de temps, de lieu, d'action qu'exigent certains rigoristes, les Grecs eux-mêmes ne l'ont point observée, & l'expérience apprend qu'elle ne peut être que préjudiciable aux heureux effets de l'art. Quoique *Métastase* ait montré beaucoup d'esprit dans cette dissertation, ses raisonnemens sont souvent plus spécieux que solides, & peuvent plutôt éblouir que convaincre.

Aristote dit, *que la tragédie tâche*;

autant qu'il est possible, de renfermer son action dans une révolution de soleil ou de s'en écarter peu. Certains critiques ont prétendu qu'il ne s'agissoit ici que du temps que le soleil étoit visible, & *Métastase* l'étend beaucoup plus loin. Sans quoi, dit-il, le temps donné à l'accomplissement de l'action théâtrale seroit plus long en été qu'en hyver, & pour en régler la durée, selon la position plus ou moins septentrionale des climats, il faudroit que les poëtes sçussent prendre la hauteur du pôle aussi-bien que les pilotes. La réponse est plaisante, mais elle élude plutôt la difficulté qu'elle ne la résoud. S'il s'agit en effet ici seulement de la durée d'un jour; on doit la fixer à douze heures; & s'il s'agit de la révolution entière du soleil, elle renferme vingt-quatre heures. Le mal est que quand on demande à *Métastase* lui-même quelles bornes il prétend donner à l'action, il ne répond point d'une manière positive, & cependant il faut convenir d'un terme. » Je ne » crois, dit-il, ni utile, ni vraisem- » blable, ni nécessaire de réduire les

» actions théâtrales à l'indivisibilité
» d'un point mathématique, mais on
» n'en doit pas conjecturer que, pas-
» sant à l'extrémité contraire, j'ac-
» corde au drame l'étendue infinie
» des espaces ». Mais enfin que lui accordez-vous ? Puisque vous n'en dîtes rien, je crains bien que vous n'accordiez beaucoup trop : car en deçà de *l'étendue infinie des espaces imaginaires*, combien ne peut-on pas encore s'égarer ?

L'Auteur italien cite des pièces grecques & latines où les unités ne sont pas très-respectées, & il en conclut que les Grecs eux-mêmes, dont les critiques s'étayent pour confirmer leur opinion, ne tenoient pas, comme ceux-ci le prétendent, fortement à ces règles. La conclusion n'est pas juste. Tout ce que les exemples, qu'apporte *Métastase*, prouvent, c'est que ces piéces sont défectueuses, & ce ne sont pas les défauts des anciens qu'on a jamais proposé d'imiter, mais leurs beautés. Parce qu'il y a duplicité d'action dans les *Horaces* de *Corneille*, pourroit-on en conclure un

jour que nous ne regardions pas l'unité d'action comme essentielle à la tragédie, & que *Boileau* ait avancé un paradoxe quand il a dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul
fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Métastase semble faire entendre que l'expérience de l'art peut seule en donner des idées justes, & qu'il n'y a que les Poëtes dramatiques qui soient en état de juger sainement de ses loix. Je crois au contraire que sans être Poëte comique ou tragique, il est très-possible de connoître & de sentir les beautés & les défauts d'une pièce quelconque. N'est-ce pas en effet ce goût, cette connoissance du public éclairé qui met le sceau aux ouvrages de théâtre, & qui les fait parvenir à l'immortalité? Si les Auteurs dramatiques récusent comme incompétentes les observations des critiques, non auteurs jurés, quel cas peuvent-ils faire des éloges & des applaudissemens qu'on leur accorde? Je ne crois cependant

pas qu'ils les aient jamais rejettés, ſous prétexte que leurs admirateurs ou leurs panégyriſtes, n'étant point Poëtes tragiques de profeſſion, ne devoient avoir aucune connoiſſance de l'art.

Vous aurez bien mauvaiſe idée, Monſieur, de *Thomas Inkle*, & vous verſerez peut-être quelques larmes d'attendriſſement, quand vous aurez lu la lettre de *Yarico*, jeune Indienne, à cet homme barbare & dénaturé. C'eſt ce trait qui paroît avoir fourni à M. de *Champfort*, ſa petite comédie de *la jeune Indienne*. Mais le dénouement de la lettre n'eſt pas le même que celui de la pièce. Ce malheureux *Inkle* qui devoit la vie à cette jeune fille, ayant quitté l'iſle où il avoit été jetté, emmena avec lui ſa bienfaitrice. Arrivé à la Barbade, pour prix des ſervices qu'elle lui avoit rendus, il la vendit. Cette jeune infortunée crut l'attendrir en lui déclarant qu'elle étoit enceinte d'un enfant dont il étoit le père; l'exécrable *Thomas* profita de cet aveu pour la vendre plus cher.

La lettre qu'*Yarico* eſt ſuppoſée lui écrire eſt pleine de ſentiment; elle fait

honneur à M. *Hoeuff*, Hollandois qui l'a composée en latin, & n'en fait pas moins au Traducteur. « Sois heureux, » dit-elle à la fin de sa lettre à son per- » fide amant, je ne puis pas assez ou- » blier mon amour, pour charger ta » tête d'imprécations. Pourquoi con- » jurerai-je les vents & les flots? Tes » remords seront ton supplice; ils dé- » chireront continuellement ton cœur; » des spectres horribles te poursui- » vront par-tout; mon image te re- » prochera sans cesse tes mille par- » jures, & troublera le repos de tes » jours & de tes nuits; je te le prédis; » tu voudras alors me racheter, quel- » que prix qu'il en coûte, & la mort » aura terminé mes peines ».

Enfin, Monsieur, ce recueil est terminé par la vie de *Cowley*, traduite de l'Anglois, de *Samuel Johnson*. *Cowley* est un des auteurs Anglois qui a le plus contribué à faire naître dans la Grande-Bretagne le goût des Lettres; il s'est exercé dans presque tous les genres de poësie. S'il a laissé des progrès à faire à la versification, il a aussi laissé de bons modèles dont

ſes ſucceſſeurs ont profité. Il naquit en 1618, & étoit contemporain de *Milton*. Il a donné entr'autres ouvrages un Poëme épique intitulé, la *Davideide*, où l'on trouve de l'imagination, mais un ſtyle beaucoup trop négligé, ainſi que dans la plupart de ſes Poëmes. Il n'en eſt pas de même de ſes ouvrages en proſe, qui ſont écrits avec beaucoup de pureté & de naturel.

Ces mêlanges, comme vous voyez, Monſieur, ſont agréables & inſtructifs, & l'on ne peut que former des vœux pour leur continuation. Ils ſont dédiés à M. *Lenoir*, Lieutenant Général de police; le nom de ce Magiſtrat éclairé eſt un préjugé favorable pour le ſuccès de cette entrepriſe.

Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

Traité du choix & de la méthode des Etudes, par M. l'Abbé Fleury; *nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de plus d'un tiers, d'après un manuscrit de l'Auteur nouvellement recouvré, avec un supplément contenant une Lettre à M. l'Evêque de Metellopolis, Vicaire Apostolique de Siam; un Mémoire pour les Etudes des Missions orientales, &c. A Nismes, chez* Pierre Beaume, *Imprimeur-Libraire; & se trouve à Paris, chez* Belin, *Libraire, rue S. Jacques.* 1784. *Avec Approbation & Privilège du Roi.*

LE traité que je vous annonce, Monsieur, est connu de tout le monde ainsi que son illustre Auteur. Il est le

fruit de vastes connoissances & l'ouvrage d'un homme infiniment habile à enseigner ce qu'il savoit. Les préceptes arides y sont exposés avec une clarté, une simplicité, une vérité tout-à-fait intéressantes. L'agrément & la justesse y sont réunis par un rare alliage, & y font aimer tout-à-la-fois & l'étude & le maître. Aussi cet ouvrage fut-il accueilli avec bien de l'empressement, & depuis son succès ne s'est jamais démenti. Plusieurs éditions qui en ont été faites en sont autant de preuves; mais je vous annonce, Monsieur, la plus intéressante de toutes, une édition augmentée de plus d'un tiers, grace à la découverte d'un manuscrit beaucoup plus ample que ceux que l'on connoissoit. C'est un vrai trésor que l'on vient de trouver & dont on fait part au public. Ce ne sont point là de ces œuvres posthumes que grossit l'avidité des éditeurs; ce ne sont point de ces œuvres noyées dans des notes & des commentaires éternels; c'est véritablement un supplément précieux qui en développant un traité déjà si

utile

utile, le rend plus instructif encore. Déjà les Editeurs des œuvres de l'Abbé *Fleury* avoient joint ce nouveau traité à la collection de ses opuscules, sous la forme de l'in-8°.; mais pour satisfaire les acheteurs, & surtout en faveur des écoliers, ils en donnent aussi une édition in-12, attention dont nous ne pouvons que leur sçavoir gré : on ne peut trop mettre de pareils ouvrages à la portée de tout le monde & particulièrement de la jeunesse. N'attendez pas, M., que je vous marque précisément en quoi ce traité est augmenté; ces développemens sont répandus dans tout l'ouvrage : plusieurs articles sont plus étendus, de temps en temps on rencontre des idées nouvelles, mais pour mieux reconnoître le mérite de ce supplément, il faut lire soi-même l'ouvrage.

Il m'est plus aisé de vous rendre compte d'un autre supplément ajouté encore à cette édition nouvelle, & qui est vraiment tout neuf. C'est un *Mémoire pour les Etudes des Missions Orientales*, précédé d'une *Lettre à*

Monseigneur l'Evêque de Métollopolis, (Lanneau) Vicaire Apostolique de Siam, auquel le mémoire est adressé. Le début, en donnant une idée du plan de ce mémoire, vous fera connoître en même temps avec quelle simplicité l'Auteur entre en matière.

» Il faut commencer par vous dé-
» faire de tous les préjugés que vous
» avez apportés d'Europe, & voir en
» chaque partie des études, ce qu'il
» y a de naturel, d'essentiel & de
» vraiment utile : pour le reste, au
» contraire, il faut vous appliquer à
» connoître les préjugés de ceux que
» vous voulez instruire, afin d'en pro-
» fiter autant qu'il vous sera possible,
» vous mettant dans leur place & en-
» trant dans leurs idées. Pour les
» amener à vous, vous devez faire
» plus de la moitié du chemin. Or,
» comme votre établissement à Siam
» n'a pas seulement pour but la con-
» version du peuple de Siam en par-
» ticulier, mais celle des peuples
» voisins, de Pegou, de Laos, du
» Tonquin, de la Cochinchine & de
» la Chine même, & encore princi-
» palement & immédiatement l'ins-

» truction de ceux d'entre les nou-
» veaux chrétiens que vous jugerez
» capables d'être ordonnés prêtres
» pour leur pays ; vos vues doivent
» être fort étendues, & vous devez
» vous appliquer aux connoiſſan-
» ces qui peuvent ſervir à la con-
» verſion de toutes ces nations dif-
» férentes, ce qui ſera d'autant plus
» facile, qu'elles ont, autant que je
» puis connoître, des principes com-
» muns entr'elles.

Enſuite l'Auteur paſſe en revue les différentes ſciences & marque juſqu'à quel point, & avec quels ménagemens il faut les communiquer aux Néophites. Il ne juge pas qu'il ſoit prudent ni néceſſaire de leur mettre entre les mains les Poëtes latins ; propres à leur donner de mauvaiſes impreſſions, & comme ils n'ont beſoin du latin que pour la religion, il eſt d'avis qu'on ne leur faſſe connoître que les Pères de l'Egliſe & la Bible vulgate. Tout ce qu'il dit ſur la Philoſophie eſt plein de ſens & de raiſon, & mérite d'être lu tout entier dans l'ouvrage même. Il exhorte beaucoup les

Missionnaires Orientaux à s'instruire de la physique, pour être à portée de convaincre d'ignorance les Telepoins & autres Docteurs idolâtres, & montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses religions. C'est avec le même esprit de justesse & de modération qu'il parle de la *Théologie*, de la *Théologie morale*, & de l'*Histoire*. Après avoir discuté tous ces points, il indique le moyen de refuter les principaux sophismes des idolâtres, sçavoir ceux-ci : *toutes Religions sont bonnes ; il ne faut pas raisonner sur la Religion ; les biens & les maux suivent le mérite* : il finit par préparer les Missionnaires à deux points importans, *les âmes des bêtes & la destinée*, & montre comment il faut s'y prendre pour les traiter avec succès. En un mot, ce mémoire est extrêmement utile, non seulement aux Missionnaires Orientaux, mais à ceux de l'occident, qui souvent ne rencontrent pas moins d'obstacles ni d'incrédulité.

Les quatre pièces qui terminent le volume ne sont pas nouvelles & se trouvoient dans les éditions précé-

dentes. Les premières ſont deux pièces de poëſie latine adreſſées, l'une à M. *Leſebvre - d'Ormeſſon*, Intendant de Lyon. Les deux dernières ſont un diſcours ſur *Platon*, où ce philoſophe eſt jugé avec un peu de complaiſance peut-être, ſans pourtant que ſa fauſſe humilité, la licence de quelques détails & ſon ignorance en phyſique y ſoient diſſimulées; & enfin, un fragment traduit du même *Platon*, où il fait parler *Socrate* ſuivant ſon uſage, dialogue propre à faire connoître le maître & le diſciple, & à juſtifier les éloges de M. l'Abbé *Fleury* ſur le ſtyle & la dialectique de *Platon*.

Vous voyez, Monſieur, que ce petit volume in-12 contient beaucoup de choſes, & que nous devons ſçavoir gré aux éditeurs qui ont ſçu raſſembler ces précieux manuſcrits & en compoſer une collection auſſi intéreſſante. Heureux! ſi l'on pouvoit ainſi retrouver ſouvent des manuſcrits de certains auteurs, pour nous dédommager de tant de frivolités nouvelles que chaque jour voit éclorre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Vies des plus célèbres Marins. Vies du Capitaine Caſſard, *& du Capitaine* Paulin, *connu ſous le nom de Baron* de la Garde; *par M.* Richer, *Auteur de pluſieurs ouvrages de littérarature. Prix 1 liv. 10 ſols broché. A Paris, chez* Belin, *Libraire, Saint Jacques, près S. Yves.* 1785. *Avec approbation & privilége du Roi.*

MONSIEUR *Richer* pourſuit toujours ſa noble entrepriſe & vient d'orner ſa galerie de deux nouveaux tableaux qui ne dépareront point la collection. Moins célèbres peut-être que *Jean Bart*, *Ruiter & Duguai-Trouin*; *Caſſard* & le Baron *de la Garde* ſont dignes d'être mis au nombre des illuſtres Marins, & ce ſont deux exemples de plus faits pour piquer l'ému-

lation de ceux qui ſe deſtinent à la même carrière. L'auteur a joint ces deux vies enſemble, parce qu'une ſeule n'auroit pas ſuffi pour faire un volume ; il a commencé par celle du Capitaine *Caſſard*.

Elle reſſemble, à peu de choſe près, à celle de tous les braves Marins ; formé par la nature, commencer par des priſes, des exploits, attaquer avec deux vaiſſeaux toute une eſcadre, s'emparer de riches convois, préſerver toute une flotte marchande, prendre d'aſſaut des villes maritimes, des isles tout entières ; c'eſt ce qu'ont fait les *Dugai-Trouin*, les *Jean Bart*, les *Ruiter* ; c'eſt ce qu'a fait *Caſſard*. Mais ce qui le diſtingua d'eux, ce fut le ſort qui l'attendoit : importun, impatient, & même dur, en demandant juſtice, il bleſſa le Miniſtre qui le fit renfermer dans une citadelle, où il mourut. Ce qui ſuit aide un peu à rendre raiſon d'un pareil traitement.

« *Caſſard* ne paroiſſoit jamais de-
» vant le Miniſtre que pour ſe plain-
» dre. Ce n'étoit point l'intérêt qui le
» guidoit : mais il regardoit le refus

» qu'on faiſoit de lui rendre juſtice
» comme une injure qui terniſſoit la
» gloire de ſes actions : il étoit tou-
» jours triſte, rêveur, & la dureté de
» ſon caractère augmentoit de jour en
» jour ».

Cette humeur, jointe à ſon extérieur négligé, & à une figure très-commune, le laiſſoit ſans conſidération ; le trait ſuivant en eſt la preuve :

« Un jour que Duguai-Trouin étoit
» dans l'antichambre du Roi, où il
» ſe promenoit avec pluſieurs Sei-
» gneurs, il apperçut un homme qui
» étoit à l'écart, & dont l'extérieur
» annonçoit la misère. Il l'examine
» avec attention ; reconnoît *Caſſard.*
» Il quitte auſſi-tôt les Seigneurs qui
» l'environnoient, va joindre *Caſſard* ;
» l'embraſſe & cauſe avec lui près de
» trois quarts d'heure. Les Seigneurs
» étonnés, lui demandèrent qui c'é-
» toit. Il leur répondit : *c'eſt le plus grand*
» *homme de mer que la France ait à pré-*
» *ſent ; c'eſt Caſſard ; je donnerois toutes les*
» *actions de ma vie pour une des ſiennes.*
» Ce trait d'hiſtoire eſt bien glorieux
» pour Duguai-Trouin, qui abbaiſ-

» soit pour élever un rival de gloire.
» *Il n'est pas connu ici*, ajouta-t-il,
» *mais il est craint & redouté chez les Portugais, chez les Anglois & les Hollandois, dont il a ravagé les possessions en Afrique & en Amérique : avec un seul vaisseau, il faisoit plus qu'une escadre entière* ».

Antoine Escalin, dit le Capitaine *Paulin*, connu depuis sous le nom de *Baron de la Garde*, illustre par les mêmes talens & le même courage, eut un sort différent. Né de la plus basse extraction, il parvint aux plus grands honneurs. Il avoit fait oublier le nom d'*Escalin* par les exploits du Capitaine *Paulin* : depuis ce nom fit place à celui du Baron *de la Garde*, & le Baron *de la Garde* fut décoré de la dignité de Général des galères, où il eut le Marquis d'Elbœuf pour successeur. Il n'étoit point déplacé à la cour comme *Cassard*.

« *Paulin* se rendit à Fontainebleau où
» la renommée avoit souvent vanté son
» courage & sa valeur. La beauté de
» sa figure, l'élégance de sa taille, la
» noblesse de son maintien, de ses gest-

» tes, étonnèrent les courtisans ; tout » le monde l'admiroit ; les femmes ne » se lassoient point de le regarder. Il » faisoit plus de conquêtes sans armes » au milieu de la cour, qu'il n'en avoit » fait à la tête des soldats ».

Si son extérieur étoit prévenant, son humeur étoit douce & haute : aussi fut-il jugé l'homme le plus propre à négocier une alliance avec Venise & le Grand Seigneur. Cette négociation sur-tout étoit fort délicate, parce que la Porte étoit piquée contre François I ; mais le Baron de la *Garde* vint à bout de l'appaiser, & en obtint des secours contre l'Empereur : *Dragut*, élève de *Barberousse*, vint avec une flotte faire une utile diversion, & auroit fait bien plus sans l'insatiable avarice qui le dévoroit : l'amitié que *Dragut* portoit au Baron *de la Garde* le fit soupçonner de pencher vers le Mahométisme ; mais il s'en justifia trop bien par les cruautés inouies qu'il exerça contre les malheureux Vaudois. C'est une tache dans sa vie ; d'ailleurs couverte de gloire, & terminée par un exploit à l'âge de quatre-vingt ans.

Je ne puis mieux finir son histoire qu'en rapportant les termes du naïf *Brantome*.

« Enfin, il est mort, ayant laissé » plus d'honneur à ses héritiers que de » biens, & à l'âge de plus de quatre-» vingt ans, & si ne se montroit trop » vieux, retenant encore quelque belle » & bonne grace & apparence du passé » qui le faisoit fort admirer de tout le » monde, avec les beaux contes du » temps passé, de ses voyages, de ses » combats, qui ont été si fréquens, » & assidus, que les mers de France » & d'Espagne, d'Italie, de Barba-» rie, de Constantinople & du Levant » en ont longuement raisonné ».

« Quant à moi, encore qu'il me fit » perdre une fois un butin de douze » mille écus qu'un navire que j'avois » en mer m'avoit fait, & ne le trou-» vant de bonne guerre ni de prise, » me le fit rendre, dont il me fit » force excuse; j'indiquerai à jamais » ses vertus, si dirai-je encore ce mot » de lui, comme je le lui ai oui-dire, » & d'autres avec moi; (car il ne s'en » taisoit point, & en faisoit gloire)

» qu'étant extrait de bas lieu.... Il
» servit un Caporal l'espace de deux
» ans, qui, le voyant de bonne vo-
» lonté, lui donna l'arquebuse, le
» fit si bon soldat qu'il parût toujours
» pour tel; puis il fut Enseigne &
» Lieutenant, & puis Capitaine. Ah!
» qu'il s'est vu sortir de bons soldats
» de ces goujats.

Ce volume, Monsieur, mérite les mêmes éloges que les précédens. C'est une très-heureuse idée que celle de nous donner la collection des vies des célèbres marins, & nul n'étoit plus digne que M. *Richer* de l'exécuter.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Panégyrique de Sainte Thérèse, Réformatrice du Carmel, prononcé dans l'Eglise des Carmelites de S. Denis, le 15 Octobre 1784; dédié à Madame Louise de France, *par M. l'Abbé* du Serre-Figon. *A Paris, chez* Lesclapart, *Libraire de* Monsieur, *frère du Roi, pont Notre-Dame,* & Berton, *rue Saint Victor.*

N'ALLEZ pas confondre l'ouvrage que je vous annonce avec ces discours que la seule piété enfante, & que le bon goût désavoue. Je n'ai pas lu tous les Panégyriques de *Sainte Thérèse*; mais je doute beaucoup qu'il y en ait un qui soit mieux écrit que celui-ci, où cette ame sublime, ses lumières, ses œuvres spirituelles, son zèle, son ardent amour pour Dieu, la réforme

du Carmel, soient présentés plus en grand; & peints avec des couleurs plus fidelles. Frappés, dit l'auteur, des grandes choses que le Seigneur a faites pour *Thérèse* & par *Thérèse*, nous ne pouvons lui refuser un rang distingué parmi les martyrs dont elle a retracé les épreuves & les vertus; & parmi les fondateurs des sociétés religieuses, dont elle a renouvellé les succès. Ce plan, qui me paroît neuf, est rempli de manière à ne laisser rien desirer. Maître de sa matière, le Panégyriste a su triompher de toutes les difficultés qu'offroit un sujet si difficile à traiter dans un siècle où l'on ne croit pas aux révélations, où les vertus contemplatives, dédaignées, sont l'objet d'un mépris insultant, & où l'on voudroit voir tous les monastères changés en manufactures. Que leurs superbes détracteurs lisent ce discours, & ils seront tentés de se réconcilier avec les couvens, & même avec la contemplation la plus sublime. Ces dons extraordinaires, qu'on regarde trop souvent comme les fruits d'une imagination exaltée & d'un pieux de-

lire, s'y montrent avec des caractères frappans de vérité. La martyre Sainte *Therèse*, victime de l'amour divin, occasionnoit des détails nécessaires d'acetisme & de spiritualité, qui n'auroient pas été du goût de tous les lecteurs : vous trouverez ces endroits relevés & embellis avec beaucoup d'art, par le contraste des mœurs régnantes. Ainsi, à l'occasion des romans, pour lesquels la jeune *Therèse* avoit un goût passionné, l'Auteur fait l'observation suivante : » Ces romans » qu'elle ne se pardonnoit pas d'avoir parcourus, n'étoient guere que » l'histoire emphatique des hauts faits » de ces anciens & braves Chevaliers » qui avoient quelque chose d'héroïque » jusques dans leurs foiblesses. » Cette grandeur gigantesque, cet » héroïsme exagéré qu'on y peint, » pouvoient exalter le courage & faire » des héros ; tandis que la plûpart » de nos productions romanesques, » peintures trop vraies de nos mœurs » efféminées & corrompues, ne servent qu'à rapetisser, qu'à dégrader » les hommes, & à les familiariser

» toujours plus avec la dépravation.
» Ces lectures, ces entretiens, ces
» amusemens qui coûtèrent tant de
» pleurs à *Thérèse*, qu'étoient-ils en
» comparaison du ton de liberté qui
» règne dans les cercles, dans les
» écrits, & sur les théâtres les plus
» accrédités de cette Capitale; où la
» licence générale invoque la licence
» des écrivains, occasionne l'abus des
» lumières, la prostitution des arts,
» des talens; où les cœurs blasés,
» apathiques, à force de jouissances
» & d'excès, semblent avoir besoin
» pour être réveillés, que l'irreligion
» soit toujours plus sacrilège dans ses
» blasphêmes, la satyre plus hardie
» dans ses sarcasmes; que nos specta-
» cles, qui auroient fait rougir les
» habitans eux-mêmes de ces villes
» païennes où la volupté avoit des
» temples & des autels, soient tou-
» jours plus indécens, plus cyniques,
» & que le vice, dont autrefois une
» gaze légère voiloit en partie les
» horreurs, se montre avec toute sa
» séduction, pour ne pas dire avec
» toute son effronterie.

Ce morceau peut vous donner une idée de la diction de M. l'Abbé du Serre-Figon. Le ton en est excellent & se fait remarquer par la correction, l'élégance, le coloris, la netteté & l'énergie. L'on voit par-tout un goût sain; souvent de l'élévation, mais sans emphase & sans tours de force; quelquefois une petite teinte de philosophie, mais de la bonne, & qui s'allie avec la philosophie chrétienne. Voulez-vous un trait sublime? Voyez de quelle manière est peint le recueillement qui règne au Carmel! Le silence, l'ame de la vie intérieure, leçon favorite dont retentissent une des plus célèbres écoles de la philosophie ancienne, le silence, à qui les enfans de Bruno, & les disciples de Rancé doivent en grande partie ces prodiges de vertus dont leurs édifiantes solitudes sont encore les théâtres, n'y est presque interrompu que par les gémissements & les soupirs de l'amour divin. Ce n'est pas le silence des tombeaux, puisque les louanges du Seigneur ne se font point entendre dans l'empire de la mort. Il a, si j'ose ainsi parler,

quelque chose de ce silence auguste que gardoit la divinité, lorsque durant les siècles antérieurs à la création, son unique soin étoit de se contempler elle même. Par cette contemplation féconde, produisoit en lui, comme il ne cesse de produire encore, cette parole intérieure que nous nommons le *verbe* : & l'âme religieuse, en méditant, en réfléchissant sur elle, enfante des pleurs, des pensées d'un ordre surnaturel ; fait naître l'homme nouveau, un être céleste & divinement régénéré.

Voilà un morceau de la plus grande force, & que *Bossuet* certainement n'auroit pas dédaigné.

Vous aimerez aussi la manière dont l'Auteur venge les vertus religieuses & contemplatives, taxées d'inutiles par la philosophie du jour : il est donc inutile, s'écrie-t-il, qu'en contemplant la beauté infinie, l'âme s'épure, s'enflamme aux rayons du soleil de justice ; & que s'élevent au-dessus de cette atmosphère terrestre, imprégnée des vapeurs infectes des passions, elle remonte à la source de

ſon être & reſpire l'air pur de la cité de Dieu ! .. Il eſt inutile que l'homme, cet aſſemblage de toutes les calamités, puiſe dans l'oraiſon le ſaint enthouſiaſme qui charme les plus grandes douleurs, rend inſenſible aux diſgraces, aux humiliations ; & par le ſpectacle des Cieux ouverts comme au premier martyr, changé en lits de roſe, & des torrens d'amertume en ſource de délices ! Il eſt inutile, &c. L'on admire : l'on encenſe avec raiſon les vertus actives & ſociales : & l'on verroit d'un œil d'indifférence & de mépris les vertus religieuſes & contemplatives ! Quelle inconſéquence ! Mais ſans le ſecours de celles-ci, ce ſaint amour des hommes auquel vous prodiguez votre admiration, ou plutôt cette hypocriſie d'humanité, ſe ſignalant par quelques traits fugitifs, ne ſera qu'un engouement éphémère, une ſenſibilité factice & de parade, qui s'éclipſera avec autant de rapidité que les autres modes nouvelles. Quoi qu'on en diſe, la sève qui répand la vigueur dans tous les membres de la ſociété, qui fait cir-

culer par mille canaux la vie & la fraicheur dans le corps politique, c'est moins cette bienfaisance humaine dont l'égoïsme, son grand ennemi, ne peut manquer d'épuiser ou d'affoiblir la source, que la charité chrétienne qui s'excite & s'enflamme au feu de l'oraison. Otez cette sève vivifiante, l'arbre antique, dont l'ombre hospitalière offroit au voyageur fatigué un asyle favorable, se dessèche, languit & meurt.

D'ailleurs n'est-ce pas aux vertus contemplatives & religieuses qu'on doit ces monumens de bienfaisance dont les diverses nations s'enorgueillissent? les *Jean-de Dieu*, les *Thomas-de-Villeneuve*, les *Vincent-de-Paul* qui contribuèrent avec tant de succès à diminuer sur la terre la somme des maux, quels hommes étoient-ils? Des hommes d'oraison, &c.

Dans la troisième partie de ce panégyrique dont l'intérêt va toujours croissant, *Thérèse* est envisagée comme reformatrice d'un grand ordre. Le plan qu'on y dessine de ses institutions religieuses; ce qui est dit de son

courage héroïque, reglé par la ſageſſe & couronné des ſuccès les plus flateurs, eſt peut-être le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu au Carmel; & je ne ſuis pas ſurpris que la pieuſe Princeſſe qui en eſt la gloire & l'ornement, ait accueilli ce diſcours imprimé par ſes ordres, & qu'elle en ait accepté la dédicace. En louant la mère, le panégyriſte n'a pu s'empêcher de donner quelques éloges à la plus illuſtre de ſes filles. Mais outre que l'adulation ne s'y fait aucunement ſentir, ces louanges ne ſont point hors-d'œuvre & ſervent à confirmer ce que l'Auteur avoit avancé ſur les ſuccès toujours perſévérans de la Reformatrice. Nous avions déjà applaudi, dit-il, à cette femme forte, (Madame la Comteſſe de *Rupelmonde*) qui, après avoir été un modèle d'édification à la Cour, alla s'enſevelir au Carmel.... Mais le jour marqué par ce beau ſacrifice n'étoit que l'aurore de celui, où, pour venger plus ſolemnellement l'état religieux flétri, attaqué, dégradé de toutes parts, une victime bien plus illuſtre, (O

Thérèse, le beau moment pour vous dans le ciel ! vous voilà la mère de l'auguste fille de nos Rois !) une victime plus illustre s'est immolée sur le même autel, est descendue vivante dans le tombeau, non loin de ces mausolés superbes, où les ombres royales de ses aïeux semblent encore respirer sous le marbre, & vouloir, au milieu des triomphes de la mort, immortaliser leur antique grandeur. Quelle gloire pour le Dieu des vertus que ce grand holocauste ! Quel triomphe pour le Carmel ! &c.

Ce panégyrique est accompagné de notes intéressantes. J'ai remarqué entr'autres celle où les avantages de la charité chretienne sont balancés avec ceux que produit la bienfaisance humaine. Pour faire sentir tout ce que celle-là peut faire d'héroïque, l'Auteur s'appuie d'un exemple des plus convaincans & que nous avons sous les yeux. Sans nommer la généreuse Princesse, qui, à la très-grande satisfaction des malheureux & des amis de la religion, vient d'échapper à la mort, il l'a désignée par des traits si

fideles, qu'on ne peut y méconnoître Madame la Comteſſe de *Marsan*.

Cet ouvrage n'eſt pas le coup d'eſſai de M. l'Abbé du *Serre-Figon* : il avoit payé il y a cinq ou ſix ans à la Viſitation le même tribut qu'il vient d'offrir au Carmel, je veux dire, qu'il avoit publié l'éloge de Sainte *Chantal*, qui fut applaudi dans tous les papiers publics, & dont nous nous empreſsâmes de rendre compte dans ces feuilles. Si l'Auteur a beaucoup de diſcours de cette force, ils peuvent figurer, j'oſe le dire, avec tout ce que l'éloquence de la chaire a produit de meilleur dans ces derniers temps.

Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

Remarques d'un François; ou Examen impartial du Livre de M. Necker, *sur l'administration des Finances de France, pour servir de correctif & de supplément à son ouvrage. A Genève, & se trouve à Paris, chez* l'Editeur; *rue de Seine, fauxbourg S. Germain, & chez les Marchands de Nouveautés. Prix 2 liv. 8 sols.*

L'AUTEUR, dans son introduction, rend justice aux vertus & aux talens de M. *Necker*, il paroît très-éloigné de vouloir lancer les traits d'une critique amère contre un homme consacré en quelque sorte par l'estime publique.

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pillule.

En effet, il semble détruire, dans l'ouvrage, les éloges donnés dans sa préface.

préface. Il fait à M. *Necker* les reproches les plus graves ; il le blâme presque en tout; & presque jamais il ne verse sur les plaies de la critique le beaume de la louange.

Je ne suis point assez financier pour suivre l'adversaire dans tous ses raisonnemens, mais je suis assez philosophe pour sentir & pour démontrer la vérité de certains principes qui ont servi de base au livre de M. *Necker*, & que l'Auteur de *l'examen impartial* paroît mettre au nombre des erreurs.

Dans les Monarchies, comme dans les Républiques, l'excessive inégalité des fortunes est la source des plus grands désordres. Elle rend une partie de la nation esclave de l'autre ; elle ruine l'état par un luxe insensé ; énerve les esprits & les ames, en corrompant les mœurs : M. *Necker* est-il blâmable de vouloir diminuer cette inégalité. Je n'examine point s'il s'est trompé dans les moyens qu'il a proposés ; mais il falloit du moins louer son intention & reconnoître la justesse de ses principes.

On l'accuse d'avoir ignoré absolument la constitution de la Monarchie françoise, comme s'il étoit probable que l'Auteur de *l'Eloge de Colbert*, & du livre sur les finances, qui annonce tant de connoissances & de lumières, une philosophie si profonde, put ignorer une partie aussi importante & dont il est si facile de s'instruire. Mais on ne prouve pas qu'il soit essentiel à la constitution de la Monarchie françoise, qu'une petite portion de l'état opprime & écrase l'autre, qu'un petit nombre de riches insultent à la misère publique par des profusions extravagantes.

On lui fait un grand crime de parler en faveur des malheureux & des pauvres. Il est vrai que ce n'est pas là l'esprit de la finance : mais c'est l'esprit de l'humanité, qui vaut un peu mieux. On va jusqu'à lui reprocher d'avoir voulu mettre des bornes à cette multitude de bienfaits qui, en satisfaisant la générosité du Monarque, épuisent le trésor public, & qui, pour donner le superflu à quelques particuliers, ôtent au peuple le nécessaire. On pré-

tend que l'inconvénient qui résulte de cette prodigalité, est inhérent à notre constitution & qu'on ne peut y remédier sans altérer *la Monarchie & préparer sa ruine.*

Quand le livre de M. *Necker* offriroit quelques erreurs, quelques défauts d'exactitude, ce qui ne seroit point étonnant dans une matière aussi vaste & aussi compliquée, on n'en devroit pas moins le regarder comme un monument précieux d'humanité & de zèle pour le bien public. Aucun écrivain, depuis le vertueux *Fenelon*, n'a plaidé avec plus d'énergie la cause des infortunés; aucun n'a mis dans un plus grand jour les funestes effets du luxe & de la disproportion des fortunes; aucun n'a mieux fait sentir la nécessité de l'économie, unique & infaillible spécifique des finances délabrées, sans laquelle on se ruine avec les plus sçavantes opérations, & l'on est pauvre au milieu des plus grands trésors.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

La vie de M. Bourdoise, *premier Prêtre de la Communauté de Saint Nicolas du Chardonnet. Seconde édition, revue, corrigée & abregée. A Paris, chez* Morin, *Libraire, rue Saint Jacques, à la vérité.*

CONTRE la coutume de la plûpart des auteurs, dont les secondes éditions sont toujours *considérablement augmentées*, celle-ci, Monsieur, a été considérablement abrégée. Il seroit à souhaiter qu'un exemple aussi sage fut souvent imité. La première édition de la vie de M. *Bourdoise* étoit trop circonstanciée & trop chargée de dates pour avoir un heureux succès. Cette seconde, plus libre & moins embarrassée de détails inutiles & minutieux, se fait lire d'un bout à l'autre avec plaisir.

Le caractère de M. *Bourdoise* a quelque chose de frappant. Cet homme, presque abandonné dès son enfance, obligé de servir dans sa jeunesse pour subsister, n'ayant qu'une foible teinture des lettres & de la théologie, a trouvé, dans son zèle & dans son courage, plus de ressources pour exécuter ses pieux projets, qu'une naissance & une éducation brillante n'en procurent souvent aux autres hommes. Né dans le temps de S. *Vincent-de-Paul*, & du Cardinal de *Bérulle*, le premier, fondateur des Missionnaires, connus sous le nom de S. *Lazare*; le second, instituteur de l'Oratoire, la gloire de ces deux illustres personnages n'a point éclipsé la sienne. Tandis que l'un formoit des apôtres pour instruire les habitans des campagnes, & l'autre, des prêtres sçavans pour dissiper l'ignorance du Clergé, M. *Bourdoise* s'occupoit des moyens de donner à l'Eglise des Ministres pieux & zélés, de rétablir l'honneur du culte divin, & de rendre aux autels cette majesté imposante qui résulte de l'ordre & de la pompe des cérémonies,

C'eſt dans ces vues qu'il a formé une communauté de prêtres attachée à la paroiſſe de Saint Nicolas-du-Chardonnet. Foible d'abord, elle s'eſt peu à peu aggrandie & fortifiée par l'activité de ce ſaint fondateur, & elle eſt devenue une des plus célèbres maiſons eccléſiaſtiques de Paris. Son zèle ne ſe bornoit pas à la Capitale. Il l'étendit ſur pluſieurs autres diocèſes où il étoit appellé par les Evêques pour travailler à la réforme du Clergé; ce qu'il fit partout avec ſuccès. C'étoit de ce côté qu'étoient dirigés tous ſes travaux. » D'autres ſans vous, » diſoit-il à un fameux Docteur, » travailleront au ſalut des fidèles, & » perſonne ne penſe à former de bons » Eccléſiaſtiques. Vous rendrez plus » de ſervice à l'Egliſe en formant un » ſaint prêtre, qu'en convertiſſant des » milliers de laïques, parce qu'un » prêtre animé d'un vrai zèle peut » contribuer au ſalut d'un peuple » infini «.

On lui doit l'établiſſement des Séminaires, où l'on éprouve la vocation

des jeunes Eccléſiaſtiques. C'eſt lui qui en a donné le modèle & l'exemple. Elevé pour la gloire de Dieu & le bon ordre du ſervice divin, ſa vertu intrépide ne connoiſſoit point ces ménagemens qui accordent dans les temples du Seigneur des diſtinctions flateuſes pour le rang ou le crédit. En voici un exemple bien frappant. » Un » jour Madame la Ducheſſe d'*Aiguil-* » *lon*, nièce du Cardinal de *Richelieu*, » vint entendre la meſſe à S. *Nicolas*; » ſes officiers placèrent ſon carreau » dans le ſanctuaire: M. *Bourdoise* le » prit auſſi-tôt & le porta hors du » chœur, en repréſentant d'une ma- » nière reſpectueuſe à cette Ducheſſe, » que la nef étoit la place des laïques. » M. le Cardinal de *Richelieu* qui le » ſçut, fut choqué de ce qu'on avoit » ainſi traité ſa nièce, & fit appeller » le ſaint prêtre. M. *Bourdoise* refuſa » d'abord d'y aller, en diſant qu'il » n'avoit point l'honneur d'être connû » de ſon éminence, & qu'aſſurément » on le prenoit pour un autre. On » l'avertit une ſeconde fois & on lui

» envoya même le carrosse dont il ne
» voulut pas se servir ; il partit sur
» le champ à pied, & on le fit en-
» trer dans le moment même qu'il
» parut. Comme il saluoit profondé-
» ment Son Eminence : est-ce donc
» vous, lui dit-elle, qui avez chassé
» ma nièce du chœur de votre église?
» Non, Monseigneur, lui répondit
» le zélé ministre des autels. Ne vous
» appellez-vous pàs *Bourdoise*, repli-
» qua M. le Cardinal ? Oui, Monsei-
» gneur, répondit encore M. *Bour-
» doise*. Eh ! c'est vous-même qui
» lui avez fait cet affront, reprit *M.*
» le Cardinal ? Pardonnez-moi, Mon-
» seigneur, dit M. *Bourdoise*. Et qui
» est-ce donc, lui demanda le Car-
» dinal ? C'est Votre Eminence, ré-
» pondit-il, ce sont tous les Prélats
» assemblés en Concile qui ont dé-
» fendu aux laïques, & sur-tout aux
» femmes d'entrer dans le chœur,
» afin que les Ecclésiastiques y puis-
» sent faire librement leurs fonctions.
» Ce grand Ministre fut surpris de
» cette réponse, quoiqu'il n'en parut

» pas fort content ; mais Madame la
» Ducheſſe d'*Aiguillon* profita de l'a-
» vis du ſerviteur de Dieu, & elle
» lui en ſçut ſi bon gré, qu'elle
» vint plus ſouvent à Saint *Nicolas* :
» pendant ſa vie elle ne ceſſa de
» répandre ſes bienfaits ſur le Sémi-
» naire, & elle ne l'oublia pas dans
» ſon teſtament «.

Cette vie vraiment intéreſſante par la manière dont elle eſt écrite, & par le caractère du ſaint perſonnage dont elle retrace les vertus, ne peut qu'être trés-utile pour les jeunes Eccléſiaſtiques, & très-agréable même pour le commun des lecteurs.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVII.

Lettre sur la Mort de MM. Pilâtre de Rosier & Romain.

En vous rendant compte, Monsieur, de l'ouvrage de M. *Faujas-de-Saint-Fond*, sur les machines aërostatiques, (1) si je fis quelques réfléxions sur les dangers auxquels sont exposés les navigateurs aëriens, j'étois bien éloigné de prévoir que le premier de tous, M. *Pilâtre de Rosier*, dut en être lui-même la victime, & que la mort la plus effrayante seroit la récompense de son zèle & de son courage. Deux voyages éxécutés sous sa direction faisoient espérer que celui qu'il méditoit depuis long-temps seroit couronné par le plus heureux succès. Cet ingénieux Physicien avoit réuni,

(1) Voyez l'Année Littéraire 1784, Tom. VI, pag. 338.

dans l'aëroſtat conſtruit par ordre du gouvernement, & que tout Paris a été voir aux Thuileries, le procédé de M. *Montgolfier* avec celui de M. *Charles*; le Balon ſupérieur, rempli d'air inflammable, avoit une force aſcenſionnelle ſuffiſante pour enlever toute la machine; & la Montgolfière, (au bas de laquelle étoit fixé la galerie) alimentée par le feu, qu'on pouvoit augmenter ou ralentir à volonté, tenoit lieu de leſt, & ne ſurchargeoit point l'aëroſtat.

On ſçait que depuis ſix mois M. *Pilâtre* attendoit avec conſtance le moment favorable de paſſer en Angleterre; mais, contrarié par les vents, tandis qu'il faiſoit des tentatives infructueuſes, ſon rival, M. *Blanchard*, fut plus heureux. Il partit de Douvres le 7 Janvier & vint deſcendre à quelques lieux de Boulogne. Vous avez appris, Monſieur, les détails de ſon triomphe, & vous ſçavez auſſi que M. *Pilâtre* fut le premier à y applaudir; mais il étoit infiniment plus difficile de faire le trajet de Douvres en France que de France en Angleterre, parce

M vi

que les vents ont presque toujours une direction contraire à ce dernier voyage. Enfin, Mercredi 15 de ce mois, vers sept heures du matin, le vent souflant sud-est, deux coups de canon annoncent le départ, & M. *Pilâtre* s'embarque avec M. *Romain*, constructeur de la machine, qui s'élève aux acclamations d'une multitude de spectateurs. Parvenu à une certaine hauteur, l'aërostat augmentant de vîtesse, est porté vers l'Angleterre à plus d'une lieue en mer; mais les vents, tournant au sud-ouest, le ramènent bientôt sur les côtes de France.

Les voyageurs se trouvoient alors à 1600 toises de hauteur : on présume que M. *Pilâtre* voulut descendre pour trouver un courant plus favorable, lorsque tout-à coup on vit le Ballon s'affaiser & la machine se précipiter avec une rapidité effrayante! On s'empresse de porter secours aux infortunés, il n'étoit plus temps; M. *Pilâtre* expiroit, tous ses membres étoient brisés par cette chute affreuse : M. *Romain* donnait encore quelques si-

cette ville, eſt mort à Rouen, le 30 Mars dernier, âgé de quatre-vingt ans & cinq mois. Il eut, à un degré ſupérieur, tous les genres de mérite propres à des places qu'il occupa.

La Sorbonne ſe ſouvient avec quelle dignité, quelle éloquence aiſée, quelle richeſſe d'idées & d'expreſſions, il remplit il y a trois ans la fonction de Préſident à l'Election de ſon proviſeur. A la tête d'un grand Chapitre, il inſpira la plus haute eſtime par l'étendue de ſes lumières, la ſolidité de ſon jugement, un deſir actif de procurer le bien & des meſures toujours juſtes pour l'exécuter. Il ne ſe concilia pas moins l'affection générale par la droiture de ſon cœur, ſa déférence, ſes égards; le Chapitre doit à ſes ſoins, entr'autres ornemens ajoutés à l'égliſe cathédrale, le magnifique ouvrage en marbre qui décore l'ouverture du chœur, & qui fait aiſément pardonner par le bon goût qu'on remarque dans cette partie l'effet inévitable du contraſte avec le reſte de l'édifice.

Fidèle aux devoirs de Chanoine, dont ſon grand âge ne pût le porter

à se croire dispensé, M. l'Abbé Terrisse ne s'absenta guère que pour aller dans son Abbaye se montrer un père au milieu de sa famille. Les larmes des habitans de Saint-Victor lui assurent ce titre, le seul dont il ait paru jaloux. Il le mérita par une attention continuelle à pourvoir à tous leurs besoins. Ils sçavoient qu'il avoit refusé une augmentation considérable du prix de ses biens, pour se conserver la satisfaction de voir ceux qui l'entouroient plus riches de ce qu'il avoit de moins !

Cinquante-cinq ans de travail dans le gouvernement d'un grand diocèse, & dans ce travail des vues toujours grandes, un coup-d'œil prompt & sûr, le courage d'esprit qui ne se cache point les difficultés, & le courage de l'ame qui les fait surmonter, une tête ferme, un caractère obligeant lui acquirent l'attachement des personnes de tout état, la confiance des Ministres inférieurs, la reconnoissance des premiers Pasteurs, l'affection marquée, les tendres regrets de celui qui gouverne aujourd'hui cette église. On s'est demandé souvent, on se demande

pourquoi M. l'Abbé Terrisse n'a point été élevé à l'épiscopat. Question honorable pour lui ; mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'il ne l'a jamais décidé : nous le tenons de lui-même, & l'on sait combien il étoit vrai.

Le seul nom d'un membre aussi distingué eût honoré nos Académies. Il se faisoit lui-même honneur d'y assister. Il y portoit, avec des lumières toujours sûres, cette modestie sincère qui accompagne le mérite, & contribuoit sans prétention au progrès des sciences & des arts qu'un goût naturel ne lui avoit jamais permis de négliger. Il apprit l'Anglois à soixante-douze ans, & lisoit encore Homère à quatre-vingt.

Outre une infinité d'écrits qu'il a composés dans les circonstances relatives à son état, on a de lui un Mémoire curieux sur l'histoire des marbres cibolins employés à l'ouverture du chœur de la cathédrale; une excellente lettre sur la présence réelle insérée dans l'édition qu'il a donnée des *lettres d'un Docteur catholique* (1) *à un*

---

(1) Le père Schesmaker.

Proteſtant. Défendre l'Euchariſtie, & travailler à l'inſtruction des Proteſtans; c'étoit pour lui une double ſatisfaction; il ſervoit à la fois les deux objets les plus continuels de ſon zèle. Ce zèle étoit en lui l'effet de la conviction la plus intime; d'une foi vive, d'un cœur tendre pour la religion. Il s'étonnoit qu'on pût être incrédule, & ſi l'on ſe permettoit de ſe paroître en ſa préſence, on le voyoit bientôt déployer toute la vigueur de ſon eſprit, & la ſupériorité de ſa raiſon.

Dans le commerce de la vie, doux, facile, complaiſant, bon par penchant, franc par caractère, généreux par ſentiment, il mettoit dans l'amitié cette tendreſſe vraie, cette confiance ingénue, cette ſûreté, cette conſtance qui en font le charme & la ſolidité! Il eſt conſolant pour ſes amis de n'avoir point à ſe défier du ſentiment avec lequel ils rendent hommage à ſa mémoire, & de ne pouvoir compoſer l'éloge d'un ami ſi rare que de traits avoués par tous ceux qui l'ont connu.

Je ſuis, &c.

A Rouen.

ÉCONOMIE.

Procédé éprouvé pour détruire les œufs de Papillon & les Charensons, qui attaquent les grains, publié par ordre du gouvernement. Affiches de Toulouse.

Les Officiers Municipaux d'une ville de Languedoc ont été invités au mois de Septembre dernier 1784, à se transporter chez un particulier qui leur a montré deux sacs de bled froment qu'ils ont vérifié être de même qualité & recuelli dans le pays; après quoi ce particulier a fait tremper pendant quelques minutes un des deux sacs de bled dans l'eau bouillante, puis l'a fait égoutter & l'a exposé au soleil dans sa cour, où le soleil donne environ pendant deux heures, pour le faire sécher : il y est resté deux jours; l'autre sac a été mis sous clef.

Au bout de deux jours, le bled trempé ayant été trouvé assez sec, il en a été pris

une mesure & autant de celui mis sous clef, pour les faire moudre & en faire du pain séparément.

Les deux moutures ont été ensuite portées séparément chez un boulanger de la ville, la farine a été travaillée & la Pâte mise au four. Toutes les opérations ont été faites en présence des Officiers.

Le pain cuit & refroidi, il a été reconnu que celui provenant du bled lavé à l'eau bouillante, étoit un peu plus blanc que l'autre, & avoit produit trois pains doubles & demi de plus; ce qui fait par sac quatorze pains du poids de deux liv. chacun; sur le taux alors courant du prix du bled, une augmentation de 2 liv. 16 f. par sac de 200 liv.

Les Officiers Municipaux ont cacheté les sacs qui renfermoient le restant des deux qualités de bled, & se proposent de faire une seconde & troisième expérience, pareille à la première, l'une au mois de Mai 1785 & l'autre en Août suivant.

En attendant, le particulier assure, dans un mémoire qu'il a envoyé à la fin du mois de Novembre 1784, qui visite souvent les

deux ſacs qui lui ont été dépoſés, qu'il n'a point encore apperçu un ſeul ver ſur le ſac de bled lavé, tandis que l'autre en eſt ſurchargé.

Si, comme il eſpère, le ſuccès couronne ſes eſpérances, l'on pourra dorénavant préſerver les grains du charenſon, par une pratique qui ne ſera ni diſpendieuſe, ni difficile.

L'on a, ajoute-t-il, dans tous les menages les inſtruments néceſſaires à cette opération; il voudroit ſeulement que le panier d'oſier dont on ſe ſervira pour plonger le bled dans la cuve, fût couvert, le grain ne pourroit alors ſortir aucunement. L'immerſion doit être répétée trois ou quatre fois rapidement; par le moyen d'un chauderon poſé ſur le foyer, on auroit ſoin d'entretenir l'eau au même degré de chaleur: au ſortir du cuvier, le froment ſeroit jetté en tas ſur une toile, il ſeroit retiré demi-heure après. Il a à peu près beſoin de ce temps pour pouvoir être enſuite remué avec un rateau ſur d'autres toiles qu'on diſpoſeroit tout près de celles qui l'auroient d'abord reçu,

& il seroit possible qu'une seule personne donnât dans une seule journée cette dernière façon à 100 sacs de bled.

On lit dans les affiches du Dauphiné ce qui suit.

M. le Roi, ancien Officier de la Compagnie des Gardes du Corps de feu S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, demeurant porte du bois & village de Boulogne, qui, par goût & par plaisir, s'est livré, depuis nombre d'années, à élever des poules houpées, des faisans d'or de la Chine, & des perdrix rouges, a observé que le bled nouveau étoit pour ces volailles une espèce de poison qui leur brûloit le sang & les faisoit périr. Cette observation a été confirmée par la cessation de l'épidemie, lorsque le bled nouveau, que M. le Roi donnoit à ses faisans, eut acquis, vers la fin de Mars sa parfaite maturité.

J'ai cru trouver, ajoute-t-il, la vérité de mon observation dans la sage précau-

tion des laboureurs, qui ne donnent à leurs bestiaux de toute espèce, que du vieux foin, de la vieille paille & de vieille avoine. Les nouvelles nourritures données trop prématurément occasionnent infailliblement la diarrhée, l'affoiblissement des animaux, & l'épidémie, qui se communique même par la seule habitation dans les mêmes étables.

Une observation de cette importance m'a paru mériter toute l'attention du Gouvernement, avec d'autant plus de raison qu'y ayant eu beaucoup de maladies l'automne & l'hiver derniers à Paris & à la campagne, sur-tout beaucoup de petites-veroles meurtrieres, des fievres malignes & putrides, on ne doit les attribuer qu'au bled nouveau que tous les cultivateurs ont fait porter à la halle de Paris & aux marchés dans les provinces ; parce que le bruit général étant qu'ils ne se conserveroient point, ils ont voulu conserver les anciens, comme de meilleure qualité.

L'humanité est d'autant plus intéressée à cet objet de la police générale de l'Etat, que depuis la récolte de 1780, & pen-

dant toute l'hiver, il n'a été porté aucune mesure de vieux bled dans les marchés; que le bled nouveau, plus resserré, plus chaud, moins nourri, est plus lent à se gonfler, fait toujours de mauvais pain, fermente trop dans l'estomac, & cause au sang un échauffement, une irritation très-dangereuse.

A la fin de son mémoire, M. *le Roi* attribue la maladie épidémique, qui désola le Languedoc en 1781, à l'usage des bleds nouveaux.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVIII.

*Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison ; Lettres recueillies & publiées par M**.* Septième édition, *revue & corrigée. 5 vol. in-12. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.*

ANNONCER la septième édition d'un ouvrage, sur-tout si cet ouvrage défend les intérêts de la religion, de la patrie & des mœurs, c'est assurément en faire en deux mots l'éloge

le plus complet. Hé quoi! au sein du luxe & de la frivolité, au milieu de la corruption & du fanatisme philosophique, un Auteur, qui parle raison, qui soutient les bons principes avec une éloquence saine & digne du sujet, trouve autant & même plus de lecteurs que les plus extravagans *Philosophes* ; son livre circule dans tout le royaume avec une extrême rapidité ; on le traduit, on le contrefait, on en épuise six éditions? Voilà ce qui s'appelle un succès rare, & fait pour réconcilier les gens sensés avec notre siècle. Il est consolant de penser que, dans cette décadence générale du goût, dans ce bouleversement total des idées & de la morale, le mérite réel & solide peut encore se faire remarquer, & qu'on rend aux productions vraiment estimables la justice qui leur est due.

Il faut convenir aussi, que si le public préfere aujourd'hui des bagatelles ingénieuses, ou des sottises plaisantes à des écrits utiles & judicieux, c'est un peu la faute de certains graves auteurs qui n'ont pas l'art d'embellir

la raiſon & de la rendre aimable. Les eſprits énervés n'ont plus aſſez de force pour ſupporter l'auſtère vérité ; le bon ſens les ennuye, la plus vigoureuſe logique leur paroît pédanteſque ; il faut qu'un Ecrivain, par l'éclat du coloris & les graces d'une imagination brillante & féconde, ſe faſſe pardonner le crime, preſque irrémiſſible, de penſer juſte & d'avoir raiſon. Si *Nicole* écrivoit de nos jours avec ſa correction froide & ſa dialectique ſévère, il ne ſeroit point lu. Il ne faut pas laiſſer aux Ecrivains impies & licencieux l'avantage que peut donner l'agrément du ſtyle, & il n'eſt pas difficile de le leur ravir : ſi vous exceptez deux ou trois chefs de la philoſophie, tout le reſte écrit mal : c'eſt l'agrément du ſujet & non pas celui de l'élocution qui les ſoutient ; il ſemble même qu'ils affectent de rebuter les lecteurs par l'obſcurité, la monotonie & le galimathias guindé dont ils font parade : mais ils flatent la corruption du cœur & l'orgueil de l'eſprit ; les charmes de leur morale font dévorer les ennuis & les dégoûts

de leur jargon barbare. Quand on ôte aux passions leur frein & qu'on ramène l'homme à son intérêt personnel, on n'a besoin, pour persuader, ni de talent, ni d'éloquence : c'est la dure vérité, c'est la triste raison qu'il faut couvrir de fleurs.

Pour refuter les incrédules avec fruit, il me semble qu'on devroit, jusqu'à un certain point, parler leur langage & les combattre avec leurs propres armes. C'est en philosophe & non pas en theologien qu'il faut les attaquer. Sans leur opposer inutilement des preuves, qu'ils éludent par des sophismes, on vient à bout de les terrasser avec leurs propres maximes; on tourne contr'eux-mêmes ces grands mots de patrie, d'humanité, de sensibilité dont ils décorent leur coupable doctrine; on les défere à la nation, non pas comme impies, mais comme mauvais citoyens & perturbateurs de l'ordre public; non pas comme athées ou comme matérialistes, mais comme ennemis des hommes & destructeurs de la société : on les présente, non pas comme des esprits forts, supérieurs

aux opinions communes, mais comme des têtes foibles, plus esclaves du préjugé que le vulgaire même; non pas comme des sçavans qui abusent de leur érudition & de leurs lumières, mais comme des ignorans qui n'ont pas même les élémens de la philosophie. C'est alors qu'on les écrase par l'ascendant victorieux que la bonne foi & la vérité ont naturellement sur l'imposture & la fraude : c'est alors que les gens du monde vous entendent, & que leur conscience est d'intelligence avec vous; ils ne vous regardent plus comme un prêtre intéressé à déclamer en faveur de ses autels, mais comme un philosophe qui réclame les droits de la raison & plaide la cause de l'humanité.

Tel a paru l'Auteur du *Comte de Valmont*. Son livre rassemble les différentes qualités dont les écrits des philosophes n'offrent que l'apparence; une sensibilité naturelle & vraie, qui n'est pas une effervescence de la tête, mais un épanchement du cœur; qui n'a point sa source dans la corruption & dans la foiblesse, mais que la vertu

& l'honnêteté avouent : des ſcènes d'humanité, des actes d'une bienfaiſance éclairée & ſolide, ſans faſte, ſans oſtentation, & fondée ſur des motifs ſupérieurs à cet inſtinct de pitié, qui vient de la délicateſſe des nerfs plutôt que de la généroſité ; de la chaleur & du pathétique ſans déclamation, ſans frénéſie, ſans galimathias ; du ſentiment bien exprimé ſans le ſecours des points ; de grandes vues morales & politiques ſans morgue, ſans obſcurité, ſans délire ; la profondeur réunie avec la juſteſſe ; la force & l'énergie jointes à la logique.

On ſçait que la manie des ſoi-diſans philoſophes eſt d'endoctriner les Rois : mais quelles lumières, quels principes peut leur donner une philoſophie » audacieuſe & téméraire, » ſecouant tout joug, oppoſée à tout » culte, ennemie de la divinité même ? » elle rompt maintenant les liens les » plus ſacrés de la religion & de la » morale, & n'en vouloit, diſoit-elle, » qu'à la ſuperſtition & au fanatiſme. » Sous prétexte de prendre en main

» les intérêts des peuples, elle les
» divise d'avec le Souverain, & porte
» le Souverain à se défier de son peu-
» ple, tandis que la confiance & l'a-
» mour doivent les réunir. Par-tout
» où elle voit des chefs & des maîtres,
» elle crie au despotisme & invite à
» le confondre avec une autorité légi-
» time, dont toutefois les abus mêmes
» seroient moins à craindre que ceux
» d'une liberté excessive & d'une
» entière indépendance. Elle nous
» arme contre les Princes & contre
» les loix, en ne cessant de déclamer
» contre leur tyrannie. Elle resserre
» les cœurs & les rend durs & insen-
» sibles, en leur inspirant un secret
» égoïsme, en les attachant à l'intérêt
» personnel, dans ces mêmes livres
» où elle nous parle si souvent d'hu-
» manité & de bienfaisance. Elle énerve
» les hommes, elle prépare la ruine
» des empires, en faisant l'éloge des
» passions, du luxe & de la volupté.
» Elle détruit, & se vante de réfor-
» mer. Elle nous rend féroces & bar-
» bares, sous le masque de la dou-

» ceur, & avec la réputation qu'elle
» veut bien nous donner de vivre
» dans un siècle humain & policé.
» Elle nous inspire un fol orgueil &
» le mépris de nos semblables, en
» nous faisant accroire que par elle
» nous sommes les seuls grands, les
» seuls sages. Que dirai-je enfin?
» Elle nous trompe, nous éblouït,
» nous aveugle, en promettant de
» nous éclairer.

Dans ses entretiens avec le Prince auprès duquel il a été envoyé en ambassade, le *Comte de Valmont* démontre victorieusement que la religion est bien plus propre qu'aucune philosophie à former des Rois justes & bienfaisans, à prévenir les abus du pouvoir & les séditions qui déchirent le sein des états. C'est la religion seule qui fait envisager aux maîtres de la terre un maître dans le Ciel. C'est la religion seule qui apprend aux peuples à reconnoître, dans l'autorité des Rois, celle de Dieu; à respecter même la main qui les opprime, laissant à l'Etre Suprême le soin de leur vengeance. Les

Souverains ne ſentent point aſſez combien il importe pour leur repos & celui de leurs ſujets, de bannir de leurs états cette philoſophie du jour; qui fait fermenter tous les eſprits & répand par-tout le trouble & le déſordre. Combien n'eſt-il pas dangereux & indécent que dans une monarchie, ſous les yeux du Prince, aux pieds du thrône même, on oſe mettre en problême des queſtions qui depuis long-temps ſont décidées. *Quelle eſt l'origine, quel eſt le lien des ſociétées? Quel beſoin les hommes avoient-ils d'être ainſi réunis? n'eût-il pas mieux valu qu'ils euſſent mené une vie indépendante, une vie errante & ſauvage? Qui a pu détruire l'égalité primitive? De quel droit régnez-vous? Quel eſt le contrat ſocial qui lie les Sujets à leur Prince? Quel eſt le Juge de la fidélité aux conventions entr'eux & vous? De quelle portion de liberté ont-ils pu ſe deſſaiſir entre vos mains? &c. &c.* Subſtituez à ces turbulens ſyſtêmes, à ces raiſonnemens vagues & chancelans, la doctrine ſage & préciſe de l'Evangile; tous les nuages ſe diſſi-

pent ; c'est Dieu qui a établi les sociétés ; c'est Dieu qui est la source de tout pouvoir légitime. Ce seul mot tranche toutes les difficultés, lève tous les doutes. Le peuple entend & se soumet, tout rentre dans l'ordre, & la tranquillité publique est établie sur un fondement inébranlable.

L'Auteur a extrait, des écrits de nos sages, un certain nombre de passages relatifs aux droits respectifs des Souverains & des peuples : un bon françois ne les lira point sans frémir ; je n'ose même en souiller cet extrait. Les téméraires décisions des Casuistes ultramontains, justement abhorrées de tout sujet fidele, de tout bon citoyen, n'approchent pas de l'extravagance & de l'audace des maximes séditieuses de nos philosophes : le plus aveugle fanatisme n'a jamais poussé plus loin ses fureurs ; & voilà cependant les lumières & les leçons que nous donnent ces graves docteurs, ces prétendus amis de l'humanité. Assurément jamais la société n'eut d'ennemi plus dangereux, ni plus redoutable.

Il est donc de la dernière impor-

tance que le gouvernement mette tous ses soins à écarter des peuples cette contagion, ce souffle empesté d'une philosophie meurtrière. » Le comble » des maux pour un état; ce qui lui » ôtera bientôt tout principe de vie; » ce qui entraîne la plus funeste dé- » pravation des mœurs, l'affoiblisse- » ment le plus sensible de toute es- » pèce de grandeur d'âme, de force » & de courage; ce qui prépare la » décadence la plus prochaine d'un » empire, si florissant qu'il soit, & » les plus terribles révolutions, c'est » l'irreligion réduite en systême & le » vice érigé en principe «.

Détournons les yeux de dessus ces frénétiques & ces enragés qui vont semant des principes de révolte & soulevant les peuples au nom de la philosophie : prenons un écrivain sage, un philosophe universellement considéré, l'illustre *Montesquieu*, qui seroit bien plus grand s'il n'eut jamais eu de liaisons politiques avec une secte qu'il sçavoit apprécier mieux que personne ; & s'il n'eut pas tant accordé à l'esprit du

jour. Quel est le lecteur sensé qui ne rougit pas pour l'Auteur de *l'Esprit dis Loix*, quand il trouve dans un ouvrage, d'ailleurs très-estimable, des principes aussi faux & aussi dangereux sur la nature des Monarchies.

Dans une Monarchie il est très-difficile que le peuple soit vertueux. La politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut. L'état subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du desir de la gloire, du renoncement à soi-même, &c. Les loix y tiennent la place de toutes ces vertus dont on n'a aucun besoin; l'état vous en dispense; une action qui se fait sans bruit y est en quelque façon sans conséquence. Dans les Monarchies les crimes publics sont plus privés, c'est-à-dire, choquent plus les fortunes particulières que la constitution de l'état même. Qu'on lise ce que les historiens ont dit sur la cour des Monarques; qu'on se rappelle les conversations des hommes de tous les pays sur le misérable caractère des courtisans.... Or, il est très-mal-aisé que la plûpart des principaux d'un état soient

mal-honnêtes gens, & que les inférieurs soient gens de bien.

Voilà dans quelles absurdités l'esprit systématique entraîne les hommes les plus judicieux. Quelle affreuse idée M. de *Montesquieu* nous donne-t-il de la Monarchie. Quoi ! ce gouvernement, le plus parfait de tous, n'a pas besoin de vertus, & les crimes ne choquent point sa constitution. Quel est l'écolier, encore sur les bancs, qui ne sçache pas qu'aucun état ne peut subsister sans vertus, & que les loix ne peuvent jamais tenir la place des mœurs. Quoi ! il est de la nature d'une Monarchie que la plûpart des principaux de l'état soient mal-honnêtes gens. La noblesse françoise doit à l'Auteur un remerciment de l'honneur qu'il lui fait.

Et quel est le ressort politique que M. de *Montesquieu* substitue à la vertu ? C'est *l'honneur*, *c'est-à-dire*, *le préjugé de chaque personne & de chaque condition*. *Ce préjugé*, selon lui, *peut inspirer les plus belles actions ; il peut, joint à la force des loix, conduire au but du gouvernement comme la vertu.*

même. Ainſi, dans les Monarchies bien réglées, tout le monde ſera à peu près bon citoyen, & on trouvera rarement quelqu'un qui ſoit homme de bien.

Aſſurément c'eſt une idée bien folle & bien bizarre que celle d'un peuple de frippons qui ont beaucoup d'honneur, & qui, ſans amour pour la patrie, ſont fort bons citoyens. Que les enfans perdus de la philoſophie débitent de pareilles extravagances, ils font leur métier; mais je ſouffre de voir le grave *Montesquieu* ſe deshonorer par des inepties & des contradictions de cette nature; j'en ſuis indigné comme l'étoit *Horace* du radotage d'*Homère*.

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

L'Auteur, après avoir refuté avec autant de ſagacité que d'éloquence, les principes erronés, inſérés dans *l'Eſprit des Loix*, ſur les gouvernemens monarchiques, dit, avec beaucoup de ſageſſe, » je crois que M. » de *Montesquieu* auroit parlé d'une » manière plus exacte, en poſant pour

» principe général de tout gouver-
» nement, la religion & les mœurs;
» pour principe particulier de la Mo-
» narchie, l'amour des Sujets pour
» le Monarque indentifié avec leur
» amour pour la patrie «.

Un des plus ridicules travers de ces rêveurs fanatiques, qu'on appelle *Philosophes*, est de crier que l'instant qui a vu éclorre leurs systêmes extravagans, est *le siècle des lumières*; que l'analyse leur a révelé, à eux spécialement, les plus importans mystères de la morale & de la politique; en un mot, qu'eux seuls pensent, & que tous ceux qui les ont précédés, esclaves timides du préjugé & de la routine, n'ont eu que des idées triviales & des vues très bornées. Pour mettre dans tout son jour l'absurdité de leurs prétentions, comparez à cette petite poignée d'obscurs intrigans, qui ne doivent leur réputation qu'à l'impiété, leur fortune qu'au charlatanisme, la foule des grands hommes, des hommes de génie, des sçavans illustres qui ont rendu hommage à la religion: on voit d'un

côté les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, l'honneur éternel de l'esprit humain, les héros de la science & les oracles les plus révérés de la philosophie, les *Bernouilli*, les *Wolf*, les *Grotius*, les *Clarke*, les *Abadie*, les *Nieuwentyt*, les *Bacon*, les *Adisson*, les *Pascal*, les *Arnaud*, les *Nicole*, les *Bossuet*, les *Fenelon*, &c. Quels hommes & quels noms! A ces philosophes, à ces sages joignons les créateurs de notre belle littérature, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despreaux*, les *la Bruyere*, &c. ce n'étoient pas là des esprits étroits, des imbécilles.

De l'autre côté que trouvons-nous dans le parti des incrédules, des pygmées à opposer à des géans; des demi-sçavans, des parasites, des charlatans, des bouffons, de bas flateurs, des déclamateurs phrénétiques, des écrivains sans goût, de misérables raisonneurs, sans instruction & sans logique, des philosophes à convulsions, qui, par l'engouement, le fanatisme & le jargon cabalistiqne, ressemblent beaucoup aux plus méprisables sectes que l'orgueil & l'ignorance aient jamais

formées. Et quel est le digne chef de cet illustre troupeau ; une espèce de saltinbanque littéraire, sans consistance, sans principe ; qui, par son caractère & ses mœurs, peut être regardé comme l'antipode de la philosophie ; éternel ennemi du bon sens & des bienséances, vil jouet des plus honteuses passions, toujours en contradiction avec lui-même, enfin le premier farceur qui ait eu l'ambition de se faire chef de parti ; & qui ait assez méprisé son siècle pour entreprendre de détruire sa religion & ses principes, par des facéties & des parades.

Qui jamais a tracé un portrait plus fidele & plus ressemblant de *Voltaire* que l'Auteur des *Egaremens de la raison* ?

» Rabaisser le mérite qui lui faisoit
» ombrage ; couvrir d'opprobres qui-
» conque avoit porté la plus légère
» atteinte à sa gloire ; lui prodiguer
» les injures les plus grossières, les
» épithètes les plus outrageantes, les
» noms les plus infâmes & qu'on ne
» sçauroit même répéter d'après lui

» sans une sorte de pudeur : en genre
» de principes, mettre en problême
» les vérités les plus nécessaires & les
» plus consolantes, affirmer, nier,
» renverser tour à tour; passer, en
» se jouant, de la vérité à l'erreur,
» & plus souvent d'une erreur à l'au-
» tre, toujours sans plan, sans sys-
» tême & sans suite, se démentir
» se contredire à chaque instant : en
» genre de religion, apprendre aux
» hommes à tourner en dérision ce
» que, pour leur propre sûreté, leur
» bonheur, & l'intérêt de la société
» ils devroient le plus respecter ; à
» opposer l'arme tranchante du ridi-
» cule, les plaisanteries, les sarcasmes
» & les petits contes pour rire, à
» toute la force des raisonnemens &
» aux preuves les plus solides ; à trai-
» ter de superstition, de préjugés &
» de fanatisme le culte le mieux éta-
» bli, pour y substituer des préven-
» tions aveugles, des opinions ab-
» surdes, & tous les délires que peu-
» vent enfanter les passions : ennemi
» sur-tout de Jesus-Christ & de sa
» doctrine, diriger contre lui, con-

» tre ses enseignemens, contre ses
» Ministres, tout ce que l'ironie a
» de plus sanglant, le fiel de plus
» amer, la calomnie de plus noir, le
» sophisme de plus séduisant & de
» plus trompeur ; & après tant d'ef-
» forts, s'étonner de ne pas s'être
» fait des prosélytes de tous les ado-
» teurs du Christ, & de ne pas ré-
» gner à sa place : offrir, en genre de
» mœurs, les leçons les plus dange-
» reuses, les plus odieuses maximes,
» les images les plus obscènes, &
» souiller sa vieillesse par des écrits
» dont la jeunesse même la plus liber-
» tine auroit encore à rougir : n'écrire
» l'histoire, sur-tout dans son essai
» sur l'esprit & les mœurs des nations,
» que pour en faire la satyre de la
» divinité, de la religion, de sa pa-
» trie & du genre humain ; & avec
» un faux air d'érudition y laisser trop
» souvent des traces de la précipita-
» tion la moins excusable, de l'infi-
» délité la plus criante, & quelque-
» fois même, sur les anciens temps,
» de l'ignorance la plus profonde :
» voilà, sur tous ces objets divers,

» les traits les plus marqués de l'é-
» crivain pour lequel on s'extasie. Ah !
» eût-il fait paroître plus de talens
» encore, devrions-nous tant exalter
» un homme qui les a si mal employés ?
» C'est lui, c'est cet homme, presque
» divinisé de nos jours, qui a accou-
» tumé son siècle à l'apologie du luxe
» & des passions ; c'est lui qui a in-
» troduit parmi nous ce philosophisme
» destructeur, impatient de tout joug,
» de tout frein, de toute autorité ;
» c'est à lui que nous sommes rede-
» vables de l'Anglomanie, de la fu-
» reur du suicide, du tolérantisme,
» & par un contraste bisarre, de l'in-
» tolérance philosophique : pour le
» dire en un mot, c'est à lui, plus
» qu'à tout autre, que nous devons
» la corruption générale & tous les
» vices de cette génération perverse,
» qui en promet une plus dépravée
» encore, & ne nous laisse espérer,
» parmi de si grands maux, d'autres
» remèdes que ceux que nécessitera
» un jour l'excès du mal même.

Rien ne prouve mieux quel fonds on doit faire sur l'autorité des enne-

mis de la révélation ; que leurs variariations & leur incertitude. Nous ne confondons pas avec eux l'illustre auteur des *Lettres Persannes* & de *l'Esprit des Loix* ; mais, (quelle foiblesse pour un si grand homme) il s'étoit plié par ambition & par politique au ton de son siècle ; l'envie de plaire aux dispensateurs de la renommée & des honneurs littéraires, de flater le goût des gens du monde par des idées hardies & singulières l'ont entraîné dans des écarts, qu'il a désavoués : il fut toujours chrétien dans le cœur ; il en donna les preuves les moins équivoques dans plusieurs circonstances de sa vie, & dans ses derniers instans : c'est alors que n'ayant plus d'autre intérêt que celui de la vérité, il disoit à Madame d'*Aiguillon*, *la révélation est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes.*

L'un des écrivains les plus acharnés contre la religion, M. *Boulanger*, Auteur du *Christianisme dévoilé & du despotisme orientale*, tombe malade : il permet qu'on aille chercher le Vi-

caire de la paroiſſe, M. L***, actuellement Chanoine de S. honoré; il confère avec lui à pluſieurs repriſes, il s'inſtruit, il s'éclaire, il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages; qu'il a été plus enyvré que ſéduit par les éloges prodigués à ſes ouvrages par les philoſophes, il fait une réparation authentique des ſcandales de ſon irreligion, & témoigne le plus vif regret des maux irréparables qu'il a cauſés.

M. Le Marquis d'*Argens*, Auteur de la *Phioſophie du bon ſens* a fini ſes jours dans les mêmes diſpoſitions. Quelques années avant ſa mort, il avoit dit à ſon frère, M. le Préſident d'*Eguilles*, homme très-religieux, *il pourra ſe faire un jour que je penſe comme vous; j'en ſuis déjà au point de ne croire ni ne décroire*; enfin il ouvrit les yeux à la lumière, & mourut vivement pénétré de la vérité d'une religion qu'il avoit ſi long-temps combattue. Le Préſident d'*Eguilles* a raconté lui-même à l'Auteur un trait aſſez ſingulier de la part du Marquis

d'*Argens*. Ce vertueux Magiſtrat avoit eu le malheur autrefois de penſer comme le Marquis, mais ils avoient un troiſième frère qui ſe montroit très-attaché à la religion. Un jour qu'ils tournoient ſa piété en dériſion : *hé bien ! mon frère*, dit le Marquis d'*Argens* au Préſident, *nous nous mocquons de ſa ſimplicité, & cependant ſi j'avois un dépôt à confier, ce ne ſeroit pas à toi, ce ſeroit à lui.*

Lamettrie, le plus effronté des matérialiſtes, témoigna auſſi en mourant le plus vif repentir de ſes extravagances. Quelques philoſophes furent honteux de ſa foibleſſe, & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *Lamettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie, & ſur-tout à ſa mort*..... M. *Maillet*, auteur de *Telliamed*, abjura, dans ces momens où le voile tombe, ſes ſyſtêmes erronés. On pourroit beaucoup groſſir cette liſte, & ſans doute ce ſont ces converſions ſi communes qui, au rapport de *Bayle*, faiſoient dire à *Sainthibal*, fameux eſprit fort, *ils ne nous font point d'honneur quand ils ſe voient au lit de la mort ;*

ils se déshonorent, ils se démentent, ils meurent tout comme les autres. M. de *Voltaire* lui-même a dû beaucoup effrayer ses partisans par ses angoisses & son désespoir. On sçait qu'il n'étoit rien qu'intrépide ; s'étant un jour avisé de citer M. *Tr....* pour témoin de sa fermeté dans une maladie qui l'avoit conduit aux portes du tombeau ; ce célèbre Médecin répondit en présence du Prince de *Wirtemberg ; tout le témoignage que je peux lui rendre, c'est que je n'ai jamais vu que dans cet homme jusqu'où peut aller le dernier excès de la peur.*

Tout ce qui peut former l'honnête homme, le bon citoyen, l'homme vertueux & chrétien se rencontre dans cet ouvrage, l'un des plus utiles & des plus intéressans pour l'humanité, qu'on ait vu paroître dans ce siècle : voilà ce qu'on peut appeller une production vraiment philosophique, qui n'offre que des idées aussi justes que profondes sur la politique & sur la morale, & où l'on trouve une grande connoissance du cœur humain. Ce

qui

qui manque, sur-tout aux écrits de ces hommes qui se disent philosophes, c'est la philosophie : ainsi, par un bouleversement bien extraordinaire, les boutades de quelques esprits faux & peu éclairés, les déclamations de quelques têtes échauffées passent pour philosophiques ; tandis que les réfléxions d'un homme grave, instruit & de bonne foi sont régardées souvent comme le fruit de la superstition & du préjugé : aucun livre ne prouve mieux que celui-ci, la folie de nos prétendus philosophes ; on y remarque d'ailleurs une modération, une honnêteté, une décence digne de la vérité & de la cause qu'il défend. L'Auteur n'a pas même dédaigné de puiser souvent des observations utiles & de forts belles pensées jusques dans les égoûts de la philosophie moderne : c'est dans ces passages, extraits d'ouvrages extravagans, qu'on reconnoît combien la doctrine de nos sages est versatile : mais celui dont l'inconstance est le plus comique, c'est sans contredit le fameux *Voltaire* qui n'a jamais écrit

que d'après son humeur, & qui, suivant l'occasion, dit le pour & le contre, & souffle le froid & le chaud. Enfin, ce qui distingue essentiellement les *Lettres du Comte de Valmont*, c'est cette alliance si précieuse & si rare de l'agréable & de l'utile ; c'est le bon ton, la sensibilité, l'éloquence réunies à ce que la raison & la religion ont de plus austère ; tous les charmes du style répandus sur des discussions morales & politiques, & dans un traité de philosophie, tout l'intérêt d'un roman.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

*Description des principales Pièces gravées du Cabinet de S. A. S. Monseigneur le Duc d'*Orléans, *premier Prince du Sang. Tom. 2 & dernier. A Paris, chez M. l'Abbé de* Lachau, *Au Palais Royal; chez M. l'Abbé* le Blond, *au Collège Mazarin; & chez* Pissot, *Libraire, Quay des Augustins.*

EN vous rendant compte, Monsieur, du premier volume de cet excellent ouvrage, * je vous présentai quelques resultats qui durent vous en donner l'idée la plus avantageuse. Je ne craignis pas même d'affirmer qu'il méritoit certainement la préférence sur tous ceux du même genre qui

* Année 1780, Page 343.

ont paru jusqu'ici, & il paroît que ce jugement a été confirmé par le public sçavant & par les étrangers.

Dans le premier volume où il s'agissoit de fable & de mythologie, les Auteurs, M. l'Abbé de *Lachau*, Bibliothécaire & Garde du Cabinet de Monseigneur le Duc d'*Orléans*, & M. l'Abbé *le Blond*, de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, avoient un champ vaste à parcourir: les sujets étoient rians & agréables. Dans le second volume que je vous annonce, il est question de Rois, de Princes, d'Empereurs, d'Impératrices, ou d'autres sujets historiques, le cercle que les Auteurs avoient à parcourir étoit bien plus étroit, & les formes auxquelles ils devoient nécessairement s'assujetir étoient bien moins variées. Rien n'est si difficile que de répéter avec intérêt ce qui a été dit tant de fois. Vouloir encore parler de l'histoire romaine, n'est-ce pas fouiller de nouveau une mine en quelque sorte épuisée? Cependant les Auteurs ont vaincu ces difficultés, &, en traitant des sujets

connus, ils ont employé une manière nouvelle. Lorſque la pièce gravée qu'ils publioient n'exigeoit pas de grands détails ſur la partie technique de l'art, ils ont ſçu y ſuppléer en faiſant un précis de l'hiſtoire, & en traçant rapidement le caractère de l'Empereur ou de l'Impératrice dont elle offroit l'image : ils ont raſſemblé les anecdotes les plus intéreſſantes; n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit avoir rapport aux beaux arts, & ils ont toujours fait marcher de front l'érudition, la critique & une ſaine philoſophie. Liſez, pour vous en convaincre, l'article de *Ptolémée Soter*, dont on connoît de très-beaux médaillons d'argent, dans lequel eſt conſignée une anecdote très-curieuſe ſur l'époque de l'anatomie humaine: celui de *Philiſtis* dont on connoît de très-beaux médaillons d'argent ſur leſquels elle eſt qualifiée de Reine, quoique l'hiſtoire ne faſſe aucune mention de cette Princeſſe, & que l'on ait douté long-temps de quel pays elle étoit Souveraine. Liſez l'article de *Tibère*, vous y trouverez une ob-

ſervation toute nouvelle ſur des médailles bien ſingulières, nommées *Spintriennes*, & ſur leſquelles juſqu'à préſent les antiquaires n'avoient haſardé aucune conjecture. Parcourez encore les articles d'*Auguſte*, de *Livie*, des ſœurs de *Caligula*, de *Neron*, d'*Hadrien*, de *Fauſtine* la mère. Liſez ſurtout celui de *Trajan*, auquel les Auteurs ſemblent s'être arrêtés avec complaiſance, parce qu'ils ont regardé, avec raiſon, cet Empereur, comme le plus grand & le meilleur des Princes.

Mais ce que je dois vous faire remarquer, Monſieur, c'eſt la vérité des caractères des différens perſonnages dont ils ont fait mention dans le ſecond volume. *Trajan*, *Antonin*, *Sevère*, *Alexandre* ſont des Princes dont on ne ſçauroit prononcer le nom ſans un reſpect mêlé d'attendriſſement. Les noms de *Tibère*, de *Claude*, de *Neron*, de *Commode*, de *Caracalla*, inſpirent au contraire un ſaiſiſſement d'horreur. Cependant les Princes vertueux qu'on vient de nommer ne ſe reſſemblent pas en tout ; de même les monſtres qu'on a nommés enſuite ont des dif-

férences entr'eux. C'étoit ces nuances qu'il falloit sçavoir mettre dans des caractères qui paroissent si analogues, & vous admirerez comment les Auteurs y ont réussi.

Il est temps, Monsieur, de vous citer quelques exemples de l'intérêt qui est répandu dans tout cet ouvrage : cet exemple, pris au hasard, contient une réflexion sur la cause du progrès des arts, & il vous fera d'autant plus de plaisir qu'il offre un tableau des siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste* & de *Medicis*. » On a mis en question si » c'étoit aux causes morales seules, » ou aux causes physiques, ou à la » combinaison des unes & des autres, » ou enfin au goût & à la magnifi» cence des Princes qu'on devoit ce » concours heureux de brillans gé» nies, de Poëtes, d'Orateurs, d'Ar» tistes & de grands hommes dans » les genres qui semblent s'être réu» nis à de certaines époques pour » l'ornement de leur siècle & l'ins» truction de la postérité; mais quelles » que soient les causes qui ont pro» duit des effets si rares & si peu du-

» rables, toujours eſt-il certain que » les Princes qui paſſent pour avoir » imprimé à leur ſiècle ce grand ca- » ractère qui les diſtingue de tous les » autres, ont aimé les arts & honoré » les artiſtes. Perſonne n'ignore quel » reſpect *Alexandre* avoit pour *Ho-* » *mère* ; ce fut par une eſpèce de » culte pour ce grand homme que » le Conquérant de l'Aſie fit ſervir » la précieuſe caſſette de *Darius* à » renfermer l'Iliade. Au ſac de la ville » de Thèbes, il ordonna que la mai- » ſon & la famille de *Pindare* fuſſent » reſpectées. Lorſqu'il voulut qu'*A-* » *riſtote* composât l'hiſtoire des ani- » maux, non-ſeulement il lui fit par- » venir des ſommes conſidérables, » mais il lui envoya une infinité de » chaſſeurs & de pêcheurs qui avoient » ordre de lui fournir tout ce qui » pouvoit contribuer à ſes obſerva- » tions. Le même Prince honoroit » *Apelle*, *Praxitelles* & *Lyſippe* d'une » eſtime & d'une bienveillance toute » particulière.

» Si nous portons nos regards ſur » *Auguſte*, nous verrons qu'il fut à

» peine paisible possesseur de l'Em-
» pire qu'il s'occupa de l'embellisse-
» ment de Rome. Il fit servir les plus
» beaux monumens de la Grèce à la
» décoration des temples & des autres
» édifices publics : il fit plus ; il ap-
» pella à Rome les meilleurs artistes
» grecs ; il ordonna que les statues
» des grands hommes de la nation
» fussent placées dans le portique. Il
» fit construire, près du temple d'*A-*
» *pollon*, deux magnifiques biblio-
» thèques, l'une pour les ouvrages
» latins, & l'autre pour les grecs. On
» érigea dans cette dernière une sta-
» tue colossale d'*Apollon*, d'environ
» quarante-cinq pieds de hauteur,
» par où l'on peut juger de la gran-
» deur & de l'immensité de ces édi-
» fices. Tant de superbes ouvrages
» entrepris & exécutés sous *Auguste*
» lui méritèrent le titre de créateur
» de Rome, & c'étoit avec raison
» qu'il se glorifioit d'avoir converti
» en marbre & en or une ville qu'il
» avoit trouvée toute de brique.
» L'impulsion qu'*Auguste* avoit sçu
» donner à son siècle se communiqua

» à quelques-uns des ſiècles ſuivans ; » on voit encore briller de loin en » loin quelques étincelles du feu qu'il » avoit allumé, mais bientôt il s'étei- » gnit tout-à-fait. Après les règnes » heureux de *Trajan*, d'*Hadrien*, des » *Antonins*, l'hiſtoire ne nous offre » plus qu'un ſpectacle de déſaſtre & » de barbarie. Les arts oubliés, ou » plutôt anéantis firent place à l'igno- » rance & à la ſuperſtition, dont le » règne fut bien plus long que ne » l'auroit été celui des lumières.

» Enfin parurent les *Médicis*, & » avec eux un nouvel ordre de cho- » ſes ; mais ſi *Coſme* prépara le ſiècle » des arts, ſi *Leon X* dût à des cir- » conſtances heureuſes, & ſur-tout à » ſon rang, la gloire d'avoir donné » ſon nom à ce beau ſiècle, il n'en » eſt pas moins vrai que *Laurent* a » été le premier auteur de la grande » révolution. Il s'empreſſa d'accueillir » les ſçavans, les combla de bienfaits, » fit ouvrir les entrailles de la terre » pour en retirer les chef-d'œuvres » du ciſeau grec qui y étoient enfer- » mées ; donna ordre de raſſembler

» de toutes parts les richesses litté-
» raires qu'on pourroit trouver, ainsi
» que les monumens antiques échap-
» pés aux outrages du temps & à la
» fureur des barbares : jamais les arts
» ne trouvèrent un plus digne pro-
» tecteur : *Florence* devint une autre
» *Athènes* ; l'Italie même recouvra
» son ancienne splendeur, & *Laurent*
» *de Médicis* mérita le titre de *Ma-*
» *gnifique* & de *Père des Lettres* «.

L'*Agathe-Onyx* sur laquelle on voit le portrait de *Cornelie*, mère des *Gracques*, doit obtenir un des premiers rangs parmi les plus belles pierres gravées, & la beauté de cette pierre semble avoir inspiré les Auteurs dans le portrait qu'ils font de l'illustre romaine qu'elle représente.

On peut voir dans l'article même les raisons qui ont déterminé les Auteurs à attribuer à *Cornelie* cette admirable figure qui, jusqu'à présent, n'avoit été désignée sous d'autre nom que sous celui de *Liseuse*.

Si vous voulez être instruit sur les combats des Gladiateurs, sur leur origine, & sur l'éducation des mal-

heureuſes victimes qu'on deſtinoit à verſer leur ſang pour le plaiſir d'un grand peuple, qui aimoit à repaître ſes yeux de ces horribles ſcènes, vont trouverez ſur cette matière un traité complet dans l'article intitulé *Gladiateur rudiaire*.

L'article ſuivant renferme des détails curieux ſur les Jeux olympiques & particulièrement ſur les courſes de chevaux, l'un des principaux exercices qui y étoient en uſage. Je ne peux pas me refuſer au plaiſir de mettre ſous vos yeux une comparaiſon très-plaiſante entre les courſes des chevaux chez les anciens, & celles dont nous avons été nous-mêmes témoins plus d'une fois.

» Nous avous vu renouveller de » nos jours de ces courſes en uſage » aux Jeux olympiques, c'eſt-à-dire, » celle qui ſe faiſoit avec un ſeul che- » val; mais quoique le peuple, tou- » jours avide de nouveautés, ait paru » ſe paſſionner pour ce genre de » ſpectacle, il s'en falloit bien qu'il » préſentât le même intérêt & qu'il » approchât, quant à la pompe, de

» ceux des anciens. La victoire, qui
» à la vérité n'y étoit pas indifférente,
« n'avoit pas pour objet la gloire
» après laquelle soupiroient les athlè-
» tes qui couroient dans le Stade
» d'Olympie ou dans le Cirque de
» Rome; & les chevaux des modernes,
» quoiqu'élevés avec soin, ne sont
» pas traités avec la même distinction
» que les nobles coursiers des an-
» ciens. Après avoir fait par leurs
» vîtesse l'admiration des spectateurs
» oisifs dans quelque plaine voisine
» de la capitale, les Coursiers mo-
» dernes sont enfin livrés pour un
» vil prix à un conducteur nouveau
» qui ne s'occupe guères, & qui s'oc-
» cuperoit en vain d'accélérer leur
» marche : on les voit languir dans
» ce triste état, l'œil morne & la
» tête baissée, sans que personne dai-
» gne songer à leur gloire passée.
» Ceux des anciens au contraire après
» avoir joui des honneurs dûs à leurs
» brillans succès, goûtoient encore,
» même dans leur vieillesse, les dou-
» ceurs d'un repos honorable mérité
» par de pénibles services.

Vous trouverez encore dans l'article concernant les animaux des réflexions nouvelles & intéressantes sur les motifs qui engagèrent les anciens à multiplier les représentations de tant d'animaux différens, & sur la manière dont les artistes les exécutoient. Je ne vous parlerai ni de l'article relatif à la pierre gravée qui représente un assemblage de plusieurs têtes humaines & d'animaux, ni de celui où il est question des Talismans, ni enfin de ceux qui ont pour objet *les Pierres écrites*; vous aurez plus de plaisir à les lire dans l'ouvrage même.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que dans tous les grands Cabinets de pierres gravées, il s'en trouve ordinairement quelques-unes qui, quoique modernes, ne laissent pas d'être intéressantes, soit par leur sujet, soit par les portraits qu'elles représentent, soit enfin par le nom de l'artiste dont elles sont l'ouvrage. Le Cabinet de Monseigneur le Duc d'*Orléans* en contient plusieurs de cette espèce, parmi lesquelles les Auteurs en ont choisi qu'ils ont cru devoir publier: telles

ſont celles ſur leſquelles on voit les portraits de *Frederic-Barberouſſe*, de *Louis XII*, Roi de France, du Cardinal de *Bourbon*, connu ſous le nom de *Charles X*, d'*Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, & de *Henri IV*, Roi de France; mais ne croyez pas, Monſieur, que les articles qui accompagnent ces pierres gravées ne ſoient qu'un ſimple extrait de ce qu'on lit dans l'hiſtoire ſur les perſonnages qu'elles repréſentent : il n'y a aucun de ces articles qui ne renferme quelque anecdote piquante, ou quelque vue nouvelle. C'eſt ainſi qu'au portrait de la Reine *Eliſabeth* ſuccède un trait qui ne ſera pas connu de tout le monde.

» L'exceſſive ſenſibilité d'*Eliſa-*
» *beth* ſur l'article de ſa beauté,
» donna naiſſance, à la plus ſingu-
» lière Ordonnance. Il fut défendu
» à tout peintre & graveur de con-
» tinuer de peindre la Reine ou de
» la graver, juſqu'à ce que quelque
» excellent artiſte en eût pu faire un
» *portrait fidele*, qui devoit ſervir de
» modèle pour toutes les copies qu'on

» en feroit à l'avenir, après que ce
» modèle auroit été *examiné & reconnu*
» *aussi bon & aussi exact qu'il pour-*
» *roit l'être*. Il étoit dit que le desir
» naturel à tous les sujets de tout
» rang & de toute condition de pos-
» séder le portrait de Sa Majesté,
» ayant engagé un grand nombre de
» peintres, de graveurs, & d'autres
» artistes à en multiplier les copies,
» il avoit été reconnu qu'aucun jus-
» qu'alors *n'étoit parvenu à rendre dans*
» *leur exactitude les beautés & les graces de*
» *Sa Majesté, qui excitoit journellement*
» *les regrets & les plaintes de ses sujets*
» *bien-aimés*. La loi portoit enfin
» qu'il seroit nommé des experts pour
» juger de la fidélité des copies, &
» il leur étoit enjoint de n'en tolérer
» aucune qui conservât quelques dé-
» fauts ou difformités, dont, par la
» grace de Dieu, Sa Majesté étoit
» exempte «.

Le Camée qui termine ce volume représente *un enfant cultivant un arbuste*. Cette gravure est de M. *Guay*, artiste estimable & encore vivant. Les Auteurs en ont fait un éloge qu'il

mérite à toutes ſortes d'égards ; ils ont en même temps publié le procédé qu'il employa dans la gravure d'une *Sardoine - Onyx*, de grande étendue, ſur laquelle on voit le portrait de *Louis XV*.

Je finirai cet Extrait en vous avouant, Monſieur, que je ne crois vous donner encore qu'une idée aſſez imparfaite de cet excellent ouvrage, en vous aſſurant que ce ſecond & dernier volume que je vous annonce ſurpaſſe le premier, & par la beauté des gravures, & par la manière dont elles ſont expliquées. Toutes les grandes bibliothèques, tous les amateurs des belles choſes, de l'antiquité & des arts, s'empreſſeront ſans doute de faire l'acquiſition d'un ouvrage auſſi parfaitement exécuté, & le plus beau qui ait paru en ce genre ju'qu'à ce jour.

Au reſte, ce ſecond volume, quoique preſque auſſi conſidérable que le premier, n'eſt que du prix de quarante-huit livres, comme les Auteurs l'avoient annoncé dans le *Proſpectus*

qu'ils publièrent, lorsqu'ils firent paroître le premier volume de cet intéressant & superbe ouvrage.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

Le Poëte anonyme, Comédie en deux actes & en vers. Prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Belin, *Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.* 1785.

Aussi modeste que le Héros de sa Comédie, l'Auteur ne se nomme point; & c'est aussi une *Comédie anonyme.* Cependant elle n'est pas sans mérite, & si c'est un coup d'essai, il promet beaucoup.

Mondor, oncle & tuteur de *Rosalie*, est fou des vers; c'est un autre *Francaleu*; car il faut avouer que cette pièce a un faux air de la *Métromanie*. *Dorante* &

Damis aiment tous deux *Rosalie*; *Mondor* préfère *Dorante*, parce qu'il s'annonce comme Poëte; *Rosalie* aime *Damis*, parce qu'il paroît ne point faire de vers. Cependant elle soupçonne que *Damis* est l'auteur des vers que *Dorante* donne pour siens; pour le coup, elle le devine; *Damis*, en effet, est le *Poëte anonyme*. *Dorante* ne sait au fond à qui il a l'obligation des vers qu'il emprunte au Mercure; la scène où il sonde *Damis* est assez bien dialoguée:

DORANTE.

Bonjour,
Damis. Avez-vous lu le Mercure du jour?

DAMIS.

Je l'ai lu; le voici.

DORANTE.

Les vers de la semaine
Sont-ils bons?

DAMIS.

D'en juger je n'ai pas pris la peine.

DORANTE.

Vous n'aimez pas les vers?

DAMIS.

Je ne les lis jamais.

DORANTE.

Comment ! la poésie est pour vous sans
attraits ?
Je ne puis pardonner à cette indifférence :
Vous n'avez pas mon goût.

DAMIS. (*à part.*)

Flatons son impudence.

(*Haut.*)

Quand on en fait, Dorante, avec facilité,
Avec grace, sans doute on peut ═

DORANTE.

La vanité
Ne sied point au talent ; cessez, je vous
conjure.
Mais que lisez-vous donc, Damis, dans
le Mercure ?

DAMIS.

J'y vois des nations juger les différends ;
J'admire les exploits des fameux conque-
rans ;
Leur nom qui sera cher long-temps à
leur patrie,

Plaît, arrache des pleurs à mon âme attendrie....

DORANTE.

J'entends : vous vous mêlez des affaires d'état.
Moi, j'admire un Poëte.

DAMIS.

Et moi plus, un soldat?

DORANTE.

Le reste du Mercure est donc pour vous..

DAMIS.

Maussade.
Stances, bouquets, chansons, logogryphes, charade,
Enigme, tous ces vers m'ont toujours paru froids.

Ah! Monsieur, que de blasphêmes! Et que diroit M. *Francaleu*? Quoiqu'il en soit, *Lisette* imagine un stratagême qui lui réussit. Elle fait accroire au faux Poëte que sa maîtresse l'aime au fond, qu'elle ne hait en lui que sa manie de faire des vers; elle lui persuade de désavouer tous les

vers dont il s'est dit l'auteur ; d'un autre côté elle va trouver le Poëte anonyme & l'exhorte à déclarer hautement que les vers sont de lui. *Rosalie*, en en faisant l'éloge, lui en arrache presque l'aveu. *Dorante* vient en effet confesser à *Mondor* qu'il n'est point l'auteur des vers du Mercure, & par les conseils de *Lisette*, il en accorde l'honneur à *Damis* ; celui-ci ne le nie pas, & *Mondor* lui accorde la main de sa nièce. *Dorante* alors s'apperçoit qu'il a été joué, & sort gaiement en disant :

C'est bien mal-à-propos rencontrer là
l'auteur.

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a dans cette pièce des situations piquantes, que l'intrigue en est bien conduite, le dialogue facile, la versification agréable. Connoissez-vous beaucoup de Comédies au Théâtre françois, desquelles on en pût dire autant ?

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Clarisse Harlowe, traduction nouvelle & seule complette; par M. le Tourneur; *sur l'édition originale, revue par* Richardson, *avec figures d'après M.* Clodowiecki, *de Berlin, dédiée & présentée à* Monsieur, *frère du Roi; avec cette épigraphe :* Humanos mores nosse volenti sufficit una domus. *Tom.* 1, 2, 3 & 4; *première livraison. A Genève, chez Paul* Barde; *& se trouve à Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins; &* Mérigot le jeune, *Libraire, Quai des Augustins.* 1785.

L'ABBÉ *Prevôt* rendit un très-grand service à la littérature françoise, en faisant passer dans notre langue les fu

blimes Romans de *Richardson* ; & il le faut avouer, sans craindre de déprimer son mérite ; cette traduction fut son plus bel ouvrage. Peut-être y mit-il un peu de précipitation ; peut-être, comme le dit M. le *Tourneur* dans sa préface, son génie peu fait pour s'asservir scrupuleusement aux idées d'autrui, se hâta-t-il de terminer cette tâche, pour tirer bientôt de son propre fond les ouvrages estimables que nous lui devons. Mais je n'ose trop, Monsieur, m'abandonner à cette présomption, & sans vouloir justifier entièrement l'Abbé *Prévôt* de quelques négligences, & de quelques infidélités ; je crois qu'il eût ses raisons pour faire beaucoup de suppressions à son original, & qu'il craignit que trop de longueurs, plusieurs traits un peu forts, & dans le goût anglois, ne fussent pas agréables au lecteur françois : & il faut dire qu'il n'a pas été seul de cet avis. M. le *Tourneur* est d'un autre sentiment, & probablement il aura aussi des partisans. Bien des gens penseront comme lui, que l'on est bien aise de connoître les auteurs

tels qu'ils sont, que ces longueurs même, qui pourroient fatiguer, servent quelquefois à développer une situation, un caractère, & qu'en supposant même que ce fussent des taches dans l'ouvrage, on aime mieux encore avoir l'ouvrage avec ses taches, & l'avoir tout entier. M. le *Tourneur* a donc rétabli tout ce que l'Abbé *Prévôt* avoit retranché; ce n'est pas précisément dans les quatre volumes qui composent cette première livraison que ces retranchemens étoient les plus considérables, mais dans les suivans, qui seront encore au nombre de dix, savoir six à la seconde livraison, & quatre à la dernière. Et ne croyez pas, Monsieur, que la tâche du nouveau traducteur se soit bornée à rétablir à leur place les endroits supprimés; il a retravaillé tout l'ouvrage d'après une autre édition que celle qui avoit servi de modèle à l'Abbé *Prévôt*, d'après l'édition originale revue par *Richardson*; il annonce qu'il a en même-temps rétabli le vrai sens du texte défiguré en divers passages & c'est le second avantage de cette nouvelle traduction; elle

en a encore un autre ; c'eſt de préſenter le chef-d'œuvre de *Richardſon*, ſous une forme digne de lui. L'impreſſion a été plus ſoignée, le papier mieux choiſi que dans les précédentes éditions. Et en effet il étoit étonnant que l'on eut fait juſqu'ici ſi peu d'honneur à cet immortel Ecrivain ; à moins que cette négligence même ne tournât à la gloire de *Richardson*, en annonçant qu'on jugeoit tout cet appareil inutile, & que l'ouvrage pouvoit bien ſe ſoutenir de lui-même ; A cette occaſion M. le *T.* rappelle aſſez plaiſamment ce vers de *Zaïre* :

L'art n'eſt pas fait pour toi : tu n'en as pas beſoin.

Pour couronner l'œuvre, on a embelli cette édition de figures de *Chcdowvicki*, de Berlin ; ſon nom ſeul le loue aſſez & nous diſpenſe d'un plus long éloge. En un mot, Monſieur, cette nouvelle traduction, cette édition nouvelle ne peuvent qu'être très-agréables aux vrais amateurs de *Richardson* ; puiſque tout à la fois elles

; font mieux connoître & le met-
ent dans un plus beau jour. A la
uite de la préface est imprimé l'é-
oge de *Richardson*, éloge plein de
haleur & de sensibilité, & que,
ialgré son enthousiasme, on ne sçau-
oit accuser d'être exagéré, puisque
on n'en peut dire trop à la louange
'un aussi grand Ecrivain. Je vous
nvoye à cet éloge, Monsieur, dans
cas où vous vous seriez attendu
ie je vous parlasse de l'ouvrage lui-
ême & de son auteur. Mais *Clarisse*
t connue de tout le monde, il n'est
ersonne qui ne l'ait louée par ses lar-
es, & je serois assez de l'avis de *D.*
i désire, dans son éloge, que l'on
ouve un autre mot que celui de
man, pour désigner l'une des pro-
ctions qui font le plus d'honneur à
sprit humain.

Je suis, &c.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Du Château de Jouquieres, près Perpignan, le 18 Avril 1785.

A MON retour de l'Inde chez moi j'ai eu le malheur, Monſieur, de trouver mon père mort depuis ſix ſemaines; j'ai trouvé parmi ſes papiers un intitulé: *Conſeils à mon Fils*. Il m'a fait répandre des larmes; cette tendreſſe ſage & éclairée, qui parle par ſa voix, a pénétré mon ame d'un ſentiment de reſpect & d'attendriſſement, auquel je me ſuis livré avec délices. En y réfléchiſſant plus à loiſir, j'ai cru que ces conſeils, excellens en eux-mêmes, étoient applicables à quantité de jeunes gens. La réputation de vos feuilles, étendue juſques dans le pays que je viens de quitter, m'a paru, plus que tout autre Journal, propre à recueillir & publier ces avis d'une utilité ſi générale.

Je vous fais passer, Monsieur, un extrait de ce qui les renferme; j'en ai ôté tout ce qui m'étoit plus particulièrement adressé, & des *avis de famille*, s'il m'est permis de me servir de ce terme, & qui ne sont point faits pour voir le jour. Veuillez, Monsieur, si, comme moi, vous le jugez utile, insérer, dans une de vos lettres, l'extrait ci-joint. J'ai cru que vous ne seriez point fâché de la liberté que je prends de vous l'adresser, & je vous prie d'être convaincu des sentimens d'estime & de vénération que j'ai pour vous, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître; mais l'auteur d'un ouvrage qui respecte les mœurs, la religion si décriée aujourd'hui, & qui ne loue que selon la vérité, mérite les hommages de tous les âmes honnêtes. Trouvez bon que je ne fasse pas connoître mon nom, il ne le sera que trop dans les lieux o j'ai pris naissance.

Je suis avec estime, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, D... L... R.. Enseigne des Vaisseaux du Roi.

EXTRAIT DU MANUSCRIT.

La maladie dont je ſuis atteint depuis cinq ans, ne me laiſſe plus aucun eſpoir, mon cher fils. Encore Quelques inſtans & je ne ſerai plus que ce que j'aurai mérité d'être éternellement. Privé de la ſatisfaction de vous embraſſer encore une fois, j'aurai du moins celle de travailler à votre bonheur juſqu'à mon dernier ſouffle; vous le trouverez, ſi vous ſuivez ces conſeils de ma tendreſſe & de mon expérience.

Ne perdez jamais de vue ce que vous devez à l'être ſuprême & créateur; le premier de tous les devoirs eſt de l'aimer. Deſcendez dans votre cœur, & offrez-lui en chaque jour les hommages ſincères. Loin de vous, à jamais, & pour aucun motif que ce puiſſe être, toute eſpèce d'hypocriſie. Reſpectez la religion & ne vous permettez contr'elle aucune liberté....

Conſervez cette nobleſſe dans le maintien, & ſur-tout cette décence

dans le propos qui annonce l'homme bien né. Ne vous permettez point avec vos égaux, encòre moins avec vos inférieurs, de ces ironies amères, de ces plaisanteries insultantes, qui sont chaque jour la source des plus grands malheurs : elles attirent plus de désagrémens à l'indiscret qu'elles ne lui procurent de vaine gloire. Faire sentir à quelqu'un combien on lui est superieur, c'est l'élever au-dessus de soi même & s'avilir aux yeux du sage. Que votre vanité tire de cette réflexion un nouveau sujet de se renfermer dans de justes bornes. Complaisance envers les autres, sévérité envers vous seul, voilà les deux pivots sur lesquels doit s'établir une conduite raisonnée.

Vous servez dans un corps dont tous les membres sont jaloux les uns des autres, ou à la veille de l'être ; ne dites jamais le mal que vous sçaurez, tâchez même d'en affoiblir l'expression dans la bouche de la médisance ; soyez toujours le premier à publier le bien. L'estime des gens vertueux, ce prix si flateur pour les âmes hon-

nêtes, vous ſera déféré par la voix publique ; vous jouirez alors d'une douce félicité. . . . .

Que la vérité & la douceur faſſent la baſe de votre caractère. Montrez quels peuvent être les fruits d'un heureux naturel cultivé par la raiſon. . .

Modérez en tout temps les tranſports de vos paſſions ; ſachez jouir de vous-même juſques dans l'impétuoſité de leurs deſirs. Que l'avarice, cette paſſion des ames foibles, ne trouve jamais accès dans votre ame : évitez avec autant de ſoin une folle prodigalité. Qu'une heureuſe modération ſerve de règle à vos beſoins. Vous ne craindrez jamais la pauvreté, & riche de tout ce que vous ſaurez ſouſtraire à vos deſirs, vous jouirez dans l'abondance & le repos de cette *médiocrité dorée*, le partage du Sage.

Redoutez l'intempérance, elle exténue le corps & finit par affoiblir l'ame . . . . Que l'envie ſoit à jamais bannie d'un cœur où veut régner la vertu. Cette furie lance ſes vipères juſques dans le cœur des grands hom-

mes ; elle les rend injuſtes, elle ternit leur gloire.

Conſervez pour le jeu cette horreur que j'ai cru démêler dans votre caractère, mon cher fils : cette paſſion engloutit les fortunes les plus brillantes & corrompt le cœur le plus honnête.

Qu'une compaſſion bien dirigée vous ſerve à diminuer les horreurs de l'indigence en ſecourant les infortunés qu'elle accable. Verſez vos bienfaits ſur celui qui ſouffre ſans vous rappeller ſes torts. Rendez votre puiſſance douce à vos vaſſaux ; jouiſſez des droits que le haſard vous a donnés ſans vous en prévaloir. Encouragez les travaux utiles : rendez à la profeſſion du Laboureur tout l'éclat qu'on veut lui ôter ; vengez-la du mépris dont on la couvre. Vos vaſſaux béniront les chaînes qui les attachent à vous, ils vous porteront dans leur ſein ; ils vous laiſſeront à leurs neveux comme l'idole qu'il faut adorer. Le vif contentement fera briller ſur leur viſage la ſérénité de leur ame : vous jouirez alors de vos bienfaits.

Ce point, le plus important de tous, est aussi celui sur lequel j'insiste davantage, il tient au bonheur d'une foule d'hommes. Vous ne pouvez être content de vous-même, que lorsqu'ils le seront de vous. Ma tendresse est la seule chose à votre âge qui vous rende digne de l'amitié qu'ils veulent bien vous accorder. Et vous devez voir avec une joie pleine de confiance que vous n'aurez jamais assez fait pour la mériter. Vous en seriez indigne, si vous pouviez oublier un seul instant que vous avez contracté dans mes bras, dans ceux d'une mère tendre & vertueuse, dans le cœur de tous deux l'obligation sacrée de veiller à leur sûreté, de les dérober à l'oppression, de porter s'il le faut, leurs larmes aux pieds de la bienfaisance suprême.....

Fuyez loin des grands & de la cour; l'air que l'on y respire est empoisonné. Songez que les vœux de vos vassaux vous rappellent dans vos terres, vous y trouverez tous les plaisirs de la vertu.

Ne quittez point l'état que vous avez embrassé; c'est un service péni-

ble, mais il offre des avantages qu'on ne trouve dans aucun autre : il n'eſt point difficile de s'y faire connoître; & l'on jouit avec le temps d'une conſidération brillante. On vous fera des *paſſe-droits*; vous ne ſerez point récompenſé peut-être lorſque vous croirez l'avoir mérité, c'eſt alors qu'il eſt beau d'oppoſer le mérite & la ſubordination aux caprices de la faveur.

Imitez dans les combats ce Héros *brillant* (M. le Marquis de *Saint-Félix*, Capitaine de vaiſſeaux, Officier d'un mérite généralement reconnu) qui, ſur le rivage de l'Inde, reçut des mains de la victoire une couronne dont la jalouſie ne ſauroit flétrir les lauriers. Dans le ſein d'un tranquille repos, il jouit maintenant de ſa gloire & de ſes vertus. Il a trouvé dans le cœur d'une épouſe chérie, dans le témoignage ami des hommes vertueux une récompenſe de ſes nobles travaux, plus douce mille fois que toutes celles qu'il avoit ſi bien méritées.

Votre goût pour le travail, je le vois avec plaiſir, étouffera celui de l'oiſiveté; ce goût ſi général de vos

ſemblables. Cultivez les connoiſſances que vous avez acquiſes, & portez votre étude ſur celles qui vous ſont néceſſaires & que l'on n'acquiert que dans un âge plus avancé. . . . . . .

N'accordez jamais rien à la haine, ne fut-ce que pour votre repos. Que le menſonge ne ſouille jamais votre bouche. Ce vice bas & infâme ne fut dans aucun cas celui de l'honnête-homme.

De tous les préſens que les Dieux firent à l'homme, le plus précieux eſt l'amitié. Elle le conſole dans le malheur, rend ſes plaiſirs plus vifs, double ſes jouiſſances, épure ſes goûts & ſes penchans, rend l'âme capable des plus héroïques vertus. Mais peu de cœurs ſont dignes de brûler d'une flamme auſſi pure : l'intérêt, ce deſpote de l'univers, vient s'aſſeoir aux côtés de l'amitié, le libertinage & l'ambition marchent ſouvent à ſa ſuite. Tous ces amis, mon cher fils, d'un attachement ſi véritable, d'une amitié ſi parfaite, ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent : leur cœur ne reſſentit jamais

ſes ſentiments que leur bouche ne ceſſe d'exprimer.

Un véritable ami rapporte tout à l'objet qu'il chérit. Inſenſiblement, il prend ſes goûts, ſon caractère, ſa façon de penſer. Une confidence intime de ſes penſées, volupté ſi délicate pour l'ame ſenſible, ces épanchemens de cœur où deux ames ſe confondent, ſe verſent pour ainſi dire l'une dans l'autre, & goûtent une félicité d'autant plus entière, qu'elle eſt plus réciproque & mieux ſentie, qu'elles ſe la doivent mutuellement; ces tranſports enflammés de deux cœurs que réuniſſent le ſentiment du bien, l'amour de la vertu.... c'eſt le charme de l'amitié. Auſſi doux & plus tranquille que l'amour, toujours égal, toujours auſſi tendre, ce ſentiment conduit l'homme au bonheur. O mon fils, qu'il eſt doux d'être aimé! Que de volupté dans ce ſentiment, lorſque l'objet qui le partage eſt digne de l'inſpirer! La plus riche fortune ne vaut pas un baiſer de l'amitié. Tu le poſſedes cet ami de ton cœur, ſuis ſes conſeils, crois à ſon expérience, & pardonne lui ſes

torts, s'il peut en avoir avec toi. Que vos ames se connoissant mieux, puissent s'en aimer davantage; qu'elles s'éclairent & se secourent mutuellement. Animées par des sentimens vertueux; qu'elles jouissent sans trouble des plaisirs d'une amitié pure; & que sur la fin d'une vie sans nuages, elles vous retracent de doux souvenirs. Ils seront le charme de votre vieillesse, la consolation de vos derniers instans.

La bienfaisance est peut-être la première des vertus. Faites de vos richesses la source de votre bonheur; la façon dont on oblige est un second bienfait plus précieux quelquefois que le bienfait lui-même. Vous ne concevrez jamais, mon cher fils, toute la joie que l'on goûte à faire un *heureux*. Soixante ans de vie ne m'ont offert qu'une seule occasion de le faire avec succès. Grand Dieu! Tu me la fis saisir avec transport, tu soutins mes forces chancellantes contre l'ingrat qu'elles secoururent, & je rendis enfin à la vertu un cœur qui l'avoit aimée, & à l'état un sujet qui l'honore. Ce sentiment seul a balancé tous les maux

de ma vie, le ſouvenir m'en fut délicieux chaque jour : & dans le dernier de mes ans, ſur ce lit de peine & de douleurs, il ſème encore de quelques fleurs ma mourante vieilleſſe. Plein d'une confiance reſpectueuſe, je vais dire au ſouverain juge : je fis le bien, j'eſſuyai les larmes de la misère & du déſeſpoir ; je prolongeai peut-être la malheureuſe exiſtence de celui qui vouloit attenter à la mienne, tu me dois un regard de bonté.

Laiſſez s'éteindre les premiers feux d'une jeuneſſe ardente, & choiſiſſez dans le ſilence des paſſions, la compagne qui doit vous rendre heureux. Conſultez la raiſon autant qu'il eſt en votre cœur, & ſongez qu'il vaut mieux trouver dans ſa femme une amie qu'une maîtreſſe. Elevez vos enfans avec . . .

. . . .

. . . . . Suivez en tous les préceptes de la raiſon. Rappellez à votre mémoire, je ne dis point à votre cœur la vie d'un père laborieux, qui vous créa cette grande fortune à la ſueur de ſon ſang ; nourriſſez votre eſprit des leçons d'une mère ſage & prévoyante

qui l'augmenta par son économie, & rendez par-là à nos mânes les devoirs d'une reconnoissance tendre & obséquieuse . . . .

A VOLTAIRE INCRÉDULE.

L'ART de raisonner, l'art d'écrire,
L'art sublime des vers que le Génie inspire,
C'est de Dieu seul que nous les recevons.
Voilà ce qu'il falloit nous dire,
Ingrat, ce Dieu puissant t'enrichit de ses dons;
Et ta voix, en tous lieux, le brave & le déchire,
Ah! qu'aurois-tu pensé du Père de Zaïre,
Si ce vieillard comblé des bienfaits du Sultan,
Et libre par son ordre eût porté le délire,
Jusqu'à nier ses droits sur l'Empire Ottoman.

Par M. le Marquis de FULVY.



Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne la suppression des trente premiers Volumes de l'ouvrage ayant pour titre : Œuvres complettes de Voltaire; de l'Imprimerie de la Société Littéraire Typographique. *Extrait des Registres du Conseil d'Etat, du 3 Juin 1785.*

LE ROI étant informé qu'il se répand à Paris & dans ses Provinces, des exemplaires d'une édition des Œuvres de Voltaire, imprimées en Pays étranger, Sa Majesté n'auroit pu voir qu'avec mécontentement dans la main de ses sujets, une collection d'écrits dont une partie blesse la Religion, les mœurs, & tend à ébranler les principes fondamentaux de l'ordre de la société & de l'autorité légitime. A quoi voulant pourvoir; LE ROI ÉTANT EN SON CONSEIL, de l'avis de M. le Garde des Sceaux, a ordonné & ordonne : Que les trente premiers Volumes de l'Ouvrage ayant pour titre : *Œuvres complettes de Voltaire; de l'Imprimerie de la Société Littéraire Typographique* 1784, seront & demeureront

supprimés. Fait Sa Majesté expresses inhibitions & défenses aux Imprimeurs, Libraires, Colporteurs & à tous autres, d'introduire dans le Royaume, de recevoir, garder, vendre & distribuer aucun des volumes desdites Œuvres complettes de Voltaire ; comme aussi leur enjoint très-expressément de porter à la Chambre Syndicale de Paris, & à celle des villes de Province, les exemplaires dont ils se trouveroient saisis, pour être confisqués & mis au pilon, le tout à peine de mille livres d'amende & autres peines aux cas appartenant ; & en outre, contre les Libraires & Imprimeurs, de décheance & privation de leur état. Mande Sa Majesté au sieur Lieutenant général de Police de Paris, & aux sieurs Commissaires départis dans les différentes provinces, de tenir la main, chacun en droit soi, à l'exécution du présent arrêt, lequel, de l'ordre exprès de Sa Majesté, sera imprimé, publié & affiché par-tout où il appartiendra, & notamment dans les principales villes du Royaume. Fait au Conseil du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 3 Juin 1785.

Signé, le Baron DE BRETEUIL.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE CINQUIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières.

